Histoire comique de Francion / Charles Sorel ; réimprimée sur l'exemplaire unique de l'édition originale (1623) et sur [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sorel, Charles (1582?-1674),Roy, Émile (1856-1929). Histoire comique de Francion / Charles Sorel ; réimprimée sur l'exemplaire unique de l'édition originale (1623) et sur les éditions de 1626 et 1633, et précédée d'une introduction, par Émile Roy.... 1924-1931.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

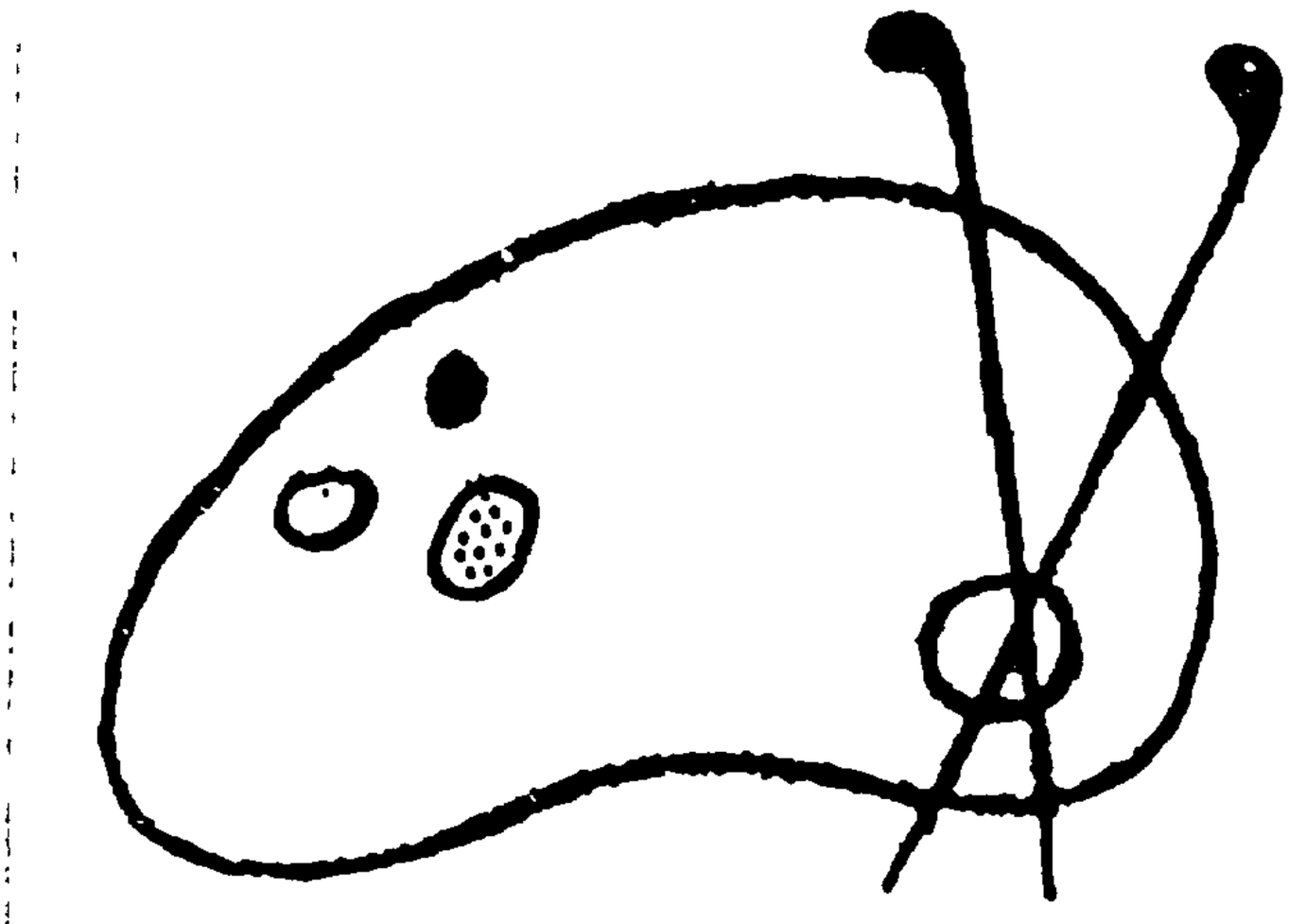
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

CHARLES SOREL

HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

RÉIMPRIMÉE

SUR L'EXEMPLAIRE UNIQUE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1623)
ET SUR LES ÉDITIONS DE 1626 ET 1633
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

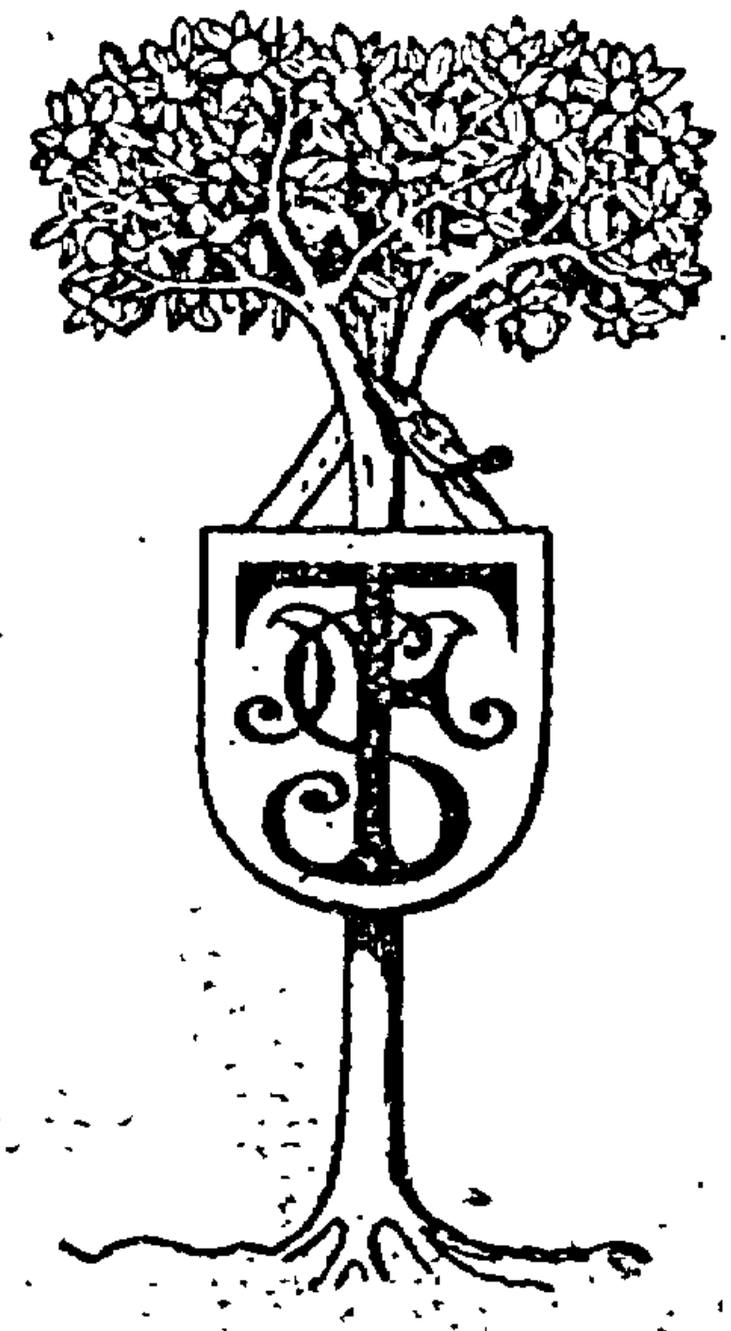
PAR

ÉMILE ROY

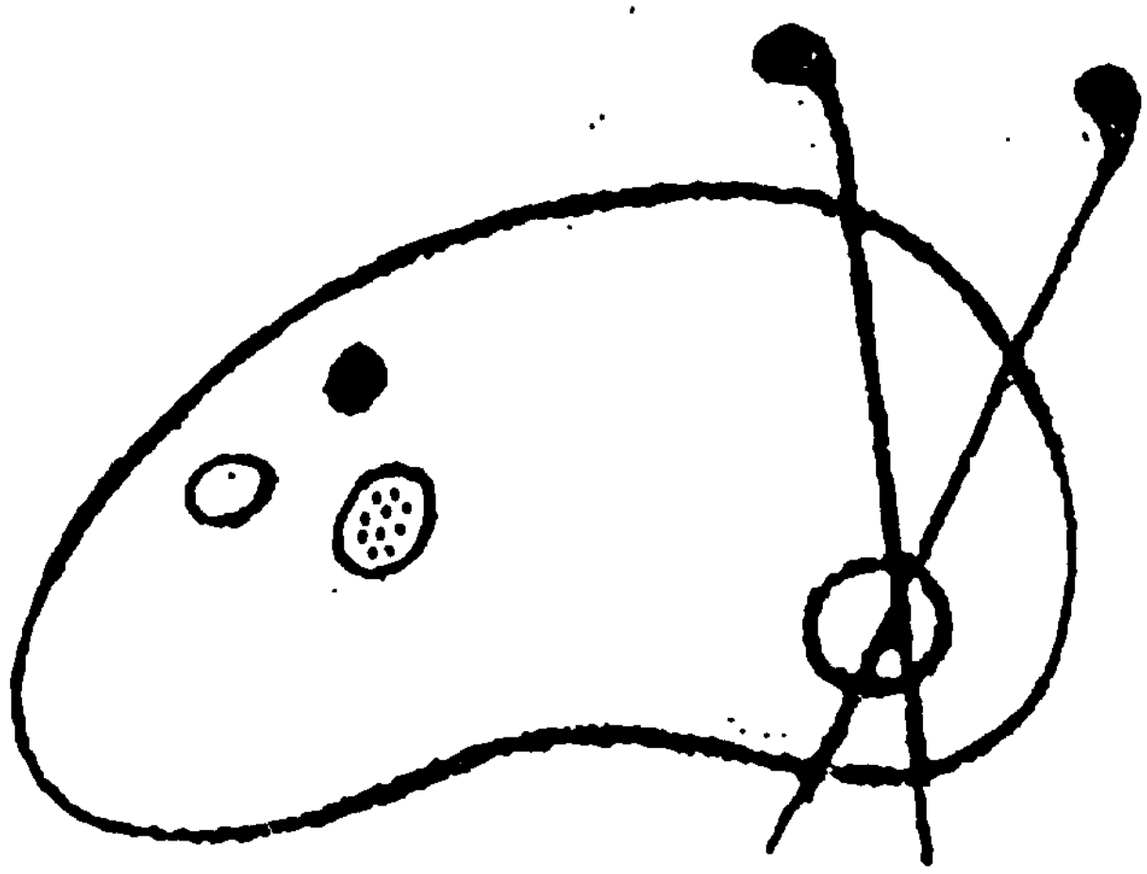
II

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

25 fr. 1926



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. MCMXXVI.



Fin d'une série de documents
en couleur

HISTOIRE COMIQUE

DE

FRANCION

II

1982

Y2
6474
(2)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

CHARLES SOREL

HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

RÉIMPRIMÉE

SUR L'EXEMPLAIRE UNIQUE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1623)
ET SUR LES ÉDITIONS DE 1626 ET 1633
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

ÉMILE ROY

II

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1926

LE QUATRIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Demain je verray ce portraict tout a loisir a la clarté du jour, dit Francion, mais pour maintenant il faut que je m'acquitte de ce que je vous doy, et qu'au lieu de vous conter mes advantures courtisanes, je vous conte mes advantures scholastiques. Figurez vous donc [376] de voir entrer Francion en classe, le caleçon sortant de son haut de chausse jusques a ses souliers, la robe mise tout de travers, et le porte-fueille dessous le bras, taschant de donner un pourry[1] a l'un et une nasarde a l'autre : tousjours j'avois un Roman caché dessus moy, que je lisois en mettant mes autres livres au devant, de peur que le Regent ne l'apperceust : Le courage m'estant alors creu de beaucoup, je souspirois en moy mesme de ce que je n'avois encore faict aucun exploit de guerre, bien que je fusse a l'aage où les Chevaliers errans avoient desja defaict une infinité de leurs ennemis, et je ne vous sçaurois exprimer le regret que j'avois, de voir que mon pouvoir ne respondoit pas a ma volonté. [377] Ne vous estonnez point si j'aymois mieux lire que d'escouter mon Regent, car c'estoit le plus grand asne qui jamais monta en chaire. Il ne nous contoit que des sornettes, et nous

4. C : avantures — 5. B : scolastiques — 6. B : le caleçon passant hors de — 7. B : robbe — 9. C : une chiquenaude à l'un et une nazarde — 9. B : l'autre. Tousjours — 14. B : exploict — 16. C : deffaict — 19. B : j'aimois

1. *Pourry* doit désigner un coup plus fort que chiquenaude, ou croquignole, assez fort pour donner *un bleu* ou une contusion. Le mot manque dans les Dictionnaires.

faisoit employer nostre temps en beaucoup de choses inutiles, nous commandant d'apprendre mille grimauderies[1] les plus pedantesques du monde. Nous disputions fort et ferme pour les places, et nous demandions des questions l'un a l'autre, mais quelles questions pensez vous : quelle est l'etymologie de *Luna*, et faloit respondre que ce mot se dit, *Quasi luce lucens aliena* : comme qui diroit en François, que chemise se dit, quasi sur chair mise[2] : n'est ce pas là une belle doctrine pour abreuver une jeune ame ? Cependant nous passions les journées sur de semblables badineries, et celuy qui respondoit le [378] mieux là dessus portoit la qualité d'Empereur. Quelquefois ce sot Pedant nous donnoit des vers a faire et enduroit que nous en prissions de tous entiers de Virgile, pour le mieux imiter, et que nous nous servissions encore, pour parfaire les autres, de certains bouquins, comme de Parnasse[3] et du Textor[4]. S'il nous donnoit a composer en Prose, nous nous aydions tout de mesme de quelques livres de mesme estoffe, dont nous tirions

4. B : nous nous demandions — 6. C : il falloit repondre — 17. B : de Textor — 18. B : prose — 18. B : aidions — 19. B : de pareille estoffe

---

1. *Grimauderie.* Discours de grimaud à l'usage des écoliers, enfantillages. Manque dans les Dictionnaires.

2. Équivoque traditionnelle qui figure déjà dans les allusions des *Bigarrures* de TABOUROT DES ACCORDS.

3. Ce sont les ancêtres vénérables du *Gradus ad Parnassum*. Il y en a plusieurs.

4. *Ravisius Textor.* Nom latinisé du Nivernais Jean Tixier de Ravisi, professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis recteur de l'Université de Paris, 1480-1524. Le titre du plus répandu de ses manuels indique les services qu'on lui demandait :

Officina vel potius naturae historia, in qua copiose dispositum est per locos quicquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi quod et ad rerum, historiarum et verborum cognitionem modo facere potest, Paris, 1522, suivie de la *Cornucopiae epitome.*

Les cahiers de notes des élèves s'appelaient des *Raptaria.*

toutes sortes de (pieces) pour en faire une capilotade[1] a la pedantesque : cela n'estoit il pas bien propre a former nostre esprit et ouvrir nostre jugement ? Quelle vilennie de voir qu'il n'y a plus que des barbares dans les Universitez pour enseigner la jeunesse ? Ne devroient ils pas [379] considerer, qu'il faut de bonne heure apprendre aux enfants a inventer quelque chose d'eux mesmes, non pas de les r'envoyer a des recueils a quoy ils s'attendent, et s'engourdissent tandis ? On ne sçait point là ce que c'est que de pureté de langage, ny de belles dictions, ny de sentences, ny d'histoires citées bien a propos, ny de similitudes bien rapportées. Mon Dieu, que les peres sont trompez, pensants avoir donnez leurs fils a des hommes qui les rempliront d'une bonne et profitable science ! Les precepteurs[2] sont des gents qui viennent

1. A : de pierres B : de pieces — 4. C : plus quasi que des — 7. B : enfans — 13. B : pensans avoir donné — 15. B : gens

1. *Capilotade*. FURETIÈRE : Sausse qu'on fait à des restes de volailles, et de pièces de rôt depecées.

2. Le Père Garasse, qui a souvent de l'esprit, n'en montre pas plus que Sorel dans un cas semblable. Écoutons-le parler, en 1624, dans ses *Mémoires* (éd. Ch. Nisard, Paris, Amyot, 1861, p. 110) du Recteur de l'Université de Paris, Tarin.

« Il faut supposer que le recteur est un homme de neant, nommé Tarin, à demi geant, qui porte un visage de Cyclope et une voix de taureau par la quelle il tonnait contre nous effroyablement.

« Il est de fort bas lieu, fils d'un meunier de Rochefort en Anjou, comme je l'ai appris sur les lieux mêmes, lequel sur le commencement du college de la Flèche s'y en vint en fort pauvre equipage, tout pieds nus, comme m'a dit le P. Chastelier, n'ayant autre chose qu'une chemise sur l'epaule et un bissac plein de noix et de pieces de pain. Il fut par compassion mis entre les ballieurs des classes du college, de là il fut marmiton des pensionnaires, et puis laquais de M. Baraut, à present evêque de Bazas, qui lui donna le moyen et le loisir de se pousser aux etudes. Cet homme, ayant roulé par les classes de la Flèche s'en vint à Paris où il s'accosta malheureusement d'un apostat de notre compagnie, qui lui donna l'entrée chez M. Sevin, lequel voyant en lui un esprit indomptable, le poussa dans l'Université, de façon qu'après avoir enseigné la grammaire dans le college d'Harcourt, pendant de longues années, il trouva moyen de se faire elire recteur de l'Université. »

presque de la charruë a la chaire, et sont un peu de temps cuistres, pendant lequel ils desrobent pour estudier quelques heures de celles qu'ils doivent au service [380] de leurs Maistres. Tandis que leur moruë est dessus le feu, ils consultent quelque peu leurs livres, et se font a la fin passer Maistres es arts : ils lisent seulement les commentaires et les Scholiastes des Autheurs, afin de les expliquer a leurs disciples, et leur donner des annotations dessus. Au reste ils ne sçavent que c'est que de civilité, et faut avoir un bon naturel et bien noble pour n'estre point corrompu, estant sous leur charge : car ils vous laissent accoustumer a toute sorte de vicieuses habitudes sans vous en reprendre.

Nostre Regent avec toutes ses belles qualitez ne laissa pas de nous vouloir faire jouër des jeux en François de sa façon : car il tranchoit (grandement) du Poëte. Il y eut beaucoup d'escoliers qui prirent (des) personnages, et le desir que [381] j'avois de me voir une fois Prince en ma vie, m'en fit aussi prendre un : car c'estoit une Tragedie où il ne venoit que des Monarques et des grands Seigneurs en la scene, et mesme j'eus tant d'ambition, que je voulois aussi estre le Dieu Mercure, en (une) moralité Latine qui se joüoit aussi par intermedes.

2-4. B : derobent pour estudier en pensant quelques heures de celles C : derobent quelques heures de celles qu'ils doivent au service de leur Maistre, pour estudier en passant. Tandis — 6. B : Arts — 7. B : Commentaires — 7-8. C : afin de les expliquer et leur donner des annotations dessus. — 16. A : gourdement [1] B : grandement — 17. B : Escholiers C : Escoliers — 17. A : deux personnages B : des personnages — 20-21. B : Grands Seigneurs — 22. B : je voulus aussi estre le Dieu Apollon — 22. A : en moralité B : en une moralité — 23. B : latine — 23. B : se jouoit par

---

1. *Gourdement*, gauchement. Pas d'exemple dans les Dictionnaires. Sorel a remplacé *gourdement* par *grandement* dès l'Avertissement de 1623.

Jamais vous ne vistes rien de si mal ordonné que nostre Theatre. Pour representer une fontaine on avoit mis celle de la cuisine sans la cacher de toile ny de branchage, et l'on avoit attaché des arbres au Ciel parmy les nuées. Nos habits estoient tres mal assortis, car il y avoit le sacrificateur d'un Temple des Payens, qui estoit vestu comme un Prestre Chrestien, d'une aube blanche et avoit par dessus la Chappe dont [382] l'on se servoit a dire la Messe en nostre Chappelle. Au reste la disposition des actes estoit si admirable, les vers si bien composez, le subjet si beau, et les raisons si bonnes, qu'en ayant treuvé parmy des vieux papiers quelques fragments il y a deux mois, je pensay vomir tripes et boyaux [1], tant cela me fit mal au cœur [2] : mon Dieu, ce dis je, est il possible que Francion ait autrefois proferé de si sottes paroles, et quant et quant je jettay dans le feu cette horrible piece. Lors que j'en joüay mon personnage, il

2. B : theatre — 3. C : de branche — 4. B : les arbres — 6. C : Sacrificateur — 6. C : de Payens — 7. C : Aube — 11. B : sujet — 12. B : trouvé

---

1. *Rendre tripes et boyaux*. OUDIN, p. 552 : idiotisme (avec l'astérisque signifiant : vulgaire).

2. Cf. *La Maison des Jeux*, 1642, t. I, p. 454, où Sorel compare encore ces acteurs de collège aux comédiens de campagne (ROY, *Sorel*, p. 2 et suiv.).

Pour le collège de Lisieux, je ne puis citer que les intéressantes comédies latines (XVI[e] siècle) de Calmus précédées d'études sur les règles (Bibliothèque Mazarine, Recueil factice). — La pièce de collège qui se rapproche le plus des drames ridiculisés par Sorel est inédite, c'est une *Prise de Rhodes* à grand spectacle, 1612 (Bibl. Nat. f. fr. 2383), du régent de Montaigu, Louis Léger, lequel fut envoyé à la Bastille le 20 août 1594 par le Parlement pour un *Childéric* séditieux (*Histoire de Paris* de Félibien et Lobineau, t. V, p. 15) et qui continua, on le voit, à versifier.

Sur l'influence que cette tragédie de collège eut sur la vraie tragédie, voir les livres de M. Rigal, et, de M. Lanson, outre l'*Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, 1920, une importante étude, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1903, p. 177 et suiv.

n'y avoit rien qui ne me semblast extrememement bien faict, et je taschois d'en imiter les vers, lorsque j'en voulois composer d'autres ; mesme j'estois si aveugle, qu'encore que j'en eusse trouvé la pluspart dans des Comedies [383] imprimées, dans (la farce) de Pathelin et dans le Romant de la Rose, d'où le Pedant les avoit frippez[1], je ne retranchois rien de la gloire que je luy donnois. Il faut que je vous conte quelques unes des plaisantes impertinences qu'il commit en sa piece, aussi bien a la faire representer qu'a en composer les paroles. Jupiter se plaignoit qu'il avoit mal a la teste, et disoit qu'il s'en alloit coucher, et qu'on luy apprestast un boüillon et un consommé. Cela eust esté bon si l'autheur eust feint qu'il estoit a ceste heure là gros de Minerve. Il avoit mis quelques seigneurs qui en venoient assassiner un autre, sans en donner autre subject, sinon qu'ils s'imaginoient qu'il avoit offencé un de leurs parents, qui a son dire mesme ne se trouvoit bien piqué : [384] aux endroits où il estoit besoing d'user d'une grande promptitude, il faisoit tenir de longs discours inutiles, et tout par tout il ne se disoit rien qui ne fust hors de propos : il y avoit en la scene deux gentils-hommes qui se plaignoient l'un a l'autre des rigueurs dont usoit l'Amour en leur endroit ; il se troublerent un peu, de sorte qu'ils demeurerent tout court aussi muets que les planches mesmes du theatre, et ne se souvenoient point de faire de certaines actions qui estoient necessaires. Le Pedant leur soufloit derriere

5. A : les farces B : la Farce — 6. C : fripez — 13. B : l'Autheur — 14. (*Après* : gros de Minerve. *B et C passent aux lignes 22-23 de la p. 7* : Au reste, il arriva un grand esclandre : j'avois esté)

---

1. *Fripper*. FURETIÈRE : Se dit aussi en parlant des auteurs qui dérobent des autres qui ont écrit devant eux des pensées, des vers qui ont déjà servi ou qui sont usés... Cette épigramme est *frippée* de Martial.

la Tapisserie, et leur disoit ce qu'il faloit qu'ils fissent : mais ils estoient si esperdus, qu'ils ne l'oyoient point. Pour donner remede a cela, il se met en evidence sur la scene, et les fait souvenir de leur devoir : [385] Aussi tost l'un des deux reprit la parole, et continua en ceste sorte, une longue traicte qu'il avoit auparavant commencée.

Que vien(s) tu faire icy, animal sans raison ?
Esloigne toy de nous, va et nous laisse faire,
Mieux que toy nous sçavons ce qui est necessaire.

Il vouloit parler a Cupidon en l'injuriant, et luy disant qu'il ne vint point troubler leur repos, que ses conseils n'estoient pas trop bons, et qu'ils aymoient mieux suivre leurs sentiments qui leur apprenoient ce qu'il estoit besoin de faire pour vivre heureux : car tout cela estoit expliqué plus au long par les vers qui suivent ceux cy : mais les auditeurs, voyans qu'en disant cela il se tournoit vers son [386] Pedant, crurent qu'il parloit a luy sans doute, et je vous laisse a penser quel esclat de risée il y eut par toute l'assistance et si l'on peut ouyr le reste des discours des Amants, pour concevoir une autre opinion. Voyla desja un grand esclandre, mais il en arriva encore un autre qui ne fut pas moindre : j'avois esté tué a la tragedie par mon ennemy, et apres cela je faisois le personnage d'une furie qui vouloit tourmenter l'homicide. Pendant que j'estois sur le theatre avec celuy que je poursuivois, il y eut un acteur qui ayant aussi a changer d'habit, ne sçavoit où mettre ses premiers ; parce qu'il estoit familier du Regent, le voyant nu teste, il le couvrit d'un Turban [387] qu'il avoit et luy jetta sa casaque

22-23. (*Après* : gros de Minerve. (*p. 6, l. 14*), *B suit* : Au reste, il arriva un grand esclandre : j'avois esté C : que j'avois esté — 24. C : Tragedie — 25. C : Furie — 25. B : qui venoit tourmenter — 27. C : Acteur

dessus les espaules, dont il mit apres les manches, encore qu'il eust sa soutane, a cause qu'il faisoit fort froid. En ce mesme temps, celuy apres lequel je courois de tous costez avec un flambeau ardent, et des postures estranges, comme s'il eust esté saisi d'horreur de me voir, commença d'hesiter en ses plaintes, et recita six fois un mesme vers, sans pouvoir trouver en sa memoire celuy qui devoit suivre; pensant que je m'en souviendrois mieux que luy a cause que je l'avois ouy par plusieurs fois repeter, il me disoit, comment est ce qu'il y a apres? Francion, souffle moy : mais sans songer a ce qu'il me demandoit, je tournoyois d'un costé et d'autre. Nostre Regent extremement en colere de voir ceste asnerie, sort avec son libelle[1] a la main sans songer au vestement [388] qu'il avoit pris, et le venant frapper d'un coup de poing, luy dit, Va, va, ignorant, je n'acquereray que du deshonneur a cause de toy : ly ton personnage : cet autre prend le papier et se retire vistement derriere la tapisserie pensant que ce fust le vouloir du Regent. Moy voyant mon maistre accoustré tout de mesme que celuy qui venoit de sortir (car nos habits venans des deffroques d'un balet du Roy, estoient presque tous pareils) : je croy qu'il vient là au lieu de luy pour achever son personnage qu'il n'a peu faire : je le prends donc par une manche, comme il m'avoit esté enseigné, et le faisant tourner et courir d'un costé et

2. C : quoy qu'il eut — 2-3. B : encore fort froid — 4. C : tenant un flambeau ardant avec des postures — 9-10. C : ouy repeter — 12. C : je tournois — 13. B : cette — 14. C : en la main — 16-17. B : je n'acquerray que du deshonneur avecque toy — 24. C : le personnage — 24. C : pû faire

---

1. *Libelle.* Petit livre, sens qu'il conserve encore en 1643 (LITTRÉ). — Dans FURETIÈRE : Écrit satirique.

d'autre, luy passe le flambeau par devant le nez, tellement que je luy bruslay presque toute [389] la barbe. Tandis mon compagnon qui avoit manqué, n'oyant point reciter ses vers a mon Maistre, croyoit qu'il les eust oubliez aussi bien que luy, et les luy souffloit si haut que l'on pouvoit entendre du haut de la salle. Pensant alors qu'il fust devenu sourd, il rentre en la scene, et les luy vient crier aux oreilles : cela me confirma davantage en l'opinion que j'avois conceuë que nostre Pedant voulust jouër ce personnage de l'homicide, et comme j'estois plus fort que luy, je le tourmentay tant qu'a la fin il fut contrainct de se laisser choir a terre. Je vous proteste que la poix resine que je bruslois l'entestoit de telle maniere, qu'avec les secousses que je luy donnois, [390] elle fut cause qu'en un instant il devint comme tout pasmé, et que ses esprits furent si affoiblis qu'il ne me pouvoit pas dire distinctement que je le laissasse. A n'en point mentir, je ne vous nie pas qu'il n'y eust beaucoup de malice de mon costé, et que je ne luy fisse ce traictement quasi tout expres, pour me vanger de la cruauté qu'il avoit aucunefois exercée sur moy. Car si mon compagnon eust gardé son personnage, je ne luy eusse pas fait souffrir tant de mal : mais je vous asseure bien que jamais en quelque farce ny en quelque momerie que ce soit, l'on n'a pris autant de contentement que l'on fit en nos jeux, où il arriva de si plaisants succez. L'on me donna la gloire d'avoir le mieux faict de tous les acteurs, qui (estoient) pour la pluspart [391] des Caillettes[1] de

1. C : je luy passe — 6. B : l'on le pouvoit entendre du bout — 7. C : rentra — 8. C : vint — 24. C : jamais en quelque momerie — 27. C : Acteurs — 28. A : estiment B : estoient — 28. C : Cailletes

1. *Caillette*. OUDIN, p. 69 : *Une Caillette*, idiotisme, un niais. C'est

Parisiens, qui selon les sots enseignements du Regent remply de civilité comme un porcher, tenoient chacun un beau mouchoir a la main par faute d'autre contenance, et prononçoient les vers en les chantant, et faisant souvent un esclat de voix plus haut que les autres. Pour bien faire, je faisois tout le contraire de ce que mon maistre m'avoit enseigné, et quand il me faloit saluër quelqu'un, ma reverence estoit a la courtisane, non pas a la mode des enfants du sainct Esprit[1], qu'il m'avoit voulu contraindre d'imiter. Au reste je ne faisois des gestes ny des desmarches qu'aux lieux où la raison me monstroit qu'il en estoit besoing : mais je me repentis bien a loisir d'avoir trop bien representé la furie : car mon [392] Regent voyant que tout le College et beaucoup de gens d'honneur de la ville, s'estoient moquez de luy, voulut tirer de moy une vengeance exemplaire, et a la premiere faute que je commis, me dechiqueta les fesses avecque des verges plus profondement qu'un Barbier ne dechiquette le dos d'un malade qu'il ventouse.

1. B : enseignemens — 7. C : Maistre — 9. B : enfans — 12. B : besoin — 13. B : Furie — 15. B : mocquez — 17. C : il me deschiqueta

---

l'attribut des enfans de Paris. — « Je suis content qu'on m'appelle Caillette », dit déjà MAROT (*Ballade*) cité par Ménage. Le nom vient d'un fou ou d'un sot Parisien, Jean Carlin dit Caillette, mort le 26 août 1514 et souvent cité par RABELAIS. Voir Montaiglon (*Recueil*, t. X, p. 377), la *Vie et trespassement de Caillette*. Il est probable qu'il y eut des facéties imprimées sous son nom, car dans une énumération de livres, la *Légende de Pierre Faifeu* dit : « Laissiez ester Caillette le folastre. »

1. Comparaison très sotte. Les Enfants du Saint Esprit sont « les enfans de tous les pauvres gens de Paris et des Faubourgs, nays en loyal mariage, orphelins de pere et de mere, âgés les males au dessous de douze ans, les filles au dessous de dix ans, qui y sont reunis, nourris et elevés à l'hospital du Saint Esprit et instruits en la loy de Dieu et en quelque mestier pour gaigner leur vie, et se marier. » Voir l'Instruction pour la police des pauvres de 1582, dans FÉLIBIEN, *Histoire de Paris*, t. III, p. 740.

En ce temps là je vivois avec Hortensius comme de coustume, sinon qu'il nous traictoit encore plus mal que les années precedentes, et mesme pendant l'hyver qui avoit esté extrememement froid, voyant qu'il ne nous donnoit point de bois, nous avions esté contraincts de brusler les ays de nos estudes, la paille de nos licts, et puis apres nos livres a theme pour nous chauffer. Un jour il voulut [393] faire la visite de ma bibliotheque, et y trouvant force livres François d'histoires fabuleuses, il les emporta tous, disant qu'ils corrompoient mon bon naturel, et me gastoient l'esprit, car c'estoit ainsi qu'il l'estimoit. Il en trouva de si amoureux qu'ils servoient beaucoup a enflammer son cœur avec la veuë de la fille de l'Advocat qui payoit ma pension. Notez que l'amour triomphe aussi bien du bonnet carré des Pedants que de la Couronne des Roys.

Ce qui l'invitoit davantage a suivre l'Empire de ce petit Dieu, est qu'il voyoit sa puissance reverée et estimée dans presque tous les livres des Philosophes. Vaincu d'un si doux trait, il commença de rechercher les moyens de plaire a sa Dame, et s'habilla plus curieusement qu'il n'avoit jamais fait, car au lieu qu'il n'avoit [394] accoustumé de changer de linge que tous les mois, il en changea tous les quinze jours ; a chaque matin il retroussa sa moustache avec le manche d'une petite cuilier a marmite, et le ravaudeur, nostre portier, fut employé deux journées a mettre des manches neufves a sa soutane, et recoudre des pieces en quelques endroicts deschirez : jamais il ne s'estoit regardé chez luy que dans un seau

3. C : mesmes — 6. B : ais C : aix — 7. C : Livres a thesme — 12. B : qu'ils servirent — 20. B : traict — 22. C : n'avoit fait — 23. B : changeoit — 24. B : retroussoit — 25. C : cuillier — 28. C : a recoudre

d'eau : mais alors il fut bien si prodigue que d'acheter un miroir de six blancs[1], où il ne cessoit de regarder s'il avoit bonne grace a faire la reverence, ou quelques autres actions ordinaires, et quelquefois il avoit beaucoup de peine, car il avoit envie de voir s'il avoit bonne façon en lisant, et [395] ayant jetté les yeux sur son Marc Tulle qu'il tenoit en ses mains, il (les) relevoit vers le miroir, mais il ne pouvoit contenter son desir, parce qu'il trouvoit que son image qui y estoit representée, haussoit la teste aussi bien que luy, et ne regardoit plus dans le livre : de sorte qu'il eust bien voulu tourner sa veuë en mesme temps en deux lieux.

Encor qu'il fust soigneux de son corps, ce n'estoit pas qu'il se proposast de gaigner la bien-veillance de sa maistresse par ce seul moyen : les qualitez de son esprit qui luy sembloient eminentes, estoient les forces où il se fioit le plus : tous les jours il fueilletoit les livres d'amour qu'il m'avoit pris, et en tiroit les discours qui estoient les meilleurs a son [396] jugement pour en orner doresnavant sa bouche. Entre ces volumes il y en avoit ùn plein de Metaphores, d'Antitheses barbares, de figures si extraordinaires qu'on ne leur peut donner de nom, et d'un galimatias continuel[2], où le plus subtil esprit du monde fust demeuré a *quia*, s'il en eust voulu expliquer

4. B : quelquesfois — 7. A : le B : les — 13. A : Encor qu'il fust encore B : Encore qu'il fust si C : Encore qu'il fust — 14. B : gagner — 16. B : estoit C : estoient — 16. C : les forces ausquelles — 19. B : en emplir — 21. B : Metaphores et — 23. C : galimathias

---

1. *Blanc.* FURETIÈRE : Ancienne monnaie qui valoit cinq deniers.

2. Il ne s'agit pas encore de Balzac, mais d'un écrivain à la mode, Nervèze, qui est souvent parodié à l'Hôtel de Bourgogne par le farceur Bruscambille, et dont Sorel lui-même ne se lassera pas de railler les pointes encore plus loin dans le *Francion*, l. VII, et plus tard dans la *Relation du royaume de Sophie*, 1659, et la *Bibliothèque françoise*, 1664. Cf. ROY, *Sorel*, p. 354.

quelque chose. Neantmoins il en appelloit l'autheur un Ciceron François, et formoit tout son stile sur le sien, excepté qu'il tiroit encore d'autres de ce temps, de certaines façons de parler qui luy sembloient merveilleuses, parce qu'elles n'estoient pas communes, bien que ce fust autant de fautes dont une fruitiere du coin des ruës l'eût repris, et ses beaux autheurs aussi ? Je m'en vais vous redire un discours qu'il tint a sa Maistresse suivant ceux qu'il avoit leus, un jour qu'il la trouva toute seule chez elle [397] comme il alloit tout expres visiter son pere : Mademoiselle, luy dit il, je gaigne en perdant, et si je perds en gaignant, a raison qu'en perdant la frequentation de Monsieur vostre pere, je gaigne la vostre, qui me fait encore perdre (d'une) autre façon : car je pers ma franchise en vous oyant discourir. Les incomparables charmes de vos incomparables perfections que l'on ne peut assez magnifier, se tiennent si bien sur leurs pieds en assaillant, que ce seroit estre orbe [1] de raison, que de croire de pouvoir se defendre, pourquoy ce seroit tousjours la cause pour laquelle je me diray vostre incomparable serviteur. Fremonde, ainsi s'appelloit la Damoiselle, a peine peut treuver une responce a des propos si extravagants. En peu d'heures elle recogneut (la) [398] sottise du personnage, qu'elle n'avoit jamais veu si manifestement descouverte. C'estoit une bonne marchande [2] : Les

3. C : encor — 6. B : fruictiere — 7. C : Autheurs — 11. B : Madamoiselle C : Mademoiselle — 11 *et* 13. B : je gagne — 12. B : gagnant — 14. A : d'un B : d'une — 19. B : parquoy ce sera — 22. B : pût trouver — 22-23. B : extravagans — 23. A : sa B : la

1. *Orbe*, privé (de raison) comme l'aveugle de ses yeux ; mot vieilli qui n'est plus avec ce sens dans FURETIÈRE.

2. *Une bonne Marchande*. OUDIN, p. 329 : idiotisme, une femme qui se prostituë. *Item*, une finette.

grands draules du College avec qui je me mettois, desja me disoient, qu'ils voyoient a son encolure qu'elle estoit du mestier[1]; et (certainement) ils ne s'abusoient en façon quelconque, car estant demeurée privée de sa mere des l'aage de quatre ans, son humeur joviale et volage la portoit en beaucoup d'excez d'amour envers des jeunes hommes qui la courtisoient a la veuë mesme de son pere, qui ne se mettoit guere en soucy pour cela, d'autant qu'il estoit pauvre, et qu'il s'imaginoit qu'elle taschoit d'attrapper au tresbucher[2] quelque riche serviteur qui l'espousast. Je me souviens bien que quand j'estois plus jeune [399], en feignant de me vouloir chatoüiller ou d'avoir envie de tirer quelque chose de mes pochettes, elle fourroit sa main aucunefois dedans celle de devant, où elle prenoit la liberté de manier tout ce qu'elle y treuvoit. O combien de fois ay je dit en moy mesme en y songeant, que n'ay je maintenant la faveur que j'avois alors, ou que n'avois je alors la puissance que j'ay maintenant ? j'eusse chastoüillé cette mignarde au lieu où elle se demangeoit, et possible en eust elle esté bien ayse, veu qu'il est croyable qu'en ce temps là craignant l'enflure elle flattoit encore ses desirs avec quelque chose qui n'avoit que la forme de ce qu'elle souhaittoit.

Un jour j'allay chez elle, comme elle estoit entretenuë [400] d'un jeune Advocat qui me demanda sur quelque

1. C : droles — 3. A : continuement B : certainement — 4. B : demeuré C : demeurée — 9-10. B : d'attraper — 10. B : tresbuchet — 11-15. B : plus jeune, feignant d'avoir envie de tirer quelque chose de mes pochettes, elle me venoit chatoüiller partout. — 21-23. B : qu'en ce temps là elle n'avoit encore essayé (C : n'avoit essayé) des plaisirs de l'amour que par imagination. — 25. C : sur quelques

---

1. *Estre* ou *se mesler du Mestier*. OUDIN, p. 343 : idiotisme, estre garce.
2. *Trébuchet*, piège à oiseaux. OUDIN, p. 550. *Prendre au trébuchet* : idictisme, attrapper une personne. — *Item*, FURETIÈRE.

propos : Si un ancien n'avoit pas dit que la pire des bestes farouches, c'est le mesdisant, et des domestiques le flateur : Je luy respondis qu'ouy, et que je l'avois leu dans Plutarque [1], mais il faloit corriger l'Apophtegme, et dire que la pire des bestes domestiques est le Pedant. Ayant loüé mon invention, il me dit que j'avois une raison tres juste, et qu'il avoit esté exposé aussi bien que moy a la fureur de ces animaux : Puis il voulut sçavoir de quelle humeur estoit Hortensius : Apelles ne depeignit jamais homme mieux que je ne fis cestuy là : de sorte que je fis

1. C : Ancien — 2. B : farouches est le medisant — 4. B : mais qu'il falloit — 8-10. B : de ces animaux. Il me demanda apres si je sçavois bien la definition d'un Pedant : Ouy da, Monsieur, luy respondy je, *Est animal indecrotabile*. Vous avez raison certes, me dit il, aussi ay je ouy conter que le Recteur de l'Université, avec les Procureurs de la nation, et ses autres suppots, allans la veille de la Chandeleur selon leur coustume (C : suivant leur coustume) porter un Cierge au Roy deffunct, l'on luy vint dire, Sire, Voila vostre fille l'Université qui s'en vient vous faire la reverence : Mon Dieu, ce dit il, que ma fille est crottée. Toutesfois ils ne laisserent pas de s'approcher, et le Recteur luy commença une harangue qu'il entendoit avec beaucoup d'impatience, pource qu'elle n'estoit pleine que de similitudes peschées dedans les proprietez des Pierres de Pline, et d'exemples tirez des Hommes illustres de Plutarque, tellement que comme il alloit commencer un discours qui sembloit devoir estre bien long, et qu'il disoit : Alexandre le Grand, Sire, allant a la conqueste de l'Asie, le Roy luy dit, Ventre sainct Gry, il avoit disné cettuy là, et moy je n'ay pas disné. La harangue qui alloit encore durer une bonne heure, fut là tronquée et accourcie, et les pauvres Pedans s'en retournerent en leur Royaume où l'on entend avec bien plus de patience leurs belles fleurs oratoires. Les Courtisans qui estoient là gloserent sur leurs habits. Ils s'estonnerent des chaperons de ces Chaffourez et comparerent la grande escarcelle que porte le Recteur a celle où maistre Gonin [2] mettoit ses instrumens pour faire des

---

1. La pire des bêtes sauvages, c'est le tyran, et la pire des bêtes privées, c'est le flatteur (PLUTARQUE, *Banquet des Sept Sages*).

2. Célèbre escamoteur du temps de François Ier dont Brantôme a raconté les tours. Il figure encore dans plusieurs locutions proverbiales au temps d'Antoine OUDIN (1645), *Curiosités françoises*, p. 260 et 329. L'histoire de Gonin et de ses successeurs homonymes est longuement racontée dans les *Variétés historiques et littéraires* d'Ed. FOURNIER, tomes V, p. 209, et III, p. 53, note.

rire Fremonde a bon escient. Quand j'eus raconté tout ce que je sçavois, elle dit au jeune Advocat, le discours que ce maistre Pedant luy avoit fait [401] il y avoit quelques jours, et resolut avec luy d'en prendre un plaisir singulier : j'entendis a bastons rompus leur propos, et dis incontinent, Je vous jure, (Mademoiselle) Fremonde, qu'il est devenu amoureux de vous : car toutes les fois qu'il me voit, il me dit que vous estes extremement parfaicte, et me demande si je ne sçay point de vos nouvelles. Mon Dieu, Francion, respondit Fremonde, faites moy ce plaisir que de luy faire accroire qu'il est infiniment en mes bonnes graces, et que je ne vy jamais homme si eloquent que luy.

Des que je luy peus parler familierement, je ne manquay pas a m'acquitter de cette charge, encore mieux que Fremonde n'esperoit, car je le disposay a l'aller voir des le lendemain, et a luy parler [402] ouvertement d'amour. Voicy sa belle communication de mot a mot : Comme ainsi soit que vos attraits prodigieux ayent deprehendé

tours de passe-passe. Ils furent bien empeschez a juger pourquoy les Anciens avoient inventé ces venerables ornemens, et s'il faisoit plus froid en leur temps qu'au nostre. Mais ce qui les fit plus rire fut la crotte qui estoit sur les robbes des Pedans comme de la broderie. Outre cela ils en avoient tant apporté a leurs pieds qu'il sembloit qu'ils eussent fait venir dedans le Louvre toute celle de delà les Ponts. Le planché de la chambre du Roy en estoit si plein que l'on fust plus de deux heures a le nettoyer. Ainsi, Francion, l'on peut cognoistre que bien que vous ne soyez pas encore de la Logique, vous donnez des definitions aussi bonnes que pourroit faire Aristote, et que veritablement un Pedant est un animal indecrotable. Mais parlons d'Hortensius ; ne doit il point estre excepté de cette reigle ? Est il plus mignon que les autres ? De quelle humeur est il ? Sçachons le un peu. Là dessus il me falut dire tout ce que j'en sçavois ; Apelles ne depeignit jamais homme mieux que je fis cettuy la (par le crayon de mon eloquence cela s'entend) de sorte que je fis rire Fremonde a bon escient.

6. A : Mamoiselle B : Madamoiselle C : Mademoiselle — 13. C : pûs — 16-18. B : ouvertement de son amour. Il se mocquoit bien de plusieurs Pedans qui n'y entendoient rien et entr'autres du fils d'un certain Professeur du Roy aux lettres Grecques, qui ayant esté voir son accordée, suivant le commandement de son pere, ne luy fit aucun compliment, et eut

mon esprit, qui auroit auparavant blasphemé contre les empannons [1] des flesches de Cupidon, je doy non seulement implorer les autels de vostre douceur, ains encore essayer de transplanter cette incomparable influence du Ciel où sejourne vostre divinité, en la terre caduque où m'attachent mes deffaux. Partant ne pouvant qu'injustement adresser mon cœur qu'a vous, des l'instant que je devins merveilleusement amoureux de si amoureuse merveille que vous estes, je resolus de le sortir de sa place quotidiane et l'offrir a vos pieds, bien qu'il fut fait rebellions ge[403]neralles en mon jugement et en ma raison, qui pensarent toutefois a la fin que ma liberté auroit si bien sur les doigts qu'il luy seroit force de se rendre. Maintenant vous avez fait de si fortes, visibles, puissantes impressions sur mon ame, que jamais aucun Imprimeur n'a mieux imprimé fueille que vous l'avez imprimée d'un caractere indelebile, et ma volonté y rece-

tousjours une contenance honteuse et niaise. Le Professeur en ayant esté adverty, luy demanda pourquoy il ne l'avoit pas entretenue amoureusement ; il luy respondit qu'il ne sçavoit pas comment il falloit faire. Hé quoy, asne, luy dit le pere, *Nonne legisti Ovidium de Arte amandi ?* Hortensius s'appresta bien a faire autrement, et il lisoit mesme les baisers de Iean Second [2], pour apprendre comment (C : comme) il faut baiser. Or la premiere fois qu'il vid sa Maistresse, il luy fit cette docte harangue : Comme ainsi soit que vos attraits prodigieux ayent deprehendé

1. B : qui avoit — 9. C : de le faire sortir — 9-10. B : de sa place et l'offrir — 12. B : pensarent toutesfois a la fin que vos attraits meneroient les mains si basses et que ma liberté

---

1. *Empannon*, plumes qui garnissent les flèches (OUDIN, COTGRAVE, dans LA CURNE DE SAINTE PALAYE). — Cf. BAÏF :

Sus, amour, choisy dans ta trousse
Une sagette au fer doré.
Je vouldray que les *empannons*
Fussent deux pannes de pigeons.

2. Jean Second (Jean Everaerts, en latin Secundus), né à la Haye le 10 nov. 1511, mort à Tournay le 8 oct. 1536, à 25 ans. Les plus célèbres de ses poésies latines (1re éd., Utrecht, 1541, in-12) sont les *Baisers*, au nombre de 19, souvent imités ou traduits jusqu'à Mirabeau (1790).

vant l'idole de vos monstrueuses beautez, y faict grandement les honneurs de la maison : vous aurez donc tousjours a ceste cause l'image de mes affections au devant de vos yeux, et mettrez vostre nez dedans afin de voir comme elles sont innumerables. Arrachez les vostres de vostre cœur pour me reciproquer [1], s'il vous plaist, et n'affligez plu mon repos comme [404] vous avez faict par cy devant [2].

Ceste belle harangue finie, Fremonde luy dit en paroles nettes et naifves qu'elle ne croyoit pas avoir la puissance de captiver un si bel esprit que le sien : mais qu'elle se figuroit qu'il vouloit feindre de la passion, pour avoir subject d'exercer son eloquence. Ha bel astre mignon, s'escria t'il, vous ne cognoissez pas que desja vous estes haut monté dessus l'Orison de l'accomply, et que la perfection de vos miracles, et le miracle de vos perfections, d'un effort foiblement fort, blessent mon ame jusques au sang. Ha ! Damoiselle autant belle que cruelle, autant cruelle que belle : vous ressemblez bien a ce traistre Empereur Neron, qui prenoit plaisir a voir brusler la ville [405] de Rome : car vous regardez avec contentement du haut de l'eschauguette [3] de vos merites, brusler non seulement les fauxbourgs, mais encore la ville de mon cœur avec toutes les Eglises dont je vous ay fait la dedicace : Ne sçavez vous pas, Mademoiselle,

4. C : mettez — 7-8. C : fait cy devant — 10. B : naïfves C : naïves — 19. B : et autant cruelle

1. *Réciproquer*, rendre la pareille, terme vieilli, mais encore dans Sévigné, 8 janvier 1676 : « Je ne puis vous reciproquer dans le thé. »

2. Sorel imite les déclarations d'amour des farceurs Bruscambille et Gautier-Garguille et il est lui-même imité par Cyrano de Bergerac (*Pedant joué*, III, 2).

3. *Eschauguette*. FURETIÈRE : Lieu couvert et elevé pour placer une sentinelle. Il se dit particulierement des tours et lieux elevez sur les côtes de la mer.

qu'un ancien disoit cette mignarde sentence : *Amoris vulnus idem qui facit sanat* [1]. Guerissez un pauvre moribond, c'est a vous a faire, autrement je chanteray avec le Poëte Properce que vous cognoissez pour un bon Autheur et sans reproche, *Solus amor morbi non cupit artificem* [2]. En suitte de cela il dit tant de tripes de Latin, que je pense qu'il desbagoula [3] tout ce qui estoit dans le pot pourry de ses lieux communs sous le tiltre, *de Amore*. Fremonde sans faire semblant de [406] trouver de l'impertinence en ses discours, les escoutoit attentivement, et ne luy respondit pas néantmoins aussi favorablement qu'il avoit esperé : Voyla pourquoy il poursuivit ainsi : Quoy donc, belle, plus Venus que Venus de Cypre, quelque (oraison) que moy miserable passif puisse faire au genre demonstratif, et quelque syllogisme que je puisse faire couler de ma bouche, vous ne sçauriez croire que je sois vostre superlatif serviteur, *per omnes casus* [4]. Vous n'estes pas né pour servir, Monsieur, respondit alors Fremonde, il n'y a point de fille, si ambitieuse qu'elle soit, qui se voulust donner la qualité de vostre maistresse : pour moy je prendrois plustost celle de vostre esclave. Hortensius fit là dessus des repliques [407] qui n'ont point de comparaison en plaisanterie, et les discours de tous les Pedants du monde ne sont rien au prix : car avec tout cela il excorioit des mieux la langue

1. C : Ancien — 11. B : respondoit — 14. A : quelque raison B quelque oraison — 18. B : nay pour — 19. B : ambicieuse — 21. C Maistresse

---

1. Sentence de Publius Syrus.

2. Le texte exact de Properce (Elégie I du Livre II, vers 60) est *non amat artificem*.

3. *Debagouler*. OUDIN, p. 148 : mot vulgaire, idiotisme, dire tout ce que l'on sçait.

4. Cf. MOLIÈRE, *Le Mariage forcé*, scène 4 : Savantissime *per omnes modos et casus*.

latiale [1] et se servoit d'un petit nombre de Proverbes Grecs dont il entrelardoit ses propos. Je vous laisse a juger si Fremonde entendoit tout ce qu'il luy disoit.

Elle qui recevoit toutes ces offres de service en bouffonnant selon sa coustume, ne laissa pas de luy asseurer qu'elle l'iroit visiter dans peu de temps, et ne meneroit que deux bourgeoises de ses voisines en sa compagnie, et possible ce jeune Advocat qui luy faisoit l'amour, lequel elle luy disoit estre son cousin germain. Sçachant le jour que la Reyne de son cœur devoit venir en sa maison, il fit [408] force preparatifs, l'amour l'ayant rendu prodigue, et voulut pour le moins despencer le demy quartier d'une pension a luy apprester une collation somptueuse. Je songeay que par avanture ne m'y prieroit il pas, et que pour ne laisser le certain pour l'incertain, il n'estoit que de faire son coup de bonne heure. Une bouteille de vin muscat, et une autre d'hypocras estoient dans son estude, qui me tentoient d'une estrange façon : mais quel moyen de les avoir ? les planches par où j'avois pris le lievre estoient recloüées. En ceste pensée j'entray dans sa chambre, où voyant Hortensius lire un grand livre, je regarday au titre ce qu'il commençoit, c'estoit un traicté de l'Estat et de la puissance [409] du grand Turc [2]. Voicy un beau livre, me dit il :

4. C : ses offres — 7. B : Bourgeoises — 12. C : prodigue. Il voulut — 15-16. C : pour ne laisser le certain, il n'estoit — 21-22. B : dans la chambre d'Hortensius, où luy voyant lire un grand livre — 22. B : tiltre — 23-24. B : ce qu'il contenoit

1. Cf. l'Epistre du Lymosin de Pantagruel, grand *excoriateur de la langue latiale*, jointe depuis 1558 aux œuvres de Rabelais.

2. On n'a pu retrouver ce livre ni dans Moréri, ni dans Lenglet-Dufresnoy. Ce doit être un ouvrage imité des traités connus de G. Postel, *De la République des Turcs*, in-4°, Poitiers, 1552. — Le pédant Sidias dans l'*Histoire comique* de Théophile de Viau, 1623, trouve lui aussi les mœurs des Turcs fort à son goût.

j'y vien d'apprendre ce que je ne sçavois pas encore, il fait bon vivre et tout remarquer. C'est que l'on ne tourne jamais le cul a ce grand Empereur qui tient le siege de Mahomet, et que l'on s'en va a reculons de devant luy, quand l'on seroit mesme Ambassadeur de France. Souvenez vous bien de cela, fripon, et l'escrivez tantost dans vostre recueil. Voyla qui est fort plaisant, ce dy je en riant, car depuis qu'il estoit amoureux j'estois devenu aussi grand maistre que luy : puis apres voyant son estude ouverte, j'entray dedans tout d'un sault. Qu'allez vous faire là dedans, me dit il. Je vay chercher vostre Ovide, Domine, luy respondy je. Il est au coin de mes tablettes, repliqua t'il. Je n'avois que faire de [410] l'Ovide, et eusse eu plustost affaire d'un os plein [1] : (pourtant) je ne laissay point de le prendre pour faire la mine, et trouvant la bouteille d'hypocras qui estoit trop grande pour cacher dans mes chausses, je l'attachay a une esguillette derriere mon dos : forgeant une subtilité admirable, je sors tenant l'Ovide en ma main, et marchant toujours a reculons, je dis a mon Maistre qui n'avoit garde a cette heure là de tenir la veuë sur son livre : Monsieur, j'ay tant d'envie de retenir en ma memoire la reverence que l'on porte au grand Turc, que je veux maintenant m'en aller (d'aupres) de vous comme si vous l'estiez. Je me reculay donc jusqu'a la porte avec des postures de bouffon qui le firent rire, et de ceste sorte ayant desrobé sa bouteille [411] sans qu'il

12. B : Dominé — 15. A : partant B : pourtant C : et pourtant — 24. A : aupres B : d'aupres — 27. B : cette

---

1. Cf. MOLIÈRE, *Jalousie du Barbouillé*, scène VI. Le Docteur : *Audi quaeso*, aurait dit Cicéron. — Le Barbouillé : Oh ! ma foi, si se rompt, si se casse ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine.

l'eust veu, je l'allay descoiffer [1] en mon estude, où j'avallay de bonnes gorgées : mais de peur de me rencontrer devant luy, lorsqu'il seroit en la fureur qui le possederoit, s'estant apperceu du larcin, tout aussi tost je m'en retournay a sa chambre, où je luy demanday congé de sortir, (ce) que j'obtins avec un *Exeat* [2]. Et ayant pris ma bouteille sous mon manteau, je fus la vuider chez un escolier de ville de mes amis ; puis apres je m'en allay trouver Fremonde, avec laquelle je ne craignis point de m'en retourner au College, parce que je sçavois qu'elle estoit aussi capable d'appaiser la colere d'Hortensius, que l'est un verre d'eau de rabbatre la force d'un verre de vin.

Elle n'avoit que ses deux voisines en sa compaignie, comme elle avoit promis, [412] et entra avec elles chez Hortensius, non par la grande porte du College, mais par une de derriere qu'il avoit sur la ruë, et que pour ce subjet il venoit de faire ouvrir, encore qu'il y eust plus de six ans qu'elle estoit fermée.

Apres quelques devis amoureux, il prit une plume et escrivit sur un papier de certains vers a la loüange de sa maistresse. Une des bourgeoises loua son (ouvrage), et se souvenant d'avoir veu ceste mesme Poësie parmy celle(s) d'un Poëte de ce temps, comme elle vit qu'il s'arrestoit, qu'il rongeoit ses ongles, et qu'il tapoit du pied tout de la mesme sorte que s'il eust eu bien de la peine a parachever les stances qu'il feignoit de composer, elle luy

6. A : que j'obtins B : ce que j'obtins — 18. B : sujet C : suject — 22. B : Bourgeoises — 22. A : courage, et B : ouvrage, et C : ouvrage, mais — 23. B : cette — 23. A B C : celle — 24. B : vid

1. *Descoiffer une bouteille.* OUDIN, p. 154 : idiotisme, en oster le bouchon et boire.
2. Billet de sortie.

dit par raillerie : Monsieur, [413] si vous ne vous souvenez point de ce qui suit, je vous le dicteray : escrivez, je le sçay bien par cœur, il n'y a qu'un jour que je leus encore cette piece là dans un livre dont l'on m'a fait present. Je ne le pense pas, respondit Hortensius, cecy vient entierement de ma Muse. Je m'en vay vous reciter la suitte, repliqua la Bourgeoise, et vous verrez que tout respondra a ce que vous avez desja escrit. Alors luy ayant dit tout mot a mot, elle ne s'en contenta pas, mais entra en l'estude dans laquelle elle chercha tant, qu'elle y treuva un livre pareil au sien, où elle monstra a Hortensius les mesmes vers qu'il avoit escrits : et pourtant il ne se rendit pas, au contraire il asseura tousjours qu'il en estoit l'autheur, et dit par vanité, que son [414] esprit estant semblable a celuy de ce Poëte, il s'estoit rencontré en des mesmes pensées et en des mesmes pointes que luy : ne sçavez vous pas, continuoit il, que l'on ne sçauroit rien dire qui n'ait esté dit desja, et si je treuve icy de la difference, car j'ay mis Fremonde, et il a mis un autre nom : j'ay mis en un endroit charmes et luy attraicts. Au commencement de ma troisiesme stance, vous trouvez je ne veux pas, et au mesme lieu de la sienne, il y a je ne veux point. Ainsi Hortensius taschoit de cacher son larcin, plus grand que celuy que j'avois faict de sa bouteille : mais il n'estoit non plus couvert que le seroit un homme nu, qui n'auroit qu'un rets dessus soy. Si l'on n'osa pas

2. C : je vous dicteray — 4. C : Livre — 7. B : replique — 10. B : trouva — 11. C : Livre — 15-16. B : en de mesmes pensées et en de mesmes pointes — 18. C : trouve — 19. C : et il a mis Clorinde [1]

1. C'est après coup que Sorel se décide à mettre ce nom de la maîtresse à qui Balzac avait adressé ses premières lettres d'amour. — Cf. les *Œuvres de Balzac*, Paris, Th. Joly, 1665, in-fol., t. I, p. 92 à 97. La première lettre à Clorinde (17e du livre 3) est écrite « dans le lit, le XXe de ma fievre ». La seconde est datée du 15 avril 1620.

a cette heure là se mocquer ouvertement de luy, [415] l'on le fist apres en beaucoup de bonnes compagnies : mais quand j'y songe, la Bourgeoise ayant veu sa premiere stance, n'avoit qu'a se retirer sans voir les autres, et lors qu'il eust eu achevé, si elle eust voulu reciter toute la piece, comme si elle l'eust escritte, l'on eust indubitablement creu qu'elle estoit une grande sorciere, pensant qu'elle eust deviné ce que l'on eust pensé qu'Hortensius fust venu a l'heure mesme de composer.

Ceste invention ne venant pas a son esprit, elle se servit de celle que je vous ay dite qui vaut bien autant ; et nostre Pedant afin de faire oublier cecy, commença incontinent de mettre tout par escuelles, chargeant une table d'une honneste collation, les confitures seiches et liquides n'y manquerent non plus que l'eau a la riviere, [416] mais il y avoit une bouteille d'hypocras qui manquoit, et que l'on ne pouvoit trouver, il se faloit contenter de celle de vin muscat : toutesfois Hortensius ne fit point paroistre que le larcin que l'on luy avoit faict le mist en colere, a cause qu'il craignoit, pensez, que sa maistresse ne le trouvast de mauvais naturel. Moy bien ayse, je pris la hardiesse de venir jusques au lieu où estoit Fremonde qui me (fit) autant de bien qu'il luy fus possible, me donnant ce qui luy restoit apres avoir empli son ventre et ses pochettes. Hortensius avoit coustume quand il festoyoit quelqu'un chez luy, de manger plus que tous ceux qui estoient a sa table, afin que tout au moins la pluspart de la depence se tournast a son profit : [417] Il avoit donc desja bien faict son office a

5. B : eust achevé — 6. B : l'eust veu escrire — 7. B : qu'elle eust esté — 8-9. B : deviné ce qu'Hortensius — 10. B . n'estant pas alors en son esprit — 13-14. B : la table — 15. C : l'eau de la riviere — 21. C : Maistresse — 23. A : fut B : fit — 27. B : plus luy seul que tous

nettoyer les plats, et encore mieux a vuider les bouteilles, tellement qu'il estoit entré en une humeur la plus gaillarde du monde : a tous propos il contoit quelque petite histoire d'amour, mais parce qu'il avoit un vice en liant ses periodes, que plusieurs autres commettent, comme il y en a qui disent tousjours, enfin, la compagne de celle qui luy avoit fait un affront pour sa Poësie, le remarqua incontinent, et a la premiere fois qu'il dit, pour le faire court[1], car c'estoient les mots qu'il repetoit, elle luy respondit : si vous voulez plaire, il ne faut pas dire si souvent, pour vous le faire court, parce que tout resolument nous le voulons [418] long : Ceste privauté[2] accreut son allegresse, et luy fit boire encore trois coups : de sorte qu'il chancelloit a chaque moment : l'on luy demanda s'il apprenoit a danser, et s'il repetoit les passages de courante[3] : N'ayant pas le soing de cacher sa maladie, il respondit, il y a un certain autheur anonyme que je pense, qui dit que *Bachus dolosus luctator est, primum caput, deinde pedes tentat*[4] : Aussi je recognoy bien ceste cautelle[5], *Medius Fidius*, il m'a donné[6] le crochet pour me faire tomber, cependant qu'il m'a assailli par enhaut au mesme temps.

10. B : si vous nous voulez — 12. A B C : nous ne le voulons — 12. B : Cette — 14. B : chanceloit — 16. B : de quelque courante — 20-21. B ; le croc en jambe pour me faire tomber et m'a assailly

---

1. *Pour le faire court*. OUDIN, p. 132 : idiotisme, pour dire brefvement.
2. *Privauté*. FURETIÈRE : Grande familiarité.
3. *Courante*. FURETIÈRE : La plus commune de toutes les danses qu'on pratique en France, qui se fait d'un temps, d'un pas, d'un balancement et d'un coupé.
4. PLAUTE, *Pseudol.*, act. V, sc. 1, v. 5-6 : Magnum hoc vitium vino est, Pedes captat primum : luctator dolosus est.
5. *Cautelle*, précaution, ruse. — FURETIÈRE : Ne s'emploie plus qu'en Droit canonique.
6. *Donner le crochet* ou le croc en jambe, sens perdu pour FURETIÈRE.

Comme il tenoit ce discours, l'amant de Fremonde vint avec deux de ses amis, et encore deux Bourgeoises des plus gausseuses de la ville : Monsieur, dit l'Advocat a Hortensius, [419] ayans a parler a Mademoiselle Fremonde, nous sommes entrez franchement en vostre maison, dequoy je vous supplie de nous excuser : il n'est pas besoin que vous usiez de compliment, interrompit Fremonde, je m'asseure que Monsieur est tres ayse de vostre venuë, et n'a point d'ennuy sinon de ce qu'il void que vous estes arrivez trop tard pour la collation : alors une de ses compagnes dit, il y a bien encore quelque peu de vin muscat : *Salva pace*, Madame, dit le cuistre. Et bien, dit Hortensius, va t'en mettre en ordre que mon compere le cabaretier m'en envoye de meilleur avec quelque piece de rot. Or il disoit cela parce qu'estant desja fort tard, et voyant que les derniers venus avoient amené un vielleux, il s'imaginoit bien qu'il [420] falloit qu'il donnast a soupper a tout ce qu'il y avoit de personnes dedans sa chambre, veu qu'ils y demeureroient encore beaucoup de temps, neantmoins il n'en avoit point de fascherie, d'autant qu'il luy sembloit que c'estoient gens d'une si bonne humeur, qu'il ne pouvoit moins que d'achepter leur compagnie.

Les viandes estans venuës, chacun se mit a table pour

4. C : ayant — 8. B : tres aise — 12. C : Cuistre — 13. B : mettre ordre que — 15. B : rost — 17. C : Vielleux — 23-24. B : que d'achepter leur compagnie, Comme le Cuistre voulut sortir, je le priay de me mener avecque luy, car n'ayant pas souvent la liberté, j'estois bien aise d'aller par la ville pour quelque sujet que ce fust. Il fut si doux a cette fois là qu'il m'accorda ce que je desirois, car il en avoit toute puissance. Nous allasmes donc ensemble chez le cabarettier, mais nous n'y trouvasmes rien qui nous duisist[1] et nous ne prismes que du vin. Nous fusmes

---

1. *Duire*. FURETIÈRE : Etre propre à quelqu'un, lui convenir. Cette marchandise ne me duit pas.

le souppé, et n'y eut que les Dames qui avoient assisté a la collation, qui ne mangerent point ; quant a Hortensius, il ne laissa pas enroüiller ses dents : O qu'il luy faisoit bon voir ronger artificieusement une cuisse de poulet en tournant la teste du costé de Fremonde, et retournant les yeux sans dessus dessous pour luy jetter des regards [421] amoureux : mais c'estoit une chose bien plus belle de voir comme j'estois derriere la mesme Fremonde pour avoir d'elle des morceaux qui me plaisoient bien plus que ma portion ordinaire. Le souppé

d'avis d'aller jusqu'a la rotisserie du petit Pont [1]. Le Cuistre achepta un chapon, et voulant encore avoir un alloyau, il alla voir chez tous les rotisseurs s'il n'en trouveroit point quelque bon. J'en avisay un qui me sembla de bonne grace, et m'en allay le marchander. La rotisseuse avoit esté nouvellement mariée, elle n'entendoit pas encore le train de la marchandise. Je lui demanday ce que valoit son alloyau, elle me le fit vingt quatre sous qui estoit trois fois plus qu'il ne valoit. Un viedaze [2], luy di je en m'en allant. Et alors son mary voyant qu'elle chassoit les chalands de sa boutique en surfaisant par trop la marchandise, luy dit : je ne sçay a quoy tu songes de faire cela si cher. Si tu faisois toujours ainsi, je ne venderay rien. R'appelle moy ce garçon. Voulant alors reparer sa faute et croyant qu'un viedaze fust quelque monnoye estrangere qui eust cours depuis peu, elle me r'appella le plus haut qu'elle pût, me disant, Hola, marchand, en voulez vous donner viedaze et demy ? Cette naïfveté me fit tant rire que je ne sçay si j'ay jamais ouy chose qui m'ait donné plus de contentement : Je m'en retournay tout ravy vers sa boutique, et luy dis que je luy donnerois deux viedazes si elle vouloit ; mais le mary s'approchant, voulut faire le serieux et me dit, Là, là vous estes trop vilain aussi ; ce qu'elle a dit, ce n'est pas par malicité, ce n'est que par mesprenture [3]. Une autre fois elle ne vous surfera pas tant : Donnez m'en douze sous. Nostre Cuistre vint qui luy en donna dix dont il se contenta, et apres cette belle advanture nous nous en retournasmes au College avec nostre achapt. Apres que j'eus bien fait rire la compagnie de ce petit conte que je rapportay fidellement, chacun se mit a table

---

1. *Petit Pont*, pont très ancien, au bas de la rue Saint-Jacques, brûlé en 1718 et plus d'une fois reconstruit.

2. *Viédaze*. Mot provençal, voir LITTRÉ. — FURETIÈRE dit naïvement : « *Viédase*, terme injurieux qui n'est pas obscène comme plusieurs s'imaginent ; il ne signifie autre chose que visage d'asne, car on disoit autrefois *vis* pour visage, et de vis d'asne on a dit par corruption *viédase*. »

3. *Malicité*, pour : malice ou méchanceté ; *mesprenture*, pour : méprise. Sorel avait fait une étude spéciale du langage populaire de la région parisienne (Cf. tome I, *Introduction*, p. xvj).

finy l'on fit jouer au vielleux [1] toutes sortes de danses, et les jeunes hommes qui estoient là monstrerent la disposition [2] de leurs corps au son d'un agreable instrument. Enfin estans lassez de cet exercice là, ils mirent en avant quelques petits jeux, où les Dames prirent assez de plaisir : En apres ils firent tant de folies et si differentes, qu'il m'est impossible de vous les reciter. Je vous diray seulement, qu'en verité ils jouërent fort bien a remuë mesnage [3], car il n'y eut livre dans l'estude qu'ils ne jettassent par terre en bouffonnant, [422] et mesme ils ne pardonnerent point au linge salle qui estoit sur le plancher en un coing selon la proprieté des Colleges. Chacun en prit sa piece, et la mettant toute en toupillon [4], la darda [5] en la teste de Hortensius, qui demandoit si l'on vouloit joüer a la mouche [6], et se deffendoit au moins mal qu'il pouvoit : En suitte de cecy l'on luy dit que tout resolument il faloit qu'il dansast au son de la vielle avecque Fremonde, et qu'il ne luy avoit point monstré encore ce qu'il sçavoit faire ; il s'accordoit bien a cela, neantmoins il ne vouloit point quitter sa soutane, non pas qu'il craignist que l'on la luy derobast, comme

1. C : Vielleux — 11. B : pardonnerent pas — 12. B : coin — 13. B : en un toupillon — 17. B : falloit — 18. B : avec

---

1. *Vielleux*. FURETIÈRE : Joueur de vielle, instrument à cordes pour réjouir les gens du peuple et dont jouent ordinairement les pauvres aveugles.

2. *Disposition*. HUGUET, *Glossaire*, p. 125 : Agilité, grâce et souplesse du corps. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine... MOLIÈRE, *La Princesse d'Elide*, III, 2.

3. *Joüer à Remue-Menage*. OUDIN, p. 474 : idiotisme, se mouvoir, changer de lieu ; esmouvoir quelque sédition. Métaphorique.

4. *Toupillon*. Petit paquet (COTGRAVE).

5. *Darder*. Lancer vivement comme un dard.

6. *La Mouche*. FURETIÈRE : Jeu d'écoliers où l'un d'eux choisi au sort fait la Mouche, sur qui tous les autres frappent comme s'ils la vouloient chasser.

un fort brave homme que je cognoy, qui danse tousjours avecque son manteau de peur qu'il ne s'esgarre, mais [423] parce qu'il avoit peur que l'on ne vist que son pourpoint estoit privé de deux ou trois de ses basques, et deschiré en plusieurs lieux, dont quelques uns estoient rapetassez avec des estoffes d'une autre couleur. Quelque resistance qu'il fist il falut qu'il quittast la venerable couverture de sa pauvreté : ce ne fut pas un maigre passe-temps de luy voir faire des fleurons [1], des passages, et des caprioles, qui estoient, je pense, les mesmes que Socrate eut la curiosité d'apprendre un peu avant sa mort. Cependant l'un des jeunes hommes vestit sa soutane, et commença a se carrer avec. Hortensius le voyant, luy asseura qu'en cest habit il estoit du tout semblable au Principal du College, et là dessus un autre luy demanda quel personnage c'estoit [424] que ce Principal : Je vous dirois qu'il est de merite, s'il ne me loüoit point ces chambres trop cher, respondit il, et en apres il en dit quelque mal, comme il estoit d'un esprit medisant, specialement contre ceux qui tiroient la moüelle de sa bourse.

Sur ce propos ayant pris une basse de viole [2] sur le ciel de son lict, s'imaginant d'en sçavoir bien joüer, il en voulut charmer sa maistresse : de fortune le vielleux

2. C : s'esgare — 11. B : auparavant — 14. B : cet — 17. C : ses chambres — 22. C : Sur ce propos il prit — 23. C : et s'imaginant — 24. B : Maistresse — 24. C : Vielleux

1. *Fleurons*, synonyme de *fleurets*, *fleurettes*. Nom d'un ancien pas qui se composait d'un demi-coupé et de deux pas marchés sur la pointe du pied (LITTRÉ). Voir caprioles, tours et destours, fleurettes drues et menues, gamberettes, bonds et sauts. CARLOIX, IV, 12. — MOLIÈRE, *Les Fâcheux*, I, 3 : Vois-tu ce petit trait, ce fleuré?

2. *Basse de viole*, ancien instrument appelé aussi viole de gambe, analogue au violoncelle. — MOLIÈRE, *Le Bourgeois Gentilhomme*, II, 1.

sçavoit le mesme air, qu'il commença a ronfler, et Hortensius s'estant accordé avecque luy, dit a la compagnie : il faut que vous dansiez tout a ceste heure un balet au son de nos lyres : Quels personnages representerons nous, dit Fremonde. Que Monsieur qui a desja ma soutane represente le [425] Principal de ceans, respondit Hortensius, et que vous, et tout le reste de la compagnie, prenans les robbes de chambre de mes enfans, fassiez les personnages des escoliers : Tenez, Monsieur le Principal, prenez ces verges qui sont attachées a ma natte[1], vous en fouetterez les compagnons a la cadence. La trouppe estant sortie de sa chambre pour s'aller desguiser en une autre proche, considera qu'il estoit fort tard, et se delibera de s'en aller sans luy dire adieu, le laissant racler tout son saoul. J'allay querir les manteaux des hommes et les escharpes des femmes, dessus son lict, luy faisant accroire qu'ils s'en vouloient servir pour se mieux desguiser, et leur ayant tout apporté, je les fis sortir par la porte de derriere, dont le cuistre qui estoit allé [426] autre part, m'avoit laissé les clefs : puis je m'en retournay a mon estude, que je tins fermée comme si je n'en eusse bougé de tout le soir.

Le Principal faisoit alors la ronde dans la cour avec une lanterne de voleur, pour voir si tout le monde estoit retiré, et passant par devant nostre logement, il entendit la viole et la vielle qui joüoient tousjours : Il ne se pouvoit imaginer qui faisoit cette Musique, qui estoit la plus

2. B : avecque luy, a son avis, dit — 9. C : Escoliers — 16. B : les manchons des femmes — 21. B : en mon estude — 23. B : court

---

1. *Natte.* FURETIÈRE : Tissu plat fait de trois brins de paille battue et tortillée ensemble. Il s'en fait aussi de jonc et de genet. Il n'y a pas longtemps que toutes les murailles des maisons n'étoient tapissées que de nattes.

discordante du monde, car les deux instrumens n'estoient point sur un mesme ton, et ne se suivoient point, et si nostre maistre touchoit souvent les cordes qui n'en pouvoient mais, et alloit presque a tous les coups sur une touche, au lieu d'aller sur une autre, prenant le C pour le B, et le D pour le C. Se mettant au pied de [427] la muraille, il escouta attentivement, et ouyt Hortensius qui crioit tant qu'il pouvoit : Et là, entrez donc, Monsieur le Principal, c'est a vous a faire, faictes l'*introit* de vostre balet. Le Principal croyoit qu'il parloit a luy, et qu'il l'eust veu par sa fenestre, voyla pourquoy il monta jusques en haut, tant pour sçavoir ce qu'il luy vouloit dire, que pour aprendre s'il faisoit quelque nopce chez luy. Il estoit en l'allée de la chambre lors qu'Hortensius dit encore cecy. *Festina*, Principal, je suis las d'attendre. Je m'en vay faire un petit (*escampativos* [1]), et danser icy moy mesme, si tu ne viens tout a ceste heure. Hô bon homme, continua t'il en frapant sur les doigts du vielleux avec l'archet de sa vielle, sonnez moy le bransle [2] que les [428] Lacedemoniens dansoient a leurs sacrifices, ou la sarabande [3] que joüoient ces Curettes, ces Corybantes, emportans Jupiter hors du Louvre de Saturne; de peur que ce grand goulu n'ouyst crier ce petit enfant, et ne le vint devorer comme les autres. Le vielleux qui n'entendoit non plus son langage que s'il eust parlé Margajat [4], con-

1-2. C : n'estoient pas — 2-3. C : et nostre maistre — 10. B : parlast — 13. B : apprendre — 16. A : *escampalinos* B : *escampativos* — 18. B : frappant — 18. C : Vielleux — 19. C : viole — 21. B : Curetes

1. *Faire escampe*. OUDIN, p. 190 : idiotisme, fuir; vulgaire. *Escamper*, idem. — FURETIÈRE : Prendre de la poudre d'escampette.
2. *Bransle*, l'air sur lequel on danse un branle.
3. *Sarabande*. FURETIÈRE : danse à trois temps.
4. *Margajat*. Peuple du Brésil, dit RICHELET. Donc langage barbare, inconnu. Cf. tome I, p. 98, note 3.

tinuoit tousjours le premier air de son balet : dequoy Hortensius en colere le frappa plus ferme qu'auparavant : ce qui fit crier le vielleux en haute gamme [1]. Le Princi-pal s'estoit arresté pres de la porte pour escouter tout cecy : mais sa curiosité le fit alors entrer dedans, et demander a nostre maistre ? Quel diable de balet vou-lez vous que je danse, monsieur Hortensius, [429] a quel jeu est ce que vous joüez icy ? vertu non de Dieu je pense que vous estes yvre. Ha Monsieur, ne vous fas-chez point, dit Hortensius, qui n'avoit pas tant beu qu'il ne recogneust bien son Principal, j'ay faict icy un con-vive [2] a quelques uns de mes amis avec lesquels je m'es-baudis un peu. Ce n'estoit pas a vous que je parlois tout maintenant : c'estoit a un d'entr'eux qui va faire *l'introit* d'une momerie Cymmerienne [3] qu'il a entreprise avec le reste de la societé. Mais où sont ces gens là dont vous parlez, reprit le Principal : ils se desguisent dans la chambre de mes disciples, respondit Hortensius. Le Principal va dans cette chambre aussi tost, et n'y ayant trouvé personne du monde, luy vint dire : Je pense pour moy que vous n'estes pas bien sage, et que [430] vous vous imaginez estre en grande compagnie encore que vous soyez tout seul. Hé quel (ravage) est ce que vous avez fait parmy toute vostre chambre, il semble que les pourceaux y ayent entré ? Comment, voyla le bon Seneque et les Autheurs de la langue Latine dans les ordures, dit il en ramassant quelques livres, que l'on

2. C : frapa — 3. C : Vielleux — 19. B : alla — 23. A : ramage B : ravage — 26. C : Senecque

---

1. *Fol de haute* ou *a haute gamme*. OUDIN, p. 244 : idiotisme, grand fol. — Crier comme un fou et ici comme un aveugle.
2. *Convive*. Banquet. N'a déjà plus ce sens dans FURETIÈRE.
3. Les Cimmériens, d'après FESTUS, faisaient de la nuit le jour.

avoit jettez par terre au plus fort de la desbauche : et vous, Maistre vielleux, je vous battray a dire d'où venez vous : qu'estes vous venu faire a mon College ? Paravanture vostre belle melodie a t'elle fait perdre davantage le jugement a cet homme cy qui n'ayant point d'esgal au bien dire, estoit veritablement un Phœnix. Helas Monsieur, pardonnez moy, dit le vielleux, je ne vay que là où l'on [431] me mene : mon pauvre luminaire[1] est esteint. Un homme que je ne cognois pas m'a fait venir icy, et a r'envoyé mes yeux a la maison, leur disant que je n'avois que faire d'eux jusqu'a demain au matin, qu'ils me viendroient requerir. Qu'est ce a dire vos yeux, dit le Principal ? J'appelle ainsi un petit garçon qui me conduit, respond le vielleux, parce qu'il me dit ce qu'il voit dans la ruë, et je le reçois en mon imagination, comme si je le voyois aussi. O bon Giesus je voudrois qu'il fust icy pour me mener coucher autre part que ceans où l'on m'a desja bien fait du mal. Tantost j'ay demandé a boire, l'on m'a donné un verre dont le pié estoit tout emmerdé, et quoy que l'odeur m'en despleut, la soif que j'avois m'a forcé de [432] le porter a ma bouche qui en s'ouvrant fort large a englouty beaucoup d'urine qui estoit dedans, avant que j'eusse recogneu que ce n'estoit pas du vin. Ce n'est pas tout, ce beau Musicien cy qui joüoit avecque moy m'a battu comme plastre[2] apres m'avoir bien dit du latin, qui me froissoit autant l'ame que les coups de ses poings me froissoient les costes. C qui-

2. C : maistre Vielleux — 7 *et* 14. C : Vielleux — 8. B : meine — 9. B ne cognoy pas — 9. B : faict — 13. B : conduict — 14. B : void — 20. B : despleust — 26. C : du Latin — 26-27. B : ses coups de poing

1. *Luminaire.* FURETIÈRE : On dit proverbialement qu'un homme a perdu son luminaire quand il a perdu la vue.

2. *Battre comme plastre.* OUDIN, p. 410 : idiotisme, excessivement.

conque vous soyez qui parlez a moy, je pense que vous me cognoissez bien, pource que vous avez tenu quelque discours de l'enseigne d'un cabaret où je loge, qui est le Phoenix[1] : reconduisez m'y donc, et je vous bailleray un blanc. Ce n'est pas a moy qu'il faut addresser de telles prieres ny de telles offres, dit le Principal : je ne m'en fasche pas pourtant, mon amy, [433] car vous n'avez pas icy vos yeux pour voir qui je suis : cherchez un autre conducteur. Pendant ce colloque, Hortensius remettoit son mesnage en ordre, et le vielleux l'ayant alors arresté par le bras luy dit. Ho, Monsieur, j'ay joüé toute la soirée, l'on m'avoit promis un quart d'escu pour mon salaire : donnez le moy. Hé mon amy, dit Hortensius, n'as tu pas pris autant de contentement a m'entendre joüer de la violle, que moy a t'entendre joüer de la vielle, et si te demandé je de l'argent pour recompense ? Ho, mais vous avez dansé auparavant, replique le vielleux, et vous ne pouvez pas dire que vostre danse m'ait donné du plaisir, et que pour cela je ne doy point estre payé : car je ne l'ay veuë en façon quelconque. [434] Que ceux qui t'ont mis en besogne te payent, dit Hortensius, tu ne sçaurois rien monstrer de ton ouvrage : tout s'est evanoüy avec (le vent), et cependant tu veux que l'on te baille réellement et de fait un quart d'escu qui demeure dans ta pochette? Voyla t'il pas la misere du siecle, dit le vielleux : helas ! nostre estat n'est plus estimé comme il estoit autresfois : j'ay veu que les dou-

10, 17 *et* 26. C : Vielleux — 23. A : la veuë B : le vent

1. Le cabaret ou l'hôtel *du Phœnix* n'est pas mentionné dans les *Visions admirables du Pelerin de Parnasse*, dans la liste très longue des cabarets de Paris, p. 207 et suiv. Pour cette raison et pour d'autres, c'est à tort que j'ai attribué les *Visions* à Sorel (Roy, *Sorel*, p. 73 et 419). Ce livret curieux est d'un imitateur de Sorel et non de lui.

zains[1] tomboient plus dru dans ma gibeciere, que ne font a ceste heure cy les doubles. J'allois joüer devant les Rois, et l'on me faisoit mettre au haut bout de la table. Reconfortez vous mon amy, dit le Principal, je vous feray payer. Monsieur Hortensius, voulez vous retenir le salaire de ce pauvre homme? Mais dites moy, quelle fantaisie vous a pris de joüer [435] avec luy. Ne vous l'ay je pas dit desja, respond Hortensius, je m'en vay chercher où est allée la compagnie : en disant cela il prit une chandelle et s'en alla par tout le logis. Le Principal heurtant a nos estudes, nous demanda s'il y avoit eu quelqu'un avec nostre Maistre : nous respondismes que nous n'en sçavions rien, afin de luy monstrer que nous apprenions nostre leçon avec tant de ferveur, que nous ne songions pas aux choses indifferentes qui se passoient dans le logis. Je ne sçay que veut signifier cecy, dit Hortensius en revenant de la queste, je ne rencontre personne. Allez, allez vous coucher, vous en avez besoin, respondit le Principal, qui croyoit qu'il eust perdu l'esprit. Je m'en vay mener le vielleux prendre son (repos) [436] chez moy de peur que vous ne vous querelliez de nouveau, ou que faisant la paix vous ne recommenciez la Musique. Ayant dit cela, il emmena le bon homme qu'il paya de quelque argent qu'il avoit a nostre maistre. Eux estans partis, Hortensius me demanda où estoient allé Fremonde et ses compagnes, je luy fis accroire qu'ayans advisé le Principal qui venoit en nostre logis, elle m'avoit prié d'ouvrir la porte de derriere pour

9. B : allé — 20. C : Vielleux — 21. A : repas B : repos — 26. B : estoit allé

1. Monnaie de cuivre valant douze deniers. — Le double valait deux deniers ; le blanc (voir p. 34, l. 5), cinq deniers.

s'en retourner, craignant qu'il ne la vist là, et que tous les jeunes hommes l'avoient suivie : là dessus il me demanda où estoit sa soutane, et je luy dis que celuy qui avoit voulu faire le Principal l'avoit emportée, et avoit dit qu'il la vendroit le lende[437]main pour donner a desjeuner a sa bande. Ha ! Jupiter Hospitalier, s'ecria t'il, vous avez veu comme j'ay tousjours honoré vostre Deité : j'ay traicté splendidement mes hostes, et pourtant ils m'ont volé : faictes m'en la raison.

Avec ceste fascherie il s'alla mettre au lict, et le lendemain des le matin il fut visité de tous les Pedans du College, qui venoient voir s'il estoit rentré dans son bon sens d'où le Principal leur avoit asseuré qu'il estoit sorty. La nuict il avoit cuvé son vin, tellement qu'ils ne le trouverent point en une autre humeur que celle où il souloit estre. Neantmoins ils ne laisserent pas de le gausser sur la Musique. L'apresdinée il me donna charge d'aller chez Fremonde luy dire [438] qu'il la supplioit de luy faire renvoyer sa soutane. Fremonde se resolut de luy escrire une lettre, où elle luy manda que son affection qu'elle avoit recognuë luy estoit agreable : mais que sa condition luy desplaisoit, parce qu'encore que son pere fust Advocat, si est ce qu'il estoit tres noble de race, et qu'elle ne vouloit point espouser d'homme, qui au moins ne fust noble par sa vertu, et ne fist profession des armes. Que la soutane ne luy seroit donc pas renduë, a cause qu'au lieu il falloit qu'il portast desormais une espée, s'il vouloit obtenir d'elle ce qu'il avoit tant tesmoigné de desirer.

Ayant leu ceste epistre, qui estoit comme un Arrest

2. B : les autres l'avoient suivie. — 10. B : cette — 12. B : rentré en — 14. C : Il avoit cuvé son vin la nuict, — 21. B : recogneuë — 26. point — 30. B : cette Epistre

deffinitif, il y respondit par une autre : Que son dessein avoit tousjours esté de [439] se faire Advocat, croyant que Fremonde auroit agreable un homme de la condition de son pere : qu'elle faisoit mal de mespriser les hommes de lettres, qui sans doute doivent plustot estre estimez nobles que les hommes d'armes, que toutesfois puis que c'estoit sa volonté, il prendroit l'espée : et que la profession qu'il avoit tousjours suivie ne derogeoit point a la noblesse de ses ancestres dont il luy donneroit des preuves. Tout cecy estoit entremeslé de sentences, de proverbes, d'exemples et d'authoritez, avec une confusion plus que barbare, qui fut si malaisée a demesler, qu'il fallut que l'Advocat et quatre de ses amis bien lettrez s'y employassent une apres dinée durant, encore ne tirerent ils leurs explications que par conjectures. [440] Hortensius aussi perdu d'amour qu'il avoit jamais esté, car pour dire vray, la cause de sa passion le meritoit, se delibera d'accomplir ce qu'il avoit promis, et sçachant que si tout d'un coup il armoit son costé d'une espée, cela semble-roit estrange a ceux qui le connoissoient, il voulut accoustumer chacun petit a petit a la luy voir. Pour cest effect il prit un jour la botte[1], et se promenant par la ville, dit a tous ses amis qu'il rencontra, qu'il partiroit le lendemain pour aller en Normandie qui estoit son pays : Dans le College mesme il fit courir ce bruit là. Toutesfois il ne partit que quatre jours apres, il laissa un sous-maistre chez luy pour avoir soing de nous en son absence.

1. B : diffinitif — 9. C : Noblesse — 16. C : fut aussi — 17. C : il se delibera — 20. B : cognoissoient — 24. C : païs — 27. B : soin

1. Sans avoir de cheval. Vieille plaisanterie (cf. *Foeneste*, ch. III) sur laquelle Sorel vient de composer un livret : *La louange et l'utilité des bottes* par le chevalier Rozandre, Paris, 1622, in-8 (cf. Roy, *Sorel*, p. 417).

Estant de retour, il se logea au[441]tre part qu'au College, et ne quitta point son espée ny ses bottes : il fit rongner son long manteau et metamorphoser sa soutane en pourpoint decouppé sur la chemise, il portoit tousjours un collet a dentelle, et n'avoit quasi plus rien de Pedantesque que les discours.

Ayant veu Fremonde en cest equipage, elle luy tesmoigna qu'il luy plaisoit infiniment, mais qu'elle ne seroit pas entierement contente s'il ne luy monstroit les preuves de l'ancienneté de sa noblesse, qu'il s'estoit vanté d'avoir. Reduit a ceste extremité, il chercha diligemment les moyens de soustenir une chose si mensongere[1], et ayant appris qu'un bon vieillard de son village estoit a Paris, il l'alla trouver, et le pria de venir tesmoigner qu'il [442] avoit connu son pere, et qu'il l'avoit tousjours veu tenir dans le pays pour gentilhomme. Le vieillard qui estoit fort homme de bien, dist qu'estant si pres, comme il estoit, d'aller rendre compte a Dieu de ses actions, il ne pouvoit se resoudre a proferer un mensonge pour toute la recompense qu'il luy promettoit, de laquelle il ne se trouvoit guere desireux, n'ayant plus quasi affaire des biens de ce monde. Hortensius luy repliqua là dessus, que sur toutes les demandes que l'on luy pourroit faire, il luy dresseroit des responces si subtiles, qu'encores qu'elles n'eussent rien que de la verité, elles ne lairroient pas de beaucoup servir a prouver ce qu'il falloit. Le villageois luy dit que pourveu qu'il fist cela, il avoit rencontré un

5. B : dantelle — 10. C : l'antiquité — 11. B : Reduict — 15. B : cognu — 16. C : païs — 16. C : Gentil-homme — 24. B : responses

1. Cet épisode est emprunté à Erasme, *Ementita nobilitas* (*Colloques*, Amsterdam, 1750, in-16, p. 408). Il a été repris à Sorel par Chappuzeau, *Le Cercle des Femmes*, Lyon, 1656, qui a pu inspirer à Molière quelques traits pour les *Précieuses Ridicules*. Cf. Roy, *Sorel*, p. 106-110.

hom[443]me dont il retireroit toute sorte de plaisir. Or bien, dit Hortensius, mon pere estoit aussi Gentilhomme que toy, et quand tu affirmeras qu'il estoit noble tu ne mentiras point, car tu n'as point le courage vilain, et il ne l'avoit point non plus. Je m'en vay te dire comment : Si l'on vous eust donné a tous deux cent mil livres de rente, vous ne vous fussiez pas exercez a des exercices mechaniques, où la pauvreté attachoit vos esprits ; vous eussiez vescu sans rien faire, et vivre sans rien faire c'est estre noble. La volonté que vous en aviez doit estre reputée pour le faict : et par ainsi vous ne commettez pas le quart d'un avorton de peché veniel [1] en parlant de ce premier point. Si l'on vous entretient du second, qui est, si mon pere a esté [444] a la guerre servir le Roy, vous pourrez aussi asseurer qu'il y a esté : car veritablement je me souviens bien que les soirs aupres du feu, il contoit a ma mere, qu'en sa jeunesse il s'estoit desbauché pendant quelques troubles de la France, et avoit servy de goujat a un cadet d'une compagnie de l'infanterie. Or puis qu'il faisoit service a un homme qui en faisoit au Roy : il n'y a personne qui (me) puisse nier qu'il n'en fist a sa Majesté. Qui plus est, il n'a pas tenu a luy qu'il n'ait esté Capitaine, voire mesme General d'armée, et les hommes ne doivent point estre blasmez pour n'estre pas parvenus a ces grandeurs, n'estans pas favorisez de la fortune.

Le villageois s'accorda a servir de tesmoin en l'affaire d'Horten[445]sius, incité par ses bonnes raisons. Le

3. B : affermeras — 4. C : tu n'as pas — 5. B : pas non plus — 6. C : cens — 7. B : addonnez — 10. C : que vous aviez — 19. C : Goujat — 21. A : qui ne puisse B : qui me puisse

---

1. La Fontaine : Un *avorton* de mouche (*Fables*, II, IX).

Pedant annobly, la premiere fois qu'il vit Fremondé, sceut d'elle qu'elle se trouveroit un certain jour en une maison qu'elle luy enseigna, où il luy pourroit dire tout ce qu'il auroit envie. Il s'y trouva a l'heure assignée avec le villageois et son cuistre de surplus, auquel il avoit commandé de se tenir tousjours derriere luy, et lors qu'il nombreroit a quelqu'un tout ce qu'il avoit, de prendre hardiment la parole, et faire les choses plus grandes qu'elles n'estoient, afin que d'un costé l'on le jugeast extrememement a son ayse, et que d'un autre l'on le prist pour un homme tres modeste et sans vanité, qui dist encore moins qu'il n'avoit.

Fremonde estoit en ceste maison, avec celle qui en estoit la [446] Maistresse, et qui l'avoit accompagnée au College. Son feint cousin y estoit encore, parce qu'elle disoit que c'estoit a luy qu'elle vouloit parler de la recherche de Hortensius avant que son pere en eust des nouvelles. Davantage il y avoit deux braves hommes tres propres a ceste conference. Nostre Pedant entretient premierement sa maistresse de discours d'amour suivant sa coustume, et comme il void qu'elle le somme de ses promesses, et veut sçavoir en outre s'il a assez de bien pour la maintenir en l'estat de Damoiselle : il se met a discourir tout haut de ses moyens avec une impertinence la plus grande du monde. Monsieur, dit il, en s'addressant particulierement au cousin qui avoit mis le nez dans leur communication, [447] afin que vous ne pensiez point que je sois un homme de paille[1], sçachez

1. C : La premiere fois que le Pedant vid Fremonde, il — 4. C : auroit en l'esprit. — 6. C : luy, lors — 7. C : pour prendre — 10. C : que d'ailleurs on — 14. B : laquelle l'avoit — 15. C : Son cousin

---

1. *Homme de paille.* OUDIN, p. 386 : de peu de consideration.

que j'ay faict acquisition en ma patrie d'une maison qui vaut deux mil escus. Le cuistre qui estoit derriere sa chaire va dire incontinent selon ses preceptes : elle en vaut bien quatre mille, Monsieur. Hoy, dit Hortensius, en se retournant, vous faut il reprendre vostre Maistre ? quand je dirois une bourde, la devriez vous pas tenir pour une verité ? De surplus, reprit il, j'ay une constitution de rente de trois mil livres au denier seize [1], sur une personne grandement solvable : elle est bien de six mil livres, dit le cuistre incontinent, j'ay veu la grosse de vostre Contract. Ne veux tu pas te taire encore une fois, coquin, respond Hortensius ; mais, Monsieur, [448] replique le cuistre, il faut bien que je vous face souvenir de ce que vous oubliez.

Là dessus la maistresse du logis dit a Hortensius, que le bruit couroit qu'il avoit quelques infirmitez, et que s'il estoit ainsi, elle ne conseilloit a Fremonde de l'espouser : Ce sont des malveillans qui vous ont fait ce rapport, luy respondit il, je suis icy pres d'une personne a laquelle je ne veux non plus mentir, que si j'estois devant la mesme divinité : Je jure donc que je n'ay autre ulcere en tout mon corps, que celuy qu'un cautere me fait a la jambe gauche. Le cuistre croyant qu'il falust aussi multiplier cecy dit, vous en avez un pareillement a la jambe droite. Alors Hortensius se leva de sa chaire pour frapper son valet, et le punir [449] de son indiscretion, mais l'on le retint et le cuistre creut que sa colere

2. C : mille — 2, 10, 13, 23, 27. C : Cuistre — 4. C : Ho — 8. C : mille — 9. C : mille — 12. C : repliqua — 16. B : bruict — 17. B : ne conseilloit pas — 25. B : a la jambe droite, Monsieur.

---

1. *Au denier seize.* C'est un intérêt d'un seizième, soit d'un peu plus de six pour cent.

estoit feinte comme l'autre fois, et se delibera de bien faire encore son office a la premiere occasion.

Monsieur, dit alors Fremonde a Hortensius, nous avons peu colliger[1] tant de vostre dire, que de vostre serviteur, que vous aviez vaillant dix huict mil livres : mais d'un autre costé nous avons sceu de gens dignes de foy, que vous en devez bien dix mil, dont vous avez émprunté une partie pour ayder a l'achapt de vostre maison, et l'autre pour vous assister en quelques necessitez. Ceux qui vous ont dit cela, reprit Hortensius, ne vous ont pas dit la verité ; vous me pardonnerez, respond Fremonde, si vous voulez que nous vous tenions pour un homme franc, vous [450] ne nierez pas une chose qui nous est apparente. Alors ne voulant pas dementir sa maistresse, et s'imaginant que c'estoit assez de luy asseurer qu'il estoit riche de huit mil francs, il luy dit, puisque vous voulez que je vous l'accorde, je vous dy, que j'ay faict une debte de dix mil livres. Vous en avez faict une de vingt mil, reprit le cuistre. Comment, dit Hortensius en se levant, ne voy tu pas que tu outrepasses ta charge ? ne sçays tu pas, luy dit il en l'oreille, que ce n'est pas une possession qu'une debte, et ne t'ay je pas appris qu'il ne faut multiplier que les possessions ? a ces paroles il joignit quatre ou cinq coups de poings, qui eussent esté suivis d'autres, si l'on n'eust retenu sa colere. Quand il se fust rassis, Fremonde luy dit, [451] je vous trouve bien indigent au lieu que vous vous faisiez bien riche, car si vous avez dix huict mil francs, vous en devez vingt mil : vous ne desirez vous marier, que

4. C : pû — 4. C : que de celui de — 5, 7, 16, 18, 19, 28, 29 C : mille — 19. C : bien faict — 21. C : a l'oreille — 24. C : poing

---

1. *Colliger.* FURETIÈRE : En termes de l'Ecole, conclure, induire.

pour avoir le bien d'une femme qui vous acquite : je le voy bien.

Pour dire la verité, il avoit bien vaillant trois mil escus, qu'il avoit gagnez en roignant nostre portion, en faisant l'office de Regent dans quelques classes, et par quelques petits traffics particuliers : neantmoins il ne le peut jamais faire croire a Fremonde ny a sa compagnie, qui demeuroient opiniastres a garder la croyance que le cuistre leur avoit donnée. Toutefois Fremonde dit que s'il estoit de si bonne maison comme il avoit dit, para-vanture ne regarderoit on pas tant a sa pauvreté. [452] Ha, Mademoiselle, j'ay ici mon tesmoin, ce dit il, et alors faisant venir le villageois, il reprit ainsi : Voicy un homme de bien a qui je m'en rapporte : Hé bien, mon amy, dit le cousin de Fremonde au villageois, il est question de sçavoir si le pere de Monsieur Hortensius estoit noble, que m'en direz vous ? Je sçay fort bien qu'il l'estoit, respond le villageois. Et son grand pere, reprit l'Advocat ? Il l'estoit tout de mesme, dit le villageois. En avez vous des lettres, Monsieur, dit l'Advocat en s'adressant a Hortensius ? Non, respondit il, car lors que nostre race a commencé de s'eslever en vertus, il ne falloit point de patentes du Roy : les actions genereuses de mes ayeuls, qui se monstroient a tout le monde sans discontinuation, faisoient mesme confesser leur noblesse a [453] l'envie, et si, quand ils auroient eu en ce temps là des lettres, elles seroient maintenant pourries ou mangées des rats. Je vous croy, dit l'Advocat, mais vous, mon bon homme, reprit il en s'addressant au villageois, dites

3. C : mille — 4. C : rognant — 5. C : Classes — 9. C : Cuistre — 9. B : Toutesfois — 10. B : comme il s'etoit vanté — 11. C : poinct — 29-30. B : vous, bon homme

moy si le pere de Monsieur a esté a la guerre de son vivant. Ouy, respondit il, je vous en asseure. Estant retiré en sa maison, adjousta l'Advocat, portoit il tousjours l'espée comme marque de sa condition. Le villageois se trouva pris en cet endroit cy, car Hortensius ne luy avoit pas enseigné comment il pourroit respondre a un tel point sans commettre de mensonge : enfin il songea qu'il avoit tousjours veu porter un grand cousteau au bon defunct a sa ceinture, il dit qu'il ne l'avoit jamais veu sans quelque ferrement [1] : [454] mais quel ferrement, dit l'Advocat, possible estoit ce une besche. Non, Monsieur, c'estoit un glaive, reprit le villageois, ne voulant point user de ce nom de cousteau, ny d'espée. Vivoit il en homme de sa qualité ? adjousta l'Advocat. Combien avoit il de chiens ? Rien qu'un : Quel chien estoit ce ? Un grand mastin, respondit encore le villageois. Il n'alloit donc point a la chasse, dit l'Advocat ? Je l'ay veu une fois aller a la chasse d'un loup qui avoit devoré un de ses moutons, et pour monstrer sa vaillance, ce fut luy qui le tua d'un seul coup de pierre qu'il luy jetta avec sa houlette. Voyla qui va des mieux, dit l'Advocat en riant, il se servoit de houlette au lieu d'harquebuze, encore qu'il eust esté a la guerre. [455] Mais de son mastin qu'en faisoit il ? Il luy servoit a garder son troupeau tandis qu'il s'en esloignoit un peu, pour s'occuper a faire avec un certain bois de petites croix, et de petites figures, tant pour eviter l'oysiveté, que pour ayder a gaigner sa vie. Alors il se fit un petit esclat de risée, qui eust esté plus grand sans la presence d'Hor-

1. B : en son — 9. C : deffunct — 9. B : et dist — 15. C : Qu'un respondit l'autre. — 22-23. C : arquebuze — 28. B : aider a gagner

---

1. *Ferrement*, outil de fer.

tensius, que l'on avoit envie de traicter respectueusement pour avoir plus de plaisir de luy. Tellement doncques mon amy, dit incontinent l'Advocat, que nous apprenons de vos discours que le père de Monsieur gardoit les moutons, et estoit reduit a travailler de ses mains pour se subvenir. Mais il n'en doit point estre honteux, poursuivit il en sousriant : car luy qui a grandement leu, sçait bien qu'autresfois les Princes estoient [456] bergers, et qu'encore maintenant l'innocence et la tranquilité de ceste condition est beaucoup estimée. Hortensius voyant que la faute du paysan estoit irreparable, se contenta de dire que son pere n'estoit pas moins a priser pour avoir gardé un troupeau de moutons, et qu'estant sorty des tumultes de la guerre, il avoit creu qu'il ne pouvoit pas mieux savourer les douceurs de la paix en un autre office. Mais Fremonde luy faisant une moue de deux poulces et demy, luy asseura qu'il pouvoit bien chercher party ailleurs, et qu'elle ne vouloit point d'un homme dont le pere avoit esté d'une qualité si basse, et qu'elle en auroit de la honte, parce que possible Hortensius avoit il semblablement gardé un regiment de pourceaux [457] en sa jeunesse ; qu'en parlant a elle il croiroit encore parler a ses sujets ; qu'il la voudroit traicter tout de mesme ; et que tout le monde la monstrant au doigt, diroit, voyla Mademoiselle la porchere.

Ce desdain mit tellement en fougue Hortensius, que ce fut un salutaire antidote contre le venin de son amour qu'il changea incontinent en hayne, et sans dire adieu a personne, sortit de la chambre, en refermant la porte

1. B : traiter C : traitter — 7. Ç : soûriant — 9. C : Bergers — 11 B : Paysan — 23. B : subjets C : sujects — 24. B : traiter — 30. B il sortit

apres luy, de peur que l'on ne le reconduisist : puis s'en vint droit au College conter son infortune a son sous maistre. Tandis le villageois et le cuistre qui estoient demeurez, furent interrogez en toutes façons, [458] et l'on aprit que ce glorieux Pedant estoit venu a Paris presque tout nud, et avoit esté contraint de gueuser, jusqu'a tant qu'il eust trouvé condition. Le cuistre pensa retourner devers luy, mais il luy donna son congé des qu'il l'eust veu, indigné de la sottise qu'il avoit faicte, et laissa sans recompense le paysan qui avoit gasté toute son affaire.

Au plus fort de son courroux il escrivit une lettre a Fremonde, où il mist une infinité d'injures de Colleges contr'elle, il l'appelle Medée, Megere, Tysiphone[1]. Il luy dist que puisqu'elle ne vouloit pas estre Rose, et se laisser cueillir par un nourrisson des Muses, qui avoit avallé plus d'un sceau de l'onde Aganippide[2], Phœbus la metamorphoseroit en chardon, afin [459] qu'elle servist de pasture aux asnes. Qu'il voyoit bien par l'exemple de Jupiter, qui s'est transformé en Cygne, en Satire, et en Taureau, pour jouyr de ses maistresses, qu'il falloit estre du tout beste pour obtenir quelque chose des femmes, et principalement d'elle qu'il estimoit la plus femme du monde, c'est a dire qui tenoit le plus de l'humeur volage et brutalle qui appartient a ce sexe.

2. B : droict — 2-3. B : soubs maistre C : soubs Maistre — 3. C : Villageois — 3. C : Cuistre — 5. B : apprit — 6. B : contrainct — 7. C : Cuistre — 10. C : Paysan — 13. C : College — 14. C : l'appelloit — 17. B : seau — 20. C : s'estoit — 20. C : Satyre — 23-24. C : la plus belle femme — 25. C : brutale qui appartenoit

---

1. « Megere, Alecto, Tisiphone », dira Charrosselles (ou Charles Sorel) à Collantine dans le *Roman bourgeois*, éd. Jannet, 1868, II, p. 35.

2. *Aganippide*. D'Aganippe, source du Permesse ; on la confond avec l'Hippocrène : fontes Aganippidos Hippocrenes... Ovide, *Fastes*, V

Apres il en venoit aux reproches, et par une vilennie la plus salle du monde, nombroit la despence qu'il avoit faicte a la traicter avec sa compagnie dedans sa maison ; la asseuroit qu'il ne s'estoit mis en frais que parce qu'il esperoit l'espouser : et luy disoit pour conclusion, que veu qu'il estoit frustré de son attente, il vouloit qu'elle, et tous [460] ceux qu'il avoit traictez, luy rendissent un festin chacun a leur tour.

Je fus encore le Mercure de cette missive, mais je ne portois pas le Caducée qui est un signe de paix, car j'allois denoncer la guerre. Fremonde voulut respondre doucement a ses outrages, afin d'avoir tousjours sa frequentation, et conserver le plaisir extreme que elle recevoit. Elle luy manda qu'elle ne prenoit point garde aux injures dont il la diffamoit, d'autant qu'elle cognoissoit qu'il estoit preoccupé de passion : qu'elle avoit tousjours fait estat de luy a cause de son sçavoir, mais qu'elle ne pouvoit pas l'espouser, parce qu'il n'estoit pas de la qualité requise selon les coustumes du siecle, qu'elle estoit forcée de suivre, que neant[461]moins elle luy porteroit tousjours une affection honneste en recompense de la sienne, et que pour son banquet, personne ne voulant luy en estre tenu, son cousin commenceroit a le traicter, et tous les autres suivroient.

Des qu'Hortensius eut leu cette responce, il la jetta dans le feu, disant qu'il n'avoit que faire des affections ny des festins de Fremonde, et devenu plus sage depuis, il jura qu'il ne caresseroit plus jamais d'autres filles que les Muses, qui pourtant nous deçoivent ordinairement, comme estans de ce sexe trompeur. Quelque message

4. B : l'asseuroit — 13-14. B : qu'elle en recevoit — 17. B : faict — 18. B : ne pouvoit l'espouser — 23. C : luy en voulant estre — 24. B : traiter — 28. B : ne caresseroit jamais

plein de feinte courtoisie que luy peust envoyer son ancienne maistresse, il se voulut du tout priver de sa frequentation, et cessant de porter l'espee, il [462] revestit sa soutane pour se tenir tousjours dans son College, où ses sottises estans publiées, il eut un peu de peine a supporter les brocards que l'on luy donna.

En ce temps là je passois le temps avec le plus de plaisir, et le moins de soucy que je pouvois parmy les compagnies des Escoliers les plus genereux, et les plus desbauchez. Presque tous estoient addonnez a un vice, dont de tout temps nostre College avoit eu le renom d'estre infecté. C'estoit que pressez par leur jeune ardeur, ils avoient appris a se donner eux mesmes quelques contentements sensuels, a faute d'estre accouplez avec une personne d'autre sexe. Quant a moy je n'estois gueres amoureux de ce plaisir là, et faisois conscience de respandre inutilement une semence [463] tres bonne, au lieu de la mettre en un lieu où elle profitast : je ne me voulois point rendre ennemy des Dames, qui haïssent mortellement ceux qui les privent ainsi de ce qui leur est deub. Mais quand j'y songe, si ces garçons là pechoient, ils en estoient assez griefvement punis, car ils avoient beau faire, jamais ils n'assouvissoient leur desir qui s'accroissoit de plus en plus, et leur donnoit des gesnes secrettes. Un tel martyre me cause de la pitié, et je maudis les loix du monde, qui gardent que les remedes n'y soient donnez, et que tant de filles qui d'ailleurs souspirent en cachettes apres les embrassemens, ne soient mises avec ceux qui sont

1. C : pût — 2 *et suiv.* B : de sa frequentation ; il ne cessa pas pourtant de porter l'espée et a depuis tousjours vescu de ses rentes et de ce qu'il a pû gagner a traduire quelques livres de Latin en François ou a estre correcteur d'Imprimerie. Je parachevay (*p. 49, l. 6.*)

ainsi travaillez, afin qu'ils esteignent ensemble leurs flames par une eau la plus douce de toutes, [464] et que desormais ils s'abstiennent de pecher. Si nous eussions eu chacun une de ces mignardes en nostre compagnie, elle nous eust bien plus servy que celle de tous nos livres.

Je parachevay tout le cours de mes estudes dans le mesme College, sans qu'il m'arrivast autre chose digne de vous reciter, que ce que je vous ay dit. Et les vacations de l'année de ma Philosophie venuës, je fus mandé par mon pere pour sortir tout a fait du College, et venir en Bretaigne.

Puis que vous voulez tout sçavoir, il faut que je vous raconte de quelle sorte je perdis sur le chemin mon pucellage, qu'a mon regret j'avois gardé jusques là, ne trouvant point d'occasion de le donner a personne. J'estois arrivé [465] a une hostellerie où il y avoit une fort gentille servante, qui avoit le renom de prester logis a tous venans, d'une autre façon que sa Maistresse, et veritablement ses yeux estoient des bouchons[1] capables d'attirer chez elle tous les Voyageurs. Je la rencontray sur la montée, tenant des verres a la main, et la baisay en l'embrassant, avec des caresses qui sentoient un peu le College, et qui estoient si rudes, qu'elle laissa casser tout ce qu'elle portoit. Sa Maistresse en ayant entendu le bruit la cria tres bien, lors qu'elle fust aupres d'elle, et cela luy fit concevoir une hayne contre moy : de sorte que comme je l'eus encore accostée, et luy eus demandé en termes intelligibles, si elle vouloit coucher avec moy,

7. C : College, estant a la pension de son Soubsmaistre, sans — 11 *et suiv.* B : en Bretagne. Quand je fus (*p. 51, l. 22.*)

---

1. Cf. OUDIN, p. 52 : *A bon vin ne faut point de bouchon* : idiotisme : à un homme habile en son art il ne faut point d'enseigne, ou de recommandation.

elle se delibera de prendre de moy [466] une petite vengeance. Elle avoit donné assignation pour ceste nuict là, a un Marchand qui estoit arrivé devant moy, et pourtant elle ne laissa pas de me dire, que je la trouverois sur les onze heures du soir, dedans sa chambre qu'elle me monstra. L'ayant baisée sur ceste promesse, je luy baillay liberalement deux quarts d'escus qu'elle me demanda, craignant qu'elle fist la revesche, si je le luy refusois. Le temps venu, je m'en allay droit a sa porte, que je treuvay ouverte, et me glissay jusques dans son lict, où couchoit encore une autre vieille servante sa compagne, qu'elle y avoit laissée, tandis qu'elle estoit allé contenter le Marchand. Cette piece antique ronfloit d'un ton fort haut qui me faisoit estonner, comme une fille si belle [467] comme celle pour qui je la prenois, dormoit de cette façon là ? Je la tiray doucement par le bras pour la resveiller, et voyant qu'elle ne mettoit point de fin a son sommeil, ne laissay pas de me ruër dessus tant j'avois haste d'assouvir son desir et de l'enfiler comme un grain de chapelet, ce qui me fut tres facile a faire, car l'ouverture estoit si grande que j'y estois comme dans un large Palais, où l'on se promene tout a l'aise. Je la secouay si vivement qu'elle se resveilla, et commença de soy mesme a se remuer plus viste qu'une anguille que l'on tiendrait par la teste. Je croy qu'au commencement elle ne sçavoit si c'estoit un songe d'estre ainsi caressée par un homme : mais quoy que ce fust, elle en estoit toute ravie en extase, [468] et delascha en son transport, quatre ou cinq pets tout d'une tire; apres que j'eus retiré mon espingle du jeu, elle me dit en suite d'un soupir qui sentoit mieux la truye que la femme : Ah ! mon doux amy, qui que vous soyez, je vous remercie, il y a plus de douze ans

que je n'ay joüy d'une pareille douceur que celle cy. Sa voix rude et fort differente de celle de ma petite coquine, me fit esmerveiller infiniment, et comme j'eus appris d'elle, qui elle estoit, j'eus une si grande faschérie, que je ne vous la puis exprimer. Auparavant, la mauvaise odeur qui sortoit de son corps m'avoit semblé douce, et sa chair raboteuse m'avoit semblé polie : parce que l'imagination que j'avois, que ce fust la jeune servante, en qui j'avois remarqué [469] toute sorte de perfections, me forçoit de prendre ces mauvaises qualitez pour de tresbonnes. Mais a ceste heure là les choses me paraissoient encore plus horribles qu'elles n'estoient. De maniere qu'ayant apris de ceste vieille, que sa compagne estoit allée coucher avec le Marchand, je m'en retournay dans mon lict, resolu de n'aller plus jamais a la proye sans lumiere.

Des que l'aube fut levée, je voulus partir, pour m'esloigner du lieu desplaisant où j'avois esté trompé. Neantmoins il n'en faut point mentir, je pris paravanture autant de contentement avec la vieille, que j'eusse fait avec une jeune. Je l'ay depuis esprouvé assez de fois.

Quand je fus en mon pays, je me vy bien a la fin de mes ayses, [470] car l'on ne me faisoit autre chose que me demander a quoy je voulois employer ma vie, et l'on me disoit que l'on ne m'avoit fait aller aux humanitez, qu'a dessein de m'envoyer apres aux Loix, et tascher de m'avoir un office de Conseiller au Parlement.

22. B : païs – 22.C : je m'y vy — 23. C : l'on ne faisoit — 25. C : faict — 27 *et suiv.* C : de Conseiller au Parlement. Comme les opinions changent quand l'on devient vieil : mon pere ne haïssoit plus tant les hommes de longue robbe, ainsi qu'il avoit desja faict paroistre, puisqu'une de mes sœurs en avoit espousé un. D'ailleurs ma mere luy voulant complaire en toute chose, sembloit desirer autant que luy de me voir homme de Justice. Cela me fut de si mauvais goust (*p. 52, l. 1*).

Cela me fust de si mauvais goust, qu'il m'est impossible de vous le representer. Ce fut bien alors, qu'en moy mesme je declamay contre la malice du Siecle, où les Loix naturelles sont corrompuës, et où les espiits les plus genereux sont contraints de prendre des sottes charges, pour troubler ieur repos, au lieu de vivre parmy la tranquillité, qui n'est pas refusée aux brutes. De jour en jour, je differois d'aller apprendre ceste pernicieuse science, que j'ay tousjours haye plus [471] que la peste, comme la cause de la pluspart de nos maux, et (comme) j'estois quasi sur le point de partir, mon Pere devint malade a l'extremité. En vain les Medecins d'alentour firent leurs efforts de le guerir, il falut qu'il mourust, et qu'il laissast sa femme et ses enfans extremement affligez de faire une telle perte.

Apres son trespas, ma mere qui m'accordoit tout ce je voulois, ne conserva rien du dessein qu'il avoit de me forcer a prendre la robe, et par ce que j'estois comme estranger en Bretaigne, estant accoustumé a l'air de Paris, je la priay de me permettre que je m'en retournasse. Elle s'enquit qu'est ce que je desirois y faire, je luy dis que j'y passerois quelque temps a apprendre des honnestes exercices, [472] et que j'essayerois de me mettre au service de quelque grand Prince. Mes beaux freres donnerent leur advis là dessus, et me representerent que c'estoit a la Cour que regnoit le plus imperieusement la fortune, et y monstroit le plus de traits de son inconstance. Bref que lors que je croirois y estre au supreme degré de ses faveurs, elle me rejetteroit au

5. B : contrains — 5. B : de sottes — 11. A : et j'estois B : et comme j'estois — 13. C : leurs efforts pour — 13. B : fallut — 18. C : robbe — 19. B : Bretagne — 20. B : que je m'y en — 24. C : quelque Prince — 27. B : des traits

plus bas. Tout cela ne m'estonna point : Je n'avois rien a la teste que les grandeurs du monde.

En fin l'on me permit donc d'executer mon intention, je m'en revins a Paris, où je me logeay encore a l'Université que je ne pouvois oublier, chez un certain homme qui logeoit en chambre garnie, et prenoit des pensionnaires. Je fis marché avec un joüeur de Luth, un tireur d'armes, et un dan[473]seur pour m'apprendre leur art, de sorte qu'une heure estoit pour une occupation, et celle d'apres pour une autre.

J'employois ce que je pouvois de temps a lire indifferemment toute sorte de livres, où j'apprins plus en trois mois, que je n'avois fait en sept ans au College, a ouyr les grimauderies pedantesques, qui m'avoient de telle maniere perdu le jugement, que je croyois que toutes les fables des Poëtes qu'ils racontoient, fussent des choses veritables, et m'imaginois qu'il y eut des Sylvains, et des Dryades aux forests, des Nayades aux fontaines, des Nereides dans la mer. Mesme je croyois que tout ce que l'on disoit des transformations fut veritable, et ne voyois jamais un Rossignol que je ne crusse que c'e stoit Philomele. [474] Je n'estois pas tout seul abusé, car je sçay de bonne part, que quelques uns des Maistres avoient une opinion semblable.

Comme ces vieilles erreurs furent chassées de mon entendement, je le rèmplis d'une meilleure doctrine, et

5. C : oublier. J'estois chez — 6. B : qui tenoit des chambres garnies — 8. C : Joüeur — 8. C : Tireur — 8. C : Danseur — 13. C : toutes sortes — 13. C : j'apris — 15. C : Pedantesques — 17. C : des Poëtes fussent — 18. B : qu'il y eust — 20. C : Mesmes — 21. C : fust vray — 27 *et suiv.* C : d'une meilleure doctrine, et m'estant mis a revoir mes escrits de Philosophie que nostre Regent nous avoit dictez, je les confe-ray avec les meilleurs autheurs que je pus trouver, si bien que par mon

m'estudiay a sçavoir la raison naturelle de toutes choses [1], et avoir de bons sentimens en toutes occasions, sans m'arrester aux opinions vulgaires.

Au milieu de mes entretiens divers, je passay plus d'un an en la plus grande solitude du monde, et sans sortir que fort peu, encore n'allois je me promener que sur les fossez ou bien aupres des Chartreux [2]; j'estois seulement visité de deux ou trois jeunes gentilshommes dont j'avois acquis la cognoissance. Il me souvient qu'une fois il y en vint [475] un avec eux de ce pays cy nommé Raymond, qui quelques jours apres y retourna sans compagnie. Regardant dedans mon coffre apres qu'il fut party j'y trouvay vuide une petite bouëtte où j'avois mis pour le moins soixante escus, je me souvins de l'avoir laissé tout seul dans ma chambre, et ne soupçonnay personne du vol que luy. Quand je le vy, je luy dis ouvertement ce que j'en pensois, et nous vinsmes a des paroles picquantes, suivies de menaces, enfin je luy demanday s'il vouloit que nostre differend se decidast le lendemain a l'espée hors de la ville. Mais il me respondit, qu'il ne s'y pouvoit trouver, parce qu'il faloit qu'il partit des le grand matin, selon la promesse qu'il avoit faite a quelques uns de ses camarades, [476] avec lesquels il s'en alloit voyager en Flandres. Et de fait le lendemain je ne le trouvay plus a Paris. Depuis je ne l'ay point veu, et ne sçay ce qu'il a pû devenir.

tiavail je me rendis assez instruit en chaque science, pour un homme qui ne vouloit faire profession d'aucune particulierement. Au milieu de

13. C : boiste — 20. B : hors la ville — 21. C : partist

---

1. Sur ce passage et sur d'autres que Sorel a corrigés par prudence, voir l'Introduction (tome I, p. vj-viij); il pense déjà à son encyclopédie, *La Science Universelle*.

2. Dans le Faubourg Saint-Jacques.

O que j'eus un grand mal de cœur, d'avoir perdu mon argent, dont j'esperois me faire habiller, apres le dueil que j'allois quitter : de mander a ma mere qu'elle m'en renvoyast d'autre, c'eust esté une chose plus nuisible que profitable, car elle eust crû que je l'eusse perdu au jeu, et ne m'eust donné que des reprimendes, elle ne m'escrivoit mesme pas une lettre, qu'elle n'essayast de m'y representer que j'estois plus pauvre que je ne pensois, et que mon Pere avoit laissé plusieurs debtes, et qu'elle ne m'accusast aussi de negligence de n'avoir point encore cherché [477] de condition, comme je luy avois promis en partant.

Je fus donc contrainct de reprendre un vieil habit gris, et un manteau de couleur de Roy [1], qu'il y avoit long temps que je ne mettois plus. J'estois si mal accommodé avec, qu'il n'y en avoient guere qui eussent tant de jugement, qu'ils me pûssent prendre pour le fils du brave Capitaine de la Porte. Neantmoins je ne laissois pas de sortir plus que jamais, tant j'avois alors envie de sçavoir comment l'on se gouvernoit par toute la ville, ce qu'estant au College je n'avois pas eu le soin de considerer. Le lendemain de la Sainct Martin, je m'en allay au Palais, où je n'avois jamais esté plus de trois fois, encore estoit ce pour achepter des gands. Estant sur les degrez je vis descen[478]dre un jeune homme de mon age, que j'avois frequenté dans le College, lequel estoit vestu d'une robbe rouge, il me souvenoit qu'il avoit assez bonne voix : je pensay qu'il estoit un des enfants de chœur de la Sainte Chapelle, et ne m'en mis point en peine davantage.

4. C : d'autres — 16. B : avoit — 20-21. B : ce que je n'avois pas eu le soin de considerer estant au College.

1. Bleu de Roy.

Si une foule de peuple ne m'eust esloigné de luy, j'eusse esté l'aborder avec le sobriquet que l'on luy donnoit en Classe, et luy eusse dit les railleries que l'on luy disoit ordinairement touchant son pere, qui estoit un des plus vilains usuriers et mercadents[1] du monde. Quelque temps apres, j'eus encore la curiosité de retourner a cet abominable lieu, et en me promenant le long de la galerie des Merciers, je revis mon sot avec une robbe longue noire a parements [479] de velours, et une soutane de satin, qui parloit a une jeune parfumeuse bien gentille, dont il touchoit les tetons, et baisoit la jouë, faisant semblant de luy dire un mot a l'oreille ; je me resolus alors de sçavoir a quelque prix que ce fust ce qu'estoit mon compagnon, mais l'action où je le voyois me faisant remettre la partie, je passay outre, et le lendemain revins un peu plustost. Ne le treuvant pas a l'endroit mesme, je m'en allay d'un costé et d'autre, et pensay m'esgarer dans des destours où je rencontrois tousjours quelques petites Chambres obscures et mal basties, où je voyois une infinité de gratte-papiers, dont les uns cherchoient des sacs, et les autres escrivoient, et de temps en temps recevoient de l'argent qui me faisoit infiniment [480] envie. Je m'amusois a le regarder compter, comme je vy sortir mon jeune drolle d'une chambre prochaine en mesme equipage que le jour precedent. Il estoit suivy d'une Damoiselle esplorée qui tenoit un papier en sa main, et d'un vieillard d'assez bonne mine, vestu de mesme que luy, qui parloit a luy la teste nuë,

2. B : l'aborder encore avec — 3. C : classe — 8. C : gallerie — 13. C : a quel prix — 19. C : quelques chambres — 23. C : a les regarder — 28. B : vestu d'une robbe longue, qui parloit

1. *Mercadent*. FURETIÈRE : Terme de mepris qui signifie un marchand de legeres merceries ou un marchand ruiné.

et avec un tresgrand (respect) encore que l'autre ne se detournast pas seulement pour le regarder, et s'amusast a chanter, *Las qui hastera le temps.* A cause qu'il alloit fort viste, et que je ne le pouvois suivre, je m'avisay qu'il le falloit appeller par le nom que les Escoliers luy bailloient, m'imaginant que pour moy qui avois eu de la familiarité avecque luy, je parlerois a luy plus facilement que les personnes qui le [481] suivoient. Hé la, Tocarete [1], ce dis je, où cours tu si vistement? Alors celuy qui recevoit de l'argent dessus un bureau, ayant reconnu a qui je parlois, sortit de sa place, et me frappant d'un coup de poing, me dit, Impudent, je vous feray mener là bas; Si je sçavois a quel Procureur vous estes, je vous ferois chastier, petit Clergeon [2]. S'il n'y eust des gens allentour de luy, qui avoient la mine de se porter contre moy, je me fusse revanché infailliblement. Mais tout ce que je pûs faire, fut de respondre a ses paroles, et de luy dire, en ma colere que je n'estois point Clergeon de Procureur, et que j'estois Gentil-homme. Cela fit rire ce faquin a gorge desployée [3], en disant a ceux qui l'accompagnoient; voyez qu'il a bien la mine [482] d'un Gentilhomme, avec ses coudes percez, et son manteau qui se mocque de nous, en nous monstrant les dents. Comment, infame, vous prenez donc la Noblesse a l'habit, repartis je, et (j'en) eusse dit davantage, si un honneste homme de moyen age qui tenoit un sac de velours sous son bras,

1. A : regret B : respect — 3. B : *Las qui hastera le temps Où j'atens Le bien evident D'estre President* — 5. C : faloit — 10. B : recognu — 14. B : eust eu — 14. C : alentour — 25. A : en eusse B : j'en eusse

1. Sobriquet de collège qui doit venir de la coiffure : *tocque*, et du *Toxarite* de Lucien.

2. *Clergeon*. Petit clerc de procureur, mot vieilli qui n'est plus dans FURETIÈRE.

3. OUDIN, p. 482 : idiotisme, rire fort.

me conduisant par la main dans un galetas, qui estoit proche, ne m'eust parlé ainsi : Tout beau, tout beau, il faut respecter le lieu où vous estes, et les personnes à qui vous parlez, c'est un Greffier que vous injuriez. Qu'est ce qu'un Greffier, ce dis je, un homme qui joüe de la griffe : car il a joüé tantost extremement bien de la sienne sur l'argent que l'on a estallé dessus son banc. Vous estes trop scandaleux, me respondit il ; vous avez mesme tantost [483] appellé par je ne sçais quel nom un Conseiller de ceans. Quoy, ce jeune homme qui a passé par icy, repliquay je. Ouy, dit il. Hé vrayment, repris je, j'eusse bien voulu parler a luy, car la derniere fois, que je le vy venir en Classe, il me desroba mes plumes, mon ganif, et mon escritoire, j'en ay de certaines preuves, j'ay envie de luy reprocher. Alors celuy qui parloit a moy, et qui estoit un solliciteur[1], m'advertit que je m'en gardasse bien, veu la qualité du personnage. Comment, vous dites donc qu'il est conseiller, luy respondis je, hé certainement il y a bien plus de sottise que de conseil dans sa teste. La Cour ne l'auroit pas receu en ceste dignité, repliqua le sciliciteur, si elle ne l'avoit treuvé ca[484]pable de la tenir. Si est ce que l'on l'a tousjours estimé le plus grand asne de l'Université, ce dis je, et quelque office qu'il ayt, je pense bien estre davantage que luy. N'ayez pas ceste vanité là, dit le solliciteur. Ce ne m'est point une vanité, respondis je : car je suis des plus nobles de la France, et luy n'est fils que d'un vil

9. C : mesme appellé — 9. C : sçay — 11-12. C : repliquay je, j'eusse bien voulu — 13. B : en classe, en un College où j'estois, il me gascona mes plumes — 14. C : canif — 15. B : de le luy reprocher C : de luy en faire des reproches — 18. C : Conseiller — 20. B : cette — 21. C : Dignité — 21. B : trouvé — 24. B : ait — 25. B : cette

1. *Solliciteur* (de procès). FURETIÈRE : Qui poursuit une affaire, qui la recommande.

Marchand. Sa charge l'ennoblit, repliqua le solliciteur : et comment a t'il cette charge ? dis je alors ; par son argent, respondit le solliciteur. [485] Tellement que le plus abject du monde, ce dis je, aura une telle qualité, et se fera ainsi respecter moyennant qu'il ait de l'argent. Ah bon Dieu, quelle villenie : Comment est ce donc que l'on recognoit maintenant la vertu. Ayant tenu ce propos, je quittay le solliciteur, et m'en allay dans une grande salle pleine de monde qui trottoit d'un costé et d'autre comme des poix qui boüillent dans une marmite. Pour moy si l'on m'avoit porté dormant a un tel lieu que celuy là, je croirois a mon resveil estre dedans les Enfers. L'un crie, l'un tempeste, l'autre court, et l'on en meine quelques uns en prison avecque violence. De tous costez l'on ne voit personne de content.

Apres avoir consideré ces tesmoignages de la brutalité des hommes, je m'en retournay chez moy si despité que je ne vous le sçaurois exprimer du tout. L'apresdinée estant a la fenestre, je vy passer par la ruë mon jeune badault de Conseiller, mais en quel equipage pensez vous ? En equipage de seigneur[1]. Jamais je ne fus plus estonné. [486] Comment, il avoit un manteau de couleur d'Amaranthe de velours doublé de pluche[2], un haut de chausse aussi de velours, de la mesme couleur, et un pourpoint de satin blanc. Son costé estoit muny

2. B : a t'il acquis cette charge — 2-3. B : son bon argent — 6. C : villennie — 7. C : reconnoist — 15. B : void — 18. C : exprimer. L'apresdisnée — 20. B : badaut — 23. C : Amarante — 23. B : doublé de panne — 24. C : un haut de chausse de velours

1. Sur ce luxe des jeunes conseillers, cf. COURVAL-SONNET, *Satyre II*.

2. *Peluche* (et, au texte de B : *Panne*). FURETIÈRE : Panne signifie une estoffe toute de soye dont les filets traversans sont couppez et forment une espece de poil qui est plus long que celui du velours et plus court que celui de la peluche.

d'une espée a la Miraumonte [1], et il estoit monté sur un (barbe) [2], et suivy de trois grands Laquais. Je m'enquis de mon hoste, si a Paris les hommes de robbe longue estoient aussi hommes d'espée. Il me respondit que de jeunes gens comme le Conseiller que je venois de voir, ne prenoient la robbe, que pour avoir une qualité qui les fit respecter, et trouver des femmes qui eussent de grands avantages, et que leur age les portant aux gentillesses de Cour, estans hors du Palais ils se licentioient de prendre aucunesfois l'espée [487] et l'habit de Cavalier.

Me voyant en la misere où j'estois, j'eusse souhaitté d'estre de ce beau mestier, dont mon Pere m'avoit voulu faire, n'eust esté que j'estimois que ce m'eust esté un des-honneur d'estre en la compagnie des personnes si viles.

Je sentis vivement en ce temps là les poignantes espines de mon malheur, car n'estant couvert que de mon pauvre habit, personne ne faisoit estime de moy, et je n'osois porter une espée en cet estat, parce qu'au lieu de servir de tesmoignage de ma noblesse, elle m'eust fait prendre pour un faineant vagabond, par le plus sot peuple de toutes les villes de la terre. Cependant tous les jours je souffrois mille indignitez, je n'oserois dire patiemment, [488] car je vous asseure que si la puissance

2. A : un barbet B : un barbe — 7. C : fist — 8. C : aage — 9. B : de la Cour — 9. B . licencioient — 13. C : pere — 14. B : faire, n'estoit que j'estimois — 15. B : de personnes

---

1. *Miraumont.* TALLEMANT, dans l'*Historiette* de *Fontenay Coup-d'Espée* et du *Chevalier de Miraumont*, dit : « Il y avoit certaines gardes d'espée qu'on appelloit *à la Miraumont*. »

2. *Barbe.* FURETIÈRE : Un cheval de Barbarie qui a une taille menue et les jambes dechargées. (Un cheval arabe.)

eust respondu a ma volonté, j'eusse puny les stupides hommes qui m'offençoient.

Un matin j'entray dans la Cour du Louvre, pensant que c'estoit un lieu de respect où je recevrois du plaisir de beaucoup de diversitez, et ne me verrois baffoüé d'aucun a l'accoustumée. Comme je regardois ce pompeux edifice, en levant la teste d'un costé et d'autre, un Page[1] qui cognoissoit a mon action que je n'avois pas apris de venir là, me prenant pour un badaut, donna une telle secousse a mon chappeau, en le tenant par le bord, qu'il le fit tourner plus de huit fois a l'entour de ma teste; je luy eusse bien monstré a quelle personne il se joüoit, n'eust esté que je vy derriere luy, dix ou douze laquais avecque le baston et l'espée, [489] qui faisoient mine d'estre là pour le defendre. Neantmoins je luy dis qu'il avoit tort de me toucher, veu que je ne l'avois jamais offencé. Alors luy et ses compagnons ouvrirent la bouche quasi tous pour m'appeller Bourgeois, car c'est l'injure que ceste canaille donne a ceux qu'elle estime niais, ou qui ne suivent point la Cour; infamie du siecle! que ces personnes plus abjectes que l'on ne sçauroit dire abusent d'un nom qui a esté autresfois et est encore en d'aucunes villes si passionnement envié. Toutefois sçachant qu'ils ne me le bailloient que pour injure je pris la hardiesse de leur dire, qu'ils regar-

3. B : cour — 9. B : appris — 11. B : huict — 18. C : quasi tous ensemble pour — 19. B : cette — 22-23. C : autrefois

1. Les tours des pages ne changent pas. Cf. Fr. Gentillet, *Discours de la Court*, Paris, Cl. Chappuys, 1543 :

> Je rencontray une troupe de paiges
> Qui ne sçauroyent (qui leur donneroit gaiges
> De faire mal) y faire pis qu'ils font :
> Cappes, bonnets, chapeaux, manteaux, tout fond
> Entre leurs mains, c'est jeu de passe passe...

dassent de plus pres a qui s'adressoient leurs paroles, et que je n'estois pas ce qu'ils pensoient. En m'entourant a ceste heure là, ils [490] me demanderent avec des risées badines et hors de propos, qu'est ce que j'estois donc, si je n'estois bourgeois. Je suis ce que vous ne serez jamais, leur respondis je et que vous ne desirez pas possible d'estre, d'autant que vous n'avez pas assez de courage pour le faire; de parler ainsi a ces ignorans, c'estoit leur parler grec, et je me repentis bien de m'estre amusé a des bestes brutes, contre lesquelles l'on ne se doit point courroucer, encore qu'elles nous baillent quelque coup de pied, parce qu'elles sont privées de raison, et n'ont pas le sentiment quand l'on les chastie, de cognoistre que c'est afin qu'elles n'y retournent plus.

Ceste consideration m'estant venuë en l'esprit, je me retiray a quartier [1], mais la maudite engeance [491] pensant estre offencée par les dernieres paroles que j'avois dites, s'en vint me persecuter. Le Page faisant semblant de vouloir coigner contre la terre avec son baston, me frappoit bien serrement [2] sur les pieds, et falloit qu'a tout coup je les levasse comme si j'eusse esté a courbettes [3]. Les laquais en niaisant venoient aussi me faire algarade [4], et mesme il y en eut (un) d'entr'eux qui dit,

1. B : s'addressoient — 3. B : cette — 9. B : Grec — 15. B : Cette — 20. B : serrément — 21. A B : tout coups C : tous coups — 21-22. A B : courbettes C : courbette — 23. B : faire des algarades — 23. A : eut d'entr'eux B : eut un d'entre eux

1. *Se retirer a cartier*. FURETIÈRE : Qui se met à part, à côté. Il s'est mis à quartier, à couvert pendant l'orage et la persecution.

2. *Serrement*, avec force, violemment. « Mais Huon du martiel le fery serrement », poème de *Hugues Capet* cité par GODEFROY.

3. *Manier une personne à courbettes*. OUDIN, p. 130 : métaphore, idiotisme, la maistriser, luy commander à sa volonté.

4. *Algarade*. FURETIÈRE : Ce mot qui ne doit être employé que dans le style simple et familier signifiait autrefois course impétueuse sur

qu'il me faloit bailler les seaux [1]. A ceste parole desmesurement irrité, je me laissay emporter a mes premiers mouvements, et leur dis en me deboutonnant tout d'un coup, et apres avoir juré comme un chartier [2] embourbé, venez vous en là dehors avecque moy, et m'ayant donné une espée, assaillez moy tous tant que vous estes : vous verrez si je [492] vous craindray, vile canaille, vous n'estes courageux que quand vous estes tous ensemble contre un seul, qui n'a point d'armes. Si vous n'avez envie de me gratifier me laissant mourir valeureusement estant sur ma defence, que quelqu'un de vous se despesche de me tuer, car aussi bien ne vivray je plus qu'a regret apres avoir enduré de si sensibles affronts que vous me faites, et si d'un autre costé j'ay des infortunes qui me font assez desirer la mort.

Leur rage aveugle et insensée s'enflammoit par ces paroles, lors qu'une grande masse de chair couverte d'un habit de satin bleu passementé d'or, s'approcha pres d'eux : je ne sçay par-dieu si c'estoit un homme : mais au moins [493] j'y en voyois la forme au corps : quant a l'ame elle estoit toute brutalle : C'estoit un baron a ce que j'entendis dire depuis : je ne sçay pas quelle beste c'est. Il estoit le Maistre du petit page qui me persecutoit, et disoit a trois buffles [3] qui le costoyoient le cha-

1. B : cette — 1-2. B : desmesurément — 3. C : en me retirant tout — 4. C : charretier — 5. B : avec — 9. B : Que si vous — 14. B : faictes — 14. C : et d'un autre costé — 19. B : je ne sçay, ma foy, si c'estoit — 21. B : Baron — 22. C : depuis. Il estoit

---

l'ennemi ; aujourd'hui il signifie seulement les injures ou insultes qu'on fait à quelqu'un qu'on mepríse soit par des paroles, soit par quelques adresses malicieuses.

1. *Bailler les seaux.* OUDIN, p. 501 : idiotisme, prendre une personne par les bras et les jambes, et luy faire donner du cul en terre.

2. *Il jure comme un Chartier.* OUDIN, p. 85 : quelques uns y adjoustent embourbé ; idiotisme, il jure excessivement.

3. *Un gros buffle.* OUDIN, p. 66 : idiotisme, un lourdaut.

peau a la main. Mort non pas de Dieu, n'ay je pas un page qui est gentil garçon ? Regardez les plaisanteries qu'il fait : il est courageux : il a de l'esprit. Le Page oyant la loüange que luy donnoit son Maistre, se delibera de paroistre encore davantage en la vertu pour laquelle il l'estimoit, et s'en vint me donner une nasarde : mais je le repoussay si rudement que je le pensay faire tomber. Le Baron qui avoit l'œil dessus luy, s'encolere [1], car je pense qu'il luy touchoit de pres, [494] et qu'il le tournoit a l'envers bien souvent, son corps ayant une assez attrayante beauté. En retroussant sa moustache d'une main, et me menaçant de l'autre, il me dit, hola, hau, Courtaut, si vous frapez mon Page, je vous feray bailler les estrivieres sans misericorde. M'oyant appeller du sobriquet que l'on donne aux valets de boutique, de la condition desquels j'estois plus esloigné que le Ciel ne l'est de la terre, je me resolus de luy monstrer la sottise du jugement qu'il faisoit de moy. Je me presente devant L. [2] sa badaude personne, et luy dis, Je ne m'offence point de ce que vous dictes : car cela ne s'adresse point proprement a moy, il n'y a que ceux qui ont la qualité que vous m'attribuez qui se doivent ressen[495]tir du peu d'estime que vous faites d'eux. Quant a moy estant en un estat plus eslevé que le leur, et paraventure aussi eminent que le vostre, je ne me sens aucunement touché. En tout cas, ce meschant habit qui me couvre et qui vous a fait concevoir de moy une mauvaise opi-

8-11. B : dessus luy, s'en fascha, et en retroussant — 13. B : frappez — 19. A : devant L. sa badaude personne BC : devant sa badaude personne — 20. C : dites — 20. B : s'addresse — 23. B : faictes

---

1. *S'encolérer*. Mot sans exemple dans les Dictionnaires.
2. Voir l'Introduction, tome I, p. xxiij, note 2.

nion, pourroit bien aussi se tenir injurié, mais qu'il vuide sa querelle tout seul, je n'y veux point avoir de part.

Ces paroles proferées, je diray bien sans vanité avec une grace qui n'est point dans le vulgaire, furent ouyes d'un Gentilhomme qui se promenoit tout proche, et qui cogneut bien que de telles raisons ne pouvoient venir que dedans un esprit des mieux timbrez[1], au lieu que le Baron le plus grand Ase[2] de la Cour n'eust pas seule[496]ment l'invention de s'imaginer ce que vouloit signifier le moindre de mes mots. Le Gentilhomme ayant pitié de moy pour me tirer de la fureur des ames barbares me conseille a l'escart de m'en aller par une autre porte que celle par où j'estois entré, je suivy donc son advis en donnant mille blasmes a la Noblesse de ce siecle, qui se fait suivre par des Vauriens, dont la meschanceté luy plaist tant, qu'elle les excite a outrager toute sorte de personnes.

Mais helas ! ce ne fut pas seulement par ces gents là, que je me vy mal traicté et mesprisé, je le fus mesme par ceux qui font le plus profession d'honneur et de modestie. En quelque lieu que je fusse il n'y avoit Bourgeois qui voulust permettre que j'eusse une plus eminente [497] place que luy. Dans les ruës l'on me frappoit quelques fois du coude, afin de me faire aller du costé du ruisseau[3], et m'appelloit on gueux, si je tesmoignois

6. B : cognut — 6-7. C : ne pouvoient pas venir dans l'esprit d'un garçon de boutique au lieu — 10-11. C : Le Gentilhomme se doutant donc a peu pres que j'estois de bon lieu, eut pitié de moy, et pour — 12. C : me conseilla de m'en aller — 13-14. C : je suivy son advis — 15. B : vauriens — 18. B : gens — 24. B : quelquefois

1. *Cervelie bien timbrée.* OUDIN, p. 535 : idiotisme, homme de jugement.

2. *Ase.* Ane, mot gascon.

3. C'est-à-dire au milieu de la rue, pour lui enlever le haut du pavé.

mon ressentiment par quelque parole picquante. Qui plus est (voyez l'extreme malheur de la pauvreté que l'on croit tousjours avoir le vice pour compagnon) une fois l'on avoit perdu une bourse dedans une presse, et l'on eut soupçonné que c'estoit moy qui l'avois prise, si par certaines paroles et actions je n'eusse contraint (chacun) aussitost d'avoir une tres bonne opinion de moy.

Vous me direz que je ne pouvois tomber en ces inconveniens là qu'aupres des personnes tout a fait mondaines, et qui ne s'attachent qu'aux plus petites appa-[498]rences : mais apprenez que ceux mesme qui ont renoncé aux vaines pompes, par un estrange malheur ne faisoient pas plus d'estime de moy. Je le recognus evidemment estant a Vespres a une certaine Religion[1]. Un bon Pere laissa entrer dans une Chappelle dix ou douze faquins a manteaux de pluche, dont il n'avoit aucune cognoissance, et ne refusa pas mesme la porte a leurs valets : mais a moy qui les voulois suivre, il la ferma vistement au nez. Que je vous dise un mot, mon Pere, luy criay je par les barreaux. Puis quand il se fust raproché, je continuay ainsi : Je ne suis pas venu icy pour vous admonester, aussi : n'en suis je pas capable, neantmoins je prends la hardiesse de vous dire ce que je sçay, qui est, Que vostre [499] Eglise doit estre l'image de la maison Celeste de nostre grand Dieu, et que vous devriez y laisser prendre la meilleure place aux plus pauvres, ainsi qu'il est fait dedans cette heureuse demeure. Bien, bien, poursuivis je en sousriant, quand

3. B : tousjours estre compagne du vice — 4. C : bource — 5. C : prinse — 6-7. A : contraint ausitost B : contraint chacun aussitost — 12. B : mesmes — 25. B : sçay : qui est : Que — 29. C : soûriant

1. *Religion*. FURETIÈRE : Couvent, monastère.

je desireray entrer dans vos Chappelles, pour y mieux entretenir ma devotion qu'en ce lieu cy, j'apporteray un manteau doublé de pluche, en (deussé je) loüer un a la friperie. Le Religieux eut de la honte, a n'en point mentir, et parce qu'il me quita bien tost, il n'eust pas entendu tout mon discours, si je n'eusse haussé ma voix sur la fin, mais cela se tourna a sa confusion, car plusieurs personnes d'allentour m'ouyrent aussi, et je cogneus par leurs risées qu'ils authorisoient mes paroles, et se [500] mioquoient de celuy qui marquoit si mal les reigles de son ordre, ne cherissant pas la pauvreté ; ce qu'il y avoit a dire contre moy, c'est seulement que je n'estois pas un pauvre volontaire. Neantmoins le Religieux avoit commis un peché, qu'il ne pouvoit amender que par une tres austere penitence.

Considerez encore un malheur plus grand : ceux qui sçavoient de quelle maison je suis sorty, ne me traictoient pas plus respectueusement. De (petits) coquins, enfans de Bourgeois que j'avois cogneus au College, et tenus bien souvent sous ma loy, en me rencontrant par la ville ne faisoient pas semblant de m'avoir frequenté autrefois, et si par une humilité tres grande, je les salüois, pour renouveler les co[501]gnoissances anciennes, ils ne faisoient que porter la main aupres de leur chapeau, encore croyoient ils avoir fait une courvée tant ils estoient presomptueux de se voir couverts de soye, et d'avoir des valets mieux vestus que je n'estois moy mesme. J'en allay visiter quelques uns, qui me semblerent les plus accostables, et avec qui j'avois esté

3. A : deus je B : deussé je — 4. B : fripperie — 5. B : quitta — 10. B : mocquoient — 18. A : petis B : petits — 19-20. C : au College, tenus — 23. B : renouveller — 25. C : chappeau — 25. B : falct — 29. B : sembloient

le plus familier. Pour dire la verité ils me firent dans leurs logis un assez bon accueil, y estans contrains par les regles de la courtoisie, mais pourtant ils ne prirent pas la peine de venir chez moy recompenser mes visites par les leurs, s'imaginans que ce leur estoit s'abaisser par trop, que d'aller trouver un homme si mal en point que moy, et qui leur faisoit des-honneur a leur opinion [502] estant en leur compagnie.

Si je me rencontrois par hazard avec quelques personnes qui discourussent sur quelque subjet, où j'avois moyen de faire paroistre des fruits de mes estudes, j'estois encore bien infortuné, car je n'osois ouvrir la bouche, sachant que la mauvaise opinion que l'on avoit desja conceuë de moy, feroit mespriser tout ce que je dirois, ou bien si je pensois entamer un propos, je n'estois pas escouté, et quelqu'un m'interrompoit audacieusement.

Cependant mon habit s'empiroit de jour en jour, et j'y voyois si souvent des playes nouvelles, que je ne sçavois de quelle sorte y remedier. J'avois employé tout mon argent a payer ma pension a mon hoste, il y avoit long temps, et ne [503] me restoit pas pour achepter de l'estoffe, pour rapiecer derechef mon haut de chausse, et mon pourpoint. Je r'attachois avec des espingles les basques decousuës, et mes boutons estant tous usez, j'avois de meschantes esguillettes qui faisoient leur office. Au reste je me couvrois tousjours de mon manteau, le plus que je pouvois, encore qu'il ne valut guere, afin que l'on ne s'apperceut point des autres deffauts que j'avois. A la fin mesme je fus forcé de reprendre mon pourpoint

3. B : reigles — 5. C : que c'estoit — 7. B : deshonneur — 7. C : selon leur opinion — 11. B : fruicts — 22. C : il ne me restoit — 24. C : r'atachois — 25. C : tout usez — 28. C : valust

noir de deuil, parce qu'il estoit encor meilleur que mon gris.

Les affrons que je recevois en cet estat, m'estans sensibles infiniment, me contraignirent de demeurer a la maison tout du long (de l'Hyver) pour les eviter, combien que ce [504] me fut un supplice bien cruel. Car depuis peu de temps j'avois veu une jeune merveille a sa porte en une ruë proche de celle de Sainct Jacques, et ses attraits avoient triomphé si avantageusement de ma liberté, que je ne faisois autre chose que souspirer pour elle. Mais quoy, qu'eussé je fait quand j'eusse sorty ! L'amour est ennemy mortel de la pauvreté : Je n'eusse pas osé me monstrer a Diane, c'estoit le nom de la Reine de mon ame, sans estre accommodé d'une autre façon parce qu'elle eust eu des impressions de moy, qui ne m'eussent pas esté favorables.

En ma solitude je n'avois point d'autre occupation que de penser a elle, et cela estant cause que ma passion s'enflam[505]moit davantage, j'estois si fol que je prenois quelque sorte de plaisir a passer tous les soirs devant sa porte, encore que ce me fut une chose la plus inutile du monde.

En ce temps là, si j'eusse voulu me mesler du mestier de certains fripons d'escoliers de ville [1], que je cognoissois depuis peu, il m'eust esté facile de me vestir a peu de frais, car toutes les nuicts ils ne faisoient que desrober

1. E : encore — 3. B : affronts — 4. B : infiniement — 5. A : tout du long pour B : tout du long de l'Hyver pour — 9. B : attraicts — 14. C : Reine de mon cœur. Il faloit estre accommodé — 19. B : foû — 24. B : frippons — 24. C : Escoliers

---

1. Sur les écoliers filous et détrousseurs de passants, voir Noel du Fail et *L'Etat present du college de Beauvais*, Paris, Taupinart, 1628, déjà cité, où le principal Grangier raconte la lutte homérique qu'il eut à soutenir pour expulser de son collège ces « vaunéants ».

des manteaux en quelque ruë escartée, mais jamais je ne me pûs resoudre a r'abaisser mon courage, jusques a faire des actions si infames. J'aymois mieux l'accointance de certains Philosophes [1] qui me promettoient des montagnes d'or, par une voye licite et honorable. Toutefois a la fin je laissay leur conversation, d'autant que je cogneus que c'estoient des vendeurs [506] de fumée, qui desja s'ennuyoient aussi de communiquer avec moy, a cause que n'ayant rien a perdre, leurs tromperies estoient inutiles a mon endroit. Au commencement j'avois esté pour le moins aussi fin qu'eux, et leur faisant esperer qu'il me viendroit bien tost une notable somme d'argent de mon Païs, dont je les assisterois pour achepter ce qui estoit necessaire en leurs operations, je les invitay a m'apprendre beaucoup de secrets de la Magie naturelle, desquels je me suis desja servy en plusieurs occasions. Voyla le profit que j'eus de les avoir frequentez.

Apres je m'addonnay a un autre estude. Ce fut a celuy de la Poësie Françoise, qui eut pour moy des apas dont je ne cesseray [507] jamais d'estre enchanté. Mon entretien ordinaire fut de composer des vers, sur la haine que je portois a la malice du siecle, et sur l'amour que j'avois pour la gentille Diane. Mais helas ! Mon Dieu quels ouvrages c'estoient au prix de ceux que je pourrois maintenant faire, tout estoit a la mode du College, et n'y avoit ny politesse ny jugement : aussi je jurerois bien que je

5. B : Toutesfois — 7. C : cognus — 10. B : en mon endroit — 13, B : païs — 19. C : appas — 23. C : Mais mon Dieu

1. *Philosophes*. FURETIÈRE : Philosophes se dit particulierement des Chymistes qui s'appliquent ce nom par preference à tous les autres. La *Tourbe des Philosophes* est un ouvrage en plusieurs volumes des auteurs qui ont écrit de la Pierre Philosophale. — Sorel a repris ces plaisanteries dans le *Polyandre* et elles ont servi à Molière. Cf. ROY, *Sorel*, p. 48.

n'avois pas leu encore pas une bonne piece, et les autheurs dont je pouvois apprendre quelque chose, m'avoient esté incogneus, autant par ma negligence qu'autrement, de sorte que cela n'estoit pas moins a admirer que ce qu'ont fait les vieux Chantres de Grece, dans les œuvres (desquels) nous trouvons tant de remarquables fautes, a causé que tout venoit de leur veine, [508] qu'ils n'avoient rien a se proposer comme Patron, et qu'une chose ne peut en mesme temps estre inventée et renduë parfaite.

Recognustes vous jamais mieux qu'a ceste heure, que les Muses se plaisent d'habiter avec la Pauvreté? Vous voyez fort peu qu'un homme riche, ayt jamais envie de faire des vers. Aussi les grandes possessions des biens de fortune, sont cause que l'on s'affayneantist [1], et que l'on neglige de posseder les biens de la vertu. Neantmoins quant est de la Poësie, il n'y a rien qui plaise tant a l'esprit, et l'usage que nous en avons, met la plus grande distinction entre nous et les brutes.

Helas mon Dieu, ce fut en ce temps là que je me vy frustré de toutes les esperances que j'avois [509] tellement nourries en mon ame. J'avois tracé mes avantures a venir sur celles de quelques grands personnages, dont j'avois leu l'Histoire, et m'imaginois qu'infailliblement j'aurois un sort pareil au leur, me fiant sur mon courage, et sur l'inclination que j'avois a suivre tout ce qui est vertueux. O que j'estois aveugle de ne voir pas les infinis obstacles, qui se pouvoient opposer a ma bonne for-

1. B : n'avois leu — 2. C : Autheurs — 3. C : incognus — 4. B : que ce que je faisois n'estoit — 6. A : desquelles B : desquels — 8. B : pour Patron — 15. C : s'affayneantit — 18. C : met une grande — 20. C : Helas ! ce fut — 22-23. B : j'avois longtemps nourries

1. *S'affayneantir*, devenir fainéant. — LITTRÉ ne donne que l'exemple de Sorel et un autre de 1734.

tune, quand j'eusse eu une valeur plus admirable que celle des anciens Chevaliers.

Si je n'eusse jetté les fougues [1] de ma colere sur le papier, je fusse tombé dans un desespoir le plus violent du monde. Voyez de grace quel enchantement. N'est il pas estrange, et ne me guerissoit il pas contre la Reigle naturelle ? [510] Apres avoir descrit mon mal, je ne le sentois plus si violent, encore que j'en apperceusse les plus vifs accez naifvement representez. Quel homme sans raison me niera a ceste heure cy qu'Apollon a esté estimé Dieu de la Medecine autant pour le remede que donnent ses vers aux playes les plus dangereuses, que pour celuy que les herbes y donnent, qu'il fait croistre quand il prend la qualité de Soleil pour rendre la terre fertile.

Jusques là Francion avoit parlé lors que son courtois hoste luy serrant la main, luy dit : C'est assez pour ce coup, il s'en va tard. Je ferois conscience d'endurer que vous parlassiez tant, et l'ayant fait arrester par ces paroles, avant que de se departir d'aupres de luy, il le voulut entretenir encore un peu, [511] et luy dit que vrayment il avoit eu tort auparavant de l'avoir voulu frustrer d'entendre les Avantures qu'il avoit euës avec les Pedants. Puis il poursuivit ainsi : Mais, Monsieur, vous endurastes bien des tourments, pour la perte de l'argent que vous aviez. Il me semble que vous m'avez dit que ce fut un nommé Raymond, qui vous le prit, vous luy en vouliez bien du mal. Je vous en responds, dit Fran-

3. C : cholere — 9. C : naïfvement — 10. B : Apollon n'ayt esté — 13. B : donnent, lesquelles il — 19. C : faict — 20. C : que de partir — 22. C : vrayement — 28. C : respond

---

1. *Fougues*, au pluriel, figure dans FURETIÈRE.

cion, et maintenant encore que je me ressouviens de l'ennui qu'il me fit souffrir, ma haine se r'allume aussi ardemment que jamais, car son action m'est extremement odieuse, d'autant que je sçay asseurement qu'il estoit des meilleures maisons, et des plus riches de la France. Le Seigneur du Chasteau ayant alors une certaine fa[512]çon non accoustumée, dont a peine eust on pû trouver la cause, dit, Que possible ce Raymond avoit il desrobé l'argent par galanterie ou par necessité, se voulant desbaucher pour aller en Flandres au desceu de ses parents : et que pourtant si Francion ne luy pardonnoit point, il pourroit s'informer, s'il estoit en Bourgogne, et le faire appeller en duel : mais Francion respondit qu'il se feroit la risée de tout le monde, s'il tesmoignoit d'avoir du ressentiment pour des offences si anciennes. Neantmoins son hoste luy promit qu'il s'enquesteroit s'il y avoit en la Bourgogne ou aux environs, un Seigneur qui portast ou qui eust porté autrefois le nom de Raymond ; seulement pour luy contenter l'esprit en luy apprenant qu'estoit devenu [513] son Voleur. Là dessus il luy donna le bon soir, et le pria de se disposer a luy conter le lendemain au matin le reste de sa vie, puis il s'en alla coucher.

FIN DU QUATRIESME LIVRE

2. B : ennuy — 12 *et* 17. B : Bourgongne — 15-16. C : anciennes : neantmoins — 18. C : eutresfois — 20. C : voleur — 23. C : s'en alla coucher, ayant beaucoup de satisfaction d'avoir ouy tant de diverses choses où il y avoit des instructions pour beaucoup de sortes de personnes, car encore que tout le monde ne soit pas Pedant, si est ce que les actions du Pedant Hortensius ne luy sont pas seulement particulieres. Il y en a assez qui en peuvent faire de semblables. Francion avoit aussi faict voir naïfvement la sottise du peuple, qui n'estime que ceux qui sont bien vestus et specialement l'impertinence des Courtisans

qui s estiment plus que les Bourgeois des villes qui valent quelque fo s mieux qu eux L on vo d aussi les erreurs d une jeunesse mal con duite pour l'éslo gnement des parens mais neantmoins il faut remar quer par tout cette generosité d esprit de Francion qui ne le quitte jamais Ce uy qu il avo t entretenu de ces belles advantures pouvoit mediter là dessus en se couchant et en retirer un contentement parfaict Nous n en ferons pas mo ns si nous ayons l industrie de nous en ser vir En suicte de cecy nous verrons les sottises des Poëtes et des Autheurs du temps parfa tement bien descrites Les impert nences que l Amour fait faire a la jeunesse y auront auss leur lieu et en tout cela l o 1 verra de bons actes de Comedie où il y aura d quoy recevoir du passetemps et de l instruction

LE CINQUIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Quand le Soleil eut chassé les ombres de la nuit par son retour, le Seigneur du Chasteau estant habillé desja, ne manqua pas de venir voir si Francion avoit bien reposé, afin de sçavoir quant et quant[1] [514] s'il pourroit achever le recit de ses diverses fortunes. Voulans bien employer le temps, leurs salutations furent courtes. Encore que Francion sentist beaucoup d'allegement au mal qu'il avoit en la teste, il fut arresté qu'il se tiendroit encore au lict jusques au lendemain, pour reprendre entierement ses forces ; sans avoir donc soucy de se lever, il continua le fil[2] de son histoire, comme je vay dire.

Monsieur, nous demeurasmes hier sur le plaisir que je prenois a la Poësie, il faut qu'en retournant sur ce subjet, je vous conte que l'on me mit en main quelques ouvrages assez polis, sur lesquels je façonnay ceux que je fis par apres : l'on m'enseigna mesme un certain livre fort nouveau, et d'un Autheur fort renommé, que je me [515] deliberay d'achepter, pour y apprendre comment il falloit escrire selon le siecle, car je confessois ingenuement que je n'y entendois rien. Ayant appris que le Libraire qui

1-2. B : eut ramené le jour, le Seigneur — 3. B : a venir — 8. B : a la teste — 13. B : sujet C : suject

---

1. *Quant et quant.* FURETIÈRE : Preposition et adverbe, On devroit ecrire *quand et quand* avec l'Academie : venez *quand et quand* moy. Il signifie ensemble, en mesme temps. Cette phrase est populaire et il faut eviter de s'en servir mesme en parlant.
2. *Le fil d'un discours.* OUDIN, p. 223 : idiotisme, la suitte.

vendoit cet ouvrage là demeuroit en la ruë Saint Jaques [1], je m'y en allay, et ma curiosité estant cogneuë, aussitost l'on prit la peine de me monstrer une infinité de livres François, qui m'avoient esté auparavant incognus. Je n'avois pas assez de moyens pour achepter tant de marchandise, voyla pourquoy je ne fis emplette que de ce que j'avois eu premierement dessein d'avoir, de quoy mesme l'on m'avoit presté l'argent. Nonobstant je ne laissois pas de m'amuser a feuilleter tous les livres qui estoient dessus le Contoir, comme voicy venir un grand jeu[516]ne homme maigre et pasle, qui avoit les yeulx esgarez, et la façon toute extraordinaire; il estoit si mal vestu que je n'avois point de crainte qu'il se mocquast de moy [2] : de sorte que je parlay franchement au Libraire devant luy, sans me soucier qu'il m'escoutast. Aprenez moy, disois je, s'il y a quelqu'un en ce temps cy, qu face bien en Poësie : J'ay toujours crû qu'il n'y en a point qui y excellent, d'autant que je ne pense pas mesme que l'on s'amuse beaucoup en ce siecle cy a rimer. En quelle erreur estes vous, me respondit le Libraire, ne viens je pas de vous monstrer des œuvres admirables composez par des Autheurs encore vivans ? Mais c'est possible que vous ne prisez pas la nouvelle façon d'escrire de ces Messieurs ? et que [517] vous n'estimez que les choses anciennes et grossieres. Moy, ce dis je, je ne sçay pas si l'on fait mieux en ce temps cy, qu'au temps passé,

1. B : Sainct Jacques — 4. B : François, dont jamais je n'avois ouy parler. — 5. C : acheter — 6. B : voila — 9. B : fueilleter — 15. B : Apprenez — 17. B : fasse — 18. B : dautant — 22. B : composées

1. Il s'agit probablement de la librairie fameuse de Toussainct du Bray ou de celle de Pierre Billaine.

2. Plus loin ce poète sera appelé Musidore. Pour cette caricature Sorel réunit les traits de divers poètes du temps, Porchères-Laugier, et Maillet, comme l'a noté TALLEMANT.

et ne sçaurois discerner, quand je fay des vers, s'ils sont a la mode nouvelle, ou a l'antique. Le jeune homme, en tournant alors la teste vers moy, avec un ris de mauvaise grace, et monstrant la pluspart de ses dents, me dit, vous faites donc des vers, Monsieur, a ce que j'entends. Je mets des paroles avec des paroles, sur les subjets qui s'offrent a mon esprit, respondis je, mais je les arrenge si mal, que je ne croy pas que l'on doive appeller cela de la Poësie. Là dessus il me repliqua que je disois cecy par humilité, et me pria de luy monstrer quelqu'un de mes ouvrages. Je luy dis que je n'osois [518] pas faire voir des pieces, qui n'estoient pas paraventure selon les reigles qu'il faloit suivre alors, (desquelles) je n'avois aucune cognoissance. Hé bien, Monsieur, me repartit il, je vous diray en amy ce qui m'en semblera, et possible serez vous bien aise d'avoir ma conference[1] : car il n'y en a pas trois dans Paris qui se puissent vanter de sçavoir mieux juger d'un vers que moy. Ces paroles là ne m'ayans pû persuader de luy accorder sa priere, il prit congé de moy, ayant mis deux ou trois livres sous son manteau, sans en donner de l'argent au Marchand, a qui je demanday des qu'il fust party s'il luy en faisoit credit de cette sorte ; je les luy preste, respondit il, je suis contraint d'en faire ainsi a un tas de personnes [519] comme luy, qui se treuvent tous les jours dans ma Boutique pour se communiquer ensemble leurs ouvrages. Ce sont donc des Poëtes. Ouy, reprit il, icy se font leurs plus grandes

6. B : sujets — 13. A : desquels B : desquelles — 24. B : un tas d'escrivains — 25. B : trouvent — 26-27. B : leurs ouvrages : icy se font

1. *Conference.* FURETIÈRE : Se dit des entretiens de quelques particuliers assemblés pour parler d'affaires ou d'études : Ils eurent ensemble une longue et docte conference.

assemblées, tellement qu'il n'y a point de lieu dans la France qui doive plus justement porter le nom de Parnasse. Quel profit tirez vous de leurs conferences, ce dis je. La perte de beaucoup de mes livres qu'ils empruntent et ne les rapportent point, respondit le Marchand en riant. Si je n'estois que de vous, je chasserois bien ceste chalandise là, luy repartis je. Je n'ay garde pour moy, me dit il, car il y en a tousjours quelqu'un entr'eux qui me donne quelque coppie a faire imprimer, et puis ma boutique en est plus renommée. [520]. Apres ce devis, je m'informay de tous les Poëtes du temps, dont j'appris les noms, et sceus mesme que celuy que je venois de voir, estoit a la verité des plus renommez. Le Libraire alors me voulant obliger, me promit, que si je luy donnois quelques unes de mes pieces, il la monstreroit a ces gens là, sans leur en nommer l'Autheur, pour sçavoir d'eux ce qu'il y auroit de manque [1]. Le desir que j'avois de bien faire, au goust de tout le monde, me fit prendre ce party, et dés le lendemain, je luy apportay la piece qui me plaisoit le plus de toutes les miennes. Elle fut monstrée á ces personnages là, qui y trouverent quasi autant de fautes que de paroles. Mon Libraire me fit ce plaisir de me les cotter toutes, de sorte que j'y prins garde, et ayant veu qu'ils [521] avoient tous bonne raison, je me deliberay de ne plus tomber en pareil endroit.

Veritablement leurs Loix ne tendoient qu'a rendre la

6. B : Si j'estois que de — 13. B : a la verité des plus celebres. — 15. B : quelqu'une — 24. B : pris — 24-25. B : avoient bonne raison

1. *Manque.* FURETIÈRE : Défaut. On dit d'un sac d'argent bien compté, d'une règle d'arithmétique, qu'on n'y trouvera pas de manque, point d'erreur.

Poësie plus douce, plus coulante, et plus remplie de jugement : qui est ce qui refuseroit de la voir en cette perfection ? On me dira qu'il y a beaucoup de peines et de gesnes a faire des vers suivant leurs regles, mais si l'on ne les observoit point, chacun s'en pourroit mesler, et l'art n'auroit plus d'excellence.

Quelque temps apres, j'eus une connoissance parfaite de ces choses, car je me trouvay souvent dans la boutique du Libraire, où j'accostay tous les Poëtes ; des que je me fus frotté [1] a leur manteau, je sceus incontinent de quelle sorte il falloit composer, ils ne me reprirent jamais que (de) deux ou [522] trois fautes, et en considerant celles là, je m'abstins d'autres tres lourdes. Je ne pense pas leur estre redevable de beaucoup, car certainement le peu qu'ils m'en dirent n'estoit pas capable d'ouvrir le jugement d'une personne. Il faut que je vous dise quelles gens c'estoient, il y en avoient deux qui sortoient du College, apres y avoir esté Pedants. D'austres venoient de je ne sçay où vestus comme des Cuistres, et quelque temps apres, trouvoient moyen de s'habiller en gentils hommes, mais ils retournoient incontinent a leur premier estat, soit que leurs beaux vestemens eussent esté empruntez, ou qu'ils les eussent revendus pour avoir de quoy vivre. Quelques uns ne montoient ny ne descendoient, et ne paraissoient [523] point plus en un jour qu'en un autre, les uns vivoient de ce qu'on leur donnoit pour quelques coppies, et les autres depençoient le

3. C : de peine — 7. B : cognoissance — 12. A : que deux B : que de deux — 17. B : il y en avoit quelques uns qui — 18. B : D'autres — 26. C : qu'en l'autre — 27. C : despençoient

1. *Se frotter*. FURETIÈRE : Avoir commerce, communication avec quelqu'un et en prendre les bonnes qualités : Il fait bon se frotter aux sçavants...

peu de bien qu'ils avoient en attendant qu'ils eussent rencontré quelque Seigneur qui les voulust prendre a son service, ou qui leur fist bailler pension du Roy. Au reste il n'y en avoit pas un qui eust un grand et veritable Genie. Toutes leurs inventions estoient imitées, ou se trouvoient si foibles, qu'elles n'avoient aucun soustien. Ils n'avoient rien, outre la politesse du langage, encore n'y en avoit il pas un qui l'eust parfaitement : car si le plus habile d'entr'eux evitoit une chose, il choppoit[1] en une autre. Plusieurs ne faisoient que traduire des livres, qui est une chose tres servile[2] ; et lors qu'ils [524] vouloient composer quelque chose d'eux mesmes, ils faisoient des grotesques ridicules. Par ma foy, je les plains les pauvres gens, ils escrivoient sur l'imagination qu'ils avoient d'estre bons escrivains, et se trompoient ains tout doucement. Neantmoins il y a des livres de leur main, qui sont tres estimez aujourd'huy. Mais je vous diray, c'est a faute d'autres meilleurs. Il faut bien passer[3] a ce que l'on a malgré son envie, et moy mesme j'ay bien esté quelquefois forcé de les lire, ne trouvant rien autre chose pour me divertir. Ce sont de belles pieces ma foy, que deux ou trois Romans de leur façon, que l'on

4. C : qui eust — 9. B : habille — 11. C : tres servile : lorsqu'ils — 13. B : des grotesques ridicules. Et il faut remarquer cecy que la plus-part estoient devenus Poëtes par contagion, et pour avoir hanté ceux qui se mesloient de ce mestier là : car il n'y a point de maladie qui se gagne plus facilement que celle cy. Sur mon Dieu, je les plains — 18. B : se passer

---

1. *Chopper*. HUGUET, p. 77 : Heurter du pied contre quelque chose en sorte qu'on soit en danger de tomber... *Chopper* se dit figurément des choses morales et signifie faillir... Cet auteur a choppé en plusieurs endroits. Ce mot vieillit (FURETIÈRE).

2. Sorel est moins sévère dans sa *Bibliotheque françoise* qui contient un bon chapitre sur la Traduction (chap. XI).

3. *Se passer à*. HUGUET, p. 282 : Signifie se contenter... Il ne se passera pas à cela (ACAD.).

prise. Je veux que l'on m'oste la vie, si je ne monstre dans chacun des fautes dignes du fouët.

Un jour je me trouvay en leur [525] compagnie, et sur quelques vers que l'on avoit leus de grosses disputes

2-4. B : dans chacun des fautes dignes du fouët. Il est bien vray que quand je me porterois a mes extresmes efforts pour faire quelque chose de bien, possible que tous ces petits esprits seroient de beaucoup plus prisez que moy. Mais c'est aussi que pour aggrandir leur reputation, ils se servent de certaines subtilitez où je ne voudrois pas m'abbaisser. Comme ils sont longtemps a achever ce qu'ils font, ils ont le loisir d'en faire courir le bruit par tout et de faire desirer leur ouvrage par les louanges que l'on luy donne sans en avoir veu qu'une partie ; et le mettant en lumiere ils le rendent agreable a quelque Seigneur [1] qui luy acquiert de la vogue [2] dedans la Cour. Outre cela ils ont quelque Poetastre a leur devotion pour leur dire qu'ils ont de l'Empire sur tous les esprits du monde, et sçachez qu'ils n'en manquent pas, car il y en a qui semblent estre gagez du Roy pour donner des vers a tous les Autheurs du temps. L'on voit leurs noms par tous les livres, et sans cela leurs œuvres ne seroient pas imprimées car elles ruineroient les Libraires, si bien qu'ils font comme le Roytelet qui pour monter aux nuës se cache sous les aisles de l'Aigle. Qui plus est, nos Autheurs sont si vains qu'ils font eux mesmes des Prefaces et des lettres de recommandation qui leur donnent des loüanges si excessives qu'apres cela l'on ne sçait plus ce que l'on donneroit a des Divinitez, et les font imprimer sous le nom de quelqu'un de leurs amis, qui encore qu'il soit bien eloquent n'en pourroit pas parler assez suffisamment a leur gré. Que s'ils prioient quelqu'un de faire quelques vers pour eux, l'on leur pourroit respondre : qu'est il besoin que je prenne la peine de vous loüer, vous vous loüez cent fois mieux que je ne sçaurois faire [3]. Il n'y a point au monde de presomption si grande que la leur estoit alors, et l'on m'apprit mesme qu'un d'entre eux aspirant a la tyrannie, et voulant que tous les autres luy allassent rendre hommage, disoit : Il y a encore de petits esprits rebelles qui ne me sont point venus faire la reverence ; ce sont des petits Comtes Palatins qui ne veulent pas recognoistre leur Empereur, mais je les feray bien venir a la raison. Comme l'on me racontoit cette sottise, j'estois en pleine

1. Allusion à Chapelain, qui fit attendre trente ans son poëme de *La Pucelle*, dédié au duc de Longueville.

2. *Avoir la vogue, estre en vogue*. OUDIN, p. 577 : idiotisme, estre en reputation.

3. Voici la première attaque de Sorel contre Balzac. Voir l'INTRODUCTION, tome I, p. xiij. Il reviendra à la charge dans le Livre XI. Balzac, comme l'a noté Tallemant, refit presque entièrement de sa main l'*Apologie pour Monsieur de Balzac* (1628) de son ami le prieur Ogier, et ils se disputèrent ensuite la propriété de cette harangue, qui n'est d'ailleurs pas sans mérite.

assemblée de ces petits escrivains où je me mocquois et des uns et des autres, et là dessus je dy : S'estime qui voudra le Roy des beaux Esprits, mais qu'il sache que c'est moy qui suis le grand Cam [1], le grand Knes [2] (C : que c'est moy qui suis le grand Knes), le Prete-jan [3] (C : le Prete-Jean), le Sultan, le Sophy [4], le Seriffe [5] et le grand Mogor (C : Mongol) des beaux esprits non seulement de l'Europe, mais de tout le monde.

Cette plaisante rodomontade les fit rire, neantmoins ils avoient l'ame si basse qu'ils ne laisserent pas de respecter celuy qui vouloit dominer sur tout le monde. Nous estions alors en la boutique du Libraire de la ruë S. Jacques où l'on commença a faire un grand mystere d'une petite lettre. Car il faut que je vous die que ne pouvans reüssir a autre chose, ils s'alloient tous amuser a faire des Epistres, s'imaginans d'acquerir de la gloire par ce moyen, et avoient si peur que l'on doutast de leurs sottises, qu'ils faisoient imprimer jusqu'aux plus particulieres choses qui se passoient entr'eux et leurs amis : aussi leur disois je par raillerie, que j'estois d'avis que l'un s'en allast en Italie, l'autre en Allemagne, et l'autre en Turquie, afin qu'ils eussent de la matiere pour nous faire de beaux gros volumes de lettres. Et comme j'eus remarqué dans un livre qui en estoit tout plein, qu'au commencement et a la fin de chacune il y avoit de longues repetitions de qualitez : je dis au Libraire que pour rendre les choses plus veritables et n'y rien oublier, l'Autheur y devoit aussi faire mettre les addresses des ruës et des enseignes, et ce qui avoit esté mis pour le port, parce qu'il eut amassé toutes ces petites sommes ensemble, et en eut (C : eust) fait une bien grosse, laquelle il eust demandée pour le pris de son livre, et se fust ainsi rembourcé tout d'un coup de beaucoup de ports de lettres, s'il est ainsi qu'il les eust payez outre l'argent qu'il avoit baillé de la coppie. Cette invention luy sembloit fort lucrative, et je vous jure qu'il ne tenoit pas a luy qu'il ne la mist a effet. Mais pour revenir a mon conte, il faut que vous sçachiez que comme sa boutique estoit le bureau où se trouvoient toutes les lettres nouvelles de ces petits messieurs (C : Messieurs) qui croyoient avoir crocheté la serrure du tresor de bien dire,

---

1. *Le grand Cam* (ou Khan), le souverain des Tartars. Voir le livre de Marco Polo.

2. *Le grand Knes.* FURETIÈRE : *Knez*, nom de dignité en Moscovie. Le Grand Duc dispose des Dignitez de son Royaume et fait des *Knez* qui sont Ducs ou Princes. Le Grand Duc même prend cette qualité. — Quoi qu'en dise la note de Colombey, on ne saurait placer au rang de ces potentats du moyen-âge (le grand Khan, le Prêtre-Jean, le Sophy), « Knef, dieu égyptien, le premier des trois dieux suprêmes ».

3. *Le Prete-jan* : « En cel berrie estoit li peuples des Tartarins et estoient sougiet à prestre-Jean et à l'empereur de Perse » (JOINVILLE). Le nom de Prêtre-Jean désigne un prince d'Asie, chrétien nestorien, qui fut détrôné par Gengis Khan. Une lettre apocryphe du Prêtre-Jean décrivant les merveilles de son empire a été très populaire au moyen âge. Voir RUTEBEUF, éd. Jubinal, t. III, p. 355.

4. *Le Sophy*, le roi de Perse.

5. *Le Seriffe* (schérif), l'un des titres portés par les successeurs de Mahomet.

s'emeurent pour beaucoup de choses de neant, où ils s'attachoient, et laissoient en arriere celles d'importance. Leurs contentions[1] estoient s'il faloit dire, il eut esté mieux, ou il eut mieux esté : de sçavants hommes, ou des sçavants hommes : s'il faloit mettre en rime main, avec chemin : Sainct Cosme avec Royaume : traicts avec prés[2]. Et cependant ceux qui soustenoient que c'estoient autant de fautes, en faisoient de bien plus intolerables :

tous ceux qui estoient là s'estoient transportez expres et de cheval, pour voir celle dont je vous ay parlé.

En fin apres plusieurs entretiens de ces petits epistolaires[3], l'on lût donc non pas cette lettre, mais cette merveille qui estoit la plus extravagante et la plus impertinente que l'on puisse trouver. Celuy qui la lisoit proferoit les mots avec un ton de Comedien, et il sembloit qu'il mordist à la grappe[4]. Les auditeurs estoient a l'entour qui allongeoient un col de gruë[5] les uns par dessus les autres et a tous coups avec une stupefaction et un ravissement intrinseque roüilloient. les yeux a la teste comme un matou (C : mouton) qui est en colere; et le plus apparant d'eux, a chaque periode, disoit d'un ton admiratif, que voila qui est bien ! Aussitost un autre redisoit la mesme parole, et puis un autre jusques a moy qui estois contraint de faire de mesme, autant par mocquerie que par complaisance, si bien que n'entendant presque dire autre chose que ces mots, que voila qui est bien ! que voila qui est bien ! je m'imaginois estre a cet Echo de Charenton qui repete sept fois ce que l'on a dit.

Apres cela il y eut un Poëte qui recita de ses vers, et je pris beaucoup de plaisir a voir sa contenance, car a la fin de chaque stance il tournoit ses yeux a la desrobée vers les assistans pour cognoistre par leur mine, quel jugement ils en faisoient en leur interieur. Et remarquez cecy a quoy vous n'avez possible point encore songé, que tous les Poëtes en font de mesme en lisant leurs ouvrages. Or ils emeurent de grosses disputes sur ceux cy, pour beaucoup de choses de neant où ils s'attachoient

8. C : bien moins supportables

---

1. *Contention.* HUGUET : Débat, dispute... Il survint débat et contention entre tels et tels (ACAD.).

2. Sur les exigences de Malherbe et de ses disciples en matière de rimes, voir TALLEMANT, *Historiette de Malherbe.*

3. *Epistolaire.* FURETIÈRE ne donne le mot que comme un adjectif, et non comme un synonyme d'Epistolier.

4. *Il mord à la grappe.* OUDIN, p. 255 : idiotisme, il est ravy, il prend un extrême plaisir.

5. *Col de grue.* OUDIN, p. 110 : idiotisme, un grand col et bien long.

car ils faisoient rimer perissable avec sable, estoffer avec enfer. Toutes leurs opinions estoient puisées de la boutique de quelque vieil resveux qu'ils suivoient en tout et par tout, (et) mesme se plaisoient en dis[526]courant a user de quelques façons de parler extremement sottes, qui luy estoient communes. Ils vindrent a dire beaucoup de mots anciens qui leur sembloient fort bons et tres utiles en nostre langue, et dont ils n'osoient pourtant se servir, parce qu'ils disoient, qu'un d'entr'eux qui estoit leur Coryphée, en avoit defendu l'usage. Tout de mesme en disoient ils de beaucoup de choses tres loüables, vous renvoyans encore a ce Maistre ignare, dont ils prenoient aussi les œuvres a garand, lorsqu'ils vouloient authoriser quelqu'une de leurs fantaisies. Enfin il y en eut un plus hardy que tous, qui conclut qu'il falloit mettre en regne [1] tous ensemble, des mots anciens que l'on renouvelleroit, ou d'autres que l'on inventeroit, selon [527] que l'on cognoistroit qu'ils seroient necessaires ; et puis qu'il falloit aussi retrancher de nostre orthographe les lettres superfluës [2], et en mettre en quelques lieux de certaines mieux convenantes que celles dont l'on se servoit. Car, disoit il, sur ce poinct, il est certain que l'on a parlé, avant que de sçavoir escrire, et que par consequent l'on a formé son escriture sur sa parole, et cherché des lettres, qui liées ensemble eussent

3. B : de quelque reveux — 4. A : par tout, mesme B : par tout, et mesme — 9. B : parce que l'un d'entr'eux — 14. B : fantasies C : fantaisies

---

1. *Mettre en regne.* Furetière : Se dit de ce qui est à la mode, qui est estimé. « Les bouts-rimez ne sont plus en regne ».

2. Pour les discussions sur l'orthographe, le retranchement des lettres superflues, cf. Somaize, *Dictionnaire des Précieuses* (éd. Livet, t. I, p. 116), et F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. IV, 1913. Voir aussi la note 1 de la p. 156 du tome I de la présente édition.

le son des mots. Il m'est donc avis, que nous debvrions faire ainsi, et n'en point mettre d'inutiles, car a quel subjet le faisons nous ? me direz vous que c'est a cause que la plus part de nos mots viennent du Latin ? et c'est là une occasion de ne le suivre pas : Il faut monstrer la richesse de nostre langue, et qu'elle n'a rien d'es[528]tranger. Si l'on vous faisoit des gands qui eussent six doigts, vous ne les porteriez qu'avec peine, et cela vous sembleroit ridicule. Il faudroit que la Nature vous fist a la main un doigt nouveau, ou que l'ouvrier ostast le foureau inutile : regardez si l'on ne feroit pas ce qui est le plus aysé ; aussi par ce qu'il n'est pas si facile de prononcer de telle sorte nos mots, que toutes leurs lettres servent, que d'oster ces mesmes lettres inutiles, il est expedient de les retrancher. En pas une langue vous ne voyez de semblable licence, et quand il y en auroit, les exemples mauvais ne doibvent pas estre suivis plus que la raison. Considerez que la langue Latine mesme, dont a la verité la plus part de la nostre a tiré son origine, n'a pas une lettre [529] qui ne luy serve.

Par la mort du destin, dis je alors, voila bien harangué pour le repos de la chose publique. Je ne dy pas que vos raisons ne soient bonnes, mais où est le moyen de les faire suivre, et où est mesme celuy d'entre le peuple qui les approuvera ? il vaudroit beaucoup mieux retrancher tant de choses mauvaises qui sont superfluës en nos mœurs, et en nos coustumes, que non pas songer a retrancher des lettres qui ne font mal a personne, les pauvres innocentes. Quant aux paroles nouvelles que vous avez dit tantost qu'il faloit introduire, je vous laisse

1. B : devrions — 3. C : sujet — 4. B : du Latin ? Je vous respondray que c'est — 8. B : qu'avecque — 17. B : les mauvais exemples ne doivent — 30. B : qu'il nous falloit

a penser, si semblans du tout extraordinaires au peuple, l'on ne se mocqueroit pas de vous. Neantmoins je consens qu'aux pre[530]miers Estats vous soyez delegué de la part des Autheurs François (dont il faut faire une Chambre nouvelle) pour representer aux autres Estats l'utilité de vos opinions, et persuader au Roy qu'il les doit faire embrasser par tous ses subjets [1].

Apres que j'eus ainsi parlé, et donné matiere de rire a chascun, il y eut le plus galand d'entr'eux qui conclud, que tout ce que l'on avoit dit, ne servoit de rien au repos de la vie, et nous faisant sortir d'entre les livres nous conduisit entre les pots et les verres, au meilleur cabaret de Paris, où il nous voulut traitter de l'argent qu'il avoit. Pour vray dire, il n'y a point de gens moins avaricieux que les Poëtes, ils ont tant d'envie d'aller au Royaume des Cieux, [531] où il est aussi difficile qu'un riche entre, qu'un chable dans le pertuis d'une aiguille [2], qu'ils avallent leur bien tout d'un coup, comme une pillule, afin d'y aller facilement. Il ne faut pas s'enquerir comment il fut morſé [3], ny combien l'on dit de bons mots de gueule [4]. Or par ce que je juray là encore, par la mort du destin, ainsi qu'en la ruë S. Jacques, l'on me demanda pourquoy je le faisois; c'estoit pour me mocquer d'eux, qui ne composoient pas une Stance,

2. B : de nous — 5-6. B : aux autres l'utilité — 18. B : esguille

1. Sorel est revenu sur ce sujet dans un petit ouvrage assez curieux, *Rôle des presentations faictes aux grands jours de l'Eloquence françoise*, 1634, réimprimé par Ed. Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, t. I, p. 127.

2. Le proverbe de l'Écriture est encore cité par Furetière au mot *Cable*.

3. *Morſé*. Oudin, p. 376 : idiotisme, le manger. Les mots : *morſer*, *morſailler* sont dans Rabelais.

4. *Mot de gueule*. Oudin, p. 262 : idiotisme, parole deshonneste.

où ils ne parlassent du destin ou du sort, pour accommoder leurs vers. Par la teste du sort, ce dis je, vous estes de grands ignorants, qui ne sçavez guere vostre mestier, ventre des Parques, ne voyez vous pas que je jure en Poëte ; vous autres qui [532] croyez moins en Dieu que Diagoras[1], ny que Vanini[2], vous ne jurez que par luy a tous les coups, comme si vous estiez des Chrestiens fort devots, qui voulussent tousjours avoir son nom a la bouche. Notez que je leur disois cecy encore, parce que la pluspart estoient libertins, mais leur humeur franche et qui vrayement est loüable en ce poinct, ne s'offença pas de ce que je leur reprochois. Sans doute ils avoient quelque chose de meilleur en eux, que le vulgaire, et principalement en ce qu'ils ne me prisoient pas moins pour me voir mal accommodé[3]. En contrepoix[4] ils avoient aussi des vices bien insupportables, c'estoient les plus fantasques et les plus inconstans du monde. Rien n'est plus fresle qu'estoit leur ami [533] tié. En moins d'un rien elle se dissipoit comme la glace d'une nuit ; rien n'est plus volage qu'estoit leur opinion : elle se changeoit a tous propos, et pour des occasions tres injustes. Leurs discours estoient le plus souvent si extravagants, qu'il sembloit qu'ils fussent insensez ; quand je leur recitois mes vers, ils les trouvoient a leur dire les mieux faits du monde ; moy esloigné, ils en

1-2. C : afin d'accommoder — 11. C : estoit loüable — 20. B : nuict

1. Diagoras fut chassé d'Athènes pour avoir tourné en dérision les mystères d'Eleusis.

2. Vanini, brûlé à Toulouse en 1619, avait été le maître du Comte de Cramail et d'autres libertins. Voir TALLEMANT.

3. *Accommodé*. HUGUET, p. 2 : On dit qu'un homme est accommodé, pour dire qu'il est à son aise, qu'il a assez de bien pour vivre doucement (ACAD.).

4. *En contrepoids*. FURETIÈRE : Par compensation, en revanche.

medisoient devant le premier dont ils faisoient rencontre; ils joüoient de ce mesme trait, les uns entre les autres, de sorte que la renommée de chacun s'apetissoit [1], ils s'adonnoient a escrire avec trop d'affection, et n'avoient point d'autre but. En allant mesme par la ruë, la pluspart marmottoient entre leurs dents, et tiroient quelque Sonnet par la [534] queuë [2]. Tous leurs entretiens n'estoient que sur ce sujet. Encore qu'ils descrivoient les faits genereux de plusieurs grands personnages, ils ne s'enflammoient point de generosité, et ne partoit d'eux aucune action recommandable. Avec tout cela c'estoient les gens les plus presomptueux de la terre. Chacun croyoit faire mieux que tous les autres, et se faschoit lorsque l'on ne suivoit pas ses opinions. Je cogneus par là que le vulgaire avoit raison de les mespriser, et dis plusieurs fois en moy mesme, qu'ils vouloient faire profession d'un bel art, dont ils estoient indignes, et envers lequel ils attiroient le mespris, en le pratiquant mal. Depuis ils me furent si odieux que je taschois d'eviter leur rencontre, avec plus de [535] diligence qu'un Pilote de Navire n'essaye de s'esloigner des Syrtes [3].

[1] 2-3. B : envers les autres — 3-4. C : s'appetissoit : outre cela ils — 8. C : Mais encore — 9. B : descrivissent — 12-13. B : de la terre, comme je vous ay desja dit. — 18. C : le mespris du peuple, en — 20. B : je taschay — 21. B : qu'un Pilote n'essaye — 21 *et suiv.* B : de s'esloigner des Syrtes. Il me prit envie seulement de me conserver la cognois-

---

1. *S'apetisser.* FURETIÈRE : Verbe actif et neutre, rendre plus petit.

2. *Tirer le Diable par la queue.* OUDIN, p. 536 : gagner sa vie avec bien de la peine. — *Tirer un discours par les cheveux*, discourir avec peine, faire un discours recherché de trop loin.

3. *Syrtes.* FURETIÈRE : Substantif masculin, terme de mer qui se dit des atterrissemens ou assemblemens, avec de grandes et longues mottes de sable, desquels on peut dire que ce n'est ni terre, ni eau. Les Levantins les nomment *Secques.*

sance d'un nommé Musidore qui estoit celuy qui m'avoit accosté tout le premier chez le Libraire, pour ce qu'encore que l'on ne pust pas dire veritablement qu'il fust de bonne humeur, il avoit, ce me sembloit, quelque chose dans son extravagance qui rendoit sa compagnie agreable a une personne comme moy qui ne le vouloit frequenter que pour se mocquer de luy. L'ayant une fois rencontré par la ruë, il m'apprit sa demeure, et je luy promis de l'aller voir. Jamais il ne me l'avoit voulu dire auparavant, et c'estoit sans doute a cause qu'il ne logeoit qu'en quelque grenier a un sou (C : sol) pour giste avec les aydes a massons. Aussi avoit il esté si miserable que son pauvre equipage me faisoit pitié. C'estoit un indubitable axiome que lors qu'il avoit une espée, il ne portoit point de jartieres, car elles luy servoient a la pendre. Il n'y avoit qu'un mois qu'il avoit esté dans une gueuserie extreme, de sorte qu'il eust porté les crochets[1] afin de gagner sa vie, s'il eust eu de l'argent pour en avoir. Il me souvient qu'en ce temps là, un homme de sa cognoissance qui se vouloit donner carriere [2], luy amena la pratique des Chantres du Pont neuf, et luy dit que s'il faisoit des chansons pour eux, il en seroit bien payé, et que personne n'en sçauroit rien [3]. Musidore voyant ce profit evident, ne le refusa pas. Il receut une piece de dix sous (C : six sols) d'arres, de la femme d'un des Musiciens de la Samaritaine ; il veilla toute la nuict suivante pour luy faire des vers, et les luy livra le lendemain au matin. Aussi tost ils furent mis en air, et l'on les alla chanter au bout du Pont, mais personne n'en achepta. Les crocheteux n'y entendoient rien, cela n'estoit pas de leur stile ; si bien que la femme les luy vint rapporter, et luy redemanda son argent : Ayant refusé de le rendre, vous pouvez penser de combien d'injures il fut assailly. L'on dit mesme qu'elle luy envoya un exploict. Mais tant y a qu'elle s'en alla se plaindre de luy par tout, et dire qu'il estoit un beau Poësard [4], que personne ne vouloit de ses chansons, et qu'elles estoient pleines de mots de Grimoire et de noms de Diable. Aussi avoit elle raison, et les Courtisans du Cheval de bronze [5] n'avoient garde de comprendre sa Poësie. Comment, il parloit des Filandieres Parques et de l'Enfant cuisse-nay [6], il alloit disant : qu'Apollon, Tenant en main son viollon, Sur ce beau mont où il preside, Resjoüist les bourgeois des Cieux, Et pres de l'onde Aganipide Fait danser la pavanne aux Dieux. (C : *les vers en italiques et en allant à la ligne à chaque vers.*) Tout le reste des vers est nompareil, et je les voudrois sçavoir pour vous donner encore plus (C : vous donner plus) de passe-temps. (C : L'on fait encore bien des contes sur sa pauvreté. L'on dit qu'il estoit contraint d'aller querir du bovs luy mesme pour se chauffer, et qu'ayant acheté un cotret, il fut fo[illegible]rpris quand il fut a la porte du Marchand pour ce

---

1. *Porter les crochets* : être crocheteur, ou commissionnaire.
2. *Se donner carriere*. OUDIN, p. 78 : idiotisme, prendre plaisir d'une chose, rire, gaasser.
3. C'est Maillet qui est le héros de cette aventure dans TALLEMANT.
4. Poësard, mot forgé par Sorel.
5. *Les courtisans du Cheval de bronze* (la statue de Henri IV) : les habitués du Pont Neuf.
6. Bacchus, né de la cuisse de Jupiter.

qu'il y rencontra deux hommes de sa cognoissance : mais il s'avisa de leur dire qu'il avoit trouvé des frippons qui le vouloient battre, et qu'il avoit acheté ce bois pour les charger. Ayant couvert le cotret de son manteau, il s'en alla donc par la ruë et rencontrant deux ou trois laquais qui le heurterent, il leur dit : Je pense que ces marauts ont envie de casser mon luth ? Le bruit est qu'ils le battirent alors a bon escient, et que son manteau luy estant tombé des espaules, l'on vid quel estoit le fardeau qu'il portoit, et l'on se servit encore de ce bois a le battre davantage.) Quand je le rencontray donc, je me mis a considerer son estat passé, et le voyant (C : donc, songeant a son estat passé, et aux affronts qu'il avoit receus, je m'etonnay de le voir) tout autrement fait qu'auparavant, je ne pouvois m'imaginer de quel secret il avoit usé pour faire changer de visage a sa fortune. Mais tant y a qu'il estoit des plus braves, et que son bonheur me donnoit beaucoup de jalousie. Je pensois qu'il eust trouvé la pierre Philosophalle, et que par son moyen je pourrois devenir riche si je le voulois aller courtiser, tellement que je me levay un matin auparavant le Soleil, afin d'aller chez luy et ne point manquer a l'y rencontrer. Je n'avois garde que je ne le trouvasse au lict, car il faut que vous sçachiez que la pluspart de ces Messieurs s'y tiennent tousjours jusqu'a onze heures, et qu'ils ne sçauroient rien composer que dedans ce repos. Comme je fus donc dans sa chambre, et que je luy eus demandé pardon de l'importunité de ma visite (C : pardon de ma visite), il me tesmoigna que je luy faisois beaucoup d'honneur, et fit ouvrir tous les volets des fenestres afin d'avoir du jour pour se lever. Je vy alors qu'au lieu de bonnet de nuict il avoit son caleçon autour de sa teste, et que tout le meuble de sa chambre estoit reduict a une escabelle a trois pieds, (C : et) a un coffre de bois qui servoit de table, de buffet, et de siege. Pour le lict il estoit d'une estoffe si usée que l'on n'en pouvoit pas mesme cognoistre la couleur, et il avoit esté rongé de plus de rats qu'il n'y en avoit au combat que descrit Homere [1]. Tout cecy me fit juger que la richesse de Musidore n'estoit pas si grande que j'avois pensé, et que si peu qu'il avoit il le mettoit tout sur luy pour paroistre au dehors.

Comme je resvois là dessus, il me retira de ma meditation par un cry extravagant qu'il fit en appellant son valet : Ho Cascaret [2], dit il, ça je me veux lever; apporte moy mon bas de soye de la correction et de l'amplification de la Nymphe amoureuse; donne moy mon haut de chausse du grand Olympe, et mon pourpoint [3] de l'Heliotrope. Je pense

---

1. Allusion à la *Batrachomyomachie*.

2. *Cascaret*. Nom propre, terme de mépris appliqué à Diogène dans les vers suivants : Ce vieux Cynique était un vray falot, Cousin germain de sa dive lanterne, Un cascaret ou bien un sibilot... *Recherche des Recherches* du P. GARASSE, Epitre au Lecteur ; cité par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

3. C'est un trait réel de Porchères Laugier. TALLEMANT a longuement conté cette *historiette*, et il a cité le *Francion*, mais de mémoire, puisqu'il fait demander au poète son « pourpoint d'épigramme », au lieu de son « pourpoint de l'Héliotrope ».

que mon manteau des Lauriers du Triomphe viendra fort bien dessus.

Ce discours m'estonna de sorte que je n'en pouvois trouver l'explication, car ny les Nymphes, ny le Ciel, ny les plantes n'ont point de pourpoint, ny de haut de chausse, ny d'estoffe pour en faire. J'eus seulement quelque croyance qu'il y avoit quelque mode, quelque couleur, ou quelque estoffe qui estoient nouvelles lesquelles s'appelloient de ces noms que Musidore avoit dits, puisque l'on dit bien des jartieres de Celadon [1] et des robes a la Parthenice [2]. Neantmoins je fus si curieux que je luy demanday la signification de ses paroles, et alors faisant un foible sousris qui ne lui passoit pas les moustaches, il me respondit : Ha, Monsieur, hé ne sçavez vous pas ce que je veux dire ? Apprenez que nostre honneste travail nous fait gaigner souvent quelque petit argent, et que nous le mettons a nous vestir ; voila pourquoy pour recognoistre nos habillemens, nous les appelons du nom des Livres que nous avons faicts, et de l'argent desquels nous les avons eus. Si vous allez au Palais, vous entendrez bien crier les Livres que j'ay nommez, dont j'ay esté payé depuis peu : Ce sont maintenant les entretiens de la plus belle moitié du monde, et n'y a si petite fille de chambre qui ne les vueille lire pour apprendre a complimenter.. Mais quoy, trouvez vous cecy indecent de se faire donner une recompense par les Libraires pour nostre labeur ? y sommes nous pas aussy bien fondez que les Advocats a se faire payer pour leurs escritures ? Apprenez que s'il y a eu autrefois de la honte a cecy, elle est maintenant toute levée, puisqu'il y a des Marquis [3] qui nous en ont frayé le chemin, et quoy qu'ils fissent donner l'argent a leurs valets de chambre comme pour recompense de les avoir servis, cela tournoit toujours a leur profit, et les exemptoit de payer les gaiges de leurs serviteurs. Quant a ce nouvel Autheur que vous cognoissez, lequel s'imagine avoir couché avec l'Eloquence [4], et que ses ouvrages sont les Enfans qui proviennent de leur accouplement, croyez vous qu'il ait donné son Livre pour un neant (C : pour neant), encore qu'il soit si riche ? Non, non, il l'a bien vendu, et j'en nommerois beaucoup d'autres qui en ont fait de mesme. Pour moy je suis de ce nombre et n'en croy meriter que de la loüange ; car si mes ouvrages ne valoient rien, l'on ne me les achepteroit pas.

Je ne pûs rien respondre a ce propos, et me mis a considerer attentivement la misere de ce pauvre Escrivain qui ne faisoit des Livres que pour en gaigner sa vie. Je jugeay (C : juray) bien deslors qu'il ne falloit point s'estonner si tous ses ouvrages ne valoient rien, car allongeant ses Livres selon l'argent qu'il desiroit avoir, il y mettoit beaucoup de choses qui n'estoient pas dignes d'estre imprimées, et outre cela escrivoit (C : il escrivoit) avec une telle haste qu'il faisoit une infinité de fautes de jugement.

Enfin son petit laquais lui ayant apporté ses habits, il se leva, et tout

---

1. Racan, dit TALLEMANT, avait même un habit de taffetas Céladon.
2. *La Parthenice* est le titre d'un roman de Camus.
3. Allusion probable au marquis de Racan, l'auteur des *Bergeries*.
4. Nouvelle attaque contre Balzac.

sur l'heure il entra un Poëte de ses amis auquel il dit qu'il luy vouloit monstrer des vers qu'il avoit faits le jour precedent. Là dessus il tira de sa poche un papier aussi gras que les fueillets d'un vieil Breviaire. Mais comme il fut a la premiere stance, il nous dit : Messieurs, je vous supplie de m'excuser, il faut que j'aille tout maintenant faire ce que les Roys ny les Empereurs ne peuvent faire par ambassade [1]. Je ne fay point de ceremonie avecque vous ; vous sçavez la liberté avec laquelle l'on vid (C : l'on vit) maintenant a la Cour. Et là dessus nous ayant quittez, il fut environ un quart d'heure au privé, où ayant son esprit esgaré parmy sa Poësie, il nous oublioit quasi. En revenant, il nous dit : Hé bien, Messieurs, achevons de voir mes vers ; et puis il nous presenta un meschant papier tout rogné (C : tout rongé) par les costez, et enduit de merde par le milieu, ce qui nous surprit tellement que nous ne sçavions si nous en devions rire ou nous en fascher. Alors ayant recouvré son esprit que ses imaginations avoient preoccupé, il recognut que ce n'estoit qu'un torche-cu, qu'il nous apportoit au lieu de ses vers [2], et nous dit, Ha Messieurs, excusez mes resveries : Vous estes du mestier, vous sçavez que nos grandes pensées nous possedent quelquefois si fort que nous ne sçavons ce que nous faisons. J'ay icy apporté un autre papier que celuy que je desirois. Je m'en vay requerir celuy où mes vers sont escrits. En disant cecy, il s'en retourna d'où il estoit venu, mais il n'y trouva pas le papier qu'il cherchoit : Car par mesgarde il s'en estoit torché les fesses. Ce pendant je laschay la bonde [3] a mes risées ; et son amy me dit, Vrayment nous n'avons rien veu de nouveau : Il me souvient que Musidore fit encores il y a quelque temps une semblable plaisanterie. Il revint du privé avec un torche-cu en sa main (C : a la main), et croyant tenir son mouchoir, il en releva sa moustache. Il est fort sujet a de pareils transports d'esprit, et prend souvent les choses l'une pour l'autre ; si bien qu'estant un jour a la table d'un grand Seigneur, pensant cracher a terre et mettre un morceau de viande sur son assiette, il cracha sur son assiette, et jetta le morçeau de viande a terre.

Comme ce Poëte disoit cecy, Musidore revint et fut contraint de nous dire par cœur ce qu'il sçavoit de ses vers, a faute du papier. Apres cela nous parlasmes d'un balet que le Roy alloit danser, sur le sujet duquel il nous dit qu'il avoit entrepris de faire quelque chose, encore qu'il ne fust pas payé pour cela. Je m'avisay qu'il seroit tres a propos que je monstrasse ce que je sçavois faire en cette occasion [4], afin de m'acquerir quelques habitudes a la Cour, et je m'enquis sans faire semblant de

---

1. OUDIN, p. 9, cite dans le même sens l'expression proverbiale : *aller où le Roy va à pied*.

2. TALLEMANT cite un trait analogue de Racan, que Sorel représentera encore sous le nom de Salluste dans le Livre XI.

3. *Bonde*. FURETIÈRE : On dit figurément *lâcher la bonde* à ses soupirs, à ses larmes, à ses passions, pour dire : les laisser couler ou agir en pleine liberté.

4. Sorel a en effet collaboré au moins à deux ballets de la Cour, au ballet des *Bacchanales*, et au *Grand bal de la duchesse douairiere de Billebahaud*, dansé par le roi en février 1626.

rien, du personnage que representoit ia Reyne, me deliberant de faire des vers pour elle.

Quelque temps apres les ayant composez, j'eus le moyen d'aborder un homme qui avoit une partie de la charge des balets, lequel trouva mon dessein tresbon : Je fis donc imprimer quelques Stances que j'avois composées, et le jour du balet venu m'en allay au Louvre avecque mes vers sous mon bras, dont il y avoit pour le moins trois cents exemplaires bien pliez et bien empaquetez, tellement que j'estois fort chargé ; mais l'honneur que j'esperois de recevoir d'avoir composé ce bel ouvrage, me faisoit souffrir alaigrement cette peine. Or il faut que vous sçachiez que j'en estois si glorieux, qu'il me sembloit que j'estois une personne fort necessaire a l'Estat, et que de servir le Roy en son balet comme je faisois, c'estoit le servir en une chose tres importante. Je l'avois donc dit a tous ceux que je cognoissois, et a tous ceux (C : et a ceux) que je ne cognoissois point ; et principalement a un certain Advocat de mon païs, qui ayant esté depossedé d'une charge de Lieutenant en l'Eslection [1] d'une ville, pour quelque folie qu'il avoit faicte, estoit venu s'habituer [2] a Paris, esperant qu'un Procureur de la Cour qui estoit son parent, luy donneroit de la pratique. Il eut tant d'envie de voir ce beau balet dont je lui avois conté tant de merveilles, qu'il se delibera de se hazarder et de tascher a y entrer. Il croyoit que l'on y entroit aussi facilement comme au jeu de l'escarpolette ou aux marionnettes de la Foire S. Germain [3] qu'il avoit veuës depuis peu pour un sou : Outre cela il s'imagina qu'il y meneroit bien aussi sa femme avec sa nourrice et ses enfans, veu que la courtoisie est exercée envers les Dames par la Noblesse; et puis il se souvenoit que lors qu'il y avoit des Comediens en sa ville, il y entroit tousjours pour rien, et qu'encore luy gardoit on un siege. Il prit donc sa soutane et son long manteau des bons jours [4], et je ne sçay comment il ne prit pas mesme sa robbe du Palais pour se rendre plus venerable et se faire faire place (C : et se faire place). Quant a sa Damoiselle [5], elle vestit ses habits nuptiaux qu'elle n'avoit pas encore usez, car elle ne les mettoit que quatre fois l'année, et cette fois cy estoit extraordinaire et superabondante. Je fus donc tout estonné que je les vy comme j'estois (C : j'estois là) attendant avec beaucoup d'autres a une petite porte qui par de longues galeries conduit a la salle de Bourbon.

---

1. *Election*. FURETIÈRE : Tribunal où les Elus rendent leur justice, où on juge les differens sur les tailles et impôts, en première instance, à l'exception des gabelles et domaines du Roi. La France est divisée en vingt quatre generalités, et chaque generalité a plusieurs Elections.

2. *S'habituer*. HUGUET, p. 190 : Signifie aussi établir sa demeure en un autre pays que le sien. « Il s'est venu habituer en cette ville » (ACAD.).

3. Sur la Foire Saint-Germain (des Prés) et ses attractions, voir l'*Ouverture des Jours gras*, 1634 (FOURNIER, *Variétés historiques et littéraires*).

4. *Un bon jour*. OUDIN, p 288 : idiotisme, une feste solennelle.

5. *Damoiselle*. FURETIÈRE : Les femmes d'avocats tenoient autrefois à grand honneur d'estre appelées : demoiselles ; maintenant elles se font appeler : Madame.

L'Advocat marchoit en magnifique arroy[1] avec une contenance Senatorialle : sa soutane estoit d'un beau damars (C : damats) qui a ce que j'ay ouy dire avoit esté pris des rideaux d'un ancien lict, et avoit esté teint de rouge en noir, et les fueillages qui y estoient semez avec symmetrie en estoient si larges qu'il n'y en avoit que trois depuis la ceinture jusqu'au collet, deux d'un costé, et un de l'autre. Son manteau estoit doublé d'une belle pluche a long poil au moins en apparence, car quelques medisans asseurent qu'il n'y avoit que la marge qui en fust doublée, et que le texte ne l'estoit pas ; mais quoy que ce soit, je sçay bien a tout le moins que ce manteau luy servoit en toute saison, et que l'Esté il en faisoit oster toute la pluche excepté celle du collet, et la faisoit remettre des que les fueilles commençoient a tomber des arbres, ayant appris ce secret du Seigneur d'Alaric, *Abregé des longues estudes.* Pour ce qui est de Mademoiselle sa femme, elle avoit une juppe de satin jaune toute grasse, une robbe a l'Ange[2] si bien mise, et un collet si bien monté[3], que je ne la puis mieux comparer qu'a la Pucelle S. Georges[4] qui est en l'Eglise du Sepulchre[5] (C : qui est dans les Eglises), ou a ces poupées que les Atournaresses[6] ont a leurs portes. Pour la (C : sa) nourrisse, elle portoit un beau bavollet[7] a queuë de moruë, et avoit un Enfant entre ses bras, cependant qu'un autre un peu plus grand marchoit a costé d'elle la tenant par la cotte. Je creve de rire[8] toutes les fois que je songe a leurs diverses postures. Il me semble que je les voy encore, et principalement l'Advocat qui faisoit bien l'empeschè, et a tous propos se tournoit vers sa femme, et luy disoit, Là, mamie, tenez moy bien tousjours par le manteau, et vous, nourrice, ne nous perdez point de veuë : Laissez faire, nous entrerons; Gardez seulement que cet Enfant ne crie.

---

1. *Arroy.* HUGUET, p. 19 : Train, équipage. « Se mettre en arroi, en magnifique arroi » (ACAD.). Il est vieux (FURETIÈRE).

2. *Robe à l'ange.* FURETIÈRE : On appelle des manches d'ange certaines manches des femmes qui sont fort larges et qui ne vont qu'à la moitié du bras, parce qu'on habille ainsi les anges quand on les peint.

3. *Collet monté.* HUGUET, p. 80 : Un collet où il y avoit de la carte ou du fil pour le soutenir. « C'étoit du temps des collets montés », pour dire : « du vieux temps » (ACAD.).

4. Il s'agit, non pas, comme le dit Colombey de « quelque saint Georges efféminé et costumé d'une façon équivoque », — mais bien de la jeune fille que, dans la légende, saint Georges délivre du dragon, et qui figure à côté de la statue du saint dans les vieilles églises. La même comparaison se trouve dans un livret du temps, *La Chasse au vieil grognard de l'antiquité.*

5. Près des Halles.

6. *Atournaresse.* FURETIÈRE : Vieux mot. Qualité qu'on donnoit aux femmes qui faisoient mestier de coëffer, de parer, et de louer des pierreries aux espousées, aux Dames, etc.

7. *Bavolet.* Manque dans FURETIÈRE. RICHELET : Coifure de païsanne des environs de Paris, qui est de toile, et qui pend en queuë de moruë sur le dos de la païsanne.

8. *Crever de rire.* OUDIN, p. 482 : idiotisme, rire excessivement.

Cecy estoit dit avec une action si naïfve que tous les Courtisans qui estoient là, recognurent la sottise du personnage, et s'en voulans donner du plaisir se retirerent un peu a quartier pour le laisser approcher de la porte. Il est bien vray que quelques uns pensoient que ce fust l'Advocat de quelque grand Seigneur, et que sans cela il n'eust pas eu l'asseurance qu'il avoit de se presenter pour entrer. Il arriva qu'alors Geropole [1] qui estoit encore alors Capitaine (C : encore Capitaine) des Gardes ouvrit la porte pour laisser entrer quelques baladins. L'Advocat fit tant qu'il s'approcha de luy et commença cette belle harangue qu'il y avoit longtemps qu'il estudioit. Monsieur, ayant appris par la renommée aux langues altisonantes [2], qu'il se faisoit a ce jour d'huy une feste pleniere dedans ce Basilique [3] sejour, la curiosité qui espoind [4] d'ordinaire tous nobles cœurs m'a porté a venir voir ces beaux jeux du Roy et des Reynes : Il vous plaira donc de m'y introduire avec ma petite famille qui l'inculquera en sa memoire au grand jamais, comme un benefice de vostre affabilité.

Il faut que vous vous imaginiez qu'il disoit ces paroles avec un visage ingenu et un mesme accent que s'il eust declamé ou faict un paranymphe [5] devant un Recteur de l'Université, et vous pouvez juger quel contentement cela donnoit a Geropole qui estoit des plus gausseux [6] (C : gausseurs) de la Cour. Comme il avoit le plus souvent de fort plaisantes reparties, il ne s'oublia pas en cette occasion cy. Figurez vous que vous le voyez sans chappeau avec une calotte de satin sur sa teste ; un trousseau de clefs en une main aussi gros que celuy du Geolier de la Conciergerie, et un mouchoir en l'autre dont il essuyoit la sueur de son visage : Voila comme il estoit ; et apres avoir bien fait le fatigué, il prit son baston qui estoit a costé de luy, et en reprenant haleine a chaque parole, il dit a l'Advocat : Par ma foy, Monsieur, vous auriez de la peine a croire combien je suis las de battre : Je n'ay faict autre chose tout aujourd'huy. Je ne sçay si vous avez si peu de conscience que de vouloir que je recommence tout maintenant. Il faut que je reprenne un peu mes forces ; et je vous jure sur mon Dieu, que si vous voulez encore attendre un demy quart d'heure, je vous battray tout vostre saoul.

Geropole dit cecy si plaisamment que tous ceux qui estoient là se prirent a rire, et voyant le peu de compte qu'il faisoit de l'Advocat,

---

1. *Geropole* est la traduction du nom de La Vieuville (Charles), capitaine des Gardes écossaises, marquis, puis duc de La Vieuville, et surintendant. Sur son caractère « gausseur », ou facétieux, cf. TALLEMANT, t. I, p. 13 et suiv.

2. *Altisonant.* « La fluste altisonnante », dans J. BOUCHET, *68e Epistre*, citée par GODEFROY.

3. *Basilique.* Manque dans les Dictionnaires. C'est le mot grec : Royal.

4. *Epoindre.* FURETIÈRE : Piquer, elancer. Il est vieux.

5. *Paranymphe.* FURETIÈRE : Harangue. N'est en usage que dans l'Université et se dit de la ceremonie qui se fait en theologie en faveur des Licentiez quand on les reçoit Docteurs, avec des harangues latines.

6. *Gausser.* FURETIÈRE : Mocquer, mepriser, railler.

il vint une foule pareille aux flots de la mer quand elle est courroucée, qui le repoussa bien loin de là avec toute sa famille, si bien qu'il se plaignit inutilement de la discourtoisie que l'on faisoit paroistre envers luy. Je me poussay parmy les autres, et n'eus garde de l'aller aborder, ne me voulant amuser a rien, et ayant peur que les Courtisans me voyans estre de sa cognoissance ne se mocquassent aussi de moy. Mais je sceus depuis qu'ayant receu cet affront, les pages et les laquais vindrent a luy et en joüerent a la plotte : de sorte qu'estant jetté d'un costé et d'autre, il tomba dedans les bouës ; et l'on dit que la pluche de son manteau fut aussi crottée que le poil d'un barbet qui auroit esté quinze jours a chercher son maistre. Pour la maistresse et la nourrice, elles se sauverent avec leurs enfans, pour ce qu'encores la barbarie n'estoit elle pas si grande que l'on voulust faire du mal aux femmes et il n'y eust aussi personne qui eust envie de les enlever, car elles estoient si laides qu'il n'y avoit point de presse a se charger d'une si vile marchandise. Mais quoy que ce soit ny le mary, ny la femme n'ont jamais eu envie depuis de retourner au balet du Roy.

Comment est ce que l'on eust laissé aller ce pauvre Jurisconsulte avec sa soutane, sans luy faire toutes ces indignitez veu que tous ceux que les pages rencontroient habillez en hommes de ville, ils leur faisoient souffrir mille persecutions. Je sçay bien mesme un Seigneur assez qualifié, qui estant vestu de dueil, et n'estant pas recognu pour ce qu'il estoit, fut pris pour un bourgeois, et fut bien mal mené auparavant que ses gens le delivrassent. Pour moy je me fourray subtilement parmy les autres, et fis tant que je m'approchay de Geropole auquel ayant monstré que je portois des vers pour le balet, il me laissa entrer sans difficulté : Ainsi plusieurs autres entroient estans de la cognoissance des baladins, les uns portans en leurs mains un masque, les autres un bonnet a l'antique, et les autres quelque robbe de gaze ; et il ne leur estoit point fascheux de faire l'office de valet, pourveu que l'on leur ouvrist librement.

Quand je fus entré avec toute cette bande, ce ne fut pas encore la fin de mes peines, il me falut passer tant de portes et tant traverser de chambres que je croyois que ce ne seroit jamais fait. Je trouvois de la difficulté par tout et mon passe port m'estoit bien necessaire. Outre cela, la presse estoit si grande qu'elle me deffendoit autant l'entrée comme les Archers. En fin je me trouvay dans cette longue galerie de Bourbon [1] qui jette sur la riviere, où il se falut arrester.

Il y avoit là force Courtisans qui desiroient sçavoir ce que je portois, et comme ils voyoient ces papiers bien pliez en long ainsi que pourroit estre du linge, il y en avoit de si ignorans qu'ils me venoient demander : le Roy va t'il souper ? sont ce là des serviettes que tu portes ? Je leur respondy que c'estoient des vers pour le balet ; alors un qui faisoit l'entendu s'en vint dire : Ce sont des placards, et a toutes les fois que je passois et repassois pour chercher quelque place a me mettre, il y en avoit un autre qui disoit niaisement et pensant dire un bon mot. Ce

---

1. Sur la galerie et la salle du Petit Bourbon qui occupaient en partie l'emplacement actuel de la colonnade du Louvre, et où devait jouer la troupe de Molière, voir FOURNEL, *Contemporains de Molière.*

sont des papiers, voila des papiers : ces paroles estoient accompagnées d'un mespris qui me fit cognoistre que quelque chose de bien fait que pûssent voir ces brutaux, ils prenoient tout pour des rogatons [1], et que les sciences leur estoient si fort en horreur qu'ils avoient mal au cœur quand ils voyoient seulement un papier, et en tiroient le sujet de leurs mocqueries. Mais quoy que ce soit, mes papiers me servirent bien en ce que n'y ayant là que les quatre murailles, je m'assis dessus, et je voyois beaucoup de Seigneurs debout qui enfin ne sçachans plus quelle contenance tenir, estoient contraints de s'asseoir sur leur cu comme des singes.

Après que j'eus esté là quelque temps, l'on ouvrit une porte par où l'on alloit a la salle de Bourbon. La foule estoit si grande pour y entrer que je m'imaginois que l'on nous eust mis tous en un pressoir pour en tirer la quinte essence[2]. Toutefois nous parvinsmes enfin tous entiers jusqu'a la salle du ballet où je trouvay toutes les places prises, si bien que je ne sçavois de quel costé me tourner. Je nuisois a tout le monde ; personne ne vouloit de moy ; l'un me poussoit, aussi faisoit l'autre, tellement que je croyois estre devenu balon, puisque l'on se joüoit ainsi de moy (C : s'en joüoit ainsi). Un Archer de ma cognoissance me tira de peine, et m'ayant faict mettre sus l'eschaffaut des violons en attendant le balet, me dit qu'il faudroit bien que l'on me fit place malgré que l'on en eust, lors qu'il seroit commencé. Quand j'y fus, je ne cherchay point d'autre siege que mes papiers, mes compagnons (C : papiers, compagnons) fidelles, et comme je m'estois planté [3] là, les violons vindrent. Ils tenoient chacun leur tablature [4], et n'ayant (C : n'ayans) point de pulpitre, ils crurent que j'estois là pour leur en servir. L'un osta une espingle de sa fraise [5], l'autre de son collet (C : de sa manchette), et puis ils s'en vindrent tous attacher leurs papiers a mon manteau. J'en avois dessus le dos, j'en avois dessus le bras ; ils en mirent mesme au cordon de mon chappeau, et encore cela n'eust esté rien si un plus impudent que les autres ne fust point venu pour m'en mettre aussi au devant. Je luy dis que je ne le souffrirois pas, et que cela m'incommoderoit, mais il m'adoucit [6], me representant qu'en ce lieu là il se faloit

---

1. *Un porteur de rogatons.* OUDIN, p. 484 : idiotisme, un homme qui porte des vers ou autres pièces pour avoir un present. — Au sens de : restes de viandes, LITTRÉ ne donne pas d'exemples avant HAMILTON.

2. *Quinte essence.* LITTRÉ : Communément, le produit de la distillation ; mais on a aussi donné ce nom aux « composés de sucs huileux ou résineux » (FOURCROY, *Connaissances chimiques*).

3. *Se planter au milieu du chemin.* OUDIN, p. 430 : idiotisme, se poser, se tenir droit.

4. *Tablature.* HUGUET, p. 380 : Arrangement de plusieurs lettres ou notes de musique sur des lignes pour marquer le chant a ceux qui jouent des instruments. (ACAD.)

5. *Fraise.* FURETIÈRE : Ornement de toile qu'on mettoit autrefois au col en guise de collet, laquelle avoit trois ou quatre rangs et estoit plissée, empesée, et gauderonnée. Les Espagnols ont encore retenu la mode des fraises.

6. *Adoucir.* FURETIÈRE : Appaiser, rendre plus traitable.

aider les uns les autres. J'avois si peur qu'on ne me chassast ou qu'on ne me battist, que je fus patient jusques a ce point que de luy dire qu'il m'attachast donc sa tablature où il voudroit. Il me la vint mettre a la bouche pour l'y pendre, et je serray bien fort les dents et les levres pour retenir ce que l'on me donnoit, comme un barbet qui sert et qui rapporte tout ce que l'on luy jette. Les violons s'accordoient desja a l'entour de moy quand Geropole m'appercevant se souvint que j'estois un des Poëtes du balet, et m'appella pour aller distribuer mes vers de mesme que les autres. Hé, Monsieur, luy dy je, comment voulez vous que j'aille a vous? vous voyez comme je suis fait. Je suis tout entouré de Musique. En ouvrant la bouche pour dire ces paroles, le papier tomba, ce qui fit bien rire Geropole ; et pour avoir plus de plaisir, il me repartit : Ne laissez pas de venir : despeschez vous : la Reyne vous demande : Elle veut voir les vers que vous avez faits pour elle. Je fus si pressé de partir, des que j'eus ouy cecy, que sans songer que j'avois plus d'affiches alentour de moy que le coin d'une ruë, et sans prendre le soin de les destacher, je commençay de descendre legerement de l'eschaffaut. Alors vous eussiez veu tous les violons tascher d'atteindre a moy, l'un avecque la main, l'autre avec le bout du manche de sa basse [1], et la pluspart avec leur archet, afin de r'avoir leur musique. Pour vous representer leurs diverses postures, imaginez vous de voir ces preneurs de lune [2] qui sont en l'Almanach de l'année passée, où les uns taschent de l'attraper avec des eschelles qui s'allongent et s'accourcissent comme l'on veut ; et les autres avec des crochets, des tenailles et des pincettes. Les disciples de Bocan [3] reprirent donc toute leur tablature moitié deschirée, et sous l'auspice de Geropole, je m'en allay offrir mes vers a la Reyne, et puis j'en jettay parmy la salle. Je croy que ceux qui estoient payez pour en faire, me virent d'un tresmauvais œil, mais ils ne pouvoient pas craindre que l'on leur ostast leur pension pour me la bailler, car je n'estois pas assez bien vestu pour faire croire qu'il y eust quelque bonne partie [4] en moy.

Je ne m'amuseray point a vous descrire les entrées du balet [5]. Je vous diray seulement que je vy là une image des merveilles que j'avois pris tant de plaisir a lire dedans les Romans. Je vy marcher des rochers, je vy le Ciel, le Soleil, et tous les Astres paroistre dans une salle, et des chariots aller par l'air : J'ouy des musiques aussi douces que celles des

---

1. *Basse.* Manque dans FURETIÈRE. Violoncelle. « Il vous faudra trois voix qui seront accompagnées d'une basse de viole... » (MOLIÈRE, *Le Bourgeois Gentilhomme*, II, XV.)

2. La description de Sorel est exacte, et l'on peut voir ces gravures populaires des Preneurs de Lune reproduites par LAIGNET, *Recueil des plus illustres proverbes*, 1663.

3. Jacques Cordier, sire de Bocan, célèbre musicien et maître à danser.

4. *Partie.* HUGUET, p. 279 : Se dit figurément des bonnes qualitez naturelles ou acquises. « Il a toutes les parties d'un grand capitaine ». (ACAD.)

5. Sur l'organisation et le luxe des ballets, voir FOURNEL, *Les Contemporains de Molière.*

champs Elysées, et en effet je croyois qu'Urgande [1] la Descogneuë eust ramené ses enchantemens au monde : Ce fut là aussi le seul bien qui m'avint pour avoir veillé les nuicts en faisant mes vers, car de profit ny d'honneur, il n'en faut point esperer par un tel moyen. Toutesfois j'eus encores mes Livres en la teste, et m'imaginay que si je dediois a quelque Seigneur une certaine histoire que j'avois fait mettre depuis peu sous la presse, cela serviroit a mon avancement. Entre tous ceux de la Cour j'en choisi un duquel a mon avis je pouvois beaucoup esperer de faveur, et m'acquis la cognoissance d'un gentilhomme qui le gouvernoit [2]. J'esperay de luy toute sorte d'assistance, et luy contay en bref les services que j'estois capable de rendre a Philemon [3] qui estoit le Seigneur que je desirois cognoistre. Je luy disais que je joüois du luth, et que je sçavois des chansons nompareilles, qu'outre cela je faisois des contes les plus gays du monde, et que j'estois capable de faire rire Heraclite : aussi voyoit il bien des preuves de tout cecy, mais cela ne fit que luy oster l'envie de me faire voir Philemon (C : a Philemon). Il croyoit que si j'eusse possedé son oreille [4], il n'eust plus esté rien aupres de luy. Des qualitez comme les miennes estoient bien a la verité a soupçonner. Tant y a qu'au lieu de me faire parler a ce Seigneur, un matin que j'attendois a sa porte l'occasion de luy offrir mon Livre, il vint me dire que je le luy donnasse ; qu'il le luy feroit trouver agreable (C : il me le vint demander, me disant qu'il le feroit trouver agreable a Philemon), et a quelques autres qui estoient aupres de luy, et qu'apres cela il me viendroit requerir pour le saluer. Moi qui estois sans malice et qui ignorois les tromperies de la Cour, je luy baillay librement mon Livre, et il le porta en la chambre de Philemon, où je ne sçay ce qu'il en fit, car je n'ay jamais parlé a personne qui y fut alors (C : lors) avecque luy. Peu de temps apres Philemon estant sorty avecque beaucoup de suitte, il sortit aussi, mais tout le dernier, et me vint dire qu'il n'y avoit pas moyen que je saluasse ce Seigneur pour ce jour là, que c'estoit assez qu'il avoit (C : puisqu'il avoit) receu le present de mon Livre, que je n'en eusse pas esté de mieux quand je luy eusse (C : quand je l'eusse) donné moy mesme, et qu'il l'eust receu de mes mains, tournant la teste d'un autre costé (C : d'un costé) pour parler a quelqu'autre, sans prendre garde seulement a moy. Le lendemain je l'allay encore importuner de me mener chez Philemon, mais point de nouvelles. J'allay bien avec luy jusqu'a la porte, mais comme nous y fusmes, il me dit, Que gagnerez vous icy, vous ne ferez que vous mor-

---

1. Personnage du roman de l'*Amadis*.
2. *Gouverner une personne*. OUDIN, p. 253 : idiotisme, estre fort familier aupres de quelqu'un, y avoir du pouvoir ou de la faveur.
3. Philémon est probablement Charles de Marcilly, comte de Cypière, écuyer du roi, qui avait l'habitude de tricher au jeu et de ne pas payer ses dettes, suivant l'*Inventaire des livres de Maître Guillaume* et les *Mémoires* de Bassompierre. Il signa de son nom un roman de Sorel, *Le Palais d'Angelie*, 1622, in-8, et Sorel se plaint encore de cette escroquerie dans son *Chemin de la Fortune*, p. 266 (Cf. Roy, Sorel, p. 54).
4. *Avoir l'oreille d'un Prince*. OUDIN, p. 381 : idiotisme, estre escouté familierement de luy.

fondre les pieds. Ayant ouy ces mots qui me tesmoignoient le peu de volonté qu'il avoit de me faire saluer Philemon, si tost qu'il eust le dos tourné, j'escampay [1] sans luy dire adieu.

Outre que j'avois desja pensé qu'il craignoit que je luy nuisisse si je cognoissois Philemon, que pouvois je penser qui l'eust empesché de me mener a luy pour luy donner mon Livre, sinon qu'il avoit tres mauvaise opinion de la courtoisie et de l'esprit de ce Seigneur; il luy faisoit bien du tort, car il me donnoit sujet de croire que s'il ne me presentcit a luy, c'estoit qu'il avoit peur que je ne cognusse qu'il n'avoit pas l'esprit de dire trois mots de suitte pour me remercier, et que possible ne sçavoit il pas lire, et n'eust non plus entendu ce que je luy disois dans mon Epistre, que si c'eust esté du langage des Indes. Je ne veux pas dire pourtant qu'il fust si ignorant que cela; que sert il d'en parler, l'on sçait bien si cela est ou non : Et puis ma foy c'est un grand vice que la mesdisance, comme dit tres bien Plutarque en ses Opuscules. En m'en retournant je donnay au Diable et le Livre et le Seigneur, et protestay de ne faire plus de telles sottises que d'aller dedier des Livres a des stupides qui vous croyent beaucoup obliger lors qu'ils les reçoivent seulement, et ne vous voient que le moins qu'ils peuvent, craignant que vous ne les importuniez de quelque chose.

Je m'addressay encore a un Gentilhomme de la cognoissance de Philemon, a qui je me plaignis de mon infortune. Je luy dy que je ne desirois point que l'on me fist quelque present, et que je n'estois pas si mercenaire ; mais que (C : si mercenaire ; que) je demandois seulement que l'on me fist bon visage [2], et que l'on s'employast a obtenir pour moy une pension du Roy, et qu'encore que je fusse jeune, j'avois des desseins si salutaires a l'Estat, que je meritois bien qu'on me recognust [3]. Comment, me respondit il, sçavez vous si peu les affaires du monde que vous esperiez une pension ? J'ay despensé plus de trois cents (C : cens) mille livres au service du Roy, et si je n'ay pas un sou de luy. Je ne me pûs tenir de rire de ce discours, car jamais cettuy cy n'avoit rendu aucun service a sa Majesté, et je ne feignis point de luy repartir ainsi : Monsieur, je ne doute point que vous n'ayez pour le moins despencé trois cents (C : cens) mille livres depuis que vous estes a la Cour, mais que ce soit en servant le Roy, c'est ce que je ne croy pas. Chacun sçait bien les despences superfluës que vous avez faictes. Voudriez vous que le Roy payast les habits somptueux dont vous changez tous les huict jours, et la despence que vos garces vous ont faicte. Les desbauches sont elles comptées au nombre des services que l'on rend a la Couronne ? Vous avez eu aussi bonne grace a me dire cecy qu'avoit un certain Suisse a se plaindre des Ministres de l'Estat. Estant venu a Paris se mettre d'une compagnie de ceux de sa nation, il fut tenté par la bonne

---

1. *Escamper*. FURETIÈRE : Verbe neutre. Prononcer l's. S'enfuir.
2. *Faire bon ou mauvais visage*. OUDIN, p. 576 : idiotisme, bon ou mauvais accueil.
3. *Reconnoître*. HUGUET, p. 332 : On dit reconnoître quelqu'un, pour dire le recompenser d'un service qu'il nous a rendu, d'une peine qu'il a prise pour nous. Il ne se dit que du superieur à l'inferieur. (ACAD.).

Environ ce temps là, ma mere m'envoya beaucoup d'argent, dont je me fis habiller d'une façon qui paroissoit infiniment. C'estoit l'Esté : je fis faire un habit tout de taffetas coulombin [1], avec les esguillettes [2], les jartieres nature, et s'en alla voir les Dames où il n'eut guere esté qu'il y gaigna la verolle dont il s'alla faire penser chez un des plus renommez Barbiers [3] de Paris. Il luy demanda beaucoup d'argent pour l'avoir guery, tellement que pour avoir cette somme, il en fit faire une ordonnance, et l'alla porter a un Secretaire d'Estat pour la signer. Je vous laisse a penser s'il se mocqua de luy, et s'il ne le renvoya pas avec injures, mais il persista en sa demande, et dit que c'estoit la raison que le Roy payast son Barbier, puisqu'il avoit gagné la verolle a son service. Il vouloit que l'on l'en recompensast aussi bien que des playes qu'il eust receuës en un combat ; et croyant que l'on luy fist une injustice, il ne voulut plus servir le Roy. Vous estes a ce que je voy de son humeur, et n'avez pas moins de sujet de vous mescontenter.

Je disois cela avec une façon si libre et si gaye, que celuy a qui je parlois ne s'en pût offencer (C : offenser) ouvertement, et fut forcé de tourner tout en raillerie. Il ne laissa pas d'avoir son faict, et pour moy je protestay des lors de ne plus rien celer a ces barbares. Voyant tous mes espoirs perdus, et me representant la honte que ce m'estoit de voir qu'il y eust dedans mon Livre une Epistre avantageuse pour Philemon duquel j'avois eu si peu d'accueil et a qui je n'avois jamais parlé, j'allay chez le Libraire pour faire changer toutes les premieres fueilles. Mon courage est trop grand pour souffrir aucun affront, et fust ce un Prince qui descendit de l'Estoille poussiniere [4], je m'en ressentirois. Neantmoins y ayant un peu songé, je permis que l'on vendist le Livre comme il estoit, me representant que le peuple sçachant le peu d'accueil que l'on m'avoit faict, en seroit davantage irrité contre Philemon, et croyroit que toutes les loüanges que je luy avois données n'estoient que des mocqueries.

Depuis cela je ne voulus plus escrire que (C : je me deliberay de n'escrire plus que) pour moy, sans vouloir aller gagner (C : sans aller gagner) du rheume a attendre les Seigneurs a leurs portes et la fortune me voulant gratifier environ ce temps là, ma mere m'envoya

4. B : coulombin, avec la petite oye bleuë. Je me mis

---

1. *Coulombin.* FURETIÈRE : Espece de couleur qui est de violet lavé, du gris de lin entre le rouge et le violet.

2. *Aiguillette.* HUGUET, p. 7 : Cordon ou tissu ferré par les deux bouts qui servent à attacher quelque chose à une autre. On attache le haut de chausse avec une aiguillette. (FURETIÈRE.)

3. *Barbier.* FURETIÈRE : Il y a des Chirurgiens barbiers, d'autres etuvistes, d'autres perruquiers.

4. *Poussiniere.* FURETIÈRE : Ce mot ne se dit que de l'etoile poussiniere. C'est le nom que le peuple donne à la constellation des Pleyades.

et le bas de soye de couleur bleuë. Je me mis a une pension plus basse que celle où j'avois tousjours esté, et l'argent que j'espargnois en cela fut depuis employé a doubler mon manteau d'un autre taffetas bleu. Car voyez les belles coustumes que la sottise a introduittes, et que le peuple s'esbat a suivre : l'homme qui n'a qu'un manteau de taffetas simple est moins estimé que celuy qui en a un de deux taffetas : et l'on fait encore moins d'estat [536] de vous, si vous en portez un de serge doublé seulement de quelque estoffe de soye. Entre les femmes il y a bien d'autres niveteries [1] : j'entends entre les Bourgeoises. Celles qui ont les cheveux tirez, ou la chaisne sur la robbe, sont estimées davantage que les autres qui ne sont pas ainsi parées.

Quand je pense a la vanité des hommes, je ne me sçaurois trop esmerveiller, comment leur esprit qui sans doute est capable de grandes choses, s'avilise tant que de s'amuser aux plus abjectes de la terre. Mille coquins qui passoient par la ruë se retournoient pour me regarder, et moy qui ay ce bienfait des Cieux de pouvoir lire dans les pensées, je cognoissois que quelques uns se donnoient de la presomption, par ce que leur [537] habit estoit paraventure plus que le mien, et que quelques autres moins braves estoient au contraire envieux de ce que je portois.

Ainsi il ne s'escouloit point de jour que je ne passasse cinq ou six fois pardevant la porte de ma Diane, afin de luy jetter des œillades qui luy fissent cognoistre l'extreme affection que j'avois pour elle. Mais cela ne servoit

17. B : s'avilit — 18. C : abjectes considerations de — 22. B : leur habit valoit — 24. B : Alors il ne s'escouloit

---

1. *Niveterie*. Les Dictionnaires ne donnent pas ce mot. La Curne de Sainte-Palaye cite les Nivelleries, niaiseries dignes de Jean de Nivelle.

de rien, car estant pourveuë d'une infinité d'apas, il y en avoit bien d'autres que moy qui la regardoient, et je croy qu'elle ne se pouvoit pas figurer que je fusse plus amoureux d'elle que les autres. Je me resolus de luy escrire une lettre pour luy manifester ma passion. Je la fis donc, mais en termes si honestes que l'humeur la plus austere n'eust pas pû s'en offen[538]cer. Vous sçavez de quelle sorte on procede en ces matieres là : Voila pourquoy je ne vous diray rien de ce poulet. Qu'il vous suffise que je fis aussi plusieurs vers pour luy faire donner avec. Il me souvient qu'il y avoit un Sonnet sur son jeune sein que j'avois veu croistre petit a petit, depuis que j'estois devenu amoureux d'elle. Puisque je l'ay encore en mon souvenir, il faut que je vous le dise, non pas pour monstrer que je fay bien des vers, car si je vous le voulois tesmoigner, je vous reciterois une meilleure piece. Le voicy :

Je vois s'augmenter chaque jour
En leur petite enflure ronde,
Ces jeunes tetons que le Monde
A pris pour le throsne d'Amour

Mon desir aymant leur sejour
[539] Plus que le Ciel, la Terre et l'Onde,
Accroist son aisle vagabonde
A (mesure) que croist leur (tour).

Dieux ! faites qu'il en soit le maistre,
Si comm'eux vous le voyez estre
En parfaite maturité,

5. C : luy descouvrir — 7. B : austere du monde — 14. B : le die — 16-17. B : une meilleure piece ; c'est seulement pour ne poiut passer sous silence cette petite particularité. Le voicy : — 22. B : aimant — 24. C : Accroist sa flame — 25. A : A mesme que croist leur retour. B : A mesure que croist leur tour. — 26. B : faictes — 28. B : parfaicte

Et permettez moy qu'a mon aise
Sans blasme de temerité
Un jour je les touche et les baise.

Cela estoit un peu trop folastre, me dira on, pour envoyer a une jeune fille de bon lieu, mais je sçavois bien qu'elle n'estoit pas pour s'en offencer, et puis les autres pieces n'estoient pas si licentieuses. J'usay d'un artifice bien gentil, pour luy faire tenir le tout. Sçachant que son Pere estoit allé aux champs, et qu'elle estoit toute seule au logis, avec une servante, car sa mere estoit morte, j'en[540]voyay le laquais d'un mien amy, avec le petit paquet de papiers a la main, luy demander si son Pere n'estoit point a la maison. Ayant respondu que non, il luy presenta ce qu'il portoit, et la pria de le luy donner des qu'il seroit de retour, et luy dit que c'estoit pour une affaire de son maistre dont il avoit cognoissance, car son Pere estoit Advocat; le papier baillé, il esquiva vistement, et Diane n'en soupçonna rien, car c'est la coustume des laquais de courir. D'autant qu'elle sçavoit que son Pere ne reviendroit pas si tost, elle eut la curiosité tout comme j'avois esperance, d'ouvrir ce papier, qui estoit trop bien plié pour estre de pratique [1], ainsi que j'ay sceu : depuis ayant veu que tout s'adressoit a elle, elle pensa que cela venoit de la [541] part du maistre du laquais, qui venoit quelquesfois l'entretenir.

Sitost qu'elle le vit, elle luy dit par une gentille ruse,

4. C : me dira t' on — 7. B : licencieuses — 20-21. C : la curiosité d'ouvrir — 22-23. B : pratique. Ainsi que j'ay sceu depuis, C : pratique, et par ce moyen ce que j'avois esperé fut accomply. Ainsi que j'ay sceu depuis, — 26. B : vid

1. *Pratique*. HUGUET, p. 306 : Se dit des sacs et papiers qui sont dans l'estude d'un procureur, des minutes des notaires. (FURETIÈRE.)

Monsieur, vous avez un laquais qui n'execute guere bien les messages que vous luy donnez, je m'asseure que vous luy aviez baillé tout ensemble deux papiers, l'un pour porter a vostre Maistresse, et l'autre pour apporter a mon Pere. Celuy qu'il falloit presenter a cette Dame, il l'a apporté ceans, j'ay peur qu'il ne luy aye esté offrir en contreschange celuy dont vous desiriez que mon Pere eust la communication. Ce jeune homme ne sçachant ce qu'elle vouloit dire, crût qu'elle avoit envie de luy donner quelque cassade [1], et nia surtout d'avoir mis des lettres entre les mains de son laquais, pour faire tenir [542] a une Maistresse. Diane luy ayant monstré là dessus ce qu'elle avoit receu, et luy ayant conté la façon avec laquelle son laquais le luy avoit baillé, il jugea que cela venoit de la part de quelqu'un qui estoit secrettement amoureux d'elle, et voyant qu'elle croyoit fermement que tout venoit de luy, parce qu'elle luy plaisoit assez pour souhaitter sa bienveillance, s'informa premierement d'elle, si la lettre et les vers luy estoient agreables, puis ayant cognu qu'elle n'y trouvoit rien qui ne luy causast quelque espece de contentement, il luy dit, qu'il ne luy pouvoit celer que c'estoit luy, qui les luy avoit envoyez; d'autant qu'il falloit qu'elle le sceust necessairement, pour cognoistre quel estoit le desir qu'il avoit de la ser-[543]vir. Mesme il eut bien l'esprit assez bon pour luy asseurer qu'afin qu'elle ne fist point de refus pour recevoir ce present, il avoit trouvé l'invention de luy faire dire par son laquais que les papiers estoient de consequence, et concernoient une affaire que son Pere manioit

7. C : dont vous desirez — 9. C : ne sçachant pas — 18. B : il s'informa — 22. B : pouvoit plus celer — 23. B : dautant

1. *Donner une cassade*. OUDIN, p. 74 : idiotisme, joüer d'un tour.

pour luy. Mais bien qu'elle creust cela, elle ne laissa pas de persister tousjours a luy dire comme auparavant, que son laquais s'estoit trompé, et qu'il avoit charge sans doute de porter le paquet a une autre fille qu'elle. Depuis il sceut de ce valet la commission que je luy avois donnée, et continua neantmoins a persuader de telle sorte a Diane qu'il avoit composé les vers a son sujet, qu'elle fut forcée d'avoüer qu'elle adjoustoit de la croyance a son dire, et parce [544] que les beaux esprits luy plaisoient beaucoup, s'imaginant que celuy là l'estoit, elle commença de le cherir par dessus tous ses autres Amants.

J'avois fait encore un bon nombre de vers pour elle, et rencontrant dans la ruë sa servante, comme (on) ne voyoit goute[1], je luy dy, ma mie, donnez ceste chanson a Madamoiselle Diane, je la luy promis l'autre jour, recommandez moy bien a ses bonnes graces. La servante ne fit point de difficulté de prendre le papier, ny de le porter a Diane, qui ne pouvoit quasi croire qu'il vint de la part d'où elle pensoit que fussent venus les premiers, parce que l'Autheur qui avoit parlé a elle le jour precedent, le luy eut bien pû bailler luy mesme sans se servir de finesse. [545] Pour luy faire cognoistre que les vers venoient de moy, le lendemain comme elle estoit sur sa porte apres soupé, je chantay un peu haut en passant une des stances que je luy avois envoyé; elle qui avoit bonne memoire, se souvint bien où elle avoit veu la pareille, et jetta incontinent les yeux sur moy:

7. C : pour son sujet — 10. B : que celuy là en avoit un tres beau, elle — 11. C : tous ses Amans. — 13. A B C : comme il ne — 14. B : mamie — 14. B : cette — 15. C : Mademoiselle — 25. B : envoyées — 26. C : se souvint où — 26-27. B : elle l'avoit veuë, et jetta

---

1. *Ne voir goutte*. OUDIN, p. 253 : idiotisme, ne point voir.

Ce ne fut pas assez, je luy escrivis encore une lettre, que je luy fis tenir finement, je la fis entrer dedans un coffre qui estoit au banc qu'elle avoit a S. Severin [1], et le lendemain, qui estoit dimanche, comme elle l'ouvroit pour y prendre une bougie, et un certain livre de devotion qu'elle y enfermoit, elle l'y treuva. Ceste lettre contenoit des asseurances extremes d'affection, et que si elle avoit en[546]vie de cognoistre qui c'estoit, qui luy escrivoit, elle n'avoit qu'a prendre garde a celuy qui doresnavant se mettroit a l'Eglise a l'opposite d'elle, et avoit un habit de verd naissant [2]; j'en avois fait faire un de cette couleur là tout expres, et parce que des le matin a la Messe elle avoit trouvé mon poulet, elle eut le moyen de le lire auparavant que de venir a Vespres. Voyla pourquoy quand elle y fut, elle me pût bien recognoistre pour son Amant : car je m'estois mis proche de son banc des le commencement du Sermon, tant j'avois peur de manquer a mon entreprise, a faute d'y trouver place; je remüois mes yeux languissamment, et par compas [3], comme un Ingenieux feroit tourner ses machines, et ma petite [547] meurtriere avoit tant d'asseurance, quoy qu'elle eust blessé mon ame, qu'elle me regardoit fixement, et par aventure avec moins de honte que je ne la regardois. A cause que son siege estoit bas, et que les hommes estoient au devant d'elle, durant presque tout le

3. C : Saint Severin — 6. B : trouva — 6. B ; Cette — 10-11. B : et auroit un habit — 11. B : faict — 14. B : Voila — 19. B : les yeux — 23. B : paravanture — 24-25. B : et que des hommes estoient au devant C : et qu'il y avoit des hommes au devant

1. C'est dans la même église du quartier latin que Furetière placera les meilleures scènes du *Roman Bourgeois*.

2. *Verd naissant*, vert clair. FURETIÈRE : Le verd naissant des arbres...

3. *Compas*. FURETIÈRE : On dit figurément faire les choses avec regle et compas pour dire avec grande precaution et exactitude.

service, elle se tint debout afin que je la visse mieux ; je ne sçay si je doy appeller cela cruauté, ou bien douceur, car d'un costé elle m'obligeoit, veu que je ne cherissois rien tant que sa veuë, mais d'un autre aussi elle me faisoit un grand tort, puisque chacun de ses regards m'estoit un traict vivement decoché ; quand je fus rentré chez moy, j'en ressentis bien les blessures.

A quelques jours de là, je la rencontray dans une ruë fort lar[548]ge, elle alloit d'un costé, et moy d'un autre, et tous deux fort proche des maisons. Neantmoins comme attirez par un secret aymant, petit a petit, nous nous avançasmes si bien, que quand elle passa par devant moy, il n'y avoit plus que le ruisseau entre nous, et qui plus est, nos testes se touchoient presque, tant elles s'inclinoient par le languissement de nostre ame : Car cette belle avoit desja de l'affection pour moy. Toutefois je n'osois point l'accoster si quelqu'un ne me faisoit acquerir sa cognoissance. La fortune me favorisa en cecy tres avantageusement : car un cousin de ceste belle Diane que j'avois frequenté au College, vint demeurer chez elle en ce temps là ; je l'aborday un jour, et par maniere d'entretien [549] luy ayant recité mes vers, il me dit que sa Cousine luy en avoit monstré par excellence de tous de mesme. Cognoissant la bienveillance que ce jeune homme cy avoit pour moy, je me deliberay de ne luy rien cacher, et luy ayant apris mon amour, le priay de faire cognoistre a Diane l'Autheur des pieces qu'elle avoit entre ses mains. Il n'y faillit pas, et par un excez de bonne volonté, luy dit de moy tout le bien que l'on peut

6. B : quand je me fus retiré — 7. C : des blessures — 9. C : de l'autre — 10. B : proches C : proche — 11. B : aimant — 16. B : desja quelque affection — 17. B : n'osois pas — 19. B : cette — 23-24. B : de tous pareils. — 26. B : appris — 27. B : le vray Autheur

dire du plus brave personnage de la terre, n'oubliant pas a luy conter comme j'estois issu d'une race des plus nobles; celuy qui s'estoit attribué mes ouvrages recogneu pour un lourdaut, perdit son credit entierement et Diane ne demandoit pas mieux que je l'abordasse, mais elle avoit un Pere re[550]vesche qui ne souffroit guere patiemment de la voir parler a des personnes qui ne fussent point de son ancienne cognoissance, la treuvant d'une humeur fort aisée a suborner. Notre entreveuë ne pouvoit donc pas estre moyennée si tost.

En attendant je la courtisois des yeux, et ne manquois pas a me trouver a l'Eglise, toutes les fois qu'elle y estoit. Un jour j'y allay a un salut avec un gentilhomme de mes amys, comme elle n'y estoit pas encore venuë. Je n'avois fait que marcher toute l'apresdinée, et me voulant reposer, m'avisay de m'asseoir sur une planche qui estoit attachée au devant de son banc ; sur mon Dieu je parlois d'elle, et d'une Sœur qu'elle avoit qui estoit desjà mariée, lors que [551] je les vis arriver toutes deux. Afin que celuy qui estoit avec moy, ne cognust point mon amour, je taschay de chasser mon emotion, en luy tenant quelque discours ; je parlois un peu haut a la Courtisanne, en riant quelquefois, et luy tout de mesme, sans songer que j'importunois possible ma Maistresse et sa sœur. Nous nous levasmes pour quelque temps, continuant tousjours nostre entretien, mais aussi tost elles sortirent de leur banc, et se vindrent mettre a nostre place. Moy qui suis soupçonneux au possible en ces affaires là, je crûs qu'infailliblement elles faisoient cecy pour me faire desloger,

2. B : yssu — 3. C : estant recognu — 8. B : trouvant — 10. B : donc estre — 14. B : elle n'estoit — 15. B : que me promener toute — 16. B : je m'avisay — 21. C : de cacher — 21. B : emotion, luy tenant

et me contraindre d'aller m'asseoir plus loing, afin de n'estre plus importunées (de) mes discours. Incontinent je m'esloignay [552] pour monstrer que je les reverois tant, que j'estois bien marry de leur deplaire. Neantmoins je vous confesse que j'estois infiniment en courroux : car le mespris qu'il me sembloit que Diane avoit fait paroistre envers moy, en me deplaçant, m'estoit infiniment sensible, et mesme en l'excèz de ma passion je vins jusques a dire, qu'elle n'avoit que faire d'estre si glorieuse, que j'estois pour le moins autant qu'elle, et que ce luy estoit un bon heur de me posseder, moy qui devois jetter les yeux sur des filles de plus grande maison qu'elle.

Toute la nuit, je ne fis que revasser là dessus, et n'eus point de repos jusques a tant que j'eusse parlé au cousin de Diane, a qui je me plaignis de l'injure qui m'avoit esté faite, ayant presque la [553] larme aux yeux ; a l'heure il se prit a rire si fort qu'il redoubla mon ennui, me faisant croire qu'il se mocquoit de moy : mais voicy comme il m'apaisa : Mon cher amy, dit il en m'embrassant, vous avez tort d'estre si soupçonneux, que de vous imaginer que Diane vous ayt mesprisé, commettant une incivilité esloignée de son naturel. Mon Dieu ! vous ririez trop si vous connoissiez la cause de vostre avanture ; je me souviens qu'hier au soir estant de retour du salut, Diane se plaignit a la servante, de ce qu'il y avoit eu quelque gueux qui avoit deslaché la croupiere [1] dedans son banc.

2. A : en B : de — 6. C : qui me sembloit — 8-9. B : jusqu'a dire — 13. B : nuict — 16. B : faicte — 16. B : les larmes aux yeux. A l'heure — 22. C : de son naturel ; vous ririez — 23. B : si vous sçaviez — 24. C : que hier — 26. C : qui avoit fait de l'ordure dedans

1. *Croupiere*. FURSTIÈRE : Longe de cuir qui passe au dessous de la queue du cheval, qui s'attache à la selle pour la tenir en estat.

Ce fut cela qui l'en fit sortir, mais la poudre de Cypre[1] dont vous estiez couvert, vous empescha de sentir une si mauvaise odeur. [554] Ceste nouvelle me contenta tout a fait, et j'eus pourtant la curiosité d'aller en l'Eglise voir si l'on ne me donnoit pas une baste[2]. Je trouvay encore l'ordure dans le banc, que l'on n'avoit pas nettoyé, et la veuë de ceste infection me plût davantage que n'a jamais fait celle des plus belles fleurs, a cause que par ce moyen j'estois delivré d'une extreme peine. Lors que Diane sceust mon soupçon, je pense qu'elle ne pust pas se garder de rire; mais neantmoins tout se tournoit a mon avantage, d'autant que par là elle pouvoit appercevoir le soucy que j'avois, de me conserver ses bonnes graces.

L'on dit ordinairement que le prix des choses n'est accru, que par la difficulté que l'on rencon[555]tre a les avoir, et que l'on mesprise ce qui se peut acquerir facilement. Je recognus ceste verité, alors mieux qu'en pas une occasion. Quand j'avois trouvé des obstacles a gaigner la familiarité de Diane, je l'avois ardemment aymée. A ceste heure là, parce que son cousin me promettoit de me mener en son logis, lors que son Pere n'y seroit pas, et de me faire non seulement parler a elle, mais encore de la persuader de telle façon que j'en obtiendrois beaucoup de protestations de fidelité, je sentois que ma passion s'affoiblissoit petit a petit. Le principal subjet estoit, que je considerois qu'il ne falloit pas m'attendre de remporter de ceste fille là quelques signalées faveurs, si je

5. B : ne me donnoit point — 7-8. C : que n'eust faict — 10. B : sceut — 10-11. B : ne pust se garder — 15-16. C : par la difficulté, que l'on mesprise — 23-24. B : beaucoup de bienveillance, je sentois

1. *Poudre de Cypre.* FURETIÈRE : Se fait de mousse de chesne, de farine de feves.

2. *Une baste.* OUDIN, p. 32 : idiotisme, un tour, une supércherie.

ne l'espousois : or j'avois le courage trop [556] haut, pour m'abaisser tant, que de prendre a femme la fille d'un Advocat, et si sçachant bien que tout hommé de bon jugement m'avoüeroit que celuy là est tres heureux, qui peut eviter de si fascheuses chaisnes que celles du mariage, je l'avois entierement en horreur.

3. B : d'un simple Advocat — 3. C : et sçachant mesme que — 6. C : je les avois

6. B : entierement en horreur. Neantmoins je ne voulus pas qu'il fust dit que j'eusse aimé une fille sans avoir jamais parlé a elle, et allant visiter le cousin de Diane, j'eus le moyen de l'aborder (C : d'aborder ceste belle fille) : Elle me donna tant de preuves de son gentil esprit que je repris mes premieres passions et ne cherchay depuis que les occasions de la voir a sa porte, a l'Eglise et a la pourmenade. Elle me faisoit fort bon visage, sçachant de quelle maison j'estois ; et toutes les fois que j'allois chez elle, elle quittoit toute autre occupation pour mon entretien. Mais il avint que vers la fin de l'Esté ses faveurs finirent tout a coup ; et quand j'allois chez elle la demander, elle faisoit tousjours dire qu'elle n'y estoit pas. Quelque chose qu'elle pust faire, je la vy pourtant, et de discours en discours, luy ayant ouy parler a l'avantage d'un certain homme que je cognoissois, appellé Melibée [1], je me doutay bien qu'elle avoit quelque inclination pour luy. C'estoit un joüeur de luth qui avoit pension du Roy, et qui mettant dessus soy tout ce qu'il pouvoit gagner, estoit tousjours des plus braves. Il estoit tousjours a cheval, et moy je n'estois qu'a pied, ce qui avoit gagné le cœur de la volage Diane.

J'appris d'un de mes amis qui le cognoissoit, la familiarité qu'il avoit avec elle. J'en eus beaucoup de regret pour son bien particulier, car Melibée ne la pouvoit rechercher a bonne intention, et si j'eusse eu une parente qu'il eust recherchée de la sorte, je ne l'eusse pas souffert. L'on sçait bien que des gens libertins comme luy ne courtisent point les filles pour les espouser ; et c'est une chose certaine que les bouffons, les Poëtes et les Musiciens que je range sous une mesme categorie, ne s'avancent point a la Cour que (C : guere a la Cour si ce n'est) par leurs maquerellages. Il estoit a craindre que Melibée ne taschast de gagner Diane pour la prostituer a quelque jeune Seigneur qui luy servist d'appuy, et il y avoit beaucoup d'apparence que cela fust. Je m'estonnay de l'erreur de Diane, de me mespriser pour un tel homme qui n'avoit rien de recommandable sinon qu'il joüoit du luth, encore n'estoit il pas des premiers du mestier ; et moy qui n'en faisois pas profession, j'en joüois aussi bien

1. Melibée est la caricature du spirituel abbé de Boisrobert, qui a collaboré avec Sorel pour le *Ballet des Bacchanales* (1623), et qui venait de partir pour l'Angleterre (en 1625). TALLEMANT raconte longuement (t. II, p. 384) comment il escroquait au roi et aux grands, non des instruments de musique, mais des livres pour les revendre.

que luy. Ce qui l'avoit avancé c'estoit son impudence et depuis peu il avoit fait une chose qui a la verité l'avoit enrichy, mais elle avoit esté trouvée deshonneste de tout le monde.

Il s'en alla un jour effrontement dire au Roy : Sire, je recognois bien que je ne suis pas capable de vous servir, mais j'ay un desir extreme de l'estre, et j'espere d'y parvenir si vous m'y voulez assister. Il plaira donc a vostre Majesté me faire donner de l'argent pour avoir des instrumens de Musique, afin que je puisse concerter souvent. Il n'y aura apres pas un Seigneur qui a vostre exemple ne m'en donne aussi. Le Roy par une bonté de naturel luy accorda ce qu'il luy demandoit, et aussi tost il s'en alla caymander [1] (C : caimander) chez tous les Seigneurs. A l'un il demandoit une violle, a l'autre un luth : a cettuy là une guitarre, a cettuy ci une harpe, et a quelques uns des espinettes [2]. Lors qu'il y en eust deux ou trois qui luy eurent donné, tous les autres furent contraints de luy donner aussi ; car il y eust eu pour eux une espece de honte, s'ils se fussent monstrez moins liberaux que les autres. Il n'y eut pas jusqu'a leurs valets qui donnerent (C : qui ne donnassent) des poches [3] et des mandores, comme si pour paroistre honneste homme, il eust falu garnir le cabinet de Melibée. Il n'eust pas eu assez de lieu pour mettre tous les instrumens que l'on luy bailloit (C : s'il n'eust loüé un Magazin). Pour moy s'il m'en eust demandé, j'eusse bien esté assez prodigue pour luy donner une trompe de laquais [4]. Il envoyoit son faiseur de luths chez un Seigneur qui luy avoit promis de luy en payer un. Le Seigneur le payoit plus qu'il ne valloit, ce qui alloit au profit de Melibée ; et apres cela le marchand le portoit encore a un autre, si bien qu'il s'est remarqué tel luth qu'ils firent acheter a dix Seigneurs differens. Ne voila t'il pas une merveilleuse invention, que jamais aucun esprit n'avoit trouvée, et Melibée n'est il pas le premier qui a voulu entreprendre de gueuser avec honneur. Mais ne s'obligeoit il pas aussi jusqu'au (C : jusqu'envers le) moindre de ceux qui luy avoient donné (C : luy avoient faict des presens) ; et s'ils luy eussent commandé de leur donner la Musique, ne faloit il pas qu'il leur obeyst (C : obeist) ? Toutefois

---

1. *Caymander*. FURETIÈRE : mendier.

2. *Espinette*. FURETIÈRE en donne une définition interminable : Instrument de musique qui tient le premier ou le deuxième rang entre les instrumens harmonieux. Elle est composée d'un coffre de bois le plus poreux et le plus resineux qui se peut trouver... L'Epinette joue par le moyen d'un clavier composé de quarante neuf touches. Quelques uns ont appellé l'Epinette une harpe couchée et la harpe une epinette renversée. L'Epinette a cela de bon qu'un seul homme fait toutes les parties d'un concert, ce qu'elle a de commun avec l'orgue et le luth.

3. *Poche*. FURETIÈRE : Petit violon que les maistres à danser portent dans leur poche quand ils vont montrer en ville. — Aujourd'hui, pochette.

4. *Trompe de laquais*. FURETIÈRE : Petit instrument de leton ou d'acier dont se servent les laquais pour en tirer quelque harmonie. Elle est faite de deux petites branches et d'une languette au milieu qui fait ressort et qu'on remue sans art avec les doigts. On l'appelle aussi *gronde* et *rebude*, et quelques uns *trompe de Bearn*.

il poursuivit son dessein, et amassa tant de divers instrumens que lorsqu'il les voudroit revendre comme je croy qu'il a maintenant faict, il en pourroit avoir une petite mestairie en Beausse.

Ces choses cy estoient capables de le rendre odieux a Diane, mais elle estoit charmée par de vaines apparences. Vous sçavez que la pluspart des filles aiment ceux qui parlent beaucoup, sans prendre garde s'ils parlent a propos. Melibée parloit tout des plus, et avoit acquis dans la Cour une certaine liberté que je n'avois pas encore. Je faisois l'amour avec tant de modestie que je n'osois pas mesme prendre la main de Diane pour la baiser : Mais a ce que j'appris d'un qui l'avoit veu avec elle, il n'estoit pas si respectueux. Outre cela, quand il estoit devant elle, il faisoit le passionné, et roüilloit les yeux a la teste comme ces petites figures d'horlosges que l'on fait aller par ressorts. Il luy parloit tousjours Phœbus [1] dans son transport, et luy disoit : Que je baise ces belles mains, ma belle, mais las ! quel prodigieux effect, elles sont de neige, et pourtant elles me bruslent. Si je baise ces belles roses de vos joües, ne seray je point picqué, veu que les roses ne sont point sans espines ? Il en enfiloit bien d'autres qu'il sçavoit par routine, et son humeur estoit de tesmoigner tousjours des passions extravagantes. Quand il estoit mesme devant des Princesses, il faisoit semblant d'estre touché d'admiration, et leur disoit : Ha, Madame, je perds la veuë pour avoir trop veu de belles choses et je m'en vay encore faire la perte de ma parole qui ne vous peut plus entretenir parmy mon ravissement. Il eust bien dit plus vray, s'il se fust plaint de la perte de son esprit ; aussi prenoit on tout ce qu'il disoit de la part d'où il venoit, et l'on luy souffroit des choses dont l'on se fust offencé si elles avoient esté dictes (C : dites) par un autre.

Je pense qu'il n'y avoit personne que Diane qui en fist de l'estime, encore n'estoit ce pas peu pour luy a la verité puisqu'il en estoit amoureux. Les sottises de Courtisan qu'elle luy voyoit faire, luy estoient plus agreables que ma modestie, et elle luy donnoit tous les moyens qu'elle pouvoit de parler a elle. Elle se tenoit a la porte aux heures qu'il devoit passer, et bien souvent elle ne luy refusoit point l'entrée de sa maison. Il me prit fantaisie de l'aller voir pour sçavoir comment j'estois avec elle, mais elle me fit dire qu'elle ne pouvoit voir personne ce jour là. Je m'avisay d'emprunter le laquais d'un de mes amis, car je n'en avois point, et quand j'en eusse eu, il n'eust pas esté propre a faire ce que je desirois. Je l'envoyay a Diane, comme de la part de Melibée, sçavoir s'il ne luy feroit point d'incommodité de l'aller voir. Elle luy respondit que non, mais elle eut beau attendre. Comme il fut venu me rapporter cecy, je cognus pour chose averée que Melibée la possedoit tout a fait, et qu'il falloit qu'il eust aussi gagné son cousin. Je vous proteste que j'eus pourtant des mouvemens de desdain plustost que de jalousie. Il me sembloit que Diane me quittant pour Melibée estoit assez punie de son aveuglement, et je ne me voulus point fascher d'une chose dont elle se devoit fascher elle mesme. Je me consolay en ce que de la rechercher tousjours, ce n'estoit que m'amuser en vain. Elle vouloit avoir un Courtisan, il luy falloit laisser le sien. Je pense que si elle l'eust espousé comme elle s'imaginoit, elle eust eu le loisir de s'en

---

1. *Parler Phœbus*. OUDIN, p. 394 : idiotisme, faire le beau discoureur.

repentir. Pour moy je vous asseure bien que j'eusse faict (C : fait) chanter son Epithalame par les Musiciens du Pont neuf, quand j'eusse deu en faire les vers.

En attendant pour me donner carriere [1], je pris une nuict cinq ou six de mes amis, et nous allasmes donner une serenade a Melibée avec des cliquettes [2], des tambours de biscaye [3] et des trompes de laquais. Pour moy je chantois en recit des vers crotesques où je disois que nos instrumens valoient bien les siens, et qu'ils luy eussent beaucoup servy a captiver les bonnes graces de sa Maistresse. Je dy beaucoup d'autres choses a sa honte, lesquelles je croy qu'il entendit bien, mais il n'osa paroistre. Outre cela, je luy eusse faict bailler cent coups de baston tout devant sa Maistresse. S'il en eust valu (C : S'il eust valu) la peine, il n'y avoit rien de si aisé. Mais je pensay que possible ne tarderoit il guere a estre mesprisé de Diane, et qu'elle le changeroit pour quelqu'autre, comme elle m'avoit changé pour luy. Outre les imperfections de l'esprit, il en avoit encore au corps. J'avais ouy dire autrefois a Diane, Mon Dieu que Melibée est mignon, il sent tousjours si bon. Il estoit vray, et l'on pouvoit dire qu'il sentoit bon, pour ce qu'il sentoit mauvais [4]. Il avoit une odeur capable de donner la peste aux lieux les plus temperez, et sans les coussinets de parfum qu'il mettoit sous ses aisselles, les lieux où il estoit eussent esté si fort empuantis, qu'une heure apres son depart l'on l'eust encore senty. Je n'avois qu'a attendre que les grandes chaleurs fussent revenués, et que sa forte sueur vainquist le parfum. Il ne se pouvoit qu'il n'oubliast quelquefois a manger des muscadins [5], lors qu'il baiseroit Diane, pour corriger la puanteur de ses dents, et les meilleurs propos qu'il pouvoit tenir devoient tousjours estre tres mauvais en sa bouche puisqu'il avoit l'haleine si mauvaise. Sans considerer tout cela, je pense qu'il falut que Diane l'oubliast, car son pere la maria peu apres a un autre Advocat (C : un Advocat) assez riche et assez honneste homme, aux mains duquel j'aimay mieux la voir qu'en celles de Melibée.

Alors estant assez consciencieux pour ne vouloir point troubler un mesnage, il se trouva que je n'avois plus qu'une affection fort tiede pour elle. L'Amour conserva (*p. 116, l.* 3).

---

1. *Se donner carriere.* OUDIN, p. 73 : idiotisme, prendre plaisir d'une chose, rire, gausser.

2. *Cliquette.* FURETIÈRE : Instrument fait de deux ou trois morceaux de bois que l'on met entre les doigts et qu'on bat les uns contre les autres, qui font du bruit pour peu qu'on y touche.

3. *Tambour de Biscaye.* FURETIÈRE : Petit tambour qui n'est enfoncé que par un bout en forme de sas ou de crible et qui a des sonnettes ou petites plaques de cuivre enchassées dans des fentes faites dans son corps pour faire du bruit. — Aujourd'hui, tambour de Basque.

4. Souvenir de Martial : Non bene olet qui semper bene olet...

5. *Muscadin.* FURETIÈRE : Petite tablette parfumée avec un peu de musc, qui est faite de sucre et qu'on mange pour avoir l'haleine plus douce. M. Pellisson rapporte qu'on mit en question à l'Academie s'il falloit dire *muscadin* ou *muscardin*. On decida pour *muscadin*, et Voiture fit des vers pour se moquer de ceux qui disoient autrement.

A la fin il se trouva que je n'avois plus qu'une affection fort tiede pour Diane, et si j'ose trancher le mot [1], que je n'en avois plus pour tout. L'Amour conserva pourtant l'Empire qu'il s'estoit acquis dessus moy, et me fit adorer une autre beauté, dont la recherche estoit beaucoup espineuse, encore que je l'abordasse facilement; apres celle là, j'en ay aymé beaucoup d'autres dont je ne vous parleray point, ce seroit trop [557] vous ennuyer. Qu'il vous suffise que la pluspart ont recognu mon affection par une reciproque, mais il n'y en a eu guere qui m'ayent donné des tesmoignages d'une passion vehemente en m'accordant les plus cheres faveurs. Il ne luit pas au Ciel tant d'estoilles, que de beaux yeux m'ont esclairé. Mon ame s'enflammoit au premier objet qui m'apparoissoit, et de cinquante beautez que j'avois le plus souvent dedans ma fantaisie, je ne pouvois pas discerner laquelle m'agreoit le plus; je les poursuivois toutes ensemble, et lorsque je perdois l'espoir de joüir de quelqu'une, je recevois un desplaisir sans pareil. Paravanture vous conteray je tantost quelqu'une de mes amours com[558]me il eschoira.

Depuis que je m'estois veu bien en conche [2], j'avois

3. C : plus du tout — 5. B : Beauté — 6. B : de beaucoup plus — 10. B : mais qu'il — 10. C : n'y en a guere — 19. C : recevois quelquesfois un desplaisir aussi grand que si cest amour eust esté unique. 20-22. B : de mes amours (C : affections) comme il escherra.

Fin du Cinquiesme Livre

LE SIXIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Depuis que je m'estois veu bien vestu (C : continua Francion), j'avois

---

1. *Trancher le mot.* FURETIÈRE : C'est parler hardiment et avec toute sorte de liberté, c'est dire toute sa pensée.

2. *Conche.* FURETIÈRE : Ce vieux mot signifioit la bonne ou mauvaise fortune de quelqu'un.

acquis une infinité de cognoissances, de jeunes hommes de toutes sortes de qualitez, comme de nobles, de fils de Justiciers, de fils de Financiers et de Marchands ; tous les jours nous estions ensemble a la desbauche, où je faisois tant que j'emboursois[1] plustot que de despendre. Je proposay a cinq ou six des plus grands, de faire une compagnie la plus grande que nous pourrions, et de personnes toutes braves et ennemies de la sottise, et de l'ignorance, pour converser ensemblement, et faire une infinité de gentillesses.

Mon advis leur plût tant, qu'ils mirent la main a l'œuvre, et ramasserent chacun bonne quan[559]tité de drosles qui en amenerent encore d'autres, de leur cognoissance particuliere. Nous fismes des loix qui se devoient garder inviolablement, comme de porter tous de l'honneur a un que l'on esliroit pour Chef de toute la bande, de quinze jours en quinze jours, de s'entre-secourir aux querelles, aux amours, et aux autres affaires, de mespriser les ames viles de tant de faquins qui sont dans Paris, et qui croyent estre quelque chose a cause de leurs richesses ou de leurs ridicules Offices. Tous ceux qui voulurent garder ces ordonnances là, et quelques autres de pareille estoffe, furent receus au nombre des braves et genereux, (nous nous appellions ainsi), et n'importoit pas d'estre fils de Marchand, ny de Financier, [560] pourveu que l'on blasmast le traffic[2] et les Finances. Nous ne regardions point a la race, nous ne regardions qu'au merite. Chacun fit un banquet a son

2. B : Nobles — 6. B : des plus galands — 9. B : ensemble — 21. C : a cause de leurs ridicules Offices

---

1. *Embourser*. FURETIÈRE : Mettre de l'argent en bourse, le faire tourner à son profit.
2. *Traffic*. FURETIÈRE : Commerce, négoce.

tour ; pour moy je m'exemptay d'en faire un, parce que j'avois esté l'inventeur de la Confrairie, et si ayant esté Chef le premier, j'eus apres la charge de recevoir les amendes, ausquelles on condamnoit ceux qui tomboient en quelque faute, que l'on leur avoit defendu de commettre : l'argent se devoit employer a faire des collations, mais Dieu sçait quel bon gardien j'en estois, et si je ne m'en servois pas en mes necessitez.

Mes Compagnons estoient si (pecunieux), et si prodigues, qu'ils vuidoient libiement leurs bourses, et ne songeoient pas a ce que [561] je faisois de ma recepte. J'estois le plus brave de tous les braves, et n'appartenoit qu'a moy a dire un bon mot contre les vilains, dont je suis le fléau[1] envoyé du Ciel.

Le fils d'un Marchand, ignorant et presomptueux au possible, arriva un jour dans une compagnie où j'estois ; il estoit superbement vestu d'une estoffe a qui l'on n'en voyoit guiere de pareille en France, je pense qu'il l'avoit fait faire expres en Italie; a cause de cela, il croyoit qu'il n'y avoit personne qui se deust esgaller a luy ; je remarquois qu'en marchant il envioit le haut bout, et que quand l'on le saluoit fort honnestement, il n'ostoit non plus (son) chapeau, que s'il eust eu la tigne. Comme j'ay tousjours hay de telles hu[562]meurs, je ne (pus) souffrir celle là, et dis hautement a ceux qui estoient aupres de moy, en monstrant au doigt mon sot : Mes braves, voicy la principale boutique du Sire Huistache, (j'appel-

2. B : et ayant — 9. A : pernicieux B : pecunieux — 10-11. B : ne me demandoient compte de ma recepte. — 12. B : et il — 13. B : de dire — 16. B : en une — 17-18. B : estoffe qui n'avoit point sa pareille — 23. A : chapeau B : son chappeau — 24. A : ne puis B : ne pus

---

1. De là peut-être l'épithète de Fléau des Vicieux, appliquée à Francion. Cf. *Introduction*, tome I, p. vj.

lois ainsi son Pere par l'ancien tiltre) ; Dieu me sauve, s'il n'y a mis sa plus belle estoffe a l'estallage. Veritablement il y gaignera bien, car on n'a pas besoin d'aller a sa maison pour voir sa plus riche marchandise : ceste boutique cy est errante, et la va monstrer par tout. Parlez vous de moy, de moy ? me vint il dire, avec un visage renfrogné. Messieurs, ce dis je en riant a mes compagnons, ne vous offencez vous point de ce qu'il dit ? il croit vrayement qu'il y a encore quelqu'un entre vous qui luy ressemble, et qui merite que je luy dise ce que je [563] luy ay dit. Se sentant offencé tout a fait, il me repartit, apres avoir juré par la mort, et par le sang, qu'il ne portoit pas l'espée comme moy, et que ce n'estoit pas son mestier, mais que si ; il en demeura là, n'osant passer plus outre.

Quant a moy, tournant sa fascherie en risée, je recommençay a le brocarder [1]. Certes, luy dis je, c'est une bonne finesse de s'efforcer de couvrir d'autant mieux une chose, qu'elle est plus infecte et plus puante. Neantmoins la mauvaise odeur parvient jusques a nous. Puisque vous vous efforcez de paroistre en habillemens, continuay je, c'est bien un tesmoignage que vous n'avez rien autre chose de quoy vous rendre estimable, mais pardieu, vous avez tort, car vous avez voulu aller tan- [564]tost au dessus d'un galant homme ; toutesfois sçachez que si vostre corps va au dessus du sien, son esprit ne laisse pas d'aller au dessus du vostre.

Un de mes compagnons me vint dire alors, que je le

4. B : cette — 5. B : errante, son fils la va — 5-6. B : Parlez vous de moy ? me vint il — 10. B : que l'on luy — 21-22. B : en habillemens, c'est — 23-24. B : mais ma foy, vous — 25. C : galand

1. *Brocarder*. FURETIÈRE : Picquer quelqu'un par quelques traits plaisants et satiriques. — *Brocard*, raillerie picquante.

quittasse là. Aussi veux je, repartis je, j'ay bien peu de raison de disputer contre un habit, car je ne voy rien icy autre chose, contre qui je puisse avoir querelle ; l'espée vaut de beaucoup moins que le fourreau, et pour dire la verité, il a raison ce beau manteau d'avoir voulu estre placé en un lieu plus eminent que cet autre cy, qui ne le vaut pas. L'on luy pardonne, mais a la charge qu'il n'entrera jamais en contestation, qu'avec des manteaux comme luy.

Mon vilain craignant qu'apres [565] avoir affligé son badault d'esprit de brocards, je ne vinsse a persecuter son corps a bons coups de bastons, enfila la venelle[1] plus vite qu'un criminel qui a des Sergens pour ses laquais.

Comme les choses s'entresuivent, le lendemain, estant a la porte d'un Conseiller, avecque ses filles, et fort bonne compagnie, un Enfant de ville bien pimpant, vint a passer ; il avoit le pourpoint de satin blanc, et le bas de soye fiammette[2] : bref il estoit accommodé[3] en gentil homme, excepté qu'il n'avoit point d'espée ; il en avoit bien une, mais il la faisait porter derriere luy par son laquais. Voicy la coustume des Enfans de Paris, ce dis je, ils veulent tous trancher des Nobles[4], et quitter la vacation[5] de leurs Peres, qui [566] est la cause princi-

4. C : vaut beaucoup — 11. B : de railleries, je — 15. B : les belles choses — 16. C : avec — 24. B : la quelle est pourtant la cause

---

1. *Enfiler la venelle.* HUGUET, p. 399 : venelle, petite rue. Il n'a d'usage que dans cette phrase proverbiale et figurée, *enfiler la venelle*, pour dire prendre la fuite. (ACAD.)

2. *Fiammette.* FURETIÈRE : Couleur rouge qui imite celle du feu clair.

3. *Accommoder.* FURETIÈRE : Parer.

4. *Trencher* du prince, du grand, du gentilhomme. OUDIN, p. 551 : idiotisme, faire le prince, et ainsi des autres.

5. *Vacation.* FURETIÈRE : Profession d'un certain mestier auquel on vaque. De quelle vacation est cet homme ?

pale de leurs richesses, mais certes encore cestuy cy n'est il pas trop desireux de paroistre gentil homme, il ayme si peu les armes qu'il ne les veut avoir que derriere soy, et si je cognois qu'il veut monstrer que son laquais est plus noble que luy, car il luy fait porter son espée.

Il n'y eut pas un brave, qui n'admirast un si bon trait donné si a propos, lors que l'on le luy eut recité, et parce qu'il y avoit en nos Loix, que nos belles paroles, et nos remarquablés actions debvoient estre recompensées, chacun ordonna que je prendrois la valeur d'un chappeau de Castor, sur les deniers de ma recepte pour le prix que je meritois, a cause de bien d'autres galanteries que j'avois mises a execution. [567] Nous n'attaquions pas seulement le vice a coups de langue ; le plus souvent nous mettions nos espées en usage, et chargions sans mercy ceux qui nous avoient offencez ; malaisément nous eust on pû rendre le change, car nous allions toujours six a six, et quelquefois tous ensemble, quand nous sortions de la Ville, pour aller au Cours [1], jusqu'au bois de Vincennes. Je n'avois point de Cheval a moy ; quelque riche brave, enfant de Thresorier, m'en prestoit tousjours un, quand il estoit question de faire de telles cavalcades.

La nuit nous allions donner la Musique aux Dames, et fort souvent nous faisions des balets, que nous dansions aux meilleures maisons de la Ville, où nous [568] combations tousjours pour nostre nouvelle vertu, a qui

1. C : celluy cy — 4. C : et outre cela je — 7. B : traict — 8. C : l'on l'eust publié — 19. C : allions ordinairement six a six — 22. C : Tresorier — 23-24. C : faire telles cavalcades — 25. B : nuict

1. Sur le Cours Saint-Antoine, la promenade à la mode au début du XVII[e] siècle, cf. FOURNIER, *Var. hist. et litt.*, IX, 125 et X, 25.

jamais l'on n'avoit veu de semblable. Les Bourgeois blasmoient nos galanteries, les hommes de courage les approuvoient, chacun en parloit diversement, et selon sa passion ; au Louvre, au Palais, et aux festins, nos exploits sont les entretiens ordinaires, ceux qui veulent joüer quelque bon tour se rangent en nostre compagnie, en reclamant nostre assistance. Les plus grands Seigneurs mesme, sont bien ayse(s) d'avoir nostre amitié, quand ils desirent punir de leur propre mouvement quelqu'un qui les a offencez, et nous prient de chastier son vice comme il fault. Neantmoins avecque le temps, nostre compagnie perdit un peu de sa vogue ; la pluspart estoient [569] forcez de s'en retirer, songeant a se pourvoir de quelque office pour gaigner leur vie, et a espouser quelque femme : estants sur ce poinct là, ils ne pouvoient plus se mesler avec nous.

Il y avoit bien quelques nouveaux qui parfaisoient le nombre, mais ce n'estoient pas gens qui me pleussent. Leur esprit ne soupiroit qu'apres une sotte friponnerie, et une brutale desbauche. Pourtant je taschois de supporter leur humeur, quand je me trouvois avec eux : mais je ne les hantois que le moins qu'il m'estoit possible, et me tenois fort souvent chez moy, feignant d'estre mal disposé, pour eviter leur frequentation. En ce temps là j'estudiay a toute reste [1], mais d'une façon nouvelle, neantmoins la [570] plus belle de toutes ; je ne faisois autre chose que philosopher, et que mediter sur l'estat

1. B : l'on n'en avoit — 5. B : estoient — 5. B : vouloient — 6. B : se rangeoient — 7. B : ou reclamoient — 8. B : estoient — 8. A : ayse B : aises — 9. B : desiroient — 10. B : avoit — 10. B : prioient — 11. B : faloit — 11. C : avec — 14. B : gagner — 15. B : estans — 15. B : point — 16. C : Il y en avoit — 17. C : des gens — 17. C : plussent

1. *A toute reste.* Fort et ferme. « Beuvans à toute reste », RABELAIS, V, 104, cité par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

des humains, sur ce qu'il leur faudroit faire pour vivre en repos, et encore sur un autre poinct bien plus delicat, touchant lequel j'ay desja tracé le commencement d'un certain discours, que je vous communiqueray ; je vous laisse a juger, si cela n'estoit pas cause que j'avois davantage en horreur le commerce des hommes : car deslors je trouvay le moyen de les faire vivre comme des Dieux, s'ils vouloient suivre mon Conseil.

Toutefois puisqu'il faut essayer d'estouffer le desir des choses qui ne se peuvent, je ne songeay plus qu'a procurer le contentement de moy seul. Me deliberant de suivre en apparence le trac[1] des [571] autres, je fis provision d'une science trompeuse, pour m'acquerir la bienveillance d'un chacun. Je m'estudiay a faire dire a ma bouche le contraire de ce que pensoit mon cœur, et a donner les compliments et les loüanges a foison, aux endroits où je voyois qu'il seroit necessaire d'en user, gardant tousjours neantmoins ma liberté de mesdire de ceux qui le meritoient ; j'avois bien intention de rencontrer quelque grand Seigneur, qui me baillast appointetement pour rendre ma fortune mieux asseurée, mais je n'avois guiere envie de m'asservir sous des personnes qui n'estoient pas beaucoup dignes de commander, car j'avois recogneu le naturel des Courtisans.

Un de mes amis me mena un [572] jour chez une Damoiselle appellée Luce, me disant que c'estoit la femme du meilleur discours, qui se peust voir, et que je me manquerois point a trouver aussi en sa compagnie

1. B : des hommes — 2. B : encores — 7. B : des petits Dieux — 8. B : conseil — 10. B : peuvent faire — 22. B : guere — 23. B : ne fussent pas dignes — 24. B : le mauvais naturel — 27. C : pust

1. *Trac.* FURETIÈRE : Vieux mot qui signifie la piste des bestes, dont le dérivé *detraquer* est encore en usage. Ce mot vient du Latin *tractus*.

(des) plus beaux esprits du Monde[1], parmy lesquels j'aurois de l'honneur a faire eclatter mon sçavoir. Elle avoit aussi apris de luy qui j'estois, et que je la viendrois visiter, de sorte qu'elle me fit un bon accueil, et me donna place pres d'elle; il y avoit encore pour l'entretenir beaucoup d'hommes bien vestus, et qui a mon advis n'estoient pas des moindres de la Cour. Je prestay l'oreille pour ouyr les bons discours que je m'imaginois qu'ils feroient; de tous costez je n'entendis dire rien que des vanteries, des fadaises, et des [573] contes faits mal a propos, avec un langage le plus galimatias[2], et une prononciation la plus mauvaise que l'on se puisse figurer. C'est une estrange chose, Mademoiselle, disoit l'un en retroussant sa moustache, que le bon hazard et moy, sommes tousjours en guerre, jamais il ne veut loger en ma compagnie; quand j'aurois tout l'argent que tiennent les Thresoriers de l'Espargne, je le perdrois au jeu en un

1. A : de B : des — 1. B : monde — 3. B : appris — 6. C : vestus, qui — 9. B : n'entendis rien que —*13. B : chouse

---

1. Cf. RÉGNIER, *Satire VIII.*

2. *Galimatias.* Pour la forme d'adjectif, LITTRÉ cite l'exemple de Sorel et un de Madame de Sévigné : « Si cette fin vous parait un peu galimatias... » — Quant aux discours en galimatias, Sorel en donne divers exemples dans *Le Berger extravagant* (rôle de Jason dans une comédie bouffonne), et il dit dans ses *Remarques* (éd. de Rouen, t. III, p. 310) : « Ce langage de Jason est celuy des Courtisans qui n'ont pas estudié et qui se pensent faire admirer par des discours où personne ne peut rien entendre, lesquels ils ont pris dans les livres d'amour. Ce nom de *Galimathias* n'a point d'origine certaine, et toutefois l'on en use maintenant dans les plus serieux livres pour signifier le langage que je dy : mais le premier a usé de ce mot est le Comedien Bruscambille qui l'a donné pour titre a quelques uns de ses Prologues qui ont esté faits pour n'avoir point de sens, et depuis l'on l'a donné à des discours qui à la verité ont esté faits pour avoir du sens, mais qui n'en ont guère neantmoins... Il y a des poinctes et des contrepoinctes sur les mots qui sont doublez en tant de differentes sortes que l'exemple seulement le peut faire comprendre. L'on en trouve un peu dans le discours de Jason, mais ce n'est rien qui ne voit les Amours de Nerveze, les Amours de Desescuteaux... »

jour. C'est signe que les Astres, disoit un autre, vous decocheront une influence, qui supliera l'Amour de metamorphoser vostre malheur au jeu (en) un bonheur qu'il vous donnera en femme. Je ne sçay quel Edit fera le Ciel là dessus, reprit le premier, mais je vous appelle en duel comme mon ennemy, si [574] vous n'ouvrez la porte de vostre ame a cette croyance, que pour estre des favoris du destin en mon mariage, il me faut avoir (une) espouze semblable a Mademoiselle. Que vous estes mocqueur, luy dit Luce, en luy serrant la main, et en sousriant. Je vous veux donner des marques plus visibles que le Soleil, reprit il, comme je vous cheris d'une amour toute leale ; mon cœur flottera tousjours dans la mer de trois cent millions de pensées a l'appetit glouton de l'Oüest et Suroüest de mes desirs, jusques a tant que je vous aye fait paroistre, belle beauté, que je vous adore avec un devotion si fervente, (que. Il) en demeura là dessus, s'esgarant en ses conceptions. Or il disoit toutes ces paroles a l'oreille de Luce, pour monstrer [575] qu'elles estoient fort secrettes, mais par une sottize admirable, il ne laissoit pas de les prononcer haut, afin que chacun les ouyst, croyant qu'elles estoient extremement bien arrangées.

Tost apres, changeant de discours, il vint a dire : Mon ame estoit dernierement si grosse[1] d'envie d'avoir une terre qui me plaisoit, que j'en donnay trois cent mille livres, encore qu'elle n'en vaille au plus que deux cens cinquante ; desormais je desire que l'on m'appelle du

2. B : suppliera — 3. A : et un B : en un — 9. A B : un C : une — 14. B : deux cents — 18. A : qu'il B : que Il — 22. B : prononcer un peu haut — 23. B : qu'elles fussent — 26. B : cens

---

1. *Je suis gros d'entendre ces nouvelles.* OUDIN, p. 259 : idiotisme, j'ay une extreme passion ou envie...

nom de cette belle possession. Mon Dieu, ce dis je en moy mesme, qu'est cecy ? un homme qui se croit des plus braves du monde, veut porter le nom d'une terre, au lieu que la terre devroit porter le sien : Quelle faquinerie[1] ! que ne s'acquiert il [576] plustot un beau tiltre par sa generosité ? Me tournant alors vers un autre endroit, j'en vis deux qui parloient ensemble, et n'eus plus d'attention que pour leurs discours. Quel jugement faites vous de mon habit, disoit l'un, n'est il pas de la plus belle estoffe, pour qui jamais l'on ait payé la doüane a Lyon ? Mon tailleur n'entend il pas bien les modes ? c'est un homme d'esprit, je l'advanceray si je puis, il y a tel Bourgeois qui a un office aux Finances, qui ne le vaut pas ; mais que direz vous de mon chappeau ? ceste forme vous plaist elle ? Helas, Monsieur, respondit l'autre, je trouve tout ce que vous avez extremement parfait ; tant plus je vous contemple, tant plus je suis ravy d'admiration ; je ne crois pas que les Anges [577] soient mieux vestus dans le Ciel, que vous l'estes sur la terre, quand ils auroient six aulnes chacun de l'estoffe du Ciel, pour se faire un habit, dont la broderie seroit faite avec des Estoilles. Seigneur Dieu, vous estes un Adon : combien de Venus soupirent pour vous ? que les charmes[2] de vostre rotonde[3] sont puissants ! que cette dentelle si bien retroussée a d'appas pour meurtrir un cœur ! Toutefois en voyla un costé qui a esté froissé par vostre chappeau, dont les bords sont un peu trop grands ;

9. B : faictes vous — 11. B : Tailleur — 13. C : une office — 14. B : mais que me — 14. B : cette — 17. C : parfaict — 22. B : faicte

1. *Faquinerie* manque dans FURETIÈRE ; OUDIN ne donne que *faquinage*.

2. MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, II, 1 : Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave...

3. *Rotonde*. FURETIÈRE : Collet empesé, soutenu par du carton.

faites en rogner, je suis vostre Conseiller d'Estat en ceste affaire, je vous le dy en amy, ce n'est pas pour vous despriser, je sçay bien que vous avez assez d'autres rares vertus, car vous avez des bottes les mieulx faites du monde, et sur [578] le tout vos cheveux sont si bien frisez, que je pense que les ames qui y sont prises s'esgarent dedans comme en un labyrinthe. Le plus cher de tous mes amys, luy dit l'autre en le baisant a la joüe, vous me donnez des loüanges que vous meritez mieux que moy : l'on sçait que vos braves qualitez vous font cherir de la Majesté Reale ; qui plus est, l'on a cognoissance que vous estes la seule pierre Calamite[1] de tous ces courages de fer, qui vivent a la Cour. J'entends parler des Dames, qui nonobstant leur dureté sont navrées des flesches de vos yeux, et n'ont point de feux dont vostre beauté n'ayt esté l'allumette. L'autre respond là dessus avec une vanterie estrange, que certes il y avoit quelques Dames qui l'affectionnoient, et [579] pour le tesmoigner, il monstra un poulet qu'il avoit possible escrit luy mesme, disant qu'il venoit d'une Amante.

Cet entretien là ne me plaisant pas, je retourne a celuy des autres, qui n'estoit pas de beaucoup meilleur : ils jugent des affaires d'Estat, comme un aveugle des couleurs[2], et celuy qui avoit parlé de sa terre, faisant extrement le capable, dit que depuis que le Roy l'avoit desmis d'une certaine charge qu'il avoit, il n'y avoit rien eu que

1. B : faictes — 1. B : cette — 4. B : faictes — 5. B : et sur tout — 8. B : amis — 16. B : n'ait — 17. B : respondit — 22. B : retournay — 24. B : jugeoient — 26. B : disoit — 26. B : demis

---

1. *Calamite.* FURETIÈRE : Nom de la pierre d'aimant et de la boussole.
2. *Il en juge comme un aveugle des couleurs.* OUDIN, p. 23 : idiotisme, mal.

du desordre dans la France, et que c'estoit luy qui avoit esté cause, qu'elle s'estoit long temps maintenuë en paix. Là dessus l'on vint a parler de guerre, et chacun conta les exploicts imaginaires qu'il y avoit mis a fin ; parfois il y en avoit qui [580] disoient, que l'on appellast leurs Pages, d'autres leurs gentils hommes suivans, pour monstrer seulement qu'ils en avoient, et s'ils leur donnoient quelque message a faire, c'estoit pour paroistre grandement affairez.

J'estois si las de voir leurs simagrées, et d'entendre leurs niaiseries, que j'eusse donné tout ce que l'on eut voulu, pour estre dehors. Enfin tout le monde s'estant levé pour saluer un grand Seigneur nommé Clerante [1] qui arrivoit, je trouvay moyen de m'eschapper parmy la confusion, apres avoir fait une petite reverence a la compagnie, qui je pense n'en veid rien.

Ayant rencontré au sortir celuy qui m'avoit fait aller là dedans, je luy dis, que veritable[581]ment tous ceux que j'y avois veus avoient beaucoup d'eloquence, mais que c'estoit a la mode du siecle, où parler beaucoup, c'est parler bien; que rien n'estoit si sot, ny si vain que leurs esprits; que si la Cour n'avoit point de plus habiles personnages, j'estois content de ne la point voir : et que je m'estois tousjours abstenu de parler, non point pour mieux entendre les autres et apprendre davantage de leur sçavoir, mais afin de ne leur point donner occasion de me tenir quelques uns de leurs discours, qui m'eussent esté encore plus ennuyeux, si ils se fussent adressez par-

11. C : l'on eust — 13. B : un Seigneur — 15. B : faict — 16. B : vid — 25. B : et y apprenndre — 28. B : encores

1. *Clerante* est probablement, comme on l'a vu dans l'*Introduction*, p. v, le masque du comte de Cramail dont Sorel semble avoir été le secrétaire. Sur Cramail, voir l'*Historiette* que lui consacre TALLEMANT.

ticulierement a moy. La responce que j'eus de cet amy fut, qu'il cognoissoit bien par le train qui estoit a la porte, quelles personnes estoient dedans la mai[582]son, et que c'estoient des Seigneurs et des gentilz hommes, estimez pour les meilleurs esprits de la France ; je luy repliquay là dessus qu'en la contrée des aveugles, les borgnes sont les Roys [1].

Cependant Clerante, a ce que j'ay sceu depuis, me

1. B : particulierement a moy. Je luy contay comme j'avois remarqué la sottise estrange qu'ils faisoient paroistre, usans a tous coups de sept ou huict mots affectez entr'eux, et qu'ils croyoient s'estre monstrez bien habiles hommes quand ils disoient tres indubitablement [2], ils allarent, ils parlarent, vous avez bien de la propreté [3], vous estes fort admirable, vous vous picquez [4] de joüer du luth et de faire l'amour, vous avez tout plein d'habitudes [5] chez les Ministres des affaires de l'Estat, vous estes en bonne posture [6] chez M. le Surintendant, vous estes dans le grand commerce [7] du monde, vous estes un homme d'intrigues [8] et quelques autres termes inventez de nouveau [9]. La response que j'eus de cet amy — 3-4. B : la maison de Luce, et que — 4. B : Gentilshommes

1. *Au royaume des aveugles les borgnes sont rois.* OUDIN, p. 49 : idiotisme, parmi les ignorants ceux qui ont un peu de capacité passent pour habiles.

2. *Indubitable.* FURETIÈRE : Qui est certain, hors de doute.

3. *Propreté.* HUGUET, p. 314 : Élégance. Les femmes ont parfois une propreté affectée et ridicule. Il est d'un honnête homme d'aimer la propreté, mais non pas de l'outrer. (FURETIÈRE.)

4. *Se picquer de bien dire...* OUDIN, p. 426 : idiotisme, avoir opinion ou faire profession de bien parler, et n'y entendre rien. — L'expression se picquer est rejetée par Vaugelas en 1647, mais n'en reste pas moins a la mode et Sorel s'en moque encore en 1671 dans son traité *De la Connoissance des bons livres*, plein de remarques sur le vocabulaire.

5. *Habitude.* HUGUET, p. 190 : Connaissance, accès auprès de quelqu'un, fréquentation ordinaire.

6. *Posture.* OUDIN, p. 445 : idiotisme, estat. « Estre en bonne posture de faire fortune » (RICHELET).

7. *Commerce.* Cf. MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, I, IV : « Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse. »

8. *Homme d'intrigues.* LITTRÉ ne donne pas d'exemple antérieur à J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, IX.

9. On trouve une liste de mots à la mode analogue à celle du *Francion* dans le curieux livret, *Les Lois de la Galanterie* (1644 et 1658), que Molière a certainement consulté pour *Les Précieuses Ridicules*. Cf. ROY, *Sorel*, p. 266.

cognoissant, parce que je luy avois esté autrefois monstré par quelqu'un, s'informa de Luce, si elle avoit eu bien du plaisir en mon entretien : car, disoit il, j'ay ouy dire que ce jeune gentil homme fait extrememement bien des vers, a les pensées les plus belles, le langage le plus poly, et les pointes les plus vives du monde. Je l'ay ouy dire aussi, (luy) repartit Luce, mais il ne m'en est rien apparu. Je pense que c'est plustost (sa) statue envoyée icy par Art Magique que luy [583] mesme : car je n'ay rien veu aupres de moy qu'une souche sans parole, qui ne respondit que par quelque signe de la teste, aux demandes que je luy faisois quelquefois, et qui a fait (sa) sortie sans aucun compliment. Vous verrez, dit Clerante, qu'il y a quelque mescontentement en luy, je le veux gouverner, qui est ce qui me donnera sa cognoissance? Luce luy respondit, que ce seroit le gentil homme qui m'avoit introduit chez elle. Clerante luy en parla quelques jours apres, et suivant sa priere, je l'allay voir en intention de luy faire paroistre ce que j'estois. Je l'aborday avec des compliments sortables a sa qualité, et l'entretins plus de deux heures sur divers subjects, sans qu'il se lassast de m'entendre. A la fin [584] je luy monstray de mes vers, qui a son dire luy plurent davantage que tous ceux qu'il avoit veus a la Cour. Apres cela il me parla de Luce, et me dit qu'elle se plaignoit extremement de ce que l'ayant esté visiter, je n'avois daigné ouvrir la bouche, pour repaistre ses oreilles des douceurs de mon esprit. Le bon naturel de ce Seigneur me convia a ne luy rien celer, et a luy dire que quand j'eusse eu les rares qualitez qu'il m'attribuoit, je n'eusse

7. A : me repartit B : luy repartit — 8. A : la statue B : sa statue — 11. B : respondoit — 12. A : la sortie B : sa sortie — 21. B : sujets — 28. B : douceurs de mes discours

pas pû me resoudre a parler, d'autant qu'il y avoit des gents avecque Luce, a qui les bons discours estoient comme le Soleil aux aveugles; il confirma mon dire, et m'avoüa que ce n'estoient que des badins, mais qu'il me feroit discourir avec Luce, sans estre interrompu par [585] de telles gens, et que je trouverois bien en elle un autre genie. Comme de fait, m'y ayant mené, peu de temps apres je recognus que la loüange qu'il luy donnoit estoit juste : aussi veid elle tout de mesme qu'il ne s'en falloit guiere que je ne fusse ce qu'on luy avoit dit.

Quelques jours apres, il tomba entre les mains de Clerante, une certaine Satire, qui mesdisoit librement de presque tous les Seigneurs de la Cour; il y estoit aussi compris : mais tout ce que l'on avoit sceu dire, c'est qu'estant marié a une belle femme, il ne laissoit pas de chercher sa fortune ailleurs : je m'amusay a philosopher sur cette piece en sa presence, et fis dessus un esmerveillable jugement. Et pardieu, ce dis je, je m'en vay gager ma vie que c'est Alci[586]damor qui a fait faire cecy. Pourquoy croyez vous que ce soit ce Seigneur plustost qu'un autre, repartit Clerante. Je m'en vay vous l'apprendre, luy repartis je, vous ne me nierez pas qu'il est le plus vitieux de la Cour, car mesme je vous l'entendis avoüer hier. Or ceux qui ne sont point en cette Satyre cy, se sont exemptez d'y estre par leur vertu signalée, mais luy je ne sçay pas a quel subject le Poëte ne l'a pas mis sur les rangs, si ce n'est a cause qu'il n'a composé cecy qu'a sa persuasion ? Ma conjecture sembla infiniment bonne, et Clerante eut opinion, que

2. B : gens — 2. B : bons et solides discours — 9. B : vid — 10. B : guere — 12. B : Satyre — 18-19. B : jugement. Je m'en vay gager ma vie, ce dis je, que — 22. B : luy dis je — 23. B : vicieux — 26. B : mais pour luy — 26. B : sujet

je disois la verité. Là dessus il tire encore d'autres vers de sa pochette, qu'il avoit trouvez a ses pieds, dedans le Louvre, et ne les avoit pas encore leus tout du long. [587] Tandis qu'il parloit a un sien amy je les leus tout a fait, et vis qu'ils n'en vouloient qu'a luy. L'on luy reprochoit là dedans, qu'il estoit stupide, ignorant, et ennemy mortel des hommes de lettres. Monseigneur, luy dis je, je vous supplie de me permettre que je brusle ce papier cy. Non feray, respondit il, jusques a tant que j'aye veu entierement ce qu'il contient. Ce sont les plus grandes faussetez du monde, repliquay je. Il n'importe donc pas que les voye, reprit il. Elles vous irriteront, luy dis je. Nullement, respondit il, si l'on m'accuse de quelque chose que j'aye veritablement commis, j'en tireray du profit, et tascheray de me rendre desormais si vertueux que je feray enrager l'envie, de n'avoir plus [588] d'occasion de tourner ses armes contre moy, et si au contraire l'on me blasme sans cause, je ne me soucieray non plus de la medisance qu'un genereux Lion se soucieroit de l'abboy des petits chiens qui courroient apres luy ; l'on ose bien crier allencontre de moy, mais personne n'ose me mordre. Cela dit, j'allay a part avec luy, et cognoissant la grandeur de son courage, ne feignis point de luy monstrer le pasquil[1]. L'ayant leu, il me dit en riant : Hé ces gens là sont bien menteurs, de dire que je n'affectionne point les hommes de lettres ; ils ne sçavent pas la doctrine que vous avez, ou bien ils ignorent combien je fais estat de vous. Je

3. C : pas leus — 7. B : Monsieur — 11. B : luy repliquay je — 12. B : reprit Clerante — 13. B : me respondit il — 15. B : commise

---

1. Pamphlet en vers ou prose. FURETIÈRE donne l'étymologie de *Pasquin* (vieille statue de Rome à laquelle on attachait des placards satiriques), et il oublie la forme *Pasquil*, usitée du XVI^e^ au XVII^e^ siècle.

le remerciay de la courtoisie qu'il tesmoignoit envers moy, et luy demanday si ja[589]mais aucun Poëte ne luy avoit demandé quelque chose qu'il ne luy eust point accordée; il songea quelque temps, et me dit qu'il n'y avoit pas trois mois, qu'un certain (homme) luy avoit presenté des vers a sa loüange, pour lesquels il luy avoit promis de luy faire bailler cinquante escus, mais qu'il croyoit que ses gens avoient restraint sa liberalité. Pour le seur, c'est donc cettuy là, qui (a) fait ces vers cy en indignation, luy dis je alors : je cognoy bien le personnage, et qui plus est, je sçay qu'il s'est mis maintenant au service d'Alcidamor, c'est luy aussi sans doute, qui a composé l'autre piece. Cela peut bien estre, dit Clerante; quand il venoit icy, il ne me chantoit autre ramage, sinon qu'il me rendroit immortel, si je le [590] favorisois de quelque honneste rescompense. Ha Dieu ! le pauvre vendeur d'immortalité, m'escriay je, sa marchandise n'est pas de bon aloy, les vers qu'il a faits, il n'y a pas six ans, sont desja au tombeau. Si est ce qu'il se vantoit qu'il n'y avoit que luy qui eut des griffes assez aiguës, pour monter sur la croupe de Parnasse, dit Clerante. Mon Seigneur, repartis je, quand nous mangeons quelque crouste de pain, il nous est advis que nous faisons un bien grand bruit, mais il n'y a personne que nous qui l'entende. Ainsi en est il de ce pauvre Rimailleur : ses œuvres ne paroissent bruyantes qu'a luy : examinons sa piece sans prendre garde au subject dont elle traite, nous l'avons desja condamnée en cela. [591]

2-3. B : aucun Poëte l'avoit prié de quelque chose — 5. A : certain luy avoit B : certain homme luy avoit — 9. A : qui fait B : qui a fait — 10-11. B : je me doute bien qui est le personnage — 21-22. B : me dit Clerante. Monsieur, luy repartis je — 24. B : bruict — 26. B : bruyantes qu'a ses oreilles — 27. B : sujet — 28. B : traicte — 28. B : condamné

Apres ces paroles, je monstray a Clerante toutes les fautes de la Satyre, et luy promis que j'y respondrois, afin d'effacer les mauvaises impressions, que les Courtisans pourroient avoir a son deshonneur. D'un autre costé il s'efforça de rendre menteurs tous ceux qui l'accuseroient desormais d'ignorance, et se donna deux heures le jour, pour estre seul avecque moy dans son cabinet, et y apprendre a discourir en compagnie, sur toutes sortes de subjets, bien d'une autre façon que ne font la plus part de ceux de la Cour, qui tiennent des propos sans ordre, sans jugement, et sans politesse : a n'en point mentir, il avoit auparavant un peu hay les lettres, et mesme avoit blasmé quelques personnes qui s'y adon[592]noient, ne croyant pas que ce deust estre l'occupation d'un homme noble. Mais je luy avois osté ceste imagination là en luy demonstrant doucement, que ceux qui veulent commander aux autres doivent avoir plus d'esprit, non pas plus de force, ainsi qu'entre les bestes brutes. Au reste pour se vanger un peu du Poëte, qui avoit mesdit de luy, il luy fit epouster[1] le dos a coups de baston.

Sa bonne volonté s'augmentant de jour en jour envers moy, il fut curieux de s'enquerir des commoditez[2] que j'avois ; je me fis encore plus pauvre que je n'estois en effet, afin de l'induire a m'assister, et je me vis incontinent prié de demeurer en son hostel. Il m'offroit un appointement honneste que j'acceptay, pourveu que [593] j'eusse tousjours ma franchise, et qu'encore que je luy rendisse des services, que malaisement pouvoit il esperer

4. B : avoir de luy. — 9. B : sujets — 16. B : cette — 16. B : luy remonstrant — 26. B : demeurer avecque luy. Il m'offrit

1. *Epousseter*. OUDIN, p. 199 : idiotisme, bien battre une personne.
2. *Commoditez*. FURETIÈRE : Les biens de fortune.

d'un autre, je n'eusse point la qualité de serviteur. Il me promit qu'il ne me tiendroit jamais que comme son amy. Je me mets donc en sa maison, où je reçoy des preuves infinies de sa libéralité, et m'assouvis entierement de braveries[1]; je suis tousjours monté sur un Cheval de deux cens pistolles, en picquant lequel je fais presque trembler la terre, et tousjours je suis suivy d'hommes et de laquais. Ma mere est comblée de contentemens, recevant les nouvelles de ma bonne fortune, que je luy mande par mes lettres. Je prends vengeance de ceux qui m'ont mor[594]gué autrefois en les morguant[2] tout de mesme. De mes anciens camarades, il n'y en a plus que deux ou trois qui meritent beaucoup, de qui je fasse estat; pour les autres que j'avois fait semblant de cherir, a cause du profit que j'en tirois, (ce qui est une invention dont l'on se peut servir sans devoir craindre un juste blasme) je ne traite plus avec eux si familierement, pour leur monstrer qu'ils n'estoient rien au prix de moy, et qu'ils se rendoient desagreables par leurs imperfections. La bande des genereux se dissipa alors tout a fait, n'ayant plus personne qui eut assez d'esprit, et assez de courage pour la maintenir en un estat florissant. Des petites coquettes qui m'avoient autresfois mesprisé eussent bien [595] voulu alors estre en mes bonnes graces, mais je leur faisois la nique[3].

3. B : Je me mis — 3. B : receus — 4. B : m'assouvy — 5. C : des braveries — 5. B : j'estois ordinairement — 6. C : de cent — 6. B : faisois — 7. B : j'estois — 7-8. C : de trois ou quatre laquais — 8. B : estoit (C : fut) comblée de contentement — 10. B : manday — 10. B : pris — 11. B : m'avoient — 12. B : en avoit — 13. B : ou trois de qui je fisse — 16. B : peut quelquefois servir — 17. B : traitois

1. *Braveries.* FURETIÈRE : Depense en habits.
2. *Morguer.* HUGUET, p. 230 : Braver quelqu'un en le regardant d'un air fier et menaçant. (ACAD.) Par analogie, narguer, défier.
3. *Nique.* FURETIÈRE : Moquerie, mespris que l'on fait de quelqu'un,

Mon coustumier exercice estoit de chastier les sottises, de rabbaisser les vanités et de me mocquer de l'ignorance des hommes. Les gens de Justice, de Finance, et de Traficq passoient journellement par mes mains, et vous ne sçauriez imaginer combien je prenois de plaisir a bailler des coups de baston sur le satin noir[1]; ceux qui se disoient nobles et ne l'estoient pas, ne se trouvoient non plus exempts de ressentir les justes effets de ma colere. Je leur apprenois qu'estre Noble, ce n'est pas sçavoir bien picquer[2] un Cheval, ny manier une espée, ny se pannader[3] avec de riches accoustremens, et que c'est avoir une ame qui [596] resiste a tous les assauts que luy peut livrer (la) fortune, et qui ne mesle rien de bas parmy ses actions. Il me sembloit que comme Hercule, je ne fusse né que pour chasser les monstres de la terre ; toutefois, pour dire la verité, il n'y avoit pas moyen que j'operasse du tout en cela, car il faudroit destruire tous les hommes, qui n'ont plus rien maintenant d'humain que la figure. Je ressemblois aussi a cet autre Hercule Gaulois[4], qui attiroit les personnes par les oreilles, avec des chaisnes qui sortoient de sa bouche,

2. C : rabaisser — 4. B : Trafic — 8. B : pas non plus — 9. C : que d'estre — 11. C : pennader — 11. B : des riches — 13. A : sa B : la — 14. B : Il sembloit que — 15. B : nay

---

par quelque geste qui en doit témoigner et particulierement en hausant et secouant le menton. Il n'est en usage que dans cette phrase. *faire la nique.*

1. *Le satin noir* : les bourgeois, hommes de robe, médecins, etc. L'habit de couleur est réservé à la noblesse.

2. *Piquer.* Donner de l'éperon à un cheval et le lancer au galop.

3. *Se panader.* HUGUET, p. 273 : Il n'a guere d'usage qu'en parlant d'une personne qui marche avec faste, comme un paon quand il étend ses plumes. (ACAD.)

4. L'Hercule Gaulois a déjà figuré, d'après Lucien (*De Hercule Gallico*), à la fin de la *Deffense et Illustration de la Langue françoise* de DU BELLAY.

je le puis dire sans vanité, et que ceux qui m'oyoient discourir estoient attirez a me vouloir du bien, quoique le plus souvent je leur contrariasse en beaucoup de choses.

Clerante mesme ne pouvoit [597] eviter ma censure, qui estoit si douce neantmoins qu'elle ne l'offençoit aucunement, joint qu'elle ne se faisoit qu'en secret. L'on dit que Diogene estant mis en vente, avec des autres esclaves, fit crier s'il y avoit quelqu'un qui voulust achepter un Maistre, et que de fait, celuy qui l'achepta [1], souffroit d'estre maistrisé de luy, recevant les enseignemens de Philosophie qu'il luy donnoit; ainsi j'estois au service d'un maistre qui me nourrissoit, et me bailloit bon appointement, et si je prenois de l'authorité sur luy, et luy commandois qu'il s'abstint de beaucoup de choses; je m'y prenois d'une façon qui ne luy estoit point desagreable, et tout autre que moy n'y eut pas reüssi de la sorte. [598] Comme j'estois un matin dedans sa cour, il vint un homme vestu assez modestement, demander a parler a luy. Les gens qui sçavoient que je possedois Clerante du tout, envoyerent cestuy cy par devers moy, pour voir s'il auroit a l'heure libre accez aupres de luy. Ce personnage de trente cinq ans ou environ [2], ayant de tres bonnes raisons, et

2-6. B : discourir avec la modestie que je gardois quelquefois estoient attirez a me vouloir du bien. Que si Clerante faisoit quelque chose dont je croyois qu'il meritast d'estre repris, ma censure estoit si douce qu'elle ne l'offençoit — 10. B : de faict — 11. B : souffrit — 11. B : par luy — 12. B : donna — 14. B : et je prenois — 16. B : je m'y comportois aussi d'une façon — 19. B : la cour — 21. B : du tout Clerante — 22-23. B : alors un libre accez

1. Xeniadès, de Corinthe. Cf. LUCIEN, *Les Sectes à l'encan.*

2. Pour composer le rôle de ce grotesque Collinet, ou du fou de cour, Sorel a encore une fois réuni les traits de plusieurs poètes ridicules du temps, Dulot, Marc de Maillet, Neufgermain, et autres dont on peut

un geste tres grave, fut pris de moy pour honneste homme; je le menay jusqu'a l'allée de la chambre de Clerante, et luy dis qu'il entrast hardiment, puis m'en allay où j'avois affaire. Il fait a Clerante une tres humble reverence, et luy dit, Monseigneur, l'extreme desir que j'ay de vous rendre du service, joint a celuy de me voir delivré [599] des persecutions de quelques uns de mes parents, me faict venir icy pour vous supplier de me mettre sous l'aisle de vostre protection, en me rangeant au nombre de vos subjets. Je ne vous demande ny gages, ny recompense : pourveu que j'aye ma vie, c'est assez, et si je me promets bien de vous rendre de bons offices, que vous ne devez pas esperer de plusieurs. Je suis licencié es Loix, Monseigneur, et j'ay autant de bonnes lettres qu'il m'en faut, pour toute sorte d'occasions ; au reste j'ay du courage, et s'il est besoin de manier une espée, je m'en acquitteray aussi bien, que pas un gentilhomme de vostre suite. Je n'ay pas le loisir de parler a vous a ceste heure cy, respondit Clerante, je vous remercie de la bonne vo[600]lonté que vous avez de me servir. Si ma maison n'estoit point faite, et remplie de tous les Officiers qu'il luy faut, je vous employerois au mieux qu'il se pourroit faire. Alors cest homme avec des yeux esgarez, luy repartit ainsi : Si vous cognois-

3-4. B : m'en retournay — 8. B : parens — 10. B : sujets — 14. B : es Loix et Advocat en un siege Royal — 14. B : ay — 15. B : occasions — 19. B : cette — 21. B : faicte

---

lire les *Historiettes* dans TALLEMANT. Il est à noter que *Les jeux de l'Inconnu*, auxquels Sorel collabora avec le comte de Cramail, contiennent diverses pièces en galimatias, notamment *Le Courtisan grotesque* que Sorel a inséré dans son *Berger extravagant* (*Remarques* du Livre IX), et que *Les Jeux de l'Inconnu* ont une suite : *Nouveau Recueil des pieces les plus agreables du temps pour faire suite aux Jeux de l'Inconnu*, qui fut publiée sous le nom de Le Herty, fou des Petites Maisons, et est en effet digne de lui.

siez ma vertu, tant s'en faut que vous fissiez difficulté de me prendre, qu'au contraire vous me viendriez prier vous mesme de me mettre en vostre maison ; je voy bien que vous ne meritez pas d'estre servy d'un tel homme que moy. Ces outrageuses paroles irritans Clerante, il commanda a ceux qui estoient autour de luy, de le chasser. Ils le prirent par le bras, pour le faire, mais jamais ils n'en purent venir a bout, tellement que Clerante dit qu'on le laissast là, s'il s'y trouvoit [601] bien. Estant en liberté, il s'assit sur une chaire, et apres avoir quelque temps gardé le silence, avec des gestes extravagants, il prit ainsi la parole : Je veux parler a toy, Prince magnissime, et te dire trois mots aussi longs, que le chemin d'Orleans a Paris. Tu sçay(s) bien que le (Celivage) [1] feu qui rote [2] en hault, environne la teste de l'Antiperistase [3] de ta renommée, et que le serpent Python qui couvroit toute la terre, de telle sorte qu'il n'y avoit plus de place pour faire le domicile des hommes, a esté tué par Apollon porte-traits. O le grand coup, les Corbeaux d'allegresse en ont dansé la bourrée au son d'une hallebarde de bois, et les trois hallebreux [4] qui estoient les conducteurs, ont joüé d'une

7-8. B : pour le mettre dehors, mais — 9. B : que l'on le — 13. B : Seigneur magnissime — 14. A : sçay B : sçais — 15. A : Telinage B Celivage — 22. B : hallebrans

---

1. *Celivage.* Adjectif calqué par Sorel sur le latin *cælivagus* pour qualifier le « *feu* elementaire » de l'ancienne physique, dont il sera encore question quelques lignes plus bas.

2. *Rote.* Cf. RONSARD, *Odes*, III, x : « Ny tout le feu que rote en hault La fournaise sicilienne... »

3. *Antiperistase.* FURETIÈRE : Terme de philosophie. Action de deux qualitez contraires dont l'une par son opposition excite la vigueur de l'autre. Le froid et le chaud, le sec et l'humide, etc. Les philosophes modernes se moquent de l'antiperistase et de tous les effets qu'on luy attribue.

4. FURETIÈRE ne donne plus que *Hallebran.* jeune canard sauvage.

Cymbale de cymetiere ce[602]pendant, pour plaire en partie aux lievres de delà les monts. Quant a toy, mon illustre, les Antropophages te font un grand tort, et jamais le feu elementaire n'estancheroit ta soif, encore que ton Medecin au nez rouge comme un escrevisse, t'ordonne d'escorcher une anguille par la queuë [1], et de lutter contre le vent avecque la partie posterieure d'un sabot percé [2] qui s'en va droit en Allemagne, protester a tous les protestans, que les andoüilles volent comme une tortuë, et que l'année passée l'on vendra l'eau de Seine plus cherement que le sang de bœuf. Ayant enfilé [3] ceste belle Harangue, il se prit a rire tant qu'il pût, et vous pouvez croire que ceux qui l'escoutoient, ne s'oublierent pas a en faire de mes[603]me. L'homme de Chambre rioit plus fort que pas un, et avec un si grand esclat, que l'Advocat l'ouit, et luy ayant baillé deux ou trois coups de poing, il luy dit, Ne veux tu pas te taire, ignorant, (penses) tu que je sois venu icy pour te faire rire? Que chacun se taise, dit Clerante, en mettant la paix par tout; je voy bien qu'il a quelque grande chose a me raconter. Je vous veux narrer une petite fable, reprit il alors, elle vient de l'anterieure boutique de mon cerveau privativement : ce Cacochyme d'Æsope n'y a rien mis du sien. L'Aigle plus amoureux de proye que d'honneur quitta un jour le foudre que le boiteux

4. B : n'estancheru — 12. B : cette — 15. B : de chambre de Clerante rioit — 17. B : de poing, luy dit — 18. ABC : pense — 19. B : chascun — 20. A : qu'il y a B : qu'il a

---

1. *Escorcher les anguilles par la queue.* OUDIN, p. 192 : idiotisme, faire une chose à rebours.

2. *Sabot percé.* FURETIÈRE : Se dit d'une espece de toupie qui n'a point de fer, avec quoy les enfans se jouent en le faisant tourner sur sa pointe à force de le fouetter avec des lanieres de cuir.

3. *Enfiler un discours.* OUDIN, p. 183 : idiotisme, commencer.

Vulcan a forgé tortu comme luy, pour le tout puissant Juppin. C'estoit un grand sot de faire ces[604]te folie là, car chacun l'honoroit auparavant comme le porteur des armes dont le grand Dieu punit les forfaits, et il fut plus aise d'estre libre, et d'aller a la picorée sur les habitants de l'air. Cependant Juppin (le) mesprisant mit deux Colombes au pareil estat qu'il avoit esté ; c'est pour vous dire, Messieurs, que la Cour recognoistra, s'il luy plaist, que l'Inthimé a bon droit estant fondé sur une hypoteque. Ce fut Saturne mesme, qui fit l'exploit de ma partie, au temps qu'il estoit Sergent. Je m'imaginois l'autre jour que mon cul estoit un muid de vin, et que vous boutiez vostre nez dans le trou pour le percer. Il vint un grand tonnerre qui troubla toutes choses, le Soleil cheut dedans la mer, avec cinquante estoilles, qui luy servoient de Pa[605]ges. Il fut tant bû qu'en moins d'un rien l'on les vit a sec dessus le sable, et ce fut de ce lieu là que depuis on receut leur lumière ; en apres je jettay mon bonnet par dessus les moulins [1].

En suitte de cela, il dit encore mille choses sans raison, où l'on recognoissoit combien il avoit le cerveau troublé. Clerante ayant bien entendu que c'estoit moy qui l'avoit introduit dans sa chambre, s'imagina que je l'avois fait pour luy apporter du contentement, et m'ayant fait appeller, il cognut que je n'avois encore rien sceu de la folie du personnage. Pour mettre nostre Advocat en humeur de bien jasẽ, je chasse d'aupres de

2. B : cette folie là — 4. B : forfaicts, il fut — 6. A : les mesprisant B : le mesprisant — 9. B : l'inthimé — 9. B : droict — 11-15 B : estoit Sergent. Il vint un — 19. B : les moulins, et je ne sçay ce que tout devint — 24-25. B : mais m'ayant faict

1. *Je jettay mon bonnet par dessus les moulins.* OUDIN, p. 49 : Le vulgaire se sert de ce quolibet lors qu'il ne sçait plus comme finir un recit.

luy des badins qui luy faisoient des questions (cornuës)[1], dont ils l'irritoient ; je ne luy parle [606] que de plaisir, et de bonne chere, je luy rends du respect, je fay semblant d'admirer ses propos, et cela le convie a m'en arranger de si plaisans, que je ne sçay quelle discrette retenuë il eust fallu avoir pour n'en rire point.

Des le jour mesme il vint de certains hommes le demander; l'on les amene a Clerante, a qui ils disoient que c'estoit leur parent qui avoit eu l'esprit troublé par la fascherie qu'il avoit receuë de la perte d'un procez où il alloit de tout son bien ; et que par charité ils le retiroient en leur maison, encore qu'il leur fist beaucoup de maux, lors qu'il tomboit en sa plus grande frenesie. Je vous veux deslivrer de peine, respondit Clerante, il s'est venu offrir a moy, je desire le retenir, et [607] luy faire bon traitement. Les parens bien aises d'en estre deschargez, le laisserent donc chez Clerante, qui des l'heure mesme luy (donna) le nom de Collinet, et commanda qu'on l'habillast en gentil homme.

Il estoit quelquefois des sepmaines toutes entieres, sans tomber dans l'excez de sa folie, et parloit en ce temps là fort plaisamment, et quelquefois fort eloquemment, bien qu'il y eut tousjours de l'extravagance en ses discours. La defense que l'on avoit faite a tous les gens de la maison, de l'irriter par des malices outrageuses empeschoit qu'il ne se (mist) en fougue, et ne (devinst) meschant comme plusieurs autres fois.

L'on ne pouvoit recevoir que du contentement de sa

1. B: qui luy font — 1. A : connuës B : cornuës — 2. B : l'irritent — 6. B : il faut avoir — 8. B : amena — 8. B : dirent — 9. B: avoit l'esprit — 18. A : donnast B : donna — 19. B : que l'on — 20. B : semaines — 22. B : fort subtilement, et — 23. B : bien qu'a la verité il y eust — 24. B : faicte — 26. A : se mit B : se mist — 26. A : devint B : devinst

1. *Des plus cornuës.* OUDIN, p. 122 : De grandes sottises.

presence, [608] et n'y avoit pas un Seigneur qui ne (fust) bien aise de l'entendre quelque fois, et de luy voir faire quelques plaisantes actions.

Je le gouvernois tout a fait : aussi m'appelloit il son bon Maistre, et Clerante son bon Prince. Quand je voulois toucher vivement quelque Seigneur, je luy aprenois quelque singerie par laquelle il luy descouvrist ses vices, si bien que quelques uns le voyans aucunes fois raisonner fort a propos, s'imaginoient qu'il n'estoit pas naturellement insensé, mais qu'il le contrefaisoit.

En sa jeunesse, il avoit eu l'esprit si beau, qu'il ne se pouvoit qu'il ne luy en demeurast encore des marques, il faisoit parfois des admirables responces sans aucun de mes preceptes. Oyant [609] parler d'un Seigneur qui a la reputation d'estre aussi buffle [1] que pas un de sa qualité, et voyant que l'on luy attribuoit au moins la vertu d'estre affable et courtois, il soustint que c'estoit le plus discourtois homme du monde. Sa raison estant demandée, il dit, qu'il avoit remarqué que le jour d'auparavant, il avoit esté si incivil, que de ne se pas destourner dans une ruë, pour laisser passer un sien frere, qui a son advis estoit plus aagé et plus meritant que luy. Ce Seigneur n'a point de frere, tu te trompes, luy dit on. Je sçay bien moy qu'il en a plusieurs, repartit il, et que celui qui passoit en est : c'est un asne de la plus belle taille que l'on puisse voir.

2. A : fut B : fust — 5. B : son bon Seigneur. — 6. B : vivement quelqu'un, — 7. B : descouvroit — 8. B : que plusieurs — 10. B : vrayement insensé — 12-13. B : encores des marques. Aussi faisoit il parfois — 25. B : en est l'un — 26 *et suiv.* B : l'on puisse voir. Une autre fois il dit, comme l'on parloit de joüer au brelan, qu'il n'eust pas voulu y joüer contre ce Seigneur là, pour ce qu'il avoit tousjours un Az [2] caché

1. *Un gros buffle.* OUDIN, p. 66 : idiotisme, un lourdaut.
2. *Az.* Jeu de mots sur as et aze, le nom gascon de l'âne.

Une autre fois oyant dire [610] qu'une femme avoit eu un enfant a Paris, combien qu'il y eust deux ans que son mary estoit en Espagne, il dit : Morgoy [1], ce drolle là a donc l'engin bien long, puisqu'il engrosse sa femme de si loing ; il faut que quand il est aupres d'elle, et qu'il l'en a outre-percée, il le porte jusqu'en Turquie, pour en bailler un soufflet au grand Seigneur.

Entendant aussi conter qu'une certaine femme faisoit tous les jours croistre des cornes a son mary, il fit là dessus mille plaisantes rencontres. Qu'elle devoit craindre que ce Cornard ne la frapast avec les armes de sa teste lors qu'elle l'offenceroit ; que quant a luy il seroit bien empesché a trouver des chappeaux qui luy

dans son pourpoint. Un jour mesme qu'il le rencontra dans le Louvre, il s'approcha de luy et luy vint mettre du foin dans sa pochette. Ce Seigneur se retourna en luy demandant ce qu'il faisoit. Gardez bien ce que je vous donnez, luy dit Collinet, cela vous servira d'un pain de chapitre [2], en cas de necessité. Il n'eust pas eu d'honneur a se fascher contre ce fou, si bien qu'il tourna cecy en risée, mais neantmoins quelque temps apres luy voulant faire quelque mal pour avoir sa revanche, il l'appella a soy, et luy demanda a tenir un petit braquet [3] qu'il portoit au costé. Collinet l'ayant tiré du fourreau, le Seigneur le prit, et mit un pied sur la lame comme s'il l'eust voulu rompre. Alors Collinet s'escria : Venez voir, Messieurs, le grand miracle que l'on fait a mon espée. Je l'ay apportée icy avec une simple poignée et sans garde deffensive, et voila maintenant que l'on y met le plus beau pas d'asne [4] du monde. Plusieurs Gentilshommes accoururent a ce cry, ce qui fut cause que celuy qui tenoit l'espée de Collinet la luy rendit, et s'en alla tout honteux en resolution de ne le plus attaquer, puisqu'il avoit des gausseries [5] si picquantes. Comme l'on parloit d'une certaine femme qui faisoit tous les jours croistre — 10. B : rencontres. Il disoit qu'elle devoit

---

1. *Morgoy*. OUDIN, p. 356 : C'est une façon de jurement pour ne pas blasphemer le nom de Dieu ; vulgaire.

2. *Pain de chapitre*. FURETIÈRE : Pain qu'on distribue chaque jour a chaque chanoine. Il est de fine fleur de farine, bien paistri et d'une consistance assez ferme. Il etoit autrefois broyé et avec peu de levain.

3. *Braquet*. Épée courte et plate. Les Dictionnaires ne citent que l'exemple de *Francion*. Comp. *braquemart*.

4. *Pas d'asne*. FURETIÈRE : Terme de fourbisseur ; se dit d'une garde d'espée qui couvre la main.

5. *Gausseries*. FURETIÈRE : Railleries, moqueries.

fussent propres, et qu'il fal[611]loit rehausser les portes de son logis s'il y vouloit entrer aysement sans se courber ; et mesme voyez sa subtilité : il dit pareillement que les cornes estoient venuës a Acteon par ce qu'il avoit veu Diane toute nuë, mais qu'au contraire elles estoient venuës a ce Cocu cy, parce qu'il n'avoit pas la curiosité de voir souvent la sienne despoüillée de ses habillemens.

7-8 *et suiv.* B : de voir souvent sa femme despoüillée de ses habillemens. Il entendit dire qu'une fille de nostre cartier (C : quartier) avoit eu un enfant dont le pere estoit inconnu. Vous verrez, dit il, que c'est qu'elle a passé par les armes [1], et que tous ses champions ont tiré contre elle en salve [2], si bien qu'on ne sçait qui a donné le coup. Il dit encore de la mesme qu'il la comparoit a une personne qui se seroit picqué les mains en touchant a des espines, et ne pourroit dire laquelle ce seroit de toutes qui auroit fait la blesseure. Comme l'on luy parloit encore d'une autre fille qui estoit grosse sans que l'on pust sçavoir qui c'estoit qui l'avoit engrossée, il dit : Ha, vous verrez que c'est Helene, elle est grosse de Paris. Nous oyant une fois parler de pollutions nocturnes, il s'en vint nous dire : Sçavez vous bien ce que c'est, vous qui faictes les rencheris [3] ? Apprenez que c'est recevoir des coups de baston la nuict, le dos en est pollué d'une estrange façon. Clerante avoit esté tirer la bague [4] a la place Royalle [5] et quelqu'un pour loüer son cheval, disoit qu'il couroit si viste qu'il laissoit le vent derriere soy. Cecy sembleroit peu vray semblable, si je n'en donnois l'explication, dit Collinet. C'est sans doute que le Cheval de mon Seigneur a petté quand il couroit dans la lice.

Quelquefois il se vouloit mesler de faire des vers, comme vous sçavez que c'est un grand avantage pour la Poësie que d'estre fou. Il avoit recité de ces beaux ouvrages a un Gentilhomme qui hantoit chez Clerante, et ayant appris qu'il s'alloit marier, il s'estoit offert a faire son Epithalame. Ce Gentilhomme l'abordant donc peu de temps apres, luy dit, Hé bien, Monsieur Collinet, comment va la Muse ? Ma foy, res-

---

1. *Passer par les armes.* Cf. *Faire passer par les piques.* OUDIN, p. 400 : idiotisme, embrasser une femme, coucher avec elle.

2. *Tirer en salve.* FURETIÈRE : On dit que le canon tire en salve quand plusieurs pieces de canon tirent en mesme temps.

3. *Faire la rencherie.* OUDIN, p. 475 : idiotisme, s'estimer beaucoup.

4. *Courir la bague.* FURETIÈRE : Exercice de manège que font les gentilshommes lorsqu'avec une lance, en courant a toute bride, ils emportent une bague suspendue au milieu de la carriere a une potence.

5. *La Place Royalle*, actuellement la Place des Vosges. Voir la comédie de CORNEILLE qui porte ce titre.

pondit il, nous ferions bien un bel instrument a nous deux : vous fourniriez la corne et moy la muse, et de cela l'on feroit une corne-muse. Ce Gentilhomme qui avoit esté marié il y avoit quelque trois jours, fut bien faschè de se voir si tost appellé Cocu, de sorte qu'il en demeura tout honteux.

Je vous ay tantost parlé de Melibée qui aimoit la gentille Diane. Il venoit aussi chez Clerante et bien qu'il taschast de se mettre en mes bonnes graces, je ne le pouvois aimer quand je me souvenois qu'il m'avoit traversé en mes jeunes amours qui me revenoient tousjours en l'esprit avec une infinité de douces pensées ; car comme vous sçavez, les premieres impressions ne se perdent gueres. Je parlois donc souvent de luy a Collinet en fort mauvaise part, si bien qu'il l'alloit tousjours attaquer plustost qu'un autre, a quoy Clerante prenoit beaucoup de plaisir, car Melibée ne passoit que pour bouffon dedans la Cour, et il faloit qu'il respondist a nostre fou malgré qu'il en eust ; ou autrement l'on se fust mocqué de luy. Leurs dialogues n'estoient remplis que d'injures et de reproches extravagantes selon les sujets qui se presentoient, tellement qu'il seroit difficile de m'en ressouvenir particulierement. Je vous diray seulement la plus plaisante et la plus naïfve chose qui se soit passée entre ces deux personnages qui estoient presque aussi sages l'un que l'autre. Melibée disnant un jour a la table de Clerante, on y avoit fait mettre aussi Collinet afin qu'ils disputassent ensemble. Collinet dit tout ce qui luy vint a la bouche contre Melibée, a quoy il ne respondit que fort froidement, estant alors en une humeur plus serieuse que de coustume. Le repas finy, Collinet voyant qu'il ne luy vouloit pas tenir teste, quitta la compagnie et se retira dedans sa chambre où il estoit alors contraint de demeurer tout le jour par penitence, si ce n'estoit quand il venoit en la salle pendant que son maistre y estoit, pource que deux jours auparavant il avoit descendu dans la cuisine où il avoit battu un petit page que Clerante aimoit fort. Melibée alors se r'avisant voulut avoir raison de quelques attaques qu'il luy avoit données, si bien qu'il monta jusqu'a sa chambre qui estoit au dessus de la salle. Il s'en vint le pincer et luy donner des nazardes, et luy dit des choses qui le mirent en une si grande colere qu'il prist un baston, et commença a charger dessus luy. Melibée qui n'avoit rien pour se deffendre, crût que le plus seur pour luy estoit de prendre la fuitte ; il sortit de la chambre vistement, et se mit a sauter les montées trois a trois, mais Collinet le suivit le frappant tousjours ; et comme il fut au droict (C : droit) de la salle, il s'arresta, et faisant une profonde reverence, le chappeau a la main, il luy dit : Monsieur, je vous supplie de m'excuser si je ne vous reconduy jusques là bas ; l'on m'a deffendu de passer plus outre : sans cela je m'acquitterois de mon devoir. Ayant dit cela, il s'en retourna a (C : en) sa chambre, et Melibée acheva de descendre avec autant de vistesse qu'auparavant, sans songer a ce compliment agreable. Tous ceux qui estoient dans la salle avec Clerante accoururent au bruit qu'ils firent, si bien que nous vismes la plaisante façon de reconduire le monde que Collinet avoit inventée. Je ne fus guere faschè de voir Melibée traitè de la sorte, et des qu'il fut sorty de la maison, voyant son ennemy en bonne humeur, je luy appris a dire par cœur les complimens d'amour dont il avoit usé autrefois envers Diane. Je ne les mis (C : Il ne les mist) pas en oubly, et a la premiere fois

Un jour estant dans la chambre de Clerante, il vit un flatteur Courtisan qui importunoit son bon Prince, avec des prieres tres humbles de luy faire avoir certaine chose, qui estoit en sa puissance. Il tire un biscuit de sa pochette, et le monstre a un petit chien qui estoit là; le chien saute dessus luy, le flatte, le lesche, en [612] branslant la queuë comme pour luy demander le morceau qu'il tenoit. Il hausse son bras tant qu'il peut, et avec une voix extravagante, s'escrie a tout coup : Que gaignes tu de me faire feste, tu ne l'auras pas. Donnez le luy, Collinet, dit Clerante en le regardant, il l'a bien merité par ses caresses. Je vous imite, mon bon Prince, je vous imite, repartit Collinet. En quoy m'imites tu, reprit Clerante. En ce que vous vous laissez bien prier et bien flatter, auparavant que d'accorder quelque chose a cest homme qui parle a vous, respondit Collinet. C'est un plaisir tres doux que de, se voir caressé : je ne suis pas d'advis que nous nous en privions si tost. Le moyen qu'il faut garder, pour nous y maintenir, c'est de

qu'il revint, il fit asseoir le petit page de Clerante dans une chaire, luy commandant de faire la fille, et commença a luy tenir les mesmes discours. Que s'il manquoit quelquefois, ou s'il s'extravaguoit suivant son caprice, je luy remonstrois comment il falloit dire, ou bien je faisois son personnage au lieu de luy. Melibée crevoit de depit, voyant que je joüois ainsi des farces de ses anciennes amours, mais il ne m'en osoit dire mot, pource que Clerante trouvoit cela tres agreable. Enfin ne pouvant plus supporter nos railleries, il se retira petit a petit de nostre frequentation, et ne vint plus du tout chez nous.

Voila comme Collinet me servit a tirer vengeance d'un homme qui veritablement m'avoit autrefois offencé en la plus sensible partie de mon ame. Ce fou qui avoit de si bons intervales, nous estoit utile en beaucoup d'autres choses, et quelquefois il tenoit des discours qui nous pouvoient servir de conseils en nos plus importantes affaires; aussi dit on que les Sages apprennent bien plus des fous que les fous ne sçauroient apprendre des Sages. Qui me pourra nier que ses paroles ne fussent autant d'oracles quand l'on aura ouy ce que je vous vay raconter?

Un jour estant dans la chambre de Clerante, il vid

2 *et* 12. B : bon Seigneur — 19. C : est de

ne donner ce [613] que l'on nous demande que le plus tard que nous pourrons ; des que nous l'aurons donné, l'on ne nous courtisera plus ; je m'en vay vous le faire voir. Aussitost il jette le biscuit au chien, qui s'enfuit le manger sous un lict; puis il revint comme pour en demander encore. Il retourne a ses mesmes caresses, dit Clerante, tu l'as a tort accusé d'ingratitude. Apres qu'il aura cognu que je n'ay plus rien a luy bailler, il me laissera incontinent, repartit Collinet ; en disant cela il ne luy donne rien qu'un coup de pied qui le fait esloigner de luy, sans avoir l'envie de le venir caresser encore, combien qu'il le rapelast doucement. Tous ces gents cy qui vous viennent voir, dit apres Collinet a Clerante, sont de l'humeur de vostre [614] chien, prenez y bien garde. Celuy qui faisoit alors la cour a Clerante, estoit il pas bien obligé a ce maistre fou, qui fut cause que son maistre sçachant qu'ordinairement les insensez prophetisent, fit beaucoup d'estime de son advertissement et devint extremement bon mesnager.

Des troubles s'esleverent en ce temps là, en la France; Clerante fit un tiers party, avec les mal contents. Collinet ne se plaisoit pas parmy la guerre, où l'on l'avoit attiré ; il descouvroit ce qu'il en pensoit a Clerante. Comme il sortoit d'une chambre, où il venoit de tenir son Conseil, avec des hommes d'Estat: Mon bon Prince, dit-il, vos Conseillers sont des hommes de robbe longue, qui n'ont jamais veu les [615] batailles qu'en

11. B : avoir de l'envie — 12. B : r'appellast — 12-13. B : Considerez tous ces gens cy — 13-14. B : dit il apres a Clerante, ils sont — 15-16. B : Celuy qui estoit là estoit il — 16. B : obligé a Collinet, qui — 17-18. B : les fous prophetisent — 20. C : en France — 21. B : Clerante fut des principaux d'un party que firent plusieurs mal contents — 23. B : il descouvrit — 23-24. B : a Clerante, comme — 24-25. B : où l'on venoit de tenir Conseil avec — 25. B : Mon bon Seigneur — 26. B : ces Conseillers

peinture, et par escrit ; s'ils s'estoient trouvez en personnes a quelqu'une, ils ne vous persuaderoient pas comme ils font d'eviter la paix ; ils sçauroient les desolations qui arrivent a un combat, l'un a les bras couppez, l'autre a la teste fenduë, quelques uns sont foulez aux pieds des Chevaux, et la pluspart meurent comme enragez. Je vous le represente, d'autant que je ne croy pas que vous vous soyez trouvé non plus qu'eux en ces affaires là : vous n'en estes pas a blasmer, car quelle gloire y a t'il ? le plus brave homme du monde est souvent jetté par terre avec un coup de mousquet [1] qu'un coyon [2] a tiré, pour faire son apprentissage. Si Cesar, Alexandre, Amadis, et Charlemagne vi[616]voient maintenant, ils n'iroient pas si volontiers au combat, comme ils ont fait autrefois. Aussi leurs subjets ayans affaire de leurs personnes, les empescheroient ils de se mettre en un si grand hasard ; j'ayme mieux voir tuer des poulets que des hommes. Retournons nous en a Paris faire bonne chere, il vaut mieux voir des broches que des picques, des marmites que des tymbres [3] et tous les ustensiles de cuisine, que ceux de la guerre. Vostre exercice est d'aller voir si le Canon est bien placé, et si toutes vos

1-2. B : en personne — 4. B : en un combat — 17. B : hazard, pour moy j'ayme — 17. B : poullets — 22. B : toutes les

1. Mêmes plaisanteries dans l'*Epitre* de VOITURE à Condé.

2. *Coyon*. FURETIÈRE : Qui fait profession de lascheté, de poltronnerie. Les Capitans qui font tant les braves sont toujours de grands Coyons.

3. *Tymbre*. Il s'agit, non pas de « cordes à boyau placées sous la caisse du tambour », comme le dit la note de Colombey, mais bien d'une pièce d'armure de guerre ou de tournoi. C'est la calotte du casque, particulierement la partie du casque placée au sommet de l'écu, surmonté du cimier marquant la qualité de la personne. « Sur son heaume un beau tymbre de lis Des mieux floris que l'on trouva sur terre... » *Le Pas de la Bergere* (1448), vers 574. VULSON DE LA COLOMBIÈRE, dans son *Theatre d'Honneur et de Chevalerie*, I, 56, cité par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, consacre près d'une page à décrire le timbre « qui doit estre une piece de cuir bouilli ».

troupes sont bien campées ; mais a la ville, vous irez voir les Dames avec qui vous prendrez des passetemps bien plus agreables.

Encore que Clerante tournast en risée tout ce discours a l'heure [617] si est ce que depuis il en fit son profit, comme d'un secret advertissement, que luy donnoit le Ciel (par) un homme qui au milieu de sa frenesie avoit des raisons aussi preignantes [1] que celles des plus profonds Philosophes.

La paix estant faite, nous quittasmes donc les armes, et nous en revinsmes a Paris, où Clerante allant voir la belle, et bien disante Luce, trouva en elle des charmes plus puissants que jamais, et son humeur estant alors fort susceptible de passion, il devint esperduëment amoureux d'elle, si bien qu'il ne bougeoit plus presque de son logis. Il luy amene un jour Collinet l'ayant fait mettre en ses goguettes [2] par le moyen de deux ou trois verres d'un vin de singe [3], qu'il luy avoit fait boire. [618] Il contemploit tantost ceste beauté, qui luy plaisoit infiniment, et tantost son Maistre, qui la contemploit encore davantage ; il voyoit que Clerante jettoit les yeux de travers sur le sein de Luce, afin de voir ses tetons entre la petite ouverture d'un mouchoir de col, qui luy causoit beaucoup d'ennuy. Collinet le recognoissant, prend les ciseaux d'une fille de chambre, et s'estant approché tout doucement de Luce, il luy coupe les cor-

3. B : bien plus aimables. — 7. A : pour B : par — 10-11. B : estant faite, nous nous en — 16. B : amena

1. *Preignantes*, pressantes. « Adjoustant de tres belles et preignantes paroles »... BRANTOME cité par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

2. *Goguettes*. OUDIN, p. 251 : Il a mangé ses cerises ou ses guignes, il en est à ses gogues ; idiotisme, il est gaillard. Allusion de *gogues*, qui est une sorte de fruit à *gogues*, qui signifie gaillardise ; vulgaire.

3. *Vin de Singe*. OUDIN, p. 574 : idiotisme, qui fait sauter et rire.

dons dont le mouchoir estoit attaché, et le luy oste apres ; elle se retourne pour le blasmer de son impudence, et tout aussitost il luy dit : Vous avez tort, Mademoiselle, de cacher a Monsieur ce qu'il a tant d'envie de voir, laissez le luy regarder tout son saoul. Davantage si vous me [619] croyez, vous souffrirez qu'il y touche. Vous voyez, dit Clerante, je ne manque point d'Advocat, car ma cause est si bonne qu'il y a presse a la defendre. Neantmoins je ne suis pas asseuré de la gaigner, d'autant que vous estes juge et partie. Si ferez vous bien, repartit Luce, car vostre Advocat use de la rude violence de ses mains, plustost que de la douce persuasion de sa langue. Clerante qui voyoit bien que Luce n'estoit pas contente de ceste action, luy dit, a l'oreille, l'humeur du personnage, a qui les plus grands Princes pardonnent bien d'autres excez. En un moment elle fut rappaisée, et fut tres ayse d'avoir l'entretien du bon Collinet, dont elle avoit desja ouy parler a plusieurs personnes. Clerante luy [620] en voulant donner du plaisir, luy commanda de faire quelque discours pour entretenir la compagnie, qui avoit ouy estimer son bien dire. Ayant pris une chaire pour s'asseoir il commença incontinent de ceste sorte, avec des actions, et des tournoiements d'yeux admirables : Mademoiselle, vostre merite qui reluit comme une lanterne d'oublieux [1], est tellement capable d'obscurcir l'Ecclipse de l'Aurore qui commence a paroistre sur l'hemisphere de la Lycan-

5. B : le regarder — 16. B : pardonnoient — 23-24. B : tournoyemens — 26. B : l'Eclipse

1. *Oublieur*. HUGUET, p. 270 : A Paris l'on entend proprement par le nom d'Oublieur le garçon pastissier qui sur les huit heures du soir, va l'hiver par Paris crier des oublies (RICHELET).

tropie [1], qu'il n'y a pas un gentilhomme a la Cour, qui ne vueille estre (frisé) a la Borelise. Vostre teint surpasse les oignons en rougeur. Vos cheveux sont jaunes comme la merde d'un petit enfant. Vos dents qui ne sont point empruntées de la boutique [621] de Carmeline [2], semblent pourtant avoir esté faictes avec la corne du chaussepied de mon grand Prince. Vostre bouche qui s'entr'ouvre quelquesfois, ressemble au trou d'un tronc des Pauvres enfermez. Enfin Phœbus estant a souppé a six pistolles pour teste chez la Coiffier [3], n'a mangé de meilleurs pastez de beatilles [4] que ceux dont j'ay tasté tantost. Aussi dit on que comme Achilles traina le corps du fils de Priam alentour les murailles de Troye, ainsi maint Courtisan afin d'estre installé en la faveur, donne maint coup de chapeau a tel qui meriteroit plustost les estrivieres. Je ne sçay pas ce que vous voulez conter, dit Clerante : dites moy, Collinet, n'avez vous pas entrepris de discourir sur les perfec[622]tions de Mademoiselle ; que ne parachevez vous vostre dessein ? Je m'y en vay, respondit il. Or bien donc, belle Nymphe, puisqu'il vous faut louër, je dy que vous m'avez captivé, c'est assez, car vous ne me captiveriez pas si vous n'aviez plus

2. A : froisé B : frisé — 2. B : a la Borelise pour vous plaire. — 7. C : chaussepié — 10. B : n'a pas mangé

---

1. *Lycanthropie*. Maladie mentale où le malade s'imagine être changé en loup. « Il tombe quelquefois en une lycanthropie et court les champs, pensant estre loup garou. » RONSARD, *Discours sur l'Envie*.

2. Opérateur ou dentiste du Pont Neuf, qui avoit pris pour devise cet hémistiche de Virgile : *Uno avulso non deficit alter*.

3. La Coiffier fut le premier traiteur de Paris qui imagina de recevoir à prix fixe, à tant par tête, ou plutôt par bouche. Voir TALLEMANT, t. II, p. 130. VOITURE a fait un joli rondeau sur les dîners chez la Coiffier.

4. *Bêatilles*. OUDIN, p. 35 : idiotisme, petites hardes, petites brouilleries. Et proprement ce sont les petites oyes des volailles, les ris de veau, etc., que l'on met aux potages, dans les pastez et autres delicatesses.

d'apas que la Normandie n'a de pommes [1]. Helas ! je puis bien confesser tout, car je me meurs. Le Diable vous emporte, Mademoiselle, ou que je ne sois outu [2] en quille de bisque, si je ne suis plus amoureux de vous qu'un gueux ne l'est de sa besace [3] : quand je vous voy, je suis ravy comme un pourceau qui pisse dans du son. Si vous voulez, malgré Roland et Sacripant, vous serez mon Angelique, et je seray vostre Medor [4], car il n'y a point de doute que la plus [623] part des Seigneurs sont plus chevaux [5] que leurs chevaux mesmes. Ils ne s'occupent a pas un exercice de vertu, ils ne font que remüer trois petits os quarrez dessus une table, et je ne dy pas tout. Dernierement avec une lunette d'Amsterdam, je vis jusqu'a une Isle où vont les ames de tous ces faquins metamorphosées en monstres horribles ; quant aux Demoiselles, elles se font fretin-fretailler [6] sans songer a penitence. L'on les culbute dans les antichambres, dans les allées, dans les galtas, sans songer si le plancher est dur, et l'on leur

3-4. B : vous emporte par avancement d'hoirie, Mademoiselle, si je ne suis — 16. C : Damoiselles — 18-19. C : dans les antichambres, dans les galetas, sans songer

---

1. Locution citée dans la *Comedie des Proverbes* de Clerante, ou du comte de Cramail : « Il vous a donné à plus de diables qu'il n'y a de pommes en Normandie » (II, III).

2. *Outu* manque dans les Dictionnaires. C'est peut-être tout simplement le mot trivial : foutu. Cf. RABELAIS : « Le Physetere était fait en quille de gabion ».

3. *Il est amoureux comme un coquin de sa besace.* OUDIN, p. 12 : idiotisme, il l'aime excessivement.

4. Roland, Sacripant, Angélique, Médor, personnages du *Roland Furieux* de l'Arioste.

5. *Cheval.* OUDIN, p. 93 : idiotisme, ignorant, grossier, lourdaut.

6. *Fretin-fretailler* et *fretin-fredailler.* Cf. RABELAIS, *Pantagruel*, ch. XVII. — LE DUCHAT explique : « C'est à la lettre se donner les mouvements qui font de tous les membres autant de fretins ou de bâtons rompus qu'il y a de jointures dans les bras, et les jambes, etc. »

fourre je ne sçay quoy sous la cotte, ce n'est pas leur busc que je veux dire.

La fin de ce beau discours fut la chanson de *Tant vous allez doux Guillemette*, et celle de *Vous me* [624] *la gastez*, avecque *Pimpalo* [1], qu'il chanta a gorge desployée, tellement qu'il estourdit de sorte Clerante qu'il le fist taire, et luy commanda de se servir d'un autre entretien plus modeste. Il recommença donc des discours a perte de veuë [2], où il entremesloit toujours quelques veritez de la Cour, qui esmouvoient a rire la compagnie. Il y eut (un) je ne sçay qui d'homme de ville vestu de satin noir qui survint, et ne receut pas volontiers quelques injures qu'il luy fit, comme de dire a Luce qu'il avoit la mine d'une medaille [3] antique de Cocu, et que son nez estoit fait en treffle [4]. Il le tira a l'escart et luy dit tout bas pour que Clerante l'oyant ne s'en irritast : Maistre sot [5], vous contrefaictes l'insensé ; si vous aviez a fai-[625]re a moy, je vous ferois bien retrouver vostre esprit a coups de verges. Il falut qu'il s'en allast aussi tost, autrement Collinet qui entroit en fougue luy eust fait un mauvais party. Des qu'il fut de retour il me conta

1-2. C : c'est leur busc que je veux dire — 5. C : avec — 10. B : qui faisoient rire — 11. A : Il y eut je ne sçay B : Il y eut un je ne sçay — 12. C : survinst — 15. B : faict — 19. B : Il falust

1. Deux de ces chansons à la mode reparaissent dans un centon, *La Comedie des Chansons*, que j'ai pu restituer à Sorel (Paris, Quinet, 1640 ; réimpr. dans l'*Ancien Théâtre français*, Jannet, t. IX, p. 123). — La Roze et Jodelet enlèvent Sylvie : « Vous me la gastez de la tant, de la tant, vous me la gastez de la taut baiser... Tant vous allez doux, Guillemette, Tant vous allez doux... »

2. *Discours a perte de veuë.* OUDIN, p. 412 : idiotisme, sans raison, sans suite.

3. *Médaille.* HUGUET, p. 238 : Se dit encore des personnes laides et vieilles, et des figures en bustes qui les représentent (FURETIÈRE).

4. *Nez d'as de treffle.* OUDIN, p. 468 : idiotisme, un nez gros et plat.

5. *Un maistre sot.* OUDIN, p. 320 : idiotisme, un gros sot.

son avanture, que j'entendis bien du premier coup, encore qu'il y eust bien du coq a l'asne [1] en ses discours ; je luy promis sur ma foy que je luy ferois tirer vengeance de son ennemy, et si je ne cognoissois celuy a qui il en avoit. Tout a propos un soir que j'estois a pied dans les ruës avec mes gents, et luy aussi a ma suitte, j'apperçoy de loing un Thresorier qui depuis peu m'avoit retenu la moitié d'une somme que j'avois a prendre sur luy. Pour le faire accommoder comme il le meritoit, je le mon[626]stre a Collinet, et luy dis que c'est infailliblement son homme. Luy qui me croit se met promptement en armes, prenant deux œufs a une fruitiere qu'il luy jette a la face, et luy en gaste sa digne rotonde qui estoit redressée comme la queuë d'un Paon : davantage il luy baille un quarteron de coups de poing dans le nez qui le font saigner comme un bœuf que l'on assomme. Je passe tout outre sans y regarder seulement derriere moy, afin que l'on ne jugeast point que j'avois part a ceste folie là. Mes laquais ne me suivirent pas de si pres, ils n'avoient garde : ils aymoient bien mieux assister Collinet contre qui le Financier prenoit le courage de se revancher. Ils assaillent l'ennemy a coups de baston, tandis que nos[627]tre fol se reposant les regarde faire, et dit : Vous ne me menacerez plus de me faire foüetter qu'il ne vous en souvienne, maistre vilain. Les bourgeois qui connoissoient le Thresorier, s'assemblent et sont prets a se jetter sur mes laquais, qui pour eviter leur fureur brutale, qui desja leur a fait prendre la halle-

4. B : ennemy, encore que je ne cognusse pas celuy — 6. B : gents — 7 *et* 26. B : Tresorier — 13. B : fruictiere — 15. C : un demy quarteron — 17. B : Je passay tout outre sans regarder — 18. B : que j'eusse — 23. B : nostre fou — 27. B : sur mes gens

---

1. *Coq à l'asne.* OUDIN, p. 107 : idiotisme, un discours sans suitte.

barde enroüillée, disent : Messieurs, ce coquin a offencé ce Gentil homme de Clerante que vous voyez. Ouy da, dit Collinet, je suis Gentil homme de Clerante. Au nom de ce Seigneur fort respecté l'on s'arreste un peu, et mes gents s'escoulent doucement, laissant leur ennemy tout en sang.

Collinet me servoit ainsi a punir plusieurs faquins qui se venoient plaindre en vain de luy a [628] Clerante, car ils n'avoient autre responce sinon, qu'il ne falloit pas prendre garde aux actions d'un insensé. Il y en eut une fois un .qui luy dit comme reprimande, qu'il devoit le tenir enfermé dans la maison, afin qu'il ne fist plus d'affront a personne dans les ruës. J'estois present alors, et voyant que Clerante n'ayant pas ce discours là agreable, s'ingeroit [1] comment il y pourroit respondre, je luy dis : Monseigneur, quoy que l'on vous die, n'enfermez jamais vostre fou que chacun ne soit sage ; il sert merveilleusement a combattre l'orgueil de tant de viles ames qui sont en France, et lesquelles il sçait bien cognoistre par une faculté que la nature a imprimée en luy. Clerante approuvant ma [629] raison mesprisa l'autre que l'on luy donnoit, et Collinet plus que jamais roda [2] les ruës avec un vestement fort riche, qui ne le faisoit prendre que pour quelque Baron. Ainsi l'on estoit bien estonné lors qu'il tomboit dans le centre de sa folie.

5. B : mes gens — 5. B : laissans — 11. B : comme par reprimande — 15. B : songeoit comment il y pourroit — 16. B : Monsieur — 19. B : en France, lesquelles — 21-22. B : mesprisa l'avis que l'on

---

1. *S'ingerer de.* Furetière : Se mesler des affaires qui ne nous regardent point et sans qu'on nous en prie. — Sorel n'emploie pas le mot dans ce sens, mais bien plutôt dans celui de : *s'ingénier*.

2. *Roder.* Parcourir de côté et d'autre. « Chercher toutes les mers, rauder toute la terre. » Desportes, *Elegies*, I, xi, vers 6.

Les attraits de Luce captivans de plus en plus Clerante, le forcerent a rechercher son remede, et d'autant qu'il sçavoit que j'estois des mieux entendus en matiere d'Amour, il me voulut descouvrir librement la sienne, que j'avois desja assez cogneuë ; en apres il me dit que ce qu'il avoit envie de m'employer en ceste chose là n'estoit pas qu'il ne fist estime de mon merite, plus que de celuy de tous les hommes du monde. Qu'il ne vouloit pas imiter la pluspart [630] des Courtisans qui mettent de telles affaires entre les mains de personnes abjectes et ignorantes, qu'il savoit qu'il estoit besoin d'estre pourveu d'un grand esprit en une pareille entreprise : et que les Amants doivent estimer comme leurs Dieux tutelaires, ceux qui les font parvenir au bien qu'ils souhaitent. Ces propos qui estoient a mon advantage, me convierent a luy promettre de l'assister en tout et par tout : car je ne souspirois qu'apres les doux plaisirs ausquels j'estois bien aise de le voir s'occuper. D'ailleurs Luce avoit une Damoiselle a sa suitte appellée Fleurance, belle en perfection, de qui j'estois devenu infiniment passionné, ce qui me faisoit plaire a aller souvent dedans le logis. Veritablement ceste [631] suivante avoit a mon jugement plus d'appas que sa Maistresse, qui estoit fort noire au prix d'elle : je ne sçay comment Luce la gardoit, si ce n'est qu'elle se fioit sur les gentillesses de son esprit, qui estoient assez capables d'empescher qu'elle ne fust la moins prisée par ceux qui les verroient toutes deux.

1. B : En ce temps là, les attraits de Luce — 2. B : a chercher du remede — 4. B : librement sa passion, — 6. B : cette — 13. B : Amans — 15. B : souhaittent — 19. B : Demoiselle — 20. B : belle par excellence, dont j'estois — 22. B : dedans leur maison. — 22. B : cette — 27-28. B : qui parleroient a toutes les deux

Je conseillay a Clerante de n'aller plus chez ceste Damoiselle, jusques a tant qu'elle fut preste a luy accorder la faveur qu'il desiroit, d'autant que pour se maintenir en bonne reputation envers chacun, il ne falloit pas qu'il fit paroistre quelque chose de ses amours, veu que la sottise des hommes est si grande, qu'ils prennent tout d'un autre biais qu'il ne faut, et croyent que les plus visibles [632] marques d'une belle ame soient celles d'une difforme.

Il n'avoit garde de me contredire, car j'estois son seul Oracle, et malgré tous les hommes du monde, il se deliberoit tousjours de suivre mes conseils.

Comme Francion en estoit là, le Maistre d'Hostel entra dans sa chambre, avec un homme qui luy apportoit a desjeuner. Le Seigneur ne voulust point qu'il parachevast son conte, qu'il n'eust repris ses forces en mangeant. Ce petit repas finy, il parla de la sorte que l'on peut voir au livre qui suit.

FIN DU CINQUIESME LIVRE

1-2. B : cette Demoiselle — 2. B : fust preste — 5. B : fist — 11. B : oracle — 11-12. B : il se deliberoit tousjours de suivre mes conseils. Ayant donc resolu de se priver pour quelque temps de la frequentation de Luce, (*p. 159, lignes 1-2. — Les lignes 13-18 se retrouveront, p. 171, au moment où commence le Septiesme Livre des éditions B, C, et suiv.*)

LE SIXIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Clerante estant condamné a se priver de la frequentation de Luce, comme je vous ay tantost dit, il fut question de trouver des expediens pour manifester sa passion davantage qu'il n'avoit fait par le passé. Il trouva bon de luy envoyer une lettre d'Amour, qu'il me donna charge de dicter, parce que pour ne le flatter aucunement, ses discours n'estoient pas assez polis pour les envoyer a Luce, dont l'esprit estoit la politesse mesme. Je [634] luy dis que je ferois ce poulet d'une telle façon qu'en l'adressant a sa Maistresse, sa grandeur ne recevroit point de taches, et qu'il tesmoigneroit une affection plus gaillarde que serieuse, parce qu'il ne seroit pas bien seant qu'il s'asservist jusques a faire paroistre les transports qui se trouvent ordinairement dans les ames, et dans les paroles des vrays amoureux. Je m'en vay vous dire le contenu de la lettre.

Si vos beautez n'estoient extrememement parfaites, vous n'auriez pas pû me charmer, veu que j'avois fait vœu de garder tousjours ma franchise. Recognoissez (rare merveille) le gain que vous avez fait, et en rendez grace a vos merites. Songez aussi que [635] *les Dieux ne vous ont pas departy ceste prerogative, d'embraser tous les cœurs d'Amour, sans en voir jamais une seule estincelle dedans le vostre. J'ose bien dire qu'ils*

1-2. B : Ayant donc resolu de se priver pour quelque temps de la frequentation de Luce (*suite du Sixiesme Livre des éditions B, C, et suiv., qui commence p. 116, et se termine p.* 171) — 5. B : d'amour — 9-10. B : l'addressant — 10-11. B : point de tasche C : point de tache — 12. C : pas seant — 14. C : ordinairement dans les paroles — 18 *et* 20. B : faict — 21. B : cette

seroient injustes, s'il l'avoient fait. A quel subjet vous auroient ils donné tant de perfections, s'ils ne vous avoient pas enseigné les moyens d'en jouyr ? Il faudroit donc que ce fust pour gehenner les mortels, en leur faisant voir un chef d'œuvre de leurs mains, et leur ostant quant et quant l'esperance de le posseder, combien qu'il engendrast en eux beaucoup de desirs. Ne soyez point cruelle a vous mesme, en perdant le temps, que vous pouvez extremement bien employer. Vous n'avez fait jusques icy l'amour qu'en paroles : faites le maintenant par effet avecque moy, qui souspire apres l'heure que vous en prendrez la resolution. Vous gousterez de nou[636]*velles delices, dont possible vous ne faites point d'estat, ne les ayant point encore experimentées. Nous passerons les journées en caresses, en accollades, et en baisers, vous recevrez de moy des hommages qui vous empliront de gloire, et de plaisir. Je me monstreray si prompt, et si vif a vous rendre le plus grand service des Amoureux, que vous serez plus contente que je ne vous puis figurer. Suivez mon conseil, chere Luce, ma lumiere, resoudez vous comme je vous ay dit, a essayer des voluptez de l'Amour, afin de ne point garder inutilement les presens de la nature ; si vous avez tant soit peu de cognoissance de l'affection que je vous porte, je ne doute point que vous ne me choisissiez pour vous faire sentir quelles sont les douceurs dont je vous parle.*

Avec ceste lettre, je donnay [637] encore des vers a Luce, qui representoient si naifvement les mignardises de l'Amour, que la plus bigote femme du monde eust esté esmeuë des aiguillons de la chair, en les lisant. Je vous laisse a juger si ceste galante Damoiselle en fut touchée, elle se mordoit les levres en les proferant tout bas,

1 *et* 8. B : faict — 3. C : joüir — 9 *et* 12. B : faictes — 9. C : que de paroles — 16-17. B : rendre les plus grands services que les Amoureux puissent promettre, que vous serez — 24. B : cette — 26. B : bigotte — 27. B : esguillons

elle se sousrioit quelquefois, et les yeux luy estincelloient d'allegresse; moy qui remarquois toutes ses actions, j'avois une joye extreme, croyant qu'elle deust rendre quelque responce favorable a Clerante, mais au lieu de le faire, elle tourna tout en gausseries, et ne mist point la main a la plume, pour rescrire a son Amant. Neantmoins elle prisa grandement ce qu'il luy avoit envoyé, comme une piece tres bien faite, et cog[638]noissant au style qui ne luy estoit pas nouveau, et par beaucoup de conjectures, que j'en estois l'Autheur, elle m'affectionne au lieu d'affectionner celuy qui souspiroit pour elle [1]. Puisque Clerante, dit elle a part soy, n'a pas l'esprit de me representer luy mesme les plaisirs de l'Amour, c'est signe qu'il ne sçauroit me les faire gouster : quant a Francion dont la veine me les a tracez, je m'imagine qu'il entend des mieux ce que c'est; les preuves que je voy de sa gentillesse me charment infiniment. Par les choses qui avindrent depuis, je presume qu'elle raisonnoit ainsi.

Son intention ne me fust point decouverte qu'une autre fois, comme je luy parlois de Clerante. Quoy, Francion, me dit elle en [639] riant, avez vous fait quelque vœu au Ciel, de ne parler jamais pour vous, et de ne procurer que le bien d'autruy ? Non, Mademoiselle, je

1. B : elle sousrioit — 8. B : faicte — 10. B : m'affectionna — 11-12. B : Puis que Clerante n'a pas — 13. B : de l'Amour, disoit elle a part soy, c'est signe — 15. B : je crois qu'il entend — 21. B : faict

1. Tout cet épisode du jeune poète qui sert les amours d'un grand seigneur et finit par prendre sa place se retrouve dans l'histoire de *Padre Miracle* qui fait partie du *Premier Livre de la Flamme d'Amour*, par Claude de Trellon, 1591. Dans la première édition de *Francion* (1623) les aventures de Clerante et de Francion sont censées se passer sous le règne de Henri II, ainsi qu'on le verra, p. 187, l. 15, tout comme les aventures racontées par Trellon. Il est donc possible, comme je l'ai dit (*Sorel*, p. 71), que Sorel ait imité Trellon. Mais après tout l'idée est banale, et l'emprunt n'est pas certain.

vous en asseure, luy respondis je, mais ce me seroit une folie de viser au but, où mes defaux m'empeschent de parvenir. Il n'y a point lieu si eslevé, repliqua t'elle, où vous n'acqueriez une avantageuse place, si vous en avez envie. Et si je taschois d'atteindre jusqu'a vos bonnes graces, luy dis je, alors viendrois je a bout de mon dessein ? Ah mon Dieu ! respondit elle, ne parlez point de moy, il ne me faut pas mettre pour exemple : je ne suis pas de ces merveilleuses beautez, qui se rendent dignes de vous blesser de leurs attraits.

Quoy qu'elle deguisast sa vo[640]lonté, je cognus bien où elle vouloit tendre, et luy donnay tant d'assaults qu'a la fin elle se rendit, et me confessa qu'elle auroit pour moy la bienveillance que je la suppliois d'avoir pour un autre. Bien que je n'eusse point de passion pour elle, comme pour Fleurance, trouvant une occasion de joüir d'un contentement tres pretieux, je me chatoüillay [1] moy mesme, et me faisant accroire qu'elle estoit plus belle, qu'elle ne m'avoit tousjours semblé, me blessay le cœur pour elle, de ma main propre.

Je la poursuivis de si pres, que me trouvant un soir tout seul, avec elle dans sa chambre, elle permit que je la baisasse, que je la touchasse, et que je luy monstrasse enfin combien estoit judicieuse [641] l'election qu'elle avoit faite de moy pour estre son serviteur ; depuis quand nous eusmes le temps de recommencer ce doux exercice, nous l'employasmes avaricieusement.

Si quelque Reformé m'entendoit, il diroit que j'estois

3. B : de lieu — 5. C : jusques a — 12. C : d'assaut — 17. B : precieux — 19. C : je me — 25. B : son serviteur. Quand

1. *Chatouiller*. FURETIÈRE : On dit proverbialement qu'un homme se chatouille pour se faire rire, quand il rit sans sujet apparent ou par quelque imagination agreable qui luy passe dans l'esprit.

un perfide, de joüir ainsi de celle dont j'avois promis a Clerante de gaigner la volonté pour luy, mais quelle sotise eussé je faite, si j'eusse laissé eschapper une si rare occasion ? J'eusse merité d'estre mocqué de tout le monde; mon plaisir ne me devoit il pas toucher de plus pres que celuy d'un autre ?

Vous pensez, je m'asseure, que la joüissance que j'avois de Luce, m'empeschoit de songer davantage a sa gentille suivante, mais vous estes infiniment trompé; j'a[642]vois encore autant de passion pour elle, que l'on sçauroit dire, et en quelque lieu que je la trouvasse je ne cessois de le luy tesmoigner. Son humeur retifve fut vaincuë par mes submissions, et par des presents que je luy fis en secret. Neantmoins elle ne pouvoit trouver, ny moy aussy, la commodité de me rendre content, car elle ne bougeoit d'aupres de sa Maistresse.

Le Ciel voulut pour mon bonheur, qu'un jour Luce devisoit dans sa chambre, avec quelques unes de ses parentes, qui ne la debvoient pas quitter de long temps. J'estois entré au logis, et ayant trouvé Fleurance sur les degrez, qui me fit monter a sa garderobbe, où je la baisay tout a mon aise, la jettay sur son lict, et fis tant [643] d'efforts que j'entray en un lieu serré et estroit, où je pense qu'il n'y avoit encore que ses doigts qui eussent marqué mon logis.

Mais la chance se tourne, et le destin se montre incontinent nostre adverse partie. Luce ayant envie de pisser, sort de sa chambre et s'en vient a la garderobbe où nous

2. B : gagner — 2. B : sottise — 3. B : faicte — 7. B : jouyssance — 11. C : que je la rencontrasse — 12. C : de le tesmoigner — 12. B : retive — 18. B : se mit a deviser C : se mist a deviser — 19. B : devoient quitter — 21. B : degrez, elle me fit — 22. B : a mon aise. Je la jettay — 22-26. B : tant d'efforts que je passay bien plus outre. Mais la chance se tourna — 26. B : se monstra — 27. B : sortit

estions, dont elle ouvre la porte avec un passe par tout, cependant que je suis fort fasché d'estre contraint par ceste surprise, de retirer le mien de la serreure de l'honneur de Fleurance que je crochetois. Luce estant entrée voit sa Damoiselle, qui en ravallant sa cotte saute de dessus le lict; un vermillon naturel couvre ses jouës, autant pour la chaleur qu'avoit excité la vehemence de nostre action, que pour la peur [644] qu'elle avoit; ses cheveux estoient tout desordonnez. Luce en la regardant, luy demanda si elle venoit de dormir. En achevant la parole, elle tire un rideau du lict, pour chercher le pot de chambre, et m'apperçoit a la ruelle du lict, comme je rattachois mon haut de chausse; elle me demande ce que je fais là, et je luy responds sans m'estonner que je venois de faire recoudre un ply de mon haut de chausse par sa Damoiselle. Vous deviez aller plus au jour qu'en ce lieu là, dit elle, et a d'autres, a qui vendez vous vos coquilles[1] ? D'un autre costé elle voit sa Damoiselle qui a le sein tout descouvert, et le collet tout destaché, parce que j'avois voulu baiser son teton; cela luy fit recognoistre entierement nostre forfaict. Comment, petite [645] effrontée, dit elle a Fleurance, vous faites icy entrer des hommes pour prendre vos esbats : vous des-honnorez ma maison. Ah ! qu'il vous faudroit bien frotter. Mademoiselle, respondit resolument Fleurance, estant en ceste extremité, si l'on punit pour ce peché là, vous

1. B : ouvrit — 1-5. B : partout. Elle vid — 5. B : sauta — 6. B : luy couvroit les jouës — 7. C : pour la vehemence — 8. B : la honte — 8-9. B : outre cela, ses cheveux — 12. B : a la ruelle, comme — 14. B : que je vien — 18-19. B : elle prend garde que sa Damoiselle a le sein — 20. B : luy fait — 25-26. B : Si l'on punit pour ce peché là, respondit resolument Fleurance, estant en cette extremité, vous

1. *A qui vendez vous vos coquilles*. OUDIN, p. 119 : idiotisme, A qui vous addressez vous, à qui est aussi fin que vous pouvez estre; le reste est : à ceux qui reviennent de S. Jacques ou de S. Michel ; vulgaire.

avez merité un aussi grand supplice que moy, et s'il des-honnore les maisons où l'on le commet, vous avez autant que moy des-honnoré la vostre ; je n'en veux rien dire da, car il ne m'appartient pas, et ce n'est pas a moy a songer comment tout va ceans. Je n'ay rien fait toutefois que vous ne m'ayez donné l'exemple de faire, et au pis aller, tout ce que vous sçauriez dire, c'est que n'estant pas de si grande qualité, il ne m'est pas licite paravanture de [646] prendre les mesmes libertez que vous. Et quant est ce, dit Luce, que tu m'as veu baiser par des hommes, petite louve ? Et là là, respondit Fleurance, je ne vous ay point veu baiser voirement, mais derniere-ment comme j'entray dans vostre chambre, je sçay bien que vous estiez sur vostre lict avecque Monsieur que voyla, et je voyois remüer la couche si fort, que je m'imagine que vous enduriez qu'il vous livrast une escarmouche, bien plus violente que celle dont il m'a assaillie, car nous ne donnions pas tantost des secousses si fortes. Moy qui suis vostre servante, je ne pouvois moins que de caresser celuy que vous avez daigné aussi caresser par une humble courtoisie. [647] Ceste hardie responce rendit Luce toute peneuse [1], et m'ayant regardé de travers, elle sortit de la garderobbe, dont elle referma rudement la porte. Je ne laissay pas malgré sa jalousie, de venir encore une fois aux prises avec Fleurance, et ne la quittay qu'une heure apres. Sa Maistresse depuis ne

4. C : pourtant, car — 6. B : ne m'en ayez donné l'exemple, et — 9-22. B : que vous. Cette hardie responce rendit Luce plus honteuse que celle a qui elle vouloit faire des reprimendes, et — 25-26. B : de bien employer mon temps, et ne quittay Fleurance qu'une heure apres. Je luy remonstray qu'il falloit achever l'ouvrage que nous avions commencé, et que quand nous n'eussions rien fait du tout, on n'eust pas laissé d'avoir autant de soupçon de nous. Sa Maistresse

1. *Peneuse*, penaude. Le mot a disparu chez FURETIÈRE.

l'osa crier, de peur qu'elle ne descouvrit qu'elle estoit capable du crime, dont elle accusoit les autres.

Clerante qui m'importunoit autant que jamais de la solliciter par quelque maniere que ce fust de bailler du remede a son amoureuse passion, me contraignit de luy escrire une lettre plus passionnée que la premiere, mais je n'osay pas la luy donner moy mesme; je la luy fis tenir d'une autre main. [648] Pensant retirer de moy une notable vengeance, elle rescrit a Clerante, avec les paroles les plus courtoises du monde, qu'elle recognoistroit son affection par des faveurs signalées, et de fait, quelques jours apres l'ayant esté voir, il joüit d'elle a son souhait, de quoy je fus plus aise qu'elle n'avoit pensé.

Je ne pouvois mettre entierement mon amour en pas une Dame, parce que je n'en trouvois point qui meritast d'estre parfaitement aymée, et si presque toutes celles qui s'offroient a moy, me charmoient la raison, encore qu'au jugement de tout le monde, elles eussent fort peu de beauté. Si quelque amy me disoit, me voyant regarder une fille, vous estes amoureux de celle là, je le devenois le plus souvent tout a l'heure, bien qu'auparavant je n'eusse pas seulement songé si elle estoit attrayante. L'inclinaison que j'avois ainsi a l'amour, me faisoit cherir des plus galands de la Cour, qui estoient fort aises d'avoir mon advis pour gouverner leurs passions.

1. B : descouvrist — 2. B : coupable C : coulpable — 4. C : de donner — 5. B : a son amour — 9. B : elle rescrivit — 11. B : de faict — 12. B : jouyt — 16. B : aimée — 16. C : et neantmoins — 17. B : s'offroyent — 23 *et suiv.* B : attrayante ; mais toutes mes affections n'estoient pas de longue durée, et un objet m'en faisoit oublier un autre. J'avois tousjours la cognoissance de quelque femme qui estoit de bonne composition avec laquelle je passois toutes mes envies. Il y avoit alors sur les rangs, une certaine Damoiselle de la ville de Tours qui estoit venuë a Paris pour un procez. C'estoit une allant[o] [1] et une deliberée, si bien

1. *Un allant.* OUDIN, p. 8 : idiotisme, un finet, un rusé.

que son mary qui avoit les gouttes, l'avoit laissée aller solliciter ses affaires. Un de mes amis me l'ayant fait connoistre, je la trouvay fort a mon goust, et pour l'obliger a me vouloir du bien, j'employay tous mes amis a luy faire rendre bonne et briefve Justice. Cette courtoisie accompagnée de mes cageolleries, la gaigna facilement, si bien que je fis d'elle a mon plaisir, sans qu'il m'en coustast beaucoup de chose. Veritablement elle estoit fort gentille, mais depuis que je cognus qu'elle n'estoit pas contente d'un seul amy, et qu'elle commençoit a se laisser aller a d'autres qu'a moy, je ne fis plus d'estime d'elle, et me retiray petit a petit de sa conversation, sans songer si ses affaires estoient vuidées, et si elle s'en retourneroit bien tost ou non.

Il y avoit desja trois mois que je n'en avois point eu de nouvelles, lors qu'un matin comme j'estois encore couché, je la vy entrer dans ma chambre, assistée de deux bourgeoises (C : Bourgeoises) qui sembloient estre des plus anciennes Prestresses du temple de Venus. J'estois logé dans un petit corps d'hostel de la maison de Clerante, qui avoit une petite montée sur la rüe ; si bien qu'elles estoient venuës hardiment jusqu'en haut. Je leur fy une reception fort honneste, et leur ayant fait donner des sieges proche de mon lict, je leur demanday quelle affaire si pressée les avoit obligées a me venir voir de si bonne heure, veu qu'elles n'avoient qu'a me mander que je les allasse trouver si je leur pouvois rendre du service. Mon ancienne amie usant de sa familiarité accoustumée, prit la parole pour les autres, et me dist : Monsieur, l'occasion qui m'amene icy, est qu'estant pressée de m'en retourner a Tours, je ne veux pas partir sans vous dire adieu, ayant receu de vous tant de tesmoignages d'affection. Je suis bien contrainte de vous venir trouver puisque vous ne me venez plus voir, et qu'il semble que vous ayez oublié celle que vous avez bien daigné aimer autrefois ; que si j'ay amené avec moy ces deux honnestes Dames de ma cognoissance (C : connoissance), ç'a esté pour estre plus asseurée dedans cette maison cy où l'on rencontre tant de sortes de gens. Je la remerciay au mieux qu'il me fut possible de la bienveillance qu'elle me tesmoignoit, et pour m'excuser de ce que j'avois discontinué de la voir, je taschay de luy faire accroire que j'avois esté longtemps malade : mais elle me changea bientost d'entretien, et me tirant hors des complimens, elle me dit : Monsieur, afin que je ne languisse plus parmy les inquietudes que j'ay, permettez moy que je vous dise en un mot ce que j'ay sur le cœur [1]. Vous sçavez que des les premiers jours que je fus arrivée en cette ville, vous eustes ma cognoissance [2]. Je vous accorday toutes les faveurs que peut desirer un homme, et s'il se pouvoit encore imaginer quelque chose au delà, vous l'eussiez eu aussi facilement. Neantmoins vous n'avez jamais faict autre chose pour moy que d'employer un peu vos pas et vos prieres a la sollicitation de mon procez que je n'ay gaigné (C : gagné) qu'a demy. Où est ce que vous penseriez trouver des femmes a si bon marché ? Qui plus est, j'ay despencé mon bien avecque vous, au lieu d'y gaigner (C : de gagner) quelque chose. Vous ne m'estes gueres venu voir que je ne vous aye faict

1. *Avoir sur le cœur.* OUDIN, p. 108 : idiotisme, avoir un reste de ressentiment.

2. *Connoistre une femme.* OUDIN, p. 116 : idiotisme, user avec elle.

apprester la collation, et si j'ay despencé de l'argent a me bien vestir, ce n'a esté qu'afin de vous plaire. Tout cela m'a faict resoudre a vous venir trouver, pour vous prier que vous recompensiez en un coup toutes mes pertes, maintenant que je suis sur mon depart. Mon mary sçait le compte de l'argent qu'il m'a baillé et de la despence que je devois faire : que dira t'il s'il void que j'ay beaucoup plus employé qu'il ne m'estoit besoin, et que je me suis icy endebtée (C : endetée) de tous costez ? Ce sera par là qu'il commencera a soupçonner que je me suis mal gouvernée, et de ma vie je n'auray de bien avecque luy. Vous pour qui j'ay faussé la foy que j'avois promise a un autre, et qui avez esté cause que j'ay si mal mesnagé mon bien, n'estes vous pas obligé de m'acquitter envers mes creanciers ? et outre cela sans que je prenne les choses a la rigueur, ne faut il pas que vous me donniez quelque honneste recompense pour vous avoir tant favorisé comme j'ay fait ? C'est une chose où il n'eust pas mesme falu manquer quand vous eussiez eu affaire a ces vilaines qui se laissent aller au premier venu. Plaindrez [1] vous ce que vous donnerez a une femme qui ne s'est jamais abandonnée qu'a vous, et a laquelle vous ne sçauriez reprocher aucun vice dont vous n'ayez esté la cause ? Je me rapporte de ce que vous en devez faire a ces Dames que voicy ; elles sont si sages qu'elles ne vous ordonneront que ce qui est juste. Cette subtile femme n'eust pas si tost finy sa harangue, que la plus vieille des bourgeoises (C : Bourgeoises) me dit : Mademoiselle a raison, vous ne luy devez rien refuser de ce qu'elle vous demande. Recognoissez les plaisirs qu'elle vous a faicts, et quand vous n'y seriez pas obligé, que la compassion de sa necessité vous touche. Il faut qu'elle s'acquitte de ses debtes avant que de s'en aller. Vous avez esté pour le moins six mois a la voir journellement ; qu'est ce que ce terme ne merite point ? Là, donnez luy seulement trois mille francs, je croy qu'elle s'en contentera.

Comme je vy que ces matoises de femmes estoient venuës si hardiment pour m'attraper, je me resolus de me mocquer d'elles, et faisant neantmoins le serieux, je leur dis : Je confesse que je suis beaucoup obligé a Mademoiselle. Toutefois je pouvois bien recevoir d'elle plus de faveurs que je n'ay receu. Il y a environ trois mois que je ne l'ay veuë, et possible a elle bien fait d'autres cognoissances que la mienne ; mais cela n'est rien. Il n'a pas tenu a elle que je ne l'aye veuë, et je ne me puis exempter de la recompenser de ce qu'elle a faict pour moy. Je suis tout prest a la contenter, si vous voulez un peu retrancher de la somme que vous me demandez. Hé bien, ce me dit la plus jeune des bourgeoises (C : Bourgeoises), je sçay bien qu'elle ne vous veut pas tyranniser. Elle n'oseroit plus mesmes ouvrir la bouche pour parler de la recompense qu'elle vous demande: elle sera satisfaite si vous luy donnez deux mille francs. Deux mille francs, ce dis je, et a quoy pensez vous ? Croyez vous que je les puisse gaigner comme les Tresoriers en faisant un traict de plume ? Considerez que je suis un pauvre gentilhomme qui n'a que l'espée et la cappe [2], et puisque Mademoiselle veut bien se ranger a la

1. *Plaindre.* HUGUET, p. 293 : Regretter, donner à regret.
2. *N'avoir que l'espée et la cappe.* FURETIÈRE : On dit que l'homme n'a que l'espée et la cappe, pour dire qu'il n'a rien vaillant, qu'il n'a aucune fortune establie.

raison, qu'elle modere un peu la taxe. Hé bien, ce dit la premiere bourgeoise (C : Bourgeoise), donnez donc mille francs, mais ma foy vous n'en serez pas quitte a moins. Ha Dieu, ce dis je, c'est me vouloir ruiner que cela, j'appelle de vostre jugement. Alors mon ancienne Maistresse me dit : Puisque vous vous faites si pauvre, je voy bien qu'il faudra que je me contente de cinq cents livres, mais je les veux avoir tout promptement, et nous ne vous donnerons pas seulement la licence de sortir de cette chambre. Vous avez bien icy de quoy nous payer.

Comme je vy qu'elles en vouloient venir ainsi a la rigueur, je me voulus deffaire d'elles, et ne leur pouvant rien faire retrancher des cinq cents (C : cens) livres, je leur dis : Bien donc, vous serez payées tout maintenant ; et appellant mon petit laquais, je m'escriay : Basque, viens t'en icy compter tout a cette heure avecque moy. Dy moy ta recepte et ta despence. Combien est ce que je te donnay d'argent l'autre jour ? Vous me donnastes une pistolle, Monsieur, respondit mon Basque. Or, j'ay despencé quatre quarts d'escus que j'ay donnez a vostre blanchisseuse ; j'ay baillé huict sous a un faiseur de luth, chez qui j'ay esté querir une demie douzaine de cordes pour votre luth, et il m'a falu donner dix sols au savetier qui a mis des bouts a mes souliers, et puis trois testons a vostre empeseuse. Et bien, ce dis je, combien te reste-il ? Fay moy un compte rond. (C : Fay moy compte rond.) Le Basque tirant l'argent de sa pochette, me respondit : Il me reste une piece de cinq sous, Monsieur, un demy teston [1], avec une piece de trois blancs [2], un carolus [3] et quelques doubles [4]. Voyez, Mesdames, ce dy je alors, voyla tout l'argent que nous avons, mon laquais et moy. Il est bien a vostre service, si vous vous en voulez contenter ; autrement je ne sçay pas quel bien vous faire. Mes galandes se voyant ainsi mocquées commencerent a m'appeller gueux, pendard (C : pendart) et vilain, et me dirent toutes les autres injures qui leur vinrent a (C : en) la bouche : et les ayant aussi appellées garces et maquerelles, je fus tout prest a me lever pour les aller chasser, mais elles ne m'attendirent pas, car elles avoient peur qu'il ne leur avint (C : advint) pis. Elles descendirent promptement de ma chambre, et ne s'en retournerent pas toutefois si paisiblement comme elles estoient venuës : car mon Basque les suivit avec les laquais de Clerante qui leur firent une infinité d'algarades pendant les chemins ; depuis je n'ay eu aucune nouvelle de pas une d'elles, et pour me divertir j'ay fait diversement l'amour d'un costé et d'autre.

1. *Teston*. FURETIÈRE : Ancienne monnoye de France qui a valu 15 s. 6 den. On en a fabriqué sous Louis XII, en 1512. On les appelloit : teston, à cause de la teste du Roy qui y est representée. Henri III en interdit la fabrication.

2. *Blanc*. FURETIÈRE : Ancienne monnoye qui valoit 5 deniers.

3. *Carolus*. FURETIÈRE : Monnoye hors d'usage qui valoit il y a quelque temps 10 deniers. Elle etoit marquée d'un K, parce qu'elle fut fabriquée du temps de Charles VIII, et que le K etoit la premiere lettre de son nom (Karolus). Louis XII la descria. Cependant elle se convertit en monnoye de compte et, quoique nous n'ayons plus de piece valant 10 den., on se sert parmy le peuple du terme de Karolus, pour marquer cette somme.

4. *Double*. FURETIÈRE : Petite monnoye de cuivre valant 2 deniers.

Ce que je recherchois sur tout, c'estoient des femmes que peu d'hommes vissent, afin de ne point gagner de mal. Pour les bordels je les ay tousjours hays, et de verité n'est ce pas un appetit de chien de s'en aller prendre son plaisir avec la premiere fille que l'on rencontre, laquelle on n'a jamais veuë, et que l'on ne verra possible jamais? J'y allois quelquefois pourtant par compagnie avecque mes amis, et quelquefois aussi moy tout seul de temps en temps, pour voir comment il y faisoit, et pour me recreer par une diversité de contentemens. Un soir ne sçachant donc que faire, je m'en allay chez une macquerelle qui ne laissa pas de me dire : Desquelles voulez-vous ? encore qu'elle n'eust point alors de filles en sa maison. Elle envoya sa servante pour en amener une qui estoit, a ce qu'elle disoit, la perle de toutes les autres. Il faisoit alors un froid tres rude, et neantmoins la bonne Dame n'avoit ny bois ny chandelle. Elle s'eschauffoit a songer aux flammes de ses premieres amours. Pour moy je voulois avoir du feu ; je donnay de l'argent a mon laquais pour aller achepter un cotret et un fagot. Cependant la Dame du logis m'entretint des choses les plus agreables du monde. Elle me juroit sa foy naïfvement que depuis que les jours de devotion estoient venus, elle n'avoit rien gagné. Elle me demanda si je voulois qu'elle me fist voir quelque jour une des plus belles bourgeoises (C : Bourgeoises) de Paris. Je luy respondis que j'en serois fort aise, et voulus sçavoir a quel jour cela se pourroit faire. Ma foy, me dit elle, j'auray bien de la difficulté a vous tenir ce que je vous promets, mais quoy, vous estes galant homme, il vous faut contenter. La Dame que je vous dy, a un mary bien jaloux, il ne la laisse guere sortir que les Festes et les Dimanches. J'iray luy parler de vous, et possible viendra t'elle icy vous voir l'un de ces jours (Dieu me pardonne s'il luy plaist) au lieu d'aller a la Messe ou a Vespres. Je m'estonnay d'ouyr le discours de cette femme qui vouloit paroistre devote et mauvaise en mesme temps, et cela me toucha l'ame, de sorte que je ne voulus point qu'elle fist venir la bourgeoise. Aussi je vous assure que comme il n'y a rien qui guerisse tant un vicieux que le degoust qu'il a quelquefois de son propre vice [1], l'on trouve souvent en ces lieux là des choses qui vous font plustost haïr les pechez que de vous les faire rechercher ; tellement que lors que je suis touché de quelque devotion, a peine me puis je repentir d'y avoir esté ? Je vous en dirois davantage n'estoit qu'il faut que j'acheve mon conte qui n'est pas des pires. Mon laquais estant revenu avec du bois, je ne voulus point le faire allumer que celle que l'on estoit allé querir ne fust venuë, afin qu'elle eust sa part de ma joye. J'attendis pour le moins deux heures avec impatience. La Maistresse de la maison ne sçavoit plus quel conte me faire pour me divertir. Enfin voyant qu'il se faisoit nuict, je ne me voulus plus tenir là pour si peu de chose, et ne regrettant que l'argent que j'avois employé en bois, je dy que je n'entendois pas que la gueuse qui m'avoit tant faict attendre s'en chauffast quand elle seroit venuë ; et aussitost ayant commandé a mon laquais de l'emporter, je m'en allay tout faché. Au premier coin je luy fis descharger son fagot et son cotret ; et bien qu'il passast encore par là quelques personnes de qualité, j'y fis

1. Sorel copie sans le dire les vers de REGNIER, *Sat.* XII, 81-82 : Je croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse Un homme vicieux comme son propre vice.

mettre le feu par mon Basque avec son (C: un) flambeau qu'il alla allumer en (C : a) une taverne, et (C : je) me chauffay là, moy troisiesme, ayant pour compagnie mon laquais, et un gueux (C : un Filou) qui s'arresta.

Il a falu (C : fallu) que je vous aye faict ce conte cy, puisqu'il m'est venu en la pensée. Je vous en feray beaucoup d'autres où vous remarquerez de semblables galanteries que je n'ay mises a execution que pour avoir seulement le plaisir de me vanter hardiment de les avoir faictes. Ce n'a pas tousjours esté neantmoins dedans les lieux infames que je me suis pleu a ces choses, car je vous asseure que je n'ay guere retourné depuis aux Academies d'Amour, pour ce que l'on trouve ailleurs assez (B) d'honnestes occasions de se donner du passetemps.

Comme Francion en estoit là, le Maistre d'hostel vint apporter a desjeusner. Le Seigneur ne voulut point qu'il parachevast son histoire qu'il n'eust repris ses forces en mangeant. Ce petit repas finy, il parla de la sorte que l'on peut voir au Livre qui suit.

Fin du Sixiesme Livre.

LE SEPTIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Bien que les ardeurs de ma jeunesse me poussassent a la desbauche,

(C : d'honnestes occasions de se donner du passetemps.

Fin du Sixiesme Livre.

LE SEPTIESME LIVRE DE L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

Comme Francion en estoit là, le Maistre d'hostel vint apporter a desjeuner. Le Seigneur ne voulut point qu'il parachevast son histoire qu'il n'eust repris ses forces en mangeant ; et cependant ils eurent le loisir de considerer ensemble la varieté de l'humeur des hommes ; comme il y en a qui ne se proposent de paroistre que par leurs habits, d'autres que par leurs paroles affectées ; que les grands du monde prennent souvent leur plaisir a entendre parler des fous plustost que des sages ; et que ceux qui semblent les plus modestes cachent souvent dedans leur sein des passions desreglées et des amours illicites. Nous en avons veu la narration, qui nous doit faire haïr le vice, car quelque bonne mine que Francion fist, il sçavoit bien que tous les plaisirs qu'il avoit eus a desbaucher la Maistresse et la servante n'estoient pas si agreables qu'une vie nette et chaste, et pour ce qui estoit de la frequentation des femmes abandonnées, il confesse bien, comme nous avons ouy, qu'il n'y avoit rien de plus abominable, et puisqu'il disoit qu'il n'y avoit rien qui les rendist plus odieuses que de les considerer quelquefois dans ces infames lieux où elles se trouvent, disons aussi qu'il n'a pas esté hors de propos de mettre icy quelque chose de leur meschante vie, pour ce que cela les ren-

dra plus haïssables, et que ceux qui liront cecy les fuiront bien plus que ne faisoit Francion. Lors qu'il eut finy son petit repas, il parla de la sorte que l'on peut voir au discours suivant.

Bien que les ardeurs de ma jeunesse me poussassent a la desbauche),

(B) comme je vous ay dit, je ne laissois pas de songer a mon avancement. J'avois esté voir ma mere en Bretagne où elle m'avoit faict de belles leçons. Je m'avisay qu'il falloit tascher de me mettre (C: qu'il me falloit mettre) aux bonnes graces d'un certain favory du Roy [1], qui me pouvoit beaucoup avancer. (C: beaucoup plus avancer que Clerante.) Je m'acquis la cognoissance de trois ou quatre de ses plus proches parens, et leur tesmoignay le desir que j'avois de rendre du service a toute leur race. Du commencement pour me payer de la peine que je prenois a les courtiser, ils me promirent de me faire obtenir infailliblement une certaine charge que je desirois, laquelle estoit au pouvoir de Praxitele (vous sçavez bien que cettuy là a autrefois esté chery du Roy); mais comme je les voulus sommer de leurs promesses, jamais je ne trouvay rien si froid qu'eux. Je pense que leur ame estoit ladre, et que l'on avoit beau les picquer avec les prieres et les remonstrances, ils n'en sentoient aucune chose. Je vous diray en verité que je croy que leur bonne fortune les avoit faict devenir a moitié fous, ou bien qu'ils feignoient de l'estre. Si je leur parlois d'une chose, ils me mettoient sur une autre; et s'ils estoient contraints de me respondre sur mon affaire, ils me la faisoient si difficile que rien plus.

J'avois faict un discours où j'essayois de prouver que le merite de Praxitele estoit aussi grand que sa prosperité, mais ils ne voulurent pas que je le monstrasse a personne; et cela, disoient ils, se faisoit par un coup d'Estat, d'autant qu'ils craignoient que cela ne fist accroistre l'envie que l'on portoit a leur fortune. Qui ne jugera que c'estoit qu'ils recognoissoient que leur parent n'estoit pas digne de tant de loüanges comme je luy en donnois, et que mes flatteries estans trop visibles, elles eussent plustost incité le peuple a se mocquer de luy, qu'a le respecter. Je me suis bien repenty depuis de luy avoir tant faict d'honneur que d'escrire pour luy, et j'ay creu que si le Ciel ne me favorisa en ce que je pretendois, ce fut pour me punir d'avoir loüé une personne indigne de loüange. La charge que je desirois fut donnée a un autre que moy, qui possible ne l'avoit pas recherchée ; mais je vous diray, le dommage estoit autant de leur costé que du mien, car ils perdoient en moy un amy et serviteur tres fidelle qui s'estoit preparé a les assister en des choses importantes, et ne prenoient qu'un sot sans esprit et sans fidelité. J'avois prié Clerante de leur parler de moy, mais il n'en avoit voulu rien faire, me disant que son authorité estoit morte en ces actions là, et que ces coquins venus de bas lieu se plaisoient a mespriser les Seigneurs de qualité, et qu'outre cela il ne se vouloit pas abaisser tant que de les aller supplier d'aucune chose. Voyant tout cecy, j'eus recours aux consolations que les anciens Sages nous donnent contre les adversitez; et si je ne jouyssois point de la prosperité de beaucoup d'autres, j'avois

---

1. Praxitèle, ce favori du Roi, doit être un Champenois, le Comte de Baradas, dont la faveur auprès de Louis XIII fut aussi brève qu'éclatante et donna naissance à un proverbe : Fortune de Baradas. Cf. l'*Historiette de Louis XIII* dans TALLEMANT, et ROY, *Sorel*, p. 55.

Je semois parmy eux le plus qu'il m'estoit possible, les enseignements de ma nouvelle philosophie[1], dont je vous ay desja parlé. Quelques esprits y prenoient du goust, et ne s'en falloit guere qu'ils ne desirassent de la pouvoir suivre, mais d'autres barbares et stupides, luy faisoient un si mauvais accueil, que j'eusse voulu ne leur en avoir jamais parlé. Mesme, comme c'est l'ordinaire de la bestise des hommes, ils vindrent a [650] m'accuser de folie, ce qui me fascha tant que je me resolus de tenir comme un thresor caché ce que je sçavois, puisqu'il n'y avoit personne qui eust la volonté de s'en servir. Il ne m'importe, ce dis je en moy mesme; les hommes refusent leur bien que je leur presente, ils en porteront la peine; il est vray que j'en patiray quelque peu, mais quoy il faut s'accommoder au temps; la mort viendra bientost me delivrer de ces angoisses.

cela en recompense, que je n'estois pas esclave comme eux. Je voyois bien que pour obtenir alors quelque chose dans le monde, il n'y avoit rien qui y fut moins utile que de le meriter, et je remarquois que pour se mettre en bonne estime, il valoit mieux faire profession de bouffonnerie que de sagesse. Je ne savois ni contrefaire les orgues, ni chiffler, ni faire des grimasses, parties fort necessaires; et quand je l'eusse sceu, je n'eusse pas eu l'ame si vile que de me vouloir avancer par là. J'ay tousjours bien (C : bien tousjours) aimé la gausserie, et les bons mots qui tesmoignent la pointe de l'esprit, mais non pas ces tours de basteleux et d'escornifleur[2] que les sots Courtisans admirent; et outre cela quand je veux dire quelque chose d'agreable, il faut que ce soit particulierement pour me donner du plaisir a moy mesme, ou a des gens qui me soient esgaux, et non pas a ceux qui s'estiment davantage que moy.

Puis que je ne pouvois donc entrer aux bonnes graces de ceux qui estoient en faveur, je m'acquis celles de plusieurs autres qui ne songeoient qu'a rire et a faire l'amour, avec lesquels s'il y avoit moins de profit, il y avoit en recompense plus de contentement. Je semoy parmy eux

1. Sur cette déclaration « libertine », et sur le « libertinage » de Sorel, voir l'*Introduction*, t. I, pp. vj-viij. — Après l'avoir maintenu dans l'édition de 1626, Sorel, par prudence, ou plutôt par peur, supprime le passage dans l'édition de 1633 et le remplace par l'alinéa C que l'on trouvera à la page suivante (p. 174).

2. *Escornifleur*, pique-assiette. OUDIN, p. 192 : idiotisme, *escornifleur de potence*, un meschant, un pendart.

Clerante qui sçait ma maladie, et son origine, essaye de tout son pouvoir de me consoler, et me meine aux champs a une belle maison qu'il a. Nous fismes là une vie qui me contraignit d'oublier ma tristesse. Par la mort, ce me disoit Clerante, je retrancherois quelque chose de l'estime que vo[651]stre merite m'a jusques icy obligé de faire de vous, si vous ne mettez peine a vous resjoüir; vous vous faschez du desordre du monde; ne vous en souciez point puis que l'on n'y peut remedier. Vertu nom de Dieu, en despit de tous les hommes, vivons tout au contraire d'eux. Ne suivons pas une de leurs sottes coustumes. Quant a moy, je quitte pour jamais la Cour, où je n'ay gousté aucun repos. Si nous voulons passer nos jours parmy les delices de l'amour, nous trouverons en ces quartiers cy des jeunes beautez dont l'embompoint[1] surpasse celuy de toutes les Courtisanes qui sont toutes couvertes de fard, et qui usent de mille inven-

1. C: il y avoit en recompense plus de contentement. Toutefois il m'estoit impossible de m'empescher de songer a la perte que je faisois de ma jeunesse, au lieu qu'il me sembloit que je l'eusse pu fort bien employer pour le profit de ceux a qui je desirois de rendre du service, et pour le mien particulier. Cela faisoit que lors que je me trouvois quelquefois en compagnie où j'avois dict le mot[2] comme les autres, je demeurois muet tout d'un coup et me laissant emporter a une profonde resverie, tellement qu'il sembloit que je ne fusse plus ce que j'avois accoustumé d'estre, et que j'eusse tout a faict changé de nature. Je suis extremement faschè de cette metamorphose, et je me contraignois le plus qu'il m'estoit possible, mais quoy, le sujet de ma tristesse ne pouvoit estre si facilement retranché, a cause qu'incessamment je voyois des objets qui faisoient accroistre ma peine. Il estoit bespin en cela de quelque divertissement ou d'un exil volontaire. Clerante qui sçait ma maladie

3-5. B : une belle maison qu'il a. Qu'avez vous fait de vostre belle humeur, ce me disoit il; je retrancheray — 9-10. B : peut remedier. En despit — 16. B : celuy des Courtisannes

1. *Embonpoint*, bon état du corps. « Ce n'est donc pas la beauté et l'embonpoint de votre chambrière qui vous a fait trouver ce plaisir si agreable. » MARGUERITE DE NAVARRE, *Nouvelle* VIII.

2. *Dire le mot*. OUDIN, p. 358 : idiotisme, faire des rencontres, dire des gaillardises.

tions pour relever leur sein flasque. Je me souviens d'avoir couché avec quelques unes si [652] maigres, que j'eusse autant aymé estre mis a la gehenne, et a propos dernierement ceste Luce, je cogneus que sa beauté vient plus d'artifice que de nature; son corps n'est composé que d'os et de peau.

L'humeur franche de ce Seigneur me plaisant, je luy accorday tout ce qu'il voulut. Il avoit laissé sa grandeur a la Cour sans en retenir seulement la memoire, et se rabaissant jusqu'a l'extremité, alloit danser sous l'Ormeau les dimanches, avec le compere Piarre et le sire Lucrin. Il joüoit a la boule avec eux, pour le soupé, et se plaisoit a les voir boire d'autant afin qu'ils contassent apres merveilles. Lors qu'il estoit en humeur plus serieuse, il faisoit venir les bonnes vieilles gens, et leur prioit de raconter [653] tout ce qui estoit en leur memoire du temps de leur jeunesse. O quel contentement il sentoit lors qu'ils venoient a discourir des affaires d'Estat, dont ils parloient selon leurs opinions, et celles de leurs grands Peres, donnant tousjours quelques blasmes aux Seigneurs qui avoient approché le plus pres de la personne des Roys. Pour moy de mon naturel, je ne me plais guere a toutes ces choses là, car je n'ayme pas la communication des personnes sottes et ignorantes. Neantmoins afin de luy agreer, je m'efforçois tant d'y prendre du plaisir, que je puis asseurer que j'en prenois quelque espece, quand ce n'eust esté que de voir qu'il en (recevoit), d'autant que mon principal soin estoit de le faire vivre joyeusement. [654] Je me portay mesme jusqu'a prendre le dessein d'une galanterie, que fort peu de personnes.

4. B : cette — 10-11. B : sous l'ormiau, les Dimanches, avecque — 12. B : le souppé — 15. B : les prioit — 20. B : quelque blasme — 23. B : n'aime — 26. B : quelque peu, — 27. A : retenoit B : recevoit

voudroient entreprendre. On nous avoit dit qu'il y avoit a trois lieuës de là, dedans une ferme, la plus belle Bourgeoise du monde. Je m'avisay de m'habiller en Païsan, et de porter un violon dont je sçavois joüer, afin d'entrer plustost chez elle. Ce qui me faisoit plustost prendre ceste deliberation, c'estoit que l'on m'avoit apris que la mignarde aymoit passionnement a rire, et avoit des rencontres fort plaisans. Or j'esperais de luy tenir des discours si facetieux, que ce seroit un plaisir des plus grands, d'ouyr nostre entretien. Le bon estoit, qu'il y avoit une nopce en son village, le jour que j'avois deliberé d'y aller. [655] Clerante voulant s'esgayer aussi pour m'accompagner, fit provision d'une Cymballe, parce que c'est un instrument dont le jeu n'est guere difficile; il ne faut que battre dedans avec la verge de fer, a la cadence des chansons.

Nous sortons un matin avec nos vestemens accoustumez, faisant accroire que nous allions a douze lieuës loing, et ne menons que mon homme de chambre, que j'avois rendu un fin matois [1]. Estans a deux lieuës de la maison, nous entrasmes dans un bois fort solitaire, où nous vestimes des haillons. Clerante fit bander son visage a moitié, et noircir sa barbe qui estoit blonde, de peur d'estre recognu par quelqu'un; quant a moy, je mis seulement une empla[656]stre sur l'ún de mes yeux, et j'enfonçay ma teste dans un vieux chappeau, dont j'abaissois et haussois le bord a ma volonté, comme la visiere d'ún armet, parce qu'il estoit fendu au milieu.

5. B : me faisoit prendre — 6. B : appris — 7. B . aimoit — 8. B : fort plaisantes — 9. B : facecieux — 12-13. B : s'esgayer aussi, fit provision d'une Cymballe pour m'accompagner, parce que — 18. B : allons — 19. B : mon valet de chambre

1. *Matois*. OUDIN, p. 336 : idiotisme, meschant, rusé.

En cet esquipage nous marchasmes jusqu'au village où se faisoit la nopce [1]. Mon valet mit nos Chevaux en une hostellerie en attendant que nous en eussions affaire. Nous allasmes droit chez le Pere de la mariée, bon Pitaut [2], a qui je demanday s'il n'avoit point affaire de mon service. Il me dit qu'il avoit deja retenu un Menestrier, a qui il avoit baillé seize sols d'arres sur et tant moins d'un escu qu'il luy avoit promis pour sa journée. Je ne vous demande qu'un demy escu pour moy, et pour mon compagnon, ce dis je, [657] et si nous ferons la cuisine, a quoy nous nous entendons des mieux, parce

2. B : chevaux — 4. B : pere — 6. B : menestrier — 7. B : seize sous

1. A ces paysanneries grossières, imitées des *Propos Rustiques* de NOEL DU FAIL et des *Serées* de BOUCHET, paysanneries que Sorel va reprendre dans *Le Berger Extravagant* (1627), comparer les souvenirs d'enfance de l'Abbé DE MAROLLES (*Mémoires*, Amsterdam, 1755, t. I, p. 21) : « Après la moisson, les Païsans (de Touraine) choisissoient un jour de fête, pour s'assembler et faire un petit festin qu'ils appelloient l'Oison de Metive, c'est le mot de la Province, à quoy ils convioient non seulement leurs amis, mais encore leurs Maistres qui les combloient de joie, s'ils se donnoient la peine d'y aller. Quand les bonnes gens faisoient les noces de leurs Enfans, c'étoit un plaisir d'en voir l'appareil, car outre les beaux habits de l'Epousée, qui n'étoient pas moins que d'une robe rouge et d'une coeffure en broderie de faux clinquant et de perles de verre, les parents étoient vêtus de leurs robes bleues bien plissées, qu'ils tiroient de leurs coffres parfumés de lavande, de roses sèches et de romarin ; je dis les hommes aussi bien que les femmes, car c'est ainsi qu'ils appelloient le manteau foncé qu'ils mettoient sur leurs épaules, ayant un colet haut et droit, comme celui du manteau de quelques Religieux : et les Païsannes proprement coeffées, y paroissoient avec leur corps de cotte de deux couleurs. Les livrées des épousailles n'y étoient point oubliées ; chacune les portoit à sa ceinture ou sur le haut de manche. Il y avoit un concert de musettes, de flûtes et de haut-bois ; et, après un banquet somptueux, la danse rustique duroit jusqu'au soir. On ne se plaignoit pas des impositions excessives : chacun paioit sa taxe avec gaieté, et je n'ai point de mémoire d'avoir ouï dire qu'alors un passage de gens de guerre eût pillé une Paroisse, bien loin d'avoir désolé des Provinces entières, comme il ne s'est vu que trop souvent depuis par la violence des Ennemis. Telle étoit la fin du regne du bon Henri IV, qui fut la fin de beaucoup de biens et le commencement d'une infinité de maux... »

2. *Pitaut*. FURETIÈRE : Terme injurieux qu'on dit aux gens rustres, grossiers et incivils, qui ont des manieres de paysans.

que nous avons esté des premiers marmitons de Monsieur le Prince [1]. Nous trouvans a si bon marché par l'advis de sa femme, qui ne vouloit pas faire grande despense, il s'accorda a nous prendre. L'autre Menestrier vint incontinent, et n'y eut pas une petite dispute, entre luy et moy. Il disoit qu'on avoit parlé a luy des le soir precedent, et qu'il estoit venu d'une lieuë de là. Moy je dis que je venois de huict lieuës tout expres, et qu'il y avoit quinze jours qu'un certain homme passant par mon village m'avoit retenu; ma cause en ce point fut trouvée la meilleure, et ses arres luy demeurans, il s'en alla, neantmoins tout desconforté. [658] Nous nous mismes a travailler a la cuisine, et Clerante qui quelque fois vouloit sçavoir de ses gens, comment l'on accommodoit toutes les entrées de ses repas, eust fait de tres bonnes saulces, s'il eust eu de la matiere. Nous nous contentasmes d'apprester tout a la grosse mode [2] selon le conseil d'un super intendant qui venoit nous voir de fois a autre; en dressant le potage et le ris jaune [3], je mis dedans une certaine composition laxative, que j'avois apportée. Chacun estant revenu de la messe, l'on s'assist pour disner, et la table fut couverte. La Bourgeoise estoit

1-2. B : marmitons de l'Hostel de la Maque 4. — 10. B : poinct — 16. B : eu de l'estoffe pour en faire. — 19-21. B : a autre. Chacun — 21. B : de la Messe, la table fut couverte, et l'on s'assist pour disner.

---

1. Ironie, car le père du grand Condé, au dire de Tallemant, faisait une singulière cuisine.

2. *Cela est fait à la mode.* OUDIN, p. 350 : idiotisme, par ironie, mal fait, fait à la haste, de mauvaise grâce.

3. *Ris.* FURETIÈRE : Terme de boucherie. C'est une glande qui est sous l'œsophage, que l'on appelle ris de veau, qui se trouve aux veaux dans le quartier de devant, et qui fait un manger delicat. — Il y a ici un jeu de mots sur l'expression proverbiale : *il rit jaune comme farine.* OUDIN, p. 483 : idiotisme, il ne rit pas de bon cœur.

4. *Hostel de la Maque.* FURETIÈRE : Ce mot, aussi bien que Maquignon, vient de Maque, qui en vieux françois signifioit : vente. Il y a eu

là des plus avant, parce que c'estoit la fille de son vigneron qui se marioit; j'eus la commodité de la regarder attentivement. Je vous confesse que [659] je n'ay guere veu de plus belles femmes. Le repas finy, le marié et la mariée se mirent devant une table chargée d'un beau bassin de cuivre; a chaque piece que l'on leur apportoit comme une offrande, ils faisoient une belle reverence pour remerciement, en panchant la teste de costé. Ceux qui donnoient deux pieces d'argent, estoient si convoiteux de gloire, qu'afin que l'on les vist, ils les faisoient tomber l'une apres l'autre; la bourgeoise presenta une couple de fourchettes d'argent; une certaine femme de village en presenta de fer, a tirer la chair du pot, où il y avoit une cueiller au bout; une autre des pincettes et des tenailles; si bien qu'en tout cecy il y avoit la figure des cornes, ce qui estoit un presage tres mauvais [660] pour le pauvre Jobelin[1]. Il fut là avec son espouze un quart d'heure apres que l'on luy eust fait tous les dons, pour attendre s'il n'y en avoit point encore a faire. S'estant retirez, ils conterent ce qu'ils avoient despencé; et voyant qu'ils perdoient beaucoup a leur nopce, se mirent a pleurer si desmesurement, que moy qui estois aupres d'eux, je fus contraint d'essayer de les consoler. Le Pere vint dire que le Seigneur luy avoit accordé que toute la compagnie vinst danser a son Chasteau, et qu'ils marchassent les premiers avecque le violon. J'accorday mon instrument, et joüant la premiere fantaisie qui me vint en

7. B. comme en offrande — 17. B : espouse — 19-20. B : S'estans — 20. B : ils compterent — 21. C : ils se mirent — 23-24. B : Le pere de la mariée leur vint dire

autrefois à Paris l'Hostel de la Maque où les Picards venoient vendre leur marchandise. — Cet hôtel était situé près des Halles.

1. *Un Jobelin bridé* et *un Jobet*. OUDIN, p. 284 : idiotisme, un sot, un badin, un cornard.

l'esprit, fus le conducteur de toute la bande. Le son des Cymballes ne plaisant pas a chacun, Cle[661]rante fut contraint de laisser les siennes inutiles. En marchant devant moy, il faisoit des pas, et des postures si agreables, que si je ne l'eusse point cognu, je l'eusse pris pour le plus grand basteleur du monde. Estant dans la Cour du Chasteau je joüay les bransles[1] que presque toute la compagnie dansa. Apres cela je joüay des gaillardes[2] et des courantes[3], que les pitauts dansoient d'une telle façon que j'y recevois un extreme plaisir, qui m'empeschoit d'avoir du regret de m'estre si prodigieusement metamorphosé. D'ailleurs j'estois infiniment aise d'entendre les discours de quelques bonnes vieilles assises aupres de moy. Elles disoient que les parents des mariez estoient bien chiches, qu'ils n'avoient prins qu'un violon, et [662] qu'ils ne leur avoient pas fait assez bonne chere. Par mananda[4], ce disoit l'une, quand je mariay ma grande fille Jacquette, il y avoit tant de viande (de) reste, que le lendemain qui estoit un Jeudy, il falut prier nostre Curé de nous venir aider a la manger, de peur qu'elle ne se gastast en la gardant pour le Dimanche; encore en falut il au soir en faire des aumosnes a tous

1. C : je fus — 2. B : ne plaisoit pas — 7. B : joüay des bransles — 9. B : Pitauts — 15. B : pris — 18-19. A : de viande reste B : de viande de reste — 22. B : encore falut il

---

1. *Bransle.* FURETIÈRE : Un air ou une danse par où on commence tous les bals, où plusieurs personnes dansent en rond, et non pas en avant, en se tenant par la main et se donnant un bransle continuel et cadencé, avec des pas convenables selon la difference des airs qu'on joue.

2. *Gaillarde.* FURETIÈRE : Espece de danse ancienne qu'on danse tantost terre à terre et tantost en cabriolant, tantost allant le long de la salle et tantost en traversant.

3. *Courante.* Autre danse, bien connue, dont le nom va prêter, p. 189, à une équivoque grossière. Cf. *Avoir la courante*, OUDIN, p. 130 : idiotisme, le flux de ventre.

4. *Par mananda.* Juron inconnu, reproduit dans toutes les éditions.

les pauvres du village, et si la grande bande des cornets[1] estoit a la nopce. Les autres tenoient de pareils propos sans songer a la danse. Ce qui m'estoit encore bien plaisant a entendre estoit le discours qu'un jeune badault tenoit a une servante du logis du Seigneur. Il l'estoit venu accoster avec un ris badin, une reverence en tortillant les fesses, en [66;] tortillant le bord de son chappeau, et disant : Comment vous en va, Robaine, vous faictes là la Sainte sucrée[2], je cuide que vous estes malade. C'est vostre grace[3], dit la servante. Hé bien vous voyla une fille a marier, reprit le Villageois, ne serez vous pas prise bien tost comme les autres, la gelée est forte ceste année cy. Dame tout se prend[4]. Agardez que cestuy cy nous veut jargonner, repartit la servante ; ouy ils sont pris si ils ne s'envolent[5] ; il a plus de caquet que la poule a ma tante : il n'aura pas ma toile[6]. Le Manant fila doux[7] alors, d'autant qu'il l'honoroit fort, et qu'un demy ceinct[8] d'argent qu'elle avoit, estoit une puissante chaisne pour attirer son cœur a son service,

6-7. B : en remüant les fesses — 9. B : saincte — 11. B : voila — 13. B : cette — 13-14 B : que c'est que cettuy cy — 15. B : s'ils

1. Les *cornets* sont de petits cors de chasse ou des cornets à bouquin, espece de grande flûte à sept trous. *La grande bande*, tout court, désigne les violons du Roy (MOLIÈRE, *Tartuffe*, II, III).

2. *Faire la sainte sucrée.* OUDIN, p. 495 : idiotisme, faire l'honneste ou la delicate.

3. *Vostre grace.* OUDIN, p. 254 : par ironie, idiotisme, vostre mauvaise volonté, ou impertinence, est cause que vous m'avez desobligé.

4. *Il gele, tout se prend.* OUDIN, p. 348 : idiotisme, l'on prend tout ce qu'il y a dans les plats, on mange fort vite, par allusion de *prendre à se prendre*, qui signifie congeler ; vulgaire. Sorel fait un autre jeu de mots sur cette locution proverbiale.

5. *Ils sont pris s'ils ne s'envolent.* OUDIN, p. 455 : c'est une façon de parler pour desapprouver ce qu'un autre dit ; vulgaire.

6. *Vous n'aurez pas ma toile, vous avez trop de caquet.* OUDIN, p. 537 idiotisme, vous parlez trop.

7. *Filer doux.* OUDIN, p. 224 : idiotisme, parler doucement

8. Espèce de chaîne d'argent en guise de ceinture.

car il faut que vous sçachiez que depuis qu'une [664] servante porte sur les reins ce bel ornement, il n'y a valet ny pauvre artisan qui ne luy jette plus d'œillades que n'en jette un matou sur la viande qui est penduë au croc. Il luy dit donc avec une façon si hors de propos que je ne sçavois s'il pleuroit ou s'il rioit : Eu ! ma mere m'a parlé de vous. Et voyant qu'elle ne luy respondoit point, il luy repeta ces mesmes mots quatre ou cinq fois en luy tirant la main pour les luy faire entendre, croyant qu'elle dormist ou qu'elle ne songeast pas a luy. Je ne suis pas sourde, dit elle, je vous entends bien. C'est a cause de vous que j'ay mis une esguillette de var de mar[1] a mon chappiau, car ma couraine[2] m'a dit que c'est une couleur que vous raymez tant, que vous en avez usé trois cotillons. [665] Ce darnier jour en allant aux vaignes je me destournay par le sangoy de plus de cent pas pour vous voir, mais je ne vous avisy point, et si toute la nuit je n'ay fait que songer de vous, tant je suis vostre serviteur ; par la verti gué[3], j'ay voulu gager plus de cent fois contre mon biau frere Michault Croupiere, qu'a une journée de la grande haridelle de sa charure, il n'y a pas une fille qui soit de si belle regardure[4] que vous qui estes la parle du pays en humidité, et en

13. B : a mon chappiau, poursuivit le Villageois, car — 14. B : raimez — 16. B : destourny — 18. B : nuict — 21-22. B : charue

---

1. *Var de mar*, vert de mer. — Sur les pièces en patois de Sorel et le patois qu'il prête aux paysans, voir l'*Introduction*, t. I, p. xvj.

2. *Couraine*. Mot inconnu. Il serait facile de corriger en *cousaine* (cousine), comme plus loin *humidité* en *humiiité*. Mais la correction n'a été faite dans aucune des éditions, et, tout compte fait, serait douteuse.

3. *Verti gué*, Vertu Dieu, comme, plus haut, *par le sangoy*, par le sang Dieu, palsambleu.

4. *Regardure*, aspect, physionomie. Manque dans FURETIÈRE. « Mon magot estoit de laide regardure. » (LA FONTAINE, *Ragotin*, V, XVI.)

doux maintien. C'est qu'ou vous mocquez, reprit la servante, cela vous plaist a dire. Ho, non fait, luy dit le paysant. Ho, si est, respondit elle. Ho bien, reprit il, revenant tousjours a ses moutons [1], ma mere, heu ma mere m'a parlé de vous, comme je vous dy : si vous [666] vous voulez marier vous n'avez qu'a dire. Jamais il n'expliqua plus clairement ses intentions, mais pour monstrer la grande (affection) qu'il luy portoit, il la mena danser une gaillarde, où il haussoit les pieds et demenoit les bras et tout le corps, de telle façon qu'il sembloit qu'il fut desesperé ou malade de Sainct [2]. Je vy encore faire là d'autres badineries, qui seroient trop longues a reciter. Qu'il vous suffise que je voyois pratiquer tout un autre art d'aimer, que celuy que nous a descript le gentil Ovide.

Tandis Clerante regardoit avec attention tout ce qui se faisoit, et a l'arrivée de beaucoup de Noblesse, qui se rendit dedans la sale du Chasteau, sans regarder la nopce, il s'y en alla aussi, parce [667] que la Bourgeoise y estoit entrée pareillement. Or ça, compere, luy dit le Seigneur en prenant garde au bandage de sa teste, qui est ce qui a voulu rompre le coffre de ton entendement ? C'est une personne qui n'en a guere, respondit il en contrefaisant sa voix le plus qu'il pouvoit; j'ay une si meschante femme, que je pense qu'elle a le Diable au corps ; ha Messieurs, le cœur me creve tant j'en ay de douleur. Dieu sçait combien j'ay taschè de fois a la rendre bonne,

5-6. B : C : si vous voulez vous marier — 8. A B C : infection — 11. B : desesperé ou demoniaque ou malade de Sainct. — 14-15. B : descrit — 19. B : s'y en alla, parce — 20. B : entrée aussi.

---

1. *Retournons à nos moutons*. OUDIN, p. 364 : idiotisme, revenons à notre premier discours.
2. *Mal de Sainct*. OUDIN, p. 321, idiotisme, mal caduc.

en la battant dos et ventre, mais je n'en ay pû venir a bout, encore que l'on dise que celles de son sexe soient de l'humeur des asnes et des noyers, de qui l'on ne tire point de proffit qu'en les battant fort et ferme. Je suis Tonnelier de mon estat, et je ne [668] joüe de mes Cymballes que les bonnes festes. Dernierement ne la pouvant faire cesser de me dire des injures, je la mis a l'ayde d'un mien valet, dans un de mes grands tonneaux, dont je fermay apres l'ouverture avec des douves, de sorte qu'elle n'avoit plus d'air que par le trou du bondon; je pris mon poulain[1], et devalay[2] ainsi le vaisseau[3] jusqu'en ma cave; je le remontay et le redevalay encore par plusieurs fois, le plus viste qu'il m'estoit possible, afin qu'elle fust si tourmentée là dedans, qu'elle se repentist de m'avoir offencé. Mais tout au contraire de ce que je pensois, elle mettoit quand elle pouvoit sa bouche pres la petite fenestre de sa loge, et me disoit des vilennies insupportables. Enfin je fus contraint [669] de la laisser là passer sa colere. Sur le soir il me vint une maudite envie de prendre avec elle mon plaisir ordinaire, auquel je m'estois tellement accoustumé, que je ne m'en pouvois passer une seule nuit, sans souffrir autant de mal, que si l'on m'eust bruslé a petit feu. Neantmoins je ne la voulois point tirer du tonneau, craignant qu'elle ne me fist quelque outrage, comme elle avoit desja fait plusieurs fois pour moindre occasion. Baisez moy par le trou, m'amie, luy dis je, et puis nous ferons la paix. Non, non,

7. B: a l'aide — 13. B : qu'il me fut — 24. C : voulois pas

1. *Poulain*. FURETIÈRE : Assemblage de bois qui sert aux Tonneliers à descendre le vin dans leurs caves. Les beuveurs disent en raillant qu'il avalent le vin sans poulain.

2. *Devaler*. FURETIÈRE : Descendre, terme de Tonnelier.

3. *Vaisseau*. FURETIÈRE : Ce qui peut contenir quelque chose, et en particulier la liqueur ; un muid, une cuve à mettre le vin, le blé.

respondit elle, j'aymerois mieux l'amitié des demons d'enfer, que la tienne. Je ne te feray plus rien, ma foy, luy repartis je; je veux dire que je ne te battray plus, car pour la petite chosette je conti[670]nueray tousjours a te la faire, et si tu veux des maintenant nous la ferons sans que tu sortes de là, et des que nous aurons achevé, je te promets que je te delivreray de prison. Ceste offre luy toucha les sentimens, elle s'accorda a ce que je voulois, et je me deliberay de me mettre en devoir d'esteindre seulement l'ardeur de mon desir, pour la laisser tousjours apres dans le tonneau. Je pense qu'elle approchoit alors la partie qui estoit necessaire le plus proche du trou du bondon qu'elle pouvoit, mais quant a moy je ne sceus faire passer jusques a elle le morceau qu'elle demandoit, car son enflure estoit trop grosse. Cela me faisoit enrager, pour vous le bien dire; je fus forcé de tirer ma femme hors du lieu où elle estoit, mais elle [671] ne m'eust pas si tost rendu incapable de l'embrasser de long temps, qu'elle recommença a me quereller, et me dire qu'elle voyoit bien que j'avois fait part ce jour là a quelqu'une de ses voisines, de ce qui n'appartenoit qu'a elle, d'autant qu'encore que je le luy eusse fait six fois ceste nuit là, il luy sembloit qu'il y avoit de la diminution en ma puissance, et que j'avois accoustumé d'aller ordinairement un plus grand train. Le soleil en se levant vit nostre

4-6. B : pour le reste il faut tousjours que l'homme se mette en son devoir : Donne moy donc six baisers sans sortir de là, et des que tu auras achevé — 9-25. B : voulois, et je pense qu'elle approchoit sa bouche le plus proche du trou du bondon qu'elle pouvoit, mais quant a moy je ne pus faire une assez longue mouë pour la baiser. Enfin je fus forcé de la tirer du lieu où elle estoit, tant mon desir me pressoit, mais des que je me fus un peu resjoüy avec ele, elle recommença a me quereller, et me dire qu'elle sçavoit bien que j'avois faict l'amour a l'une de ses voisines. Je ne sçay comment elle s'en appercevoit, car j'estois si vaillant que je la caressois autant qu'a l'ordinaire, mais en effect elle se fascha outre mesure. Le Soleil

castille et fut tesmoing comme elle me jetta un pot a pisser a la teste, dont elle me blessa, ainsi que vous me voïez, et si je vous asseure qu'il m'est a voir que je n'estois point coupable.

La fable de Clerante fit rire toute la compagnie, et mesmes la [672] Bourgeoise qui luy fit plusieurs demandes bouffonnes. Un Gentilhomme de la troupe luy commanda de chanter quelque chanson. Il touche ses cymballes aussitost, et en dit une des plus paillardes. Estant convié d'en dire encore d'autres, et n'en sçachant point, il dit qu'il me faloit appeller, et que j'en chanterois des plus plaisantes du monde. La nopce demeura sans violon pour le contentement du Seigneur du village, vers lequel je me transportay incontinent. Mon instrument et ma voix s'accorderent ensemble pour dire plusieurs chansons, les plus folastres que l'on ait jamais oüyes, et que j'avois composées le plus souvent le verre a la main, pendant mes desbauches. Je faisois des grimas[673]ses, des gestes et des postures, dont tous les bouffons de l'Europe seroient bien ayses d'avoir de la tablature pour en gaigner leur vie.

Clerante cependant s'estoit approché de deux vieillards qui n'addonnoient pas du tout leurs esprits a escouter ma musique ; ils devisoient serieusement ensemble d'une chose qui (le) touchoit, non pas en la qualité de joüeur de Cymballes, mais en celle de grand Seigneur. Il faisoit semblant de ne les point ouyr, afin qu'ils ne cessassent point de parler si haut, et ne les regardoit pas seulement, encore qu'il ne deust point craindre qu'ils se retinssent de dire devant luy tout ce qu'il pensoient, parce que le

1. B: tesmoin — 3. B : voyez — 4. B : coulpable — 9. B : gaillardes — 20. B : aises — 25. A B : les C : le — 26. B : Grand Seigneur — 27. C : pas ouyr

prenans pour un badin, ils ne le jugeoient pas mesme capable de com[674]prendre leurs raisons. Clerante a esté en ce païs cy quelques jours, a ce que l'on m'a apris, disoit l'un, mais il s'en est desja allé ce matin; j'en suis fort aise, car je l'aymerois mieux en Turquie qu'icy, je l'ay tousjours hay depuis que je le cognoy. Il est extremement vicieux, il est du tout addonné au vin, et aux femmes, et fait quelques fois des actions qui desrogent grandement a sa qualité. Je prise plus mon fermier qui vit en bon et loyal paysan, comme le Ciel l'a fait naistre, que luy qui ne vit pas en grand Seigneur, combien qu'il le soit d'extraction. Il ne vous desplaira plus guere longtemps, respondit l'autre; je vous aprens en amy, avecque la priere d'estre secret, que ceux qui ont maintenant toute la faveur du [675] Roy Henry II qui nous regit, se sont deliberez de se desfaire de sa personne, sans bruit, maintenant qu'il est hors de la Cour. Ils avoient envoyé icy un homme avec ce dessein là, mais il n'a pu executer leur intention. Je ne sçais s'il en aura meilleur moyen sur les chemins où il le trouvera.

Encore que cestuy cy dit ces paroles plus bas que toutes les autres qu'il avoit tenuës auparavant, Clerante les entendist bien, et pour dissiper la fascherie que luy donnoit la mauvaise entreprise que l'on machinoit contre luy, il alla prier un vallet de luy verser a boire, et dit qu'il avoit de telle façon escorché sa gorge a force de chanter qu'il estoit perdu s'il ne l'adoucissoit en faisant pleuvoir tout du long jusqu'au [676] receptacle de ses boyaux. L'on luy en donna tant qu'il voulut, et s'estant

3. B : appris — 8 *et* 10. B : faict — 11. B : Grand seigneur — 13. B : apprens — 14-15. B : que quelques gens qui ont maintenant beaucoup de puissance dans l'Estat, se sont — 16. B : se desfaire de luy, sans — 21. B : cettuy cy — 21. C : dist — 28. B : pleuvoir du vin tout

retiré a un coin, il tira d'un bissac quelques relicas de la nopce, dont je luy arrachay gouluëment de bonnes nippes [1].

En les allant manger aupres de la fenestre, je vy dans la cour la plus plaisante chose du monde. C'est que la drogue que j'avois mise dans le potage, ayant fait alors son operation, tous ceux de la nopce estoient contraints d'aller se descharger le plus pres qu'ils pouvoient d'un fardeau qui ne pese guere, et qui est pourtant le plus difficile a porter de tous. Il y en avoit qui entroient dans les escuries en serrant les fesses; d'autres n'ayans pas le loisir d'aller si loing, se vuidoient dessus le fumier a l'endroit où ils se trou[677]voient. En mon absence la jeunesse avoit voulu danser aux chansons. La pluspart sortoient de la dance, pour obeyr au fascheux Tyran qui le leur commandoit, mais la pauvre espousée qui souffroit d'aussi violentes tranchées que les autres, parce qu'elle avoit trop mangé de ris, estoit en une peine extreme. Elle ne croyoit pas qu'il fust bien seant a elle de quitter ceux qui la tenoient par la main, si bien qu'elle laissa couler jusqu'a terre une certaine liqueur, dont l'odeur mauvaise parvenant a la fin au nez de ceux qui dansoient, et qui avoient marché dessus par plusieurs fois, les fit regarder en terre, et esmeut en eux une grosse dispute sur ce poinct espineux, sçavoir qui c'estoit qui avoit fait la [678] vilennie. Les hommes se tirerent du

1. B: bisac C : bissac — 3-4. C : nippes. Et les allant — 5-6. B : du monde. En dressant les potages et le ris jaune du disné, j'avois mis dedans une certaine composition laxative que j'avois apportée. Cette drogue ayant faict alors — 11. B : escuiries — 12. B : sur — 13. B : l'endroict — 15. B : obeïr — 15-16. B : qui leur — 19-20. B : a elle pour qui se faisoit la feste, de quitter — 26. C : se retirerent

1. *Nippes*. FURETIÈRE: Tout ce qui sert à l'ajustement, surtout en linge. Dans le sens de *morceaux*, LITTRÉ ne cite que l'exemple de *Francion*.

pair[1], d'autant qu'ils alleguerent que les hauts de chausses estoient assez larges pour contenir les excrements de plus de deux sepmaines, sans qu'ils fussent contraints de les jetter ainsi en bas, devant tant d'honnestes personnes. Mais chacun souffrant un mesme mal, et se trouvant honteux de lascher ses ordures dans la cour du Seigneur, que j'avois appellé aux fenestres, avec toute la compagnie, pour voir ceste plaisante chose, tous ceux de la nopce s'en retournerent en leur logis l'un apres l'autre, non pas sans recevoir force gausseries de ceux qui les voioient danser d'autres courantes, que (celles) que j'avois joüées de mon rebec[2]. Chacun donna son advis [679] là dessus, et presque tous concluoient, que l'occasion de leur desvoyement d'estomach, estoit qu'ils avoient mangé beaucoup de chair, au lieu qu'ils n'avoient accoustumé de manger que du pain.

La Bourgeoise mesme ne fut pas exempte de ceste maladie, qui la surprist a l'improviste, comme elle se mocquoit de ceux qui en estoient tourmentez. Aussi tost craignant de commettre une faute pareille a celle de la mariée, elle sortit hastivement de la salle, et ne sçachant où se descharger, elle alloit d'un costé et d'autre. Enfin elle rencontra un laquais a qui elle demanda quasi tout hors d'elle mesme, où estoient les privez; il les luy monstra du doigt; mais comme elle troussoit [680] sa cotte pour y presider, un jeune gars aussi pressé qu'elle, s'y voulut placer. Ils eurent une contestation a qui s'y

1. B : que leurs — 6. C : court — 8. B : cette plaisante avanture — 9. C:leurs logis — 11. B : voyoient — 11. A : ceux B : celles — 14-16. C : estoit qu'ils n'avoient accoustumé — 21. B : sortit de la salle

---

1. *Se tirer* ou *Sortir hors du pair*. OUDIN, p. 389 : idiotisme, sortir hors de l'embarras, hors du danger, hors du dommage.

2. *Rebec*. FURETIÈRE : Violon à trois cordes et qui est à vray dire un violon imparfait. Ses cordes sont accordées de quinte en quinte.

mettroit le premier : cependant la mere du marié qui estoit une grosse resoluë de païsane vint occuper le lieu, de sorte qu'ils furent tous deux contraints de laisser tout couler a l'endroit où ils se trouverent. La Bourgeoise estant de retour, eut encore un adjournement personnel, pour aller au mesme lieu où elle fit ses affaires plus a son ayse qu'au premier coup. Lors que je la vy, je dis aux gentils hommes que je pensois que leur compagnie ne luy estoit pas agreable, et qu'elle ne faisoit autre chose que s'en retirer et marchandoit [1] a la quitter tout a fait. Ayant entendu que je me voulois gausser [681] d'elle, elle tascha de me donner quelque attaque, et pour sonder la subtilité de mon esprit, me dit : Or ça, Menestrier, quelle corde est la plus malaysée a accorder, de toutes les vostres? est ce la chanterelle [2]? Nenny da, Madame, ce dis je, c'est la plus grosse; je suis quelques fois plus de deux heures sans en pouvoir venir a bout. Neantmoins je m'asseure que si vous l'aviez seulement touchée d'un doigt, elle se banderoit toute seule, autant comme il faut; quand vous voudrez vous en verrez l'experience; elle rendra une harmonie qui vous ravira les esprits jusqu'au Ciel, j'entends le Ciel de vostre lict.

L'on entendit bien de quelle corde je voulois parler, et les risées que l'on en fit inviterent de plus en plus la Bourgeoise a chercher [682] les moyens de me donner quelque bon traict pour avoir sa revanche. Je veux bien un autre Musicien que vous, dit elle, il m'est facile a

7. B : aise — 10. B : faict — 14. B : malaisée — 15. C : les tiennes — 22-24. B : de vostre lict. Les risées que l'on fit de cecy inviterent — 26. B : sa revanche; mais Clerante, se levant alors (*p.* 192, *l.* 25)

---

1. *Marchander à.* FURETIÈRE : Estre irresolu, balancer.

2. *Chanterelle.* FURETIÈRE : La corde la plus deliée d'un luth, d'un theorbe, d'un violon et autres semblables instruments, celle qui a le son le plus clair et le plus aigu.

juger que vous ne faites rien qui vaille, puisque vous ne sçauriez quelque fois accorder vostre instrument sans le secours d'autruy. Par la vertu goy, luy respondis je, je n'en suis pas a despriser pour cela, j'ay la volonté fort bonne. Puis sans donner a mes paroles une double signification, je continuay ainsi : Je ne sçay de quelle humeur je suis, le violon ne me plaist point, encore que ce soit mon gaigne pain; je voudrois avoir un instrument qui fust tout d'une piece ou au moins qui eust ses parties si bien collées ensemble, que toutes n'en fissent qu'une. Cettuy cy veut avoir un cer[683]tain nombre de chevilles, qui ne doivent point tenir dans leurs trous, cela m'ennuye : Une fluste[1] me seroit plus agreable, elle a des trous tout aussi bien, et si l'on n'y boute point de chevilles. Vous ressemblez a mon rebec, vous autres femmes, voila pourquoy vostre presence m'ennuye plus qu'elle ne me delecte, je ne vous le cele point, en vostre perfection, et n'y a pas moyen de vous mettre en bon accord, si l'on ne foure des chevilles dedans vos trous. Pourquoy diable ne taschez vous de ressembler a la fluste, qui n'est point si difficile a accorder? alors vous auriez gaigné mes bonnes graces. Hé viens ça, dy moy, ignorant, reprit la Bourgeoise, les trous de la fluste demeurent ils tousjours sans estre [684] bouchez quand l'on en joüe? Madame a bonne raison, dit incontinent un gentil homme, et la comparaison est belle de la femme a la fluste, car l'on bouche tout de mesme les trous de la femme par compas l'un apres l'autre. Celuy de derriere en la pressant sur un lict, celuy de devant en l'em-

1. Toutes ces équivoques, et d'autres, se trouvent déjà dans *La Fiuste de Robin* « en la quelle les chansons de chaque mestier s'esgayent, etc. », facétie « très graveleuse », comme dit BRUNET, qui en cite les nombreuses éditions et réimpressions du commencement du XVII^e^ siècle.

brassant comme vous m'entendez bien, et celuy de la bouche en la baisant. Pendant le jeu, tantost un trou et tantost l'autre se desbouchent, selon la cadence que l'on observe, avec les mouvements qui y sont necessaires. Pour moy, dit le Seigneur, je trouve cette similitude là fort connuë, si vous me dites qu'il faut soufller dans le cul de la femme, comme l'on souffle dans la fluste. Rien moins, respondit le premier, l'on peut souffler [685] par un autre endroit plus net que celuy là, quand ce ne seroit que par la bouche. Il me semble, interrompis je, que ny vous, ny Madame, ne dites rien a l'advantage des femmes, en croyant parler pour elles, car l'on ne bouche les trous des flustes, qu'en mettant les doigts dessus; elles seroient bien estonnées si l'on ne vouloit point boucher les leurs que de ceste façon, veu qu'elles desirent que l'on n'applique pas seulement ses membres dessus les ouvertures, mais que l'on les pousse si fort que l'on les fasse entrer jusqu'au fond. Il n'y a pas jusqu'a la langue qui ne soit tenuë de servir de closture, a leur bouche; si bien que leur ame ne peut s'envoler tandis, si ce n'est par le trou du boyau culier, lorsqu'elles le desbouchent en haulsant un peu le derriere a cause [686] du mouvement.

Il n'y eut personne qui me pût repartir là dessus, je demeuray le vainqueur. Alors Clerante se levant de sa place, un verre a la main, roulant les yeux a la teste, commença de contrefaire l'ivrogne si naifvement que j'eusse crû qu'il l'estoit, n'eust esté que je sçavois sa portée de vin, et qu'il n'avoit pas bû la moitié de ce qu'il en falloit, pour lui troubler le cerveau; mais tout le reste de l'assistance avoit une autre pensée que moy. Il chan-

28. B : l'eust esté, n'estoit que — 30-31. B : le cerveau. Tout le reste de l'assistance en avoit bien une autre opinion que moy.

cele a tous coups, begaye en parlant, et dit des resveries estranges. Il fait semblant d'essayer si le vin a bon goust, et ayant trempé son petit doigt dans son verre, il succe son poulce au lieu. En beuvant il respand la moitié de son vin sur [687] luy, et tire le devant de sa chemise hors de sa brayette, pour essuyer sa bouche, de maniere qu'en escarquillant les jambes, il monstre a la Bourgeoise tout ce qu'il porte de plus secret. Pour faire la saincte Nitouche [1], en s'escriant, elle couvre soudain ses yeux avec sa main, dont elle entr'ouvre neantmoins (les) doigts, finement hypocrite qu'elle est, pour voir sans que l'on s'en apperçoive, s'il est aussi bien fourny de ses membres qu'il s'en est vanté. Ayant là descouvert un embonpoint, qui luy plaisoit infiniment, elle faisoit priere a Venus qu'elle luy despartist le bonheur de gouster d'une si douce chose. Clerante continuant a faire des extravagances, et la trouvant toute droite au milieu de (la) salle, s'approcha d'elle pour pisser, [688] comme si elle eust esté une muraille ou une statuë. En tenant sa main dans ses chausses pour en tirer le robinet de sa fontaine, il se laissoit desja aller la teste pour s'appuyer a elle, lors qu'elle se recula en arriere. Enfin l'on me conseilla de le mener reposer. Je le conduisis au logis de la Bourgeoise, où estoient les courtines du mariage. Comme elle fut revenuë, elle le fit coucher dans une petite chambre aupres de la porte, et me demanda si je croyois que la raison luy revinst bien tost. Elle me

2. B : faict — 2. B : de vouloir essayer — 3. B : dans le verre — 8. B : tout ce qu'il porte. Pour faire — 11. A : ses B : les — 11. B : finement, l'hypocrite — 12-16. B : s'en apperçoive. Clerante continuant — 17. B : droicte — 18. A : sa B : la — 20-21. B : ses chausses, il se — 22. B : en arriere, et enfin

1. *Sainte Mitouche* ou *Nitouche*. OUDIN, p. 495 : idiotisme, une femme qui fait la discrette ou retenuë.

parloit de cela avec une façon qui me donnoit a cognoistre qu'elle n'estoit guere joyeuse de le voir ainsi assoupy, et qu'elle eust mieux aymé luy voir seulement un peu de gaillardise. Voyla pourquoy je luy respondis que dans une [689] heure, il ne paroistroit pas qu'il eust beu. Elle avoit vû une bonne partie de son corps, estant entrée au lieu cù il estoit couché, et ne cessoit de rie loüer sa bonne mine, que l'on remarquoit facilement, encore qu'il eust le visage a demy couvert de linge, ce qui me mist en la fantaisie qu'elle estoit beaucoup portée a luy vouloir du bien. Je le contay apres a Clerante qui en fut tres ayse. Veritablement je ne me trompay point, car elle eust un si grand desir de voir si celuy n'estoit point plus large que celuy du bondon, qu'apres que tout le monde se fut retiré chez elle, et qu'elle m'eust fait coucher dans une chambre a part, elle s'en alla sans chandelle se glisser dans le lict de Clerante, s'imaginant qu'elle prendroit son [690] plaisir avecque luy le plus secretement du monde, parce que luy mesme ne pourroit sçavoir avec quelle personne il seroit, n'ayant point de lumiere, et ayant encore alors l'esprit un peu troublé, croiroit le lendemain possible que ce seroit un songe, que tout ce qui luy seroit arrivé.

Elle ne l'eust pas si tost embrassé, qu'il recogneut qui elle estoit, et essaya de l'assouvir des plaisirs, apres lesquels elle souspiroit tant. Sur les onze heures l'on heurta a la porte ; incontinent elle se leve et s'y en va ; elle demande qui c'est qui veut entrer ; c'est son mary qui luy respond, et qui la prie de luy ouvrir vistement,

3. B : aimé — 4. B : Voila — 8. B : louer son embonpoint, (C : et) sa bonne mine — 12. B : tres aise — 13-14. B : car elle eut de si fortes tentations qu'apres — 16. B : faict — 19. B : secrettement — 22. C : il croiroit — 23. C : luy seroit advenu — 25. B : et sans dire mot, essaya

parce qu'il est fort las, estant venu de la ville tout d'une course. Mon Dieu ! dit elle ayant ouvert la porte, il vient [691] de sortir d'icy un homme qui vous cherche par tout; je luy ay dit que vous estiez a la ville, il en a pris le chemin, il vous veut parler d'une chose bien pressée, et qui vous importe grandement a ce qu'il dit ; ne l'avez vous point rencontré ? Non, dit le mary, je suis venu par des chemins extraordinaires. Retournez vous en donc, le long du grand chemin, repliqua la Bourgeoise, et vous le r'atteindrez infailliblement.

Le mary bien empesché a songer qu'est ce que l'on luy veut, picque son cheval, et s'en reva. La Bourgeoise tres aise, que sa tromperie a reüssi, va passer le reste de la nuit avec Clerante qui, avec son baston charnel, frapa mieux dedans ses cymballes, [692] qu'il n'avoit fait le jour dedans les siennes, avecque la vergette de fer, mais avant que l'Aurore fust levée elle le quitta.

Le jour estant venu tout a fait, son mary arriva au logis, qui dit qu'il n'avoit point eu de nouvelles de l'homme qui le demandoit, combien qu'il se fut enquis de luy sur les chemins, et dans la ville où il avoit passé la derniere partie de la nuit, ce qui le mettoit bien en peine.

Ayant pris congé de nostre Bourgeoise, nous nous en allasmes alaigres et joyeux, et passasmes par devant l'hostellerie, d'où mon valet de chambre nous apperceut, et partit incontinent pour nous suivre de loing. Nous nous remismes en la memoire tout ce qui nous estoit arrivé. Clerante [693] me conta ce qu'il avoit entendu dire aux deux vieillards, dont je conjecturay que c'estoit son bon

9. B : du grand chemin, je vous en supplie, replique — 13-18. B : va retrouver Clerante avec qui elle demeure le plus longtemps qu'elle peut. Le jour estant venu — 20. C : bien qu'il — 20. B : fust — 24-26. B : par devant l'hostellerie où mon valet de chambre nous attendoit. Nous ayant apperceus, il partit — 29. C : un bon

genie, qui l'avoit porté a se desguiser pour descouvrir une si grande trahison. Je m'en resjouys grandement, joint qu'il avoit eu le bonheur de coucher avec une beauté pour laquelle je ferois bien a pied cent lieuës de chemin, et me transformerois en toute sorte de façon s'il estoit necessaire.

Que ceux qui prendront pour une friponnerie ce voyage cy de Clerante, considerent qu'il ne devoit pas aller faire l'amour a la Bourgeoise en ses habits ordinaires, d'autant qu'il eust fait tort a sa qualité ; il valoit bien mieux faire comme il fit. Il usa d'une subtile invention en racontant l'histoire mensongere de sa fem[694]me, car en disant qu'il venoit les nuits plus de six fois aux prises avec elle, il fit venir l'eau a la bouche [1] de la Bourgeoise, et luy donna des desirs en quantité; en toutes les autres choses il se comporta aussi prudemment.

Au reste il n'y avoit rien qui fust capable de luy donner du plaisir comme de s'estre desguisé, premierement parce qu'il avoit veu des actions populaires qu'autrement il ne pouvoit voir qu'avec beaucoup de difficulté, et d'ailleurs a cause qu'il estoit bien aise de changer pour un petit temps de maniere de vivre, et de veoir comment l'on le traicteroit s'il eust esté vielleux. Lors que les grands se veulent donner du plaisir dans une comedie, ils n'ont garde de prendre [695] d'autres personnages que les moindres ; leur contentement est d'esprouver, au moins par fictions, ce que c'est que d'une condition la

4. C : j'eusse fait cent lieues de chemin a pied — 5. B : toutes sortes de façons — 12-14. B : car sçachez qu'en disant qu'apres avoir faict l'amour a une voisine, il venoit encore vaillamment caresser sa femme, il — 16. B : aussi fort prudemment — 17. A : Au reste (comme) il n'y avoit — 22. B : petit de temps — 23. B : joüeur de cymballes ou vielleux. — 27. B : fiction — 27 *et suiv.* B : condition fort esloignée.

---

1. *L'eau m'en vient à la bouche.* OUDIN, p. 175 : le desir m'en vient.

plus esloignée de la leur. Que nous sert il de nous tenir si fermement dans la Majesté des grands estats, sans se resoudre a faire une desmarche[1] ? La fortune nous tire le plus souvent malgré nous hors des pompes Royales qui nous environnoient, et nous jette entre la gueuserie, nous reduisant a vivre sous des cabanes de boüe. Il n'est que de s'accoustumer de bonne heure a estre petit compagnon. Neron avoit quelque chose de galand, quoy que die le vulgaire. Il s'estudioit a joüer de la guiterne afin d'en gaigner son pain, s'il estoit quelque jour depossedé de son throsne. D'un autre costé, ce [696] n'est pas une mauvaise leçon pour les grands Seigneurs, que d'apprendre comment sont contraints de vivre les pauvres pour ce que cela leur donne de la compassion du simple peuple, envers lequel ils tesmoignent apres une humanité qui les rend recommandables.

Clerante et moy nous eusmes toutes ces considerations là dessus le chemin, et quand nous fusmes arrivés au bois où nous avions pris nos meschans habits le jour precedent, nous les quittasmes pour reprendre les nostres ordinaires que mon valet nous bailla apres qu'il nous eust attaints. Clerante estant arrivé chez luy, mande un

2. B : sans nous — 9. B : a joüer du Cistre[2] — 15-17. C : qui les rend recommandables. Il est vray que parmy toutes ces choses qui peuvent estre faites a une bonne intention et sans aucun melange d'impureté, ce Seigneur avoit lasché la bride a ses impudicitez ; mais il n'y a homme si parfait qu'il n'ait ses defauts. Songeons au bien et laissons le mal. Prenons garde que Clerante avoit fait des choses qui luy pouvoient beaucoup servir. Nous eusmes toutes ces considerations dessus

1. *Demarche*. HUGUET, p. 111 : Les pas que l'on commence a faire quand on veut aller en quelque lieu ou en sortir. Il a fait une chute des sa premiere demarche. (FURETIÈRE.)

2. *Cistre*. FURETIÈRE : Instrument à cordes fort usité en Italie, qui a presque la figure du luth, mais qui a un manche plus long, divisé en dix-huit touches. Il a quatre rangs de cordes qui ont chacun trois cordes a la reserve du deuxiéme rang qui n'en a que deux. Ses cordes sont ordinairement de leton et se touchent avec un petit bout de plume.

Conseiller de ses amis, a qui il aprend que l'on a ouy dire a un vieil Gentilhomme de la contrée [697] qu'il y a un homme aux environs de son Chasteau, en deliberation de le tuer. Le Conseiller va trouver ce vieillard qu'il luy nomma, et luy asseure qu'il faut qu'il dise tout ce qu'il sçait de ceste affaire, et que l'on l'en a desja ouy parler comme une personne qui n'en est pas ignorante. Tout ce que l'on pût tirer de luy, c'est que tout ce qu'il en a dit, n'est fondé que sur le bruit commun. L'on l'interroge avec plus d'opiniastreté et l'on aprend a la fin le lieu où pourroit estre alors celuy qui s'estoit deliberé de commettre (l'assassinat), dont il depeint la façon, la stature et le vestement. L'on y envoye, mais en vain. Ne trouvant point d'occasion de faire son coup, il s'en estoit allé paravanture plein de desespoir. [698] Le Conseiller estoit d'advis que Clerante prist vengeance du vieillard, qui avoit esté si meschant que de ne luy venir pas descouvrir les entreprises que l'on brassoit[1] contre luy; mais il n'en vouloit rien faire, et se douta bien que luy et son compagnon qui avoit tesmoigné de luy porter tant de haine, avoient receu quelque tort a son subjet, en quoy il ne se deceut point certainement, car, comme il aprit de son secretaire, ses fermiers sous son authorité les avoient frustrez, par fraude et par chiquannerie, d'une certaine petite somme qui leur estoit deuë : ce qui leur estoit infiniment sensible, a cause qu'ils estoient necessiteux. Il fit incontinent tirer de son coffre l'argent qu'il leur faloit, et le leur envoya [699] avec priere d'estre desormais ses amis. Ceste courtoisie gaigna entierement leur volonté :

5. C : avoit nommé — 8. B : peut — 11. B : qui s'est deliberé — 12. A B C : l'assassin — 19. B : voulut — 21. C : pour son sujet — 22. B : desceut — 22. B : apprit — 23. B : Secretaire — 23. B : Fermiers

1. *Brasser*. OUDIN, p. 60 : idiotisme, machiner.

depuis ils n'ont fait paroistre que toute affection au service de ce brave Seigneur.

Estant en repos de ce costé là il se remit en memoire sa Bourgeoise dont il eust bien voulu joüir encore une fois. L'Amour exerçant sur luy un Empire bien severe, il fut forcé de se resoudre a tascher de voir ceste mignonne, en quelque façon que ce fust. Le changement d'habits ne luy sembla pas a propos. Nous sortons avec fort petite compagnie de gens, qui tiennent des oyseaux sur leur poing ; ils les laissent voler aux endroits où nous apercevons de la proye, et nous donnons ainsi en chassant jusqu'a la maison aymée. Clerante y envoie un de ses gens heurter a la porte du jardin, [700] pour faire accroire qu'il y est entré un de nos oyseaux qu'il veut r'avoir. Au nom de son Maistre l'on luy ouvre courtoisement, luy disant neantmoins que l'on ne croit pas qu'il soit entré là aucun oyseau de proye : il appelle long temps et regarde par tout, quelque chose qu'on luy die. Enfin Clerante descendant du cheval, et moy aussi, entra au lieu où il estoit, pour luy demander s'il n'avoit point trouvé l'oyseau. La Bourgeoise voyant ce grand Seigneur chez elle, s'en vint luy tesmoigner sa courtoisie, et le pria de prendre un peu de repos dans sa salle, en attendant que l'on eust rencontré ce qu'il cherchoit.

Pour prendre l'occasion qui s'offroit, il luy respondit que son honnesteté n'estoit pas de refus, [701] et qu'il avoit beaucoup de lassitude ; nos voix estoient bien differentes de celles que nous avions prises a la nopce par

3-4. B : en memoire la Belle Agnès (C : Aymée), c'est le nom de cette Bourgeoise dont — 4. B : jouyr — 5. B C : une Empire — 10. B : sur le poing — 11. B : appercevons — 12. C : la maison que nous cherchons. — 14. B : qu'il y est volé un — 19. B : descendit — 19. B : moy aussi ; nous entrasmes — 21. B : voyant ce Seigneur

fiction, et nos visages, bien polis, ne luy estoient pas recognoissables.

Quand nous n'eussions pas eu l'artifice de les desguiser, en faisant le personnage de Menestrier, elle n'eust pas alors jugé que nous estions ceux là mesme qu'elle avoit veus depuis peu de jours, sous de si meschans haillons, et sa raison eust plustost dementy ses yeux; qui est ce qui eut esté si subtil que de s'imaginer la verité d'une telle chose ? Nous estans assis, et elle pareillement, Clerante dit que l'humeur de son faulcon qui s'estoit esgaré, luy estoit extrememente desagreable, qu'il estoit le plus volage et le plus infidele qu'on vist [702] jamais. Je repartis que quand il seroit perdu, ce ne seroit pas grand dommage, et que l'on en (trouveroit) assez de meilleurs. Ainsi nous tinsmes plusieurs discours, en sousriant sur le faulcon et sur la faulconnerie, faisant tousjours quelque mignarde allusion, sur les gentils oyseaux des Dames, qui sçavent attraper tant de proye ; ce qui fit cognoistre a la Bourgeoise que nous estions de bons compagnons [1]. Neantmoins elle n'osoit pas encore nous donner de si libres reparties, que nous ne l'eussions incitée a ce faire. Madame, luy dit Clerante en quittant mon entretien, il n'en faut point mentir, c'est plutost le desir de vous voir que de r'avoir mon faulcon qui m'a fait entrer ceans. Elle respondit qu'il luy pardonnast si [703] elle ne pouvoit croire qu'il eust voulu prendre tant de peine pour un si maigre subjet. Vous vous imaginez donc, reprit il, que

1. B : et nos visages ne luy — 2. C : reconnoissables — 4. B : Menestriers — 5. B : alors crû que — 7. B : et son jugement — 7. B : car qui est ce — 12. B : infidelle — 12. C : Je responds que — 14. A trouverroit B : trouveroit — 15-17. B : discours sur la faulconnerie, donnant toujours quelque petite attaque aux Dames qui — 27. B : sujet

1. *Un compagnon*. OUDIN, p. 112 : idiotisme, un drôle, un rusé.

je fay plus d'estat de mon faulcon, que de vous ; c'est vous abuser excessivement : Car j'ay bien plus de raison de vous cherir que luy, veu qu'il est croyable que vous n'estes pas si mauvaise, que de frustrer vostre chasseur du plaisir de la proye que vous ravissez. Ce qu'il y a de plus, Monseigneur, interrompis je, c'est que l'on remarque une grande difference entre les faulcons et les Dames, a laquelle vous ne prenez pas garde. Quelle est elle, dit Clerante. C'est que les uns fondent de violence sur la proye, et les autres se tiennent finement dessous, et neantmoins ne manquent jamais a la prendre. La [704] Bourgeoise qui se voit attaquée si vivement, dit pour se defendre que par sa foy l'on ne sçauroit autant priser la valeur de son sexe comme elle vaut, et que ce qui empesche que l'on en ait des preuves notables, c'est que tous leurs ennemys sont si foibles, qu'il n'y a pas grande gloire a les surmonter. Quelle apparence y a t'il aussi, Madame ? vous avez des armes fées, et enchantées comme celle que donnoit Urgande aux Chevaliers errans ses favoris. Vostre escu a une grande fente où nous ne cessons de fourer nos lances, et si nous ne vous offençons point ; au contraire, nous perdons toute force, et nostre bois qui au commencement avoit esté plus roide qu'une branche de chesne, se ploye comme une branche d'ozier. Voyla les ordinaires excuses des vaincus qui s'imaginent tousjours que leurs vainqueurs ont usé de tromperie en leur endroit, dit la Bourgeoise. Vous pensez colorer

6. B : Monsieur — 10-11. B : sur la proye, ce dis je, et les Dames ne font que l'attendre. — 11-12. B : Agnès C : Aimée — 12. B : void — 14. B : la valeur de celles de son sexe — 15. B : l'on n'en ait — 17-18. B : aussi, luy dis je, Madame — 20-21. B : ses favoris. Nous n'avons point d'armes que vous ne fassiez reboucher, et nous avons beau vous assaillir, nous ne vous offençons — 22-25. B : toute force. Voila — 27. B : dit Agnès C : dit Aimée — 27. B : pensez cacher

vostre coüardise, mais vous travaillez inutilement. Hé pauvres guerriers, que feriez vous si nous avions des armes offensives, aussi bien que nous en avons de defensives, dont nous nous contentons pour abbaisser vostre orgueil ? Paraventure serions nous toujours les vainqueurs, repartit Clerante, car en songeant a nous offencer d'un costé, vous perdriez le soin de vous defendre d'un autre, tellement que vous ne gaigneriez pas la bataille. Les choses estans au mesme estat qu'elles sont, nous aurions bien mesme la victoire si nous la desirions, et si [706] vous meritiez la peine qu'il faudroit prendre a combattre vostre mutinerie, qui vous fait plutost subsister qu'un genereux courage. L'on en voit maintenant des preuves, en ce que vous estes si opiniastre que vous vous essayez de tenir teste au combat de la langue a deux champions, qui vous peuvent facilement surmonter par la justice de leur cause, encore que vous ayez plus de fard en vostre eloquence qu'eux. Pour moy je n'ayme point a combattre de paroles, j'ayme mieux chamailler avec de bonnes armes, et monstrer de vrays effects. Si vous voulez, je vous jetteray mon gant selon l'ancienne coustume de Chevalerie pour vous donner promesse de venir a tel jour qu'il vous plaira esprouver ma valeur contre [707] la vostre. Je prends Francion pour le juge du Camp. Vous faites un pas de Clerc, Cavalier d'Amour, luy respond la Bourgeoise, vous vous rendez indigne de la profession que vous faites, puisque vous n'en sçavez pas garder les statuts. Vous meritez

2-3. B : nous usions d'armes — 3-4. B : n'en avons que de deffensives — 11. B : qu'il faut prendre — 12. B : faict — 13. B : void — 18. B : n'aime — 19. B : j'aime — 20. C : des bonnes armes — 25. B : faictes — 26. B : luy respondit Agnès C : luy respondit Aimée

d'estre chastié par vostre Roy, qui vous a donné l'accollade. N'avez vous pas apris qu'il ne faut point de juge aux combats que vous desirez entre-prendre, lesquels ne se doivent faire qu'en cachettes ? ne verra t'on pas bien par l'estat auquel vous vous en retournerez si vous serez le vainqueur ou non ? Vous estes infiniment raisonnable, luy dis je alors, battez vous tant que vous voudrez, je ne me viendray point mesler de juger les coups. L'heure vous est, ce me semble, [708] fort propice, pour vous joindre. Adieu, je m'en vay voir si notre faulcon est retrouvé. Commencez quand il vous en prendra envie, je donne au diable qui vous vient separer.

En disant cecy, je leur fais la reverence avec une façon bouffonne, et ayant fermé la porte apres moy, m'en retourne vers nos gents, avec qui je m'amusay a chasser. Clerante suivant le bon conseil que je luy avois baillé, se met tandis a caresser sa guerriere, et luy demande si elle est en resolution de venir aux prises. Elle qui n'avoit tenu tout le discours precedent que par gallanterie, se trouva du commencement bien estonnée de voir que l'on la vouloit assaillir tout a bon. (Non), non, dit elle, je n'aurois point d'hon[709]neur a vous vaincre maintenant. Vous n'avez pas eu assez de terme pour mettre vos armes en bon ordre. Vous me pardonnerez, respondit Clerante, elles sont en meilleur estat que vous ne pensez.

Là dessus il la conduit dans une chambrette prochaine, et s'appreste a luy monstrer sa vaillance. Alors faisant semblant de n'entendre point raillerie, elle luy dit, que s'il la touche, elle criera, et qu'elle appellera son mary.

2. C : appris — 4. C : cachette — 8. B : juger des coups — 15. B : m'amusé — 21. A : Bon, non B : Non, non — 23-24. B : pour vous equiper. Vous — 24-25. B : respondit Clerante, je n'eusse eu garde de parler de combat, si je ne m'y fusse trouvé propre.

Hé Madame, respondit il, ne vous souvenez vous plus que vous avez dit tantost, qu'il ne faut point de juge a nostre combat. Je ne songeois pas a la malice, et vous y songiez, repliqua t'elle. Cela est passé, n'en parlons plus, dit Clerante, mais songez seulement que ceux qui viendront icy me [710] trouvant enfermé avecque vous, croiront que par une malice signalée, vous criez quand l'affaire est faite, comme si elle estoit a faire, afin de donner bonne opinion de vous. Ainsi vous serez entierement diffamée et accusée d'hypocrisie, et recevrez beaucoup de peine sans avoir gousté aucun plaisir : au reste je sçay fort bien que vostre mary n'est pas ceans. L'on me l'a apris quand je suis entré. Helas, s'escria t'elle, vous estes bien mauvais; j'ai pensé parler avec gaillardise pour faire trouver le temps moins long, et cependant vous usez de trahison envers moy. Ah Dieu, dit Clerante, les ordonnances dont vous m'avez tantost parlé ne valent rien, car je voy qu'il est tres necessaire d'avoir un juge en quel- [711] que combat que ce soit, car si nous en avions un, il seroit tesmoin oculaire comme je ne vous trahis aucunement en ce combat cy, et ne me sers d'aucune supercherie. Non, ma mignonne, continua t'il, en luy donnant un baiser, ce n'est pas trahison que de vous assaillir par le devant, comme j'essaye de faire. Nonobstant ces paroles, elle continua a luy resister, ce qui le convia a luy dire qu'elle avoit tort de luy refuser un bien qu'il sçavoit bien qu'elle avoit departy peu de jours auparavant a un joüeur de Cymbaïles. Vous ne me le pouvez nier, poursuivit il, c'est un bon Demon qui m'a rapporté ces nouvelles. Il m'a dit mesme que ce qui vous induisit le plus a ceste chose,

2-3. B : de juge en nostre combat — 13. B : appris — 22-23. B : en luy maniant le teton — 23-24. B : par devant, et commencer par icy. Nonobstant — 30. B : cette

estoit que vous vous imaginiez que l'affaire [712] seroit extrememement secrette. N'est ce pas estre d'une estrange humeur ? Vous vous plaisez a ce jeu, et n'y a point de doute que vous croyés que ce n'est pas mal fait que de s'y occuper, et si vous ne vous y voulez addonner que si secrettement, que si vous desiriez mesme que celuy qui est de la partie n'en sçache rien ; cela est fort difficile a faire; contentez vous de la promesse que je vous fay de ne descouvrir jamais rien de ce qui se passera entre nous deux.

La Bourgeoise fut bien estonnée d'entendre ce que Clerante sçavoit de ses amourettes, et crût qu'indubitablement, il avoit un genie familier. Songeant alors a sa bonne mine, a sa qualité et aux bien-faits qu'elle pouvoit recevoir de sa part, elle se resolut de [713] ne luy estre point rigoureuse ; toutesfois elle luy dit encore : Vous m'accusez d'une faute que je n'ay point commise, ny ne veux point commettre a ceste heure. Car la piece que vous me demandez appartient a mon mary, j'ay promis de la luy garder. J'y mettray plus que je n'en emporteray, respondit Clerante ; nous devons nous fascher quand un autre ensemence nostre terre de son grain propre ? Mon mary est conscientieux, repartit la Bourgeoise, il ne voudra pas retenir les fruits qui y seront produits. Hé bien, mon amie, dit Clerante, envoyez les moy, ils seront en bonne main.

Apres ce propos il ne trouva plus de resistance, et fit d'elle tout ce qu'il voulust. Ils passerent ensemble deux

3. B : plaisez a cecy, et — 4. B : croyez — 4. B : faict — 5. B : et vous ne — 6. B : que vous desirez — 7-8. B : fort difficile ; contentez vous — 11 et 23. B : Agnès C : Aimée — 13. B : esprit familier — 18. B : Car ce que vous — 19-20. B : de le luy garder — 20-21. B : Vous recevrez plus de moy que je n'emporteray de vous, respondit il. — 24. B : fruicts — 24. B : produicts — 25. B : ma chere amie — 28. B : voulut

heures avec les plus [714] savoureux plaisirs du monde, et comme je regardois voler nos oyseaux dans une grande prairie, je vy ouvrir la porte du jardin ; je cours aussi tost vers cet endroit, et arrivay lors qu'ils s'entre-disoient a Dieu. Hé bien, Madame, Monseigneur est il valeureux, ce dis je. Ouy certes, respondit elle, tousjours la victoire sera balancée entre nous deux, et tant que nous vivrons d'heure en heure nous reprendrons de nouvelles forces, si bien que tantost l'un, et tantost l'autre aura l'avantage.

Nous prismes congé d'elle, ayant eu ceste gentille conclusion, et ne cessasmes tout le long du chemin d'admirer son esprit, dont Clerante me donna encore beaucoup de preuves, me racontant tous les propos qu'elle luy [715] avoit tenus en mon absence. Je rendis grace au Ciel de la bonne fortune qu'(il) avoit euë.

Quelque temps apres l'on luy manda des lettres pour le faire venir en Cour ; il fut contrainct d'y aller malgré les serments qu'il avoit faits de n'y plus retourner, et voyant que c'estoit une necessité qu'il y demeurast, je fis ce que je pûs pour la luy faire trouver agreable.

Il estoit d'un naturel fort ambitieux, et le dessein qu'il avoit eu de mener une vie privée, ne derivoit que de ce qu'il n'avoit pas la puissance de se mettre bien avant dans les affaires de l'Estat. Voyla pourquoy ayant acquis les bonnes graces du Roy autant que pas un, il ne se soucia plus guere d'estre en son particulier, et n'as[716] pirant qu'aux grandes charges, cherist plus la Cour qu'il

1-2. B : bonnes heures ; et comme — 3. B : je courus — 5. B : Adieu — 5. B : Monsieur — 7-8. C : et tant que nous reprendrons — 11. B : cette — 15. B : a l'Amour de — 16. A : qu'elle B : qu'il — 17. B : l'on luy escrivit — 18. B : contraint — 19. B : sermens — 22. B : Il est — 24-25. C : de se mettre dans les affaires — 28. B : il cherist

ne l'avoit hayë, de sorte que je me veis a la fin delivré de la peine de la luy faire paroistre plaisante.

Il procuroit tant qu'il pouvoit mon advancement, et m'avoit rendu agreable au Roy, qui me cognoissoit des long temps. J'avois aydé a l'entreprise, en tenant ordinairement a ce Monarque des discours où il remarquoit une certaine pointe d'esprit, qui luy donnoit beaucoup de delectation. Pensez vous que je fusse glorieux, et que je m'estimasse davantage pour approcher tous les jours pres de sa personne? Je vous jure que cela m'estoit tout a fait indifferent. Je ne suis pas de l'humeur de ces bons Gaulois, dont l'un se vantoit qu'il avoit [717] approché si pres de son Roy, en une certaine ceremonie, que le bout de son espée touchoit a son haut de chausse, et je ne ressemble pas aussi a un autre, qui alloit monstrant a tout le monde, avec beaucoup de gloire, un crachat que sa Majesté avoit jetté dessus son manteau, en passant par une ruë. Une telle simplicité ne me plaist pas; j'ayme encore mieux la rudesse de ce païsan a qui son compere disant qu'il quittast viste son labourage, s'il desiroit voir le Roy qui alloit passer par leur Bourg, respondit qu'il ne desmareroit [1] pas d'une ajambée [2], et qu'il ne verroit rien qu'un homme comme luy.

Je recevois donc les faveurs que sa Majesté me faisoit, avec un esprit qui toujours se tenoit en [718] un mesme estat, et ne s'enfloit point orgueilleusement, par boutades. En sa presence, je donnois le plus souvent des

5. B : aidé — 8. B : que je fusse plus glorieux — 10-11. B : Je vous jure qu'il ne s'en falloit guere que cela ne me fust indifferent. — 18. B : j'almerois — 19. C : disoit — 20. B : bien viste — 21. B : il respondit

1. *Desmarer*. FURETIÈRE : Changer de place. On dit a une sentinelle qu'on pose : Ne demarez pas de là, pour dire : Ne bougez pas de là. Il est des plus bas.

2. *Ajambée*. Mot vieilli. FURETIÈRE renvoie à Enjambée.

traits fort aigus a plusieurs Seigneurs, qui le meritoient bien. Neantmoins leur ignorance estoit si grande, que pour la pluspart ils n'en estoient point picquez, ne les pouvans ordinairement entendre, ou bien s'en prenant a rire comme les autres, parce qu'ils avoient opinion, tant ils estoient sots, que ce que j'en disois n'estoit pas tant pour les retirer de leurs vices, que pour leur bailler du plaisir. Il est bien vray qu'il s'en trouva un nommé Bajamond [1], qui eut plus de sentiment que les autres, non pas pourtant plus de sagesse. Il estoit mutin et querelleux, et ne pouvoit pas tourner [719] en raillerie les attaques que l'on luy donnoit, encore que les ayant oüyes, il ne s'efforçast pas de s'abstenir de tomber aux fautes dont il estoit repris. Toutes les satyres que l'on composoit a la Cour, n'avoient quasi point d'autre but que luy, car il donnoit tous les jours assez de subjets aux Poëtes d'exercer leur medisance. Cela luy avoit fait jurer que le premier qui parleroit de luy en mocquerie, seroit griefvement puny, s'il le pouvoit cognoistre.

Un jour que j'estois dans la Cour du Louvre, je devisois de diverses choses, avec quelques uns de mes amis, et vins a parler sur les pennaches [2] ; les uns en loüoient

1. B : fort picquans a plusieurs Gentilshommes, qui — 3. B : touchez — 10-11. B : Il estoit sot et glorieux, et ne pouvoit tourner — 16. B : de sujet — 17. B : faict — 20. B : dans la cour C : dans la court

---

1. Comme l'a remarqué Paulin Paris dans son édition de TALLEMANT, t. I, p. 152, c'est Sorel qui a imprimé pour la première fois, en 1644, un spirituel Dialogue, *La Ruelle mal assortie*, où la Reine Marguerite se met en scène avec un cavalier gascon anonyme. En 1607-1609, le cavalier servant de la Reine était un certain Bajaumond, Barjaumond, sur lequel on peut consulter L'Estoille (*Mémoires*, éd. Brunet, t. VIII, IX et X.) En employant ce nom authentique de Bajamond, en 1623, Sorel ne risquait plus rien.

2. *Pennache*. FURETIÈRE : Bouquet de plumes qui servoit d'ornement. « Son feutre à grands poils ombragé d'un pannache » (BOILEAU, *Sat.* III).

l'usage, les autres plus reformez [1] le blasmoient ; pour moy je dy que je le prisois grandement, comme [720] toutes les autres choses, qui apportoient de l'ornement aux gentils hommes. Mais que je ne pouvois approuver l'humeur de certains badins de Courtisans, qui (se) glorifioient d'en avoir d'aussi grands que ceux des mulets de bagage, comme s'ils eussent voulu s'en servir de parasol, et qui continuellement regardoient a leur ombre s'ils avoient bonne grace a les porter, et en croyoient charmer les courages des filles les plus revesches.

Dernierement j'apris l'histoire d'un certain amoureux qui depençoit autant en ceste parure, qu'en tous ses habillements, et qui neantmoins n'eust pas le bonheur d'adoucir la fiereté de sa Maistresse.

Aussi tost que j'eus dit cela, tous ceux [721] de la compagnie ayans opinion que je ne raconterois jamais d'histoire qui fut fade, me supplierent d'un commun accord de dire celle que je sçavois. Je repris ainsi la parole.

Il faut donc, Messieurs, que je vous conte le conte d'un Comte de qui je ne fay guiere de compte. Incontinent Bajamond qui estoit derriere, et qui portoit tousjours un grand plumache [2], et qui avoit aussi une Comté, s'imagina que je le voulois mettre sur le tapis [3]. Il s'ap-

5. A : qui glorifioient B : qui se glorifioient — 11. B : Dernierement, ce dis je, j'appris — 12. B : despençoient — 12. B : cette pareure — 14. B : fierté — 16. B : ne recitois — 17. B : fust — 20. B : guere — 22. C : plumage — 22. B : une petite Comté

1. *Reformé*. HUGUET, p. 333 : On dit d'une personne qui affecte de paroitre dans une grande régularité : c'est un réformé, elle fait la réformée (ACAD.).

2. *Plumache*, plumet ou plumart. « Le tymbre est l'ornement et la plumache de la salade (casque) ». BINET, *Merveilles de la Nature* (1622), p. 146.

3. *Mettre* ou *Tenir sur le tapis*. OUDIN, p. 521 : idiotisme, traitter ou parler d'une affaire ; discourir d'une personne.

procha de nous, pour entendre le reste que je dis en ceste sorte. Celuy dont je vous parle devint n'aguiere amoureux de la fille d'un medecin de ceste ville cy, car il n'a jamais eu le courage de porter ses desirs en un lieu eminent. (Il se trouvoit) tous les jours [722] dans les Eglises où elle alloit a la messe et a vespres, et passoit ordinairement par devant sa porte, afin d'avoir le moyen de la voir. Enfin il s'avise de se loger en chambre garnie, vis a vis de sa maison, pour se contenter davantage. Un de ses laquais eut le commandement d'aborder sa servante, feignant d'estre amoureux d'elle. Il l'executa doncques, et gaigna en peu de temps ses bonnes graces : si bien que le Comte fut d'advis, qu'il luy descouvrist l'affection qu'il avoit pour la fille du Medecin, et qu'il taschast de l'induire a l'assister. Ceste affaire reüssit merveilleusement bien. La servante qui avoit beaucoup de familiarité avec la fille du logis, qui gouvernoit tout, depuis la mort de sa mere, luy aprit l'amour [723] que son voisin avoit pour elle. Elle en fut criée plus qu'elle ne s'estoit imaginé, d'autant que sa Maistresse s'offença, de ce qu'elle favorisoit la recherche d'un homme qui, veu sa grandeur, ne desiroit pas luy faire l'amour pour l'espouser. Outre cela, il luy fut defendu de prendre doresnavant de tels messages a faire. La servante fut infiniment marrie, de ne pouvoir rien executer pour celuy qui luy avoit promis de grandissimes recompenses. Neantmoins pour tirer quelqu'argent de luy, elle luy fit accroire qu'il estoit passionnement aymé de sa Dame. Il ne luy falut pas user de beaucoup de serments, pour luy mettre cela en la fantaisie, car il avoit plus de vanité

2 *et* 15. B : cette — 2. B : n'a gucre — 3. B : cette ville ; car — 5. A : Ie le trouvois B : Il se trouvoit — 6. B : a la Messe et a Vespres — 12. : donc — 18. B : apprit — 26. B : quelque argent. — 30. G : en sa

que pas un de nostre siecle. Quand il passoit par la [724] ruë, il se tournoit de tous costez, pour voir si l'on le regardoit : et si l'on jettoit les yeux sur luy, en s'estonnant quelquefois de sa mauvaise mine, il s'imaginoit que l'on entroit en admiration de la belle proportion de son corps, ou de la richesse de ses habits ; si l'on disoit quelque mot sur un autre sujet, ne l'ayant entendu qu'a demy en passant, il le prenoit pour soy, et l'expliquoit a son advantage. Quand il estoit regardé d'une fille, il croyoit fermement qu'elle estoit amoureuse de luy. On m'a dit qu'estant un jour entré dans la maison d'une Dame, y trouvant un de ses amis qui la servoit, il en ressortit incontinent; l'autre l'ayant rencontré peu de jours apres luy demanda quelle rancune il avoit contre luy, pour ne vouloir [725] point demeurer aux lieux où il le trouvoit ; nostre Comte luy respondit : vous expliquez tres mal mes actions, je ne sortis de chez vostre Maistresse, que pour vous faire plaisir, ayant recognu par la loüange qu'elle donna d'abord a ma chevelеure bien frisée, qu'elle avoit plus d'affection pour moy, que pour vous ; j'avois peur que ma presence ne l'empeschast de vous departir les faveurs que vous pouviez souhaitter. Ceux qui m'ont raconté l'histoire de ce vain personnage, qu'ils cognoissent bien, m'ont rapporté de luy une infinité de semblables sottises. La fille du Medecin, sans le pratiquer, remarqua dans peu de temps de quelle humeur il estoit. Tousjours les fenestres de sa chambre estoient ouvertes lors qu'il faisoit [726] quelque chose où l'on pût s'appercevoir de sa somptuosité. Cela fut

24. B : qu'ils cognoissoient bien — 29. B : où l'on pust — 29. B : sa somptuosité, comme vous pourriez dire quand l'on luy essayoit quelque habit neuf. Et quand il prenoit ses repas, les plats estoient tousjours quelque temps sur la fenestre afin que l'on vid qu'il faisoit bonne chere. Cela fust

cause qu'elle le prist plutost en haine qu'en amour, et qu'elle conta toutes ses sottises a quelques unes de ses grandes amies, qui vindrent un soir dedans sa chambre, pour prendre leur plaisir des simagrées de son Badelori[1] de serviteur, qui se mit a la fenestre aussi tost qu'il la vit a la sienne. De fortune il y avoit avecque luy un gentilhomme, qui touchoit fort bien un Luth ; il le prie d'en prendre un, et le fait cacher derriere luy, pour joüer quelques pieces dessus, tandis qu'il en tiendroit un autre, avec lequel on croiroit que ce fust luy qui joüast, ayant opinion qu'il entreroit d'autant plus aux bonnes graces de sa Maistresse, s'il luy faisoit paroistre [727] qu'il estoit doüé de ceste gentille perfection. Mais le grand malheur pour luy, il y avoit une des compagnes de la fille du Medecin, qui sçavoit bien joüer de cet instrument, et voyant qu'il ne faisoit que couler les doigts sur les touches du sien, elle recogneut que ce n'estoit pas luy qui faisoit produire l'harmonie. Mesme elle fut plus certaine, apres avoir monté un estage plus haut, d'où elle apperceust l'autre qui joüoit : alors pour gausser Monsieur le Comte, elle prit la hardiesse de luy dire, tantost que son Luth n'estoit pas bien accordé, et tantost qu'il en pinçoit les cordes trop rudement, ou qu'il avoit rompu sa chanterelle ; toutes fois la musique dura encore longtemps. Quand elle fut cessée, se souve-[728]nant d'avoir leu dans des Romants que de certains amoureux s'estoient souvent pasmez en voyant leurs Maistresses, pour monstrer qu'il estoit excessivement

3. B : plus grandes amies — 4. B : pour avoir leur plaisir — 4-5. B : de son badin de serviteur — 6. B : vid — 8. B : faict — 13. B : cette — 18-19. B : Mesmes elle en fut — 21. B : se gausser de — 24. B : sa musique — 26. B : Romans — 27. C : s'estoient pasmez

1. *Badelori*, synonyme de badault, niais, dans RABELAIS.

passionné, il se delibera de feindre qu'il entroit en une grande foiblesse, et en fermant ses yeux, et entr'ouvrant un peu la bouche comme pour souspirer, il se laissa doucement tomber sur une chaire qui estoit derriere luy, puis l'on ferma ses fenestres. Incontinent sa Dame recognoissant sa badinerie, afin de se mocquer de luy, envoya un laquais en sa maison, pour sçavoir par bienseance quel mal luy avoit pris si subitement, veu qu'il sembloit qu'il se portast bien, lors qu'il avoit joüé du Lüth a sa fenestre. Mon amy, dit il avec une [729] voix foible, a ce laquais qu'on avoit fait entrer jusque dans sa chambre, rapportez a vostre Maistresse que je n'ay point de mal qu'elle ne m'ait causé. Lors que cecy luy fut redit, elle eut encore beau subjet de rire. La servante voulant faire quelque chose pour nostre Comte, luy dit peu de jours apres qu'elle luy donneroit moyen de discourir avecque sa Maistresse, et de passer plus outre paraventure, si le Medecin qui la tenoit de court, alloit quelque jour aux champs. Le Comte s'estant representé que possible ce Medecin seroit tousjours a la ville, s'il ne l'en faisoit sortir, par quelque invention, tellement qu'il seroit forcé de long temps attendre, se resolut de prendre dans Paris quelque gueux qui fust malade, [730] et l'ayant fait mener a une sienne Seigneurie, de prier son voisin de l'aller visiter, luy faisant accroire que c'estoit un sien valet de chambre qu'il cherissoit fort. Il trouva prou de belistres[1] en deliberation d'endurer que l'on les pensast de leurs maux, et choisit entr'eux celuy qui luy pleust davantage. La chose se passa comme

5. B : les fenestres — 8. C : subtilement — 11 *et* 24. B : faict — 11. B : jusques — 22. B : qu'il luy faudroit longtemps

1. *Belistre.* FURETIÈRE : Gueux qui mendie par faineantise, et qui pourroit bien gagner sa vie.

il se l'estoit figurée, car l'espoir du gain, et l'occasion de prendre l'air, contraignirent le Medecin a quitter sa maison. C'estoit a la servante a joüer son rollet de sa part. Elle dit a sa Maistresse : vous avez tort, Mademoiselle, quant a cela, de ne point faire cas de ce beau Monsieur qui vous regarde tous les jours si piteusement. Hé que sçavou [1] s'il ne s'accordera pas a vous espouser, encore qu'il soit [731] plus riche que vous n'estes ? possible voudroit il bien vous tenir toute breneuse, en peine de vous torcher le cul. Permettez luy qu'il vous entretienne en l'absence de Monsieur ; vous verrez ce qu'il a dans le ventre [2]. La Maistresse voulant tirer du plaisir du Comte, ne cria pas sa servante a ceste fois cy, mais luy asseura qu'elle ne seroit pas fschée d'avoir la conversation de son Amant. Elle le luy fit donc sçavoir par son laquais et le voyla en un moment arrivé au logis de sa Dame, qu'il trouva en la compagnie de celles qui l'avoient veu se pasmer. Apres les paroles de courtoisie, ils vindrent a d'autres qui ne luy plurent guiere, parce que l'on luy donnoit tousjours quelque plaisant trait, auquel il ne pouvoit point respondre. No[732]tez que quand il alloit en compagnie il apprenoit par cœur quelque discours, qu'il tiroit de quelque livre, et le recitoit, encore que l'on ne tombast aucunement sur le subjet, ce qui le rendoit fort ennuyeux. je vous laisse a juger s'il avoit manqué a feuilleter tous les livres d'amour de la France, pour y recueillir de belles fleurs

13. C : cette fille a cette fois, — 15. C : La servante luy fit donc sçavoir cela — 16. B : voila — 19. B : guere — 20. C : traict — 21. B : ne pouvoit pas — 22. B : devoit aller en compagnie — 25. B : sujet

---

1. *Sçavou*. Abréviation rustique de : sçavez-vous.

2. *Voyons ce qu'il a dans le ventre*. OUDIN, p. 166 : Idiotisme, ce qu'il sçait, ce qu'il peut ; item, ce qu'une chose contient.

oratoires, mais pourtant il demeuroit court presque tousjours, lors que l'on le mettoit en une matiere sur laquelle il n'avoit point auparavant fait de recherches. Quant est de sa passion il n'eut guiere de moyen d'en parler beaucoup a sa Maistresse, et si jamais il ne pût avoir d'elle que des responces fort froides[1], tellement que la peine qu'il avoit prise a esloigner son pere, fut quasi entierement per[733]duë. Peu de jours apres le Medecin mena sa fille a une petite maison qu'il avoit achetée a une demie lieuë de Paris, et sa vacation ne luy permettant pas d'y prendre longtemps son plaisir, il s'en retourna des le lendemain a la ville. La servante ayant plus d'envie que jamais d'assister le Comte, se trouvant avec sa Maistresse, luy demanda si elle n'eust pas esté bien ayse, a ceste heure là qu'elle estoit seule, d'avoir son serviteur aupres d'elle. Elle luy respondit qu'ouy, entendant parler d'un brave jeune homme de sa condition, qui luy faisoit l'amour, mais la servante ne le prist pas de ce biais[2] là, et fist tant qu'elle advertist nostre pauvre Amant sans party[3], que celle qui l'avoit vaincu souhaittoit passionnement sa presence. Il [734] ne faillit pas a venir au village sur le soir ; la servante l'ayant fait entrer par la porte du jardin, le mena jusqu'en un grenier, où elle le pria de se cacher sous de meschantes couvertures, de peur d'estre veu de quelqu'un,

1. B : oratoires, et si l'on ne cognoissoit pas bien a ses discours qu'il avoit leu Nervèze, mais neantmoins il demeura court — 2. B : lors qu'on le mit — 3. C ; de recherche — 4. B : Quand — 4. B : il n'eut pas le moyen — 5. B : et jamais — 15. B : aise — 15. B : cette — 20. C : nostre amant — 22. B : ne faillit point — 22. B : et la servante

1. *Discours froid.* OUDIN, p. 238 : idiotisme, qui ne tesmoigne point de volonté.

2. *Prendre une affaire de bon biais.* OUDIN, p. 42 : idiotisme, comme il faut. *De ce biais là*, de ceste façon là.

3. *Sans party.* Dédaigné, dont on ne veut pas.

luy promettant que des qu'il feroit nuict tout a fait, elle le viendroit querir pour le mener a sa Maistresse. En apres elle s'en alla vers elle, et luy dit en riant : Hé bien, il est venu, je l'ay fait cacher là haut sous ces couvertures qui y sont. La jeune Damoiselle se douta bien de qui elle vouloit parler, et se delibera de prendre vengeance de la hardiesse qu'il s'estoit donnée, de se venir cacher chez elle, comme pour ravir son honneur. Afin que la servante ne nuisist point a son dessein, sans avoir respondu que [735] par un signe de la teste, a ce qu'elle venoit d'apprendre, elle luy donna un message a faire tout au bout du village. Quand elle fut partie, elle appella le vigneron et son fils, et leur ayant fait prendre a chacun un bon baston, les mena dedans le grenier. Le Comte pour se donner de l'air, avoit tousjours eu la teste descouverte, mais au bruit qu'ils firent en montant, il la cacha tout a fait. Estans entrez, la fille du Medecin commanda a ses gents de frapper tant qu'ils pourroient sur les couvertures, afin d'en oster la poussiere. Le vigneron dit qu'il falloit donc les oster de là, et les porter a la cour, pour les secoüer. Mais sa Maistresse luy respondit qu'elle ne vouloit pas qu'il y touchassent seulement d'autre façon [736] qu'avecque leurs bastons. Ayant dit cela, elle s'en retourna dedans sa chambre. Cependant les Païsans commencerent a frapper de toute leur force sur les couvertures, qui estoient assez minces pour ne pas guarentir le Comte de sentir les coups, qui tomboient drû comme la gresle. Ce jeu ne luy plaisant pas, il se resolut d'y mettre fin, et s'estant levé promptement, il jetta le fils du vigneron a terre, d'un

1. B : que des qu'il seroit nuict, elle — 5. B : Demoiselle — 11. B : qu'elle luy venoit — 13. B : faict — 18. B : gens — 21. C : a la court — 28. B : dru comme de la gresle

coup de poing, puis apres il prit le chemin de la montée, et s'encourust jusqu'au lieu où il avoit laissé ses laquais, plus viste qu'un Cerf poursuivy. Depuis il n'a sceu a qui s'en prendre, de la servante ou de la Maistresse, et se voyant ainsi mocqué, a changé en desdain tout son amour, s'est logé loing de son ingratte, et [737] a fuy davantage sa ruë, que le chemin du gibet. On m'a dit mesme que l'autre jour estant a la suitte du Roy, qui alloit passer par là, il prit congé d'un Prince, qu'il s'estoit offert d'accompagner jusqu'au rendez vous : ce qui le fit estimer grandement incivil, parce que l'on n'avoit pas cognoissance de ses affaires.

5-6. B : toute son amour — 12. B : cognoissance de ses affaires. Ce n'est pas encore icy la meilleure chose qu'il ait faicte. Il faut que vous sçachiez qu'il a voulu gouster des exercices de Mars aussi bien que de ceux de l'Amour. Apres avoir esté quelque temps a l'Academie[1], il mouroit de desir d'esprouver sa valeur. Il voyoit qu'un Gentilhomme n'estoit point prisé s'il ne s'estoit battu en duel, tellement qu'il avoit presque envie de chercher des querelles pour faire un appel. Toutefois quand il entroit en son bon sens, il songeoit qu'il pouvoit aussi bien estre vaincu que de vaincre, ce qui ne luy plaisoit pas ; aussi n'y a t'il point de jeu a cela. Il eust bien voulu ne se battre que comme fait Belleroze[2] a la Comedie, ou bien que cela ne fust point encore a faire, et que ce fust desja chose accomplie, ou a tout le moins que quelque homme de creance[3], troublé par une fausse vision, allast publier qu'il

---

1. *Academie.* Manège. Le premier fut établi a Paris par le Dauphinois Antoine de Pluvinel, gentilhomme de la chambre du Roi. Son livre très recherché, *Le Manège Royal*, fut publié apres sa mort, arrivée le 24 août 1620. « La France, dit Pelletier, ne cede maintenant à l'Italie pour bien elever nostre noblesse a tous les exercices... Le premier plan de l'Academie que le sieur Pluvinel dressa à Paris pour l'utilité commune de tout ce royaume a si bien servy de modele aux autres qu'a son imitation ceste escholè est encore aujourd'huy ouverte par le sieur de Benjamin... » *La Nourriture de la Noblesse*, Paris, 1604, in 8, fol. 99.

2. Pierre le Messier, dit *Bellerose*, mort en 1670, acteur célèbre de l'Hôtel de Bourgogne, dont Sorel a loué le talent et envié les appointements considérables pour le temps. Il nous a même décrit son costume dans *Le Berger Extravagant* (éd. de 1640, livre I, p. 2).

3. *Créance.* Furetière : Se dit aussi en termes de chasse des chiens qui ont plus d'adresse et d'obeissance que les autres.

l'avoit veu en beaucoup de rencontres, encore qu'il n'en fust rien. En ce temps là il se trouva a la Cour un certain Baron de Bois taillis qui estoit Gascon, et qui ayant eu sa cognoissance se conforma du tout a son humeur, Ayant long temps parlé des duels et de la valeur du siecle, ils s'adviserent d'une chose qui sera a jamais memorable. Puisque tout le monde se battoit, ils se voulurent battre aussi, mais sans s'exposer a aucun danger comme tant d'autres jeunes fous. Ils resolurent de se quereller fermement tout expres en une grande compagnie, et de se separer là dessus, puis se trouver en quelque lieu hors la ville avec des espées qui ne seroient gueres bonnes, dont ils se chamailleroient jusques a temps que quelqu'un les vint separer, fust ce de leurs amis ou de leurs valets (C : fust ce de leurs valets) qui ne devoient rien sçavoir de leur feinte, afin qu'ils parlassent apres avantageusement de leur combat. Le Comte se flattant pour trouver cecy a propos disoit : Quel mal y aura t'il a cela ? pecherons nous contre les loix de la vertu[1] ? c'est mal fait que d'entrer aux fureurs et aux rages où je voy la pluspart de la Noblesse. Il ne faut pas que nous nous y mettions : Et neantmoins pour ce que l'honneur deppend aujourd'huy des combats que l'on a faicts, il nous en faut entreprendre par feinte puisqu'il n'y a point d'autre moyen d'acquerir de la reputation. Prenons le cas que les Royaumes se donnent pour avoir faict quelque mauvaise action, celuy qui ne l'auroit point faicte, mais qui auroit feint de l'avoir faicte pour gagner la couronne, se sentiroit il pas plus loüable en soy mesme que s'il s'estoit comporté d'autre sorte ? Accommodons nous donc du siecle, et reformons en les malheurs si nous ne les pouvons oster. Le Gascon approuvant fort ses raisons, ils prirent quelque fantasque sujet de se quereller dans les Tuilleries, en presence de plusieurs Gentilhommes. Or il n'importoit a ce que disoit le Comte, que l'occasion de se battre fust petite : car ceux qui se battent pour les moindres choses sont ceux qu'on estime le plus, comme estans bien genereux, et tenans bien peu de compte de leurs vies, veu qu'ils la hazardent a tous propos. Le Comte et le Baron s'estans donc picquez[2] se retirerent de la compagnie par divers endroits et ayans esté passer le Pont-neuf vers le soir, se trouverent presque en mesme temps au bout du Pré aux Clercs[3], où estans descendus de cheval ils mirent la main a l'espée. Ils avoient choisi un lieu où ils estoient veuz de tous costez, tellement qu'ils n'eurent pas si tost commencé a se chamailler[4], qu'il y eut des bourgeois et des soldats qui accoururent a eux pour les separer. Quelqu'un m'a juré qu'en les approchant l'on ouyt que le Comte disoit encore au Baron : Ne poussez pas si fort, ne portez que des coups feints que je puisse rabattre. Outre

---

1. *Vertu*. HUGUET, p. 101 : Force, vigueur tant du corps que de l'âme (FURETIÈRE).

2. *Se piquer*. OUDIN, p. 426 : idiotisme, s'offenser.

3. Le Pré aux Clercs, près de la vieille abbaye de Saint-Germain, était encore désert ; on n'avait pas commencé à y bâtir, et les cavaliers continuaient d'y aller sur le pré.

4. *Chamailler*. FURETIÈRE. Se battre contre un ennemi armé de toutes pieces, frapper reciproquement sur les armes les uns des autres.

cela l'on voyoit qu'ils se battoient de la mesme façon que s'ils eussent dansé le ballet des Matassins [1], où l'on faict cliquetter les espées les unes contre les autres, ce qui est un abregé de la danse armée des Anciens [2]. Toutefois on ne prit pas garde a tout cela, et l'on les alla prier de s'accorder. Ils furent bien obeissans, et remirent leurs espées au fourreau se contentans de dire qu'il n'y avoit plus moyen de se battre devant tant de monde. Là dessus il y eut de leurs amis qui arriverent, les ayans suivis de loin sur l'imagination qu'ils avoient qu'ils s'alloient battre. Ils s'en revindrent tous ensemble a la ville où l'on les fit bons amis, et leur duel fut publié par tout, autant a l'avantage de l'un que de l'autre. Ne fust ce pas une heroïque invention, et si en leur enfance ils eussent eu quelque cheute qui leur eust faict quelque playe, n'eussent ils pas alors faict accroire que les cicatrices venoient de quelque combat passé? Quand j'y songe, ils devoient aussi se mettre au costé quelque vessie de pourceau pleine de sang, lors qu'ils se battirent, afin de tascher a contrefaire les navrez. Neantmoins sans cet artifice, leur gloire a depuis esté fort espanduë parmy la Cour, comme celle de plusieurs autres qui ne sont pas plus vaillans qu'eux ; et je n'eusse pas sceu leur tromperie, si un valet de chambre qui avoit esté caché dans la chambre du Comte, lorsqu'ils avoient faict leur complot, ne l'avoit publié depuis. Tant y a qu'il est devenu si redoutable qu'il est aveuglé de sa propre gloire. Il voulut l'autre jour faire appeller en duel tout a bon un jeune Financier, par ce qu'il le voyoit trop souvent chez une damoiselle qu'il aimoit, mais sçachez qu'il estoit bien asseuré qu'il n'y viendroit pas, encore qu'il fust tousjours habillé de couleur comme un homme d'espée. Il luy escrivit un Cartel dont il prit le formulaire dans l'Amadis, et luy envoya (C : l'envoya) porter par son homme de chambre. Le Financier l'ayant leu, luy parla ainsi : Dites a vostre Maistre que je ne me veux point battre. Je ne demande que la paix, et je luy veux satisfaire en toute chose : Qu'il s'imagine que je me suis veu l'espée a la main contre luy, et qu'il m'a mis par terre. Qu'il l'aille publier par tout, je l'avoüray. Des maintenant je me confesse vaincu, et sans m'estre battu, je luy demande la vie. Il vaut mieux en faire ainsi, et prevenir le mal que de l'attendre. Il seroit bien temps d'implorer sa mercy quand il m'auroit bien blessé [3]. Soit que le Financier dist cela par raillerie ou tout a bon, le Comte en fut fort content en effet, et alla conter par tout comme il avoit vaincu cet homme qui avoit tousjours tant faict du brave ; tellement que pour cette victoire imaginaire, il croyoit presque meriter des triomphes aussi superbes que ceux des Romains.

---

1. *Matassins.* FURETIÈRE : Espèce de danse folastre... C'étoit autre fois une danse dont les danseurs étoient armés.

2. La Pyrrhique.

3. Cf. MOLIÈRE, *Sganarelle*, sc. XVII : « Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer pour ma peine M'aura d'un vilain coup traversé la bedaine, Que par la ville ira le bruit de mon trépas, Dites moi, mon honneur, en serez vous plus gras ? » — Il y a longtemps que ce rapprochement a été fait par les commentateurs de Molière.

Voyla l'histoire que je racontay, elle ne fut pas si tost achevée que chacun me supplia instamment de dire le nom du Comte; je n'en fis rien, car je vous jure que ceux de qui j'avois appris ceste nouvelle ne me l'avoient pas voulu apprendre. Le Comte Bajamond ayant escouté une partie de mon discours en me regardant d'un œil severe, de quoy je ne me pouvois imaginer la cause, s'estoit [738] retiré de là. Un de la troupe y ayant pris garde, et sçachant qu'il estoit de l'humeur vaine dont j'avois parlé, dit en riant qu'il avoit quelque opinion que ce fust luy. Pour moy j'eus a la fin une mesme croyance, et pourtant ne le divulguay pas. Nous ne nous trompasmes aucunement, car c'estoit luy a la verité. Il me le fist paroistre depuis par la vengeance qu'il voulut tirer de moy, croyant que j'avois tort d'avoir raconté une histoire que je ne croyois pas luy appartenir.

Un soir que je revenois de discourir avec une certaine Dame, je fus abordé par son valet de chambre, que je ne cognoissois pas pour tel, lequel me dit qu'il y avoit du coin d'une rue prochaine, un gentilhomme de mes amys [739] qui desiroit parler a moy. Voyez comme un traistre sceut bien prendre son temps. J'estois a pied, et n'avois qu'un petit basque de nulle defense a ma suite, d'autant que je venois d'un lieu, où pour n'estre pas cogneu de tout le monde, je n'avois pas voulu aller en grand equipage.

Je ne me deffiay point de luy, et marchay en sa compagnie en discourant de plusieurs choses, et recevant

1-2. B : Voila l'histoire que je racontay. Elle ne fut pas si tost achevée, que tous ceux qui l'avoient ouye me supplierent de leur dire — 4-5. B : appris toutes ces nouvelles me l'avoient celé. — 8. B : trouppe — 9-10. B : vaine de celuy dont j'avois parlé — 16-17. B : histoire qui luy appartenoit. — 22. B : amie

beaucoup de tesmoignages qu'il estoit d'un bon naturel. En passant par un carrefour, où estoit une lanterne selon la coustume de la Ville, il jetta les yeux sur mon espée, et me dit : mon Dieu ! que vous avez là une garde de bonne defense ! sa lame est elle d'aussi bon assault ? que je la tienne, je vous en prie. Il n'eust pas si[740]tost achevé la parole, que je la luy mis entre les mains ; il la tira du fourreau pour voir si elle n'estoit pas trop pesante, et comme il en disoit son advis, nous arrivasmes en une petite ruë fort obscure, où je vy de certains hommes cachez sous des portes, ausquels il dit : le voicy, compagnons, ayez bon courage. Incontinent ils tirent leurs espées pour m'assaillir, et moy qui n'avois pas la mienne pour leur resister, je donne a mes jambes la charge de mon salut, sans avoir le loisir de bander un pistollet, que j'avois en ma pochette ; je courus si alaigrement qu'il leur fut impossible de m'attrapper, et me sauvay dans la boutique d'un patissier, que je trouvay ouverte. Quant a mon laquais, il s'enfuit tout droit chez [741] Clerante, d'où il fit sortir les gentils hommes, les valets de chambre et les laquais pour venir a mon secours, mais ils ne me peurent trouver, ny ceux qui m'avoient assailly. Craignant d'estre recogneu par mes ennemys, j'avois pris tout l'equipage d'un Oublieux, et m'en allay criant par les ruës, où est il ? Je passay pardevant une maison, que j'avois tousjours recogneuë pour un Bordel ; l'on m'appella par la fenestre, et cinq ou six hommes sortans aussi tost a la ruë, me contraignirent d'entrer, pour joüer contre eux ; je leur gagnay a chacun le teston, et par

8. B : point trop pesante — 12-13. B : ils mirent la main a l'espée pour — 14-16. B : leur resister, je tiray un pistollet que j'avois, mais le coup n'ayant pas porté, et n'ayant pas le loisir de le recharger, je donnay a mes jambes la charge de mon salut. Je courus — 17. B : m'attraper — 18. B : Patissier — 23. B : recognu — 23. B : ennemis

courtoisie ne laissay pas de vuider tout mon corbillon sur la table, encore que je ne leur deusse que six mains d'oublies ; ils me jurerent qu'il [742] falloit que je disse la chanson pour leur argent, j'en chantay une des meilleures qu'ils n'avoient jamais ouye. Apres cela il y en eut un qui me demanda si je voulois rejoüer l'argent que j'avois gaigné: je luy dy que je le voulois bien. Tandis que nous remüions les dez, j'entends un drolle qui dit a une Garce : Nous n'avons rien executé ce soir d'une entreprise que nous avions faite, pour le Comte Bajamond, contre un autre que nous ne cognoissons point; il s'est eschappé le plus malheureusement du monde, apres nous avoir esté amené par ce galant homme qui vient de sortir d'icy.

Par ces paroles je cognus que j'estois avecque mes assassins, qui estoient des coupe jarets, qui pour de l'argent s'en alloient tuer [743] un homme de sang froid. Je fus tres aise d'avoir apris qui estoit celuy qui m'avoit voulu faire tuer, avec une trahison si peu convenable a un homme qui porte le tiltre de noblesse. Ayant perdu mon argent pour n'avoir pas songé a mon jeu, tandis que j'ecoutois ce qui se disoit, je sortis de cette maison, et pris le chemin de l'hostel de Clerante, que j'esperois bien de resjouyr en paroissant devant luy, en l'equipage où j'estois, et luy contant les hazards dont j'estois miraculeusement sorty. Je heurtay bien fort a la porte qui estoit fermée, parce que tous ceux qui avoient esté a ma queste, s'estoient retirez. Le Suisse a demy yvre, et a demy endormy s'en vient, et demande qui c'est ; je ne luy respond qu'a grands coups [744] de marteau.

13. B : ce galand homme — 18. B : appris — 24. B : resjoüir — 30. C : respondis

Madame l'a fendu que l'on fasse du bruit ceans, a mal a son teste, dit il, si vous ne fous arrestez, moy vous bailleray de mon libarde [1] dans le triquebille [2] ; Pardy, que demande vous toy ? En achevant ce beau discours, il m'ouvre la porte, et je luy dis : Laissez moy entrer, je suis Francion. Ne me recognoissant pas, et croyant que je luy disse que je demandois Francion, il me parla ainsi : Francion n'a que faire de vous, ne de vos oublies, il n'est pas ceans. Incontinent il referma la porte, et s'en alla sans me vouloir entendre davantage, tellement que de peür de faire trop de bruit, veu que la femme de Clerante se trouvoit mal, ayant soufflé ma chandelle, je m'en allay faire la promenade dans les ruës, songeant [745] en quelle maison je me pourrois retirer, car il y avoit beaucoup d'hommes devant qui je n'avois garde de paroistre, sçachant bien qu'ils s'imagineroient que je m'estois deguisé pour faire quelque tour de fripponerie, et ne manqueroient pas a inventer là dessus mille choses, qu'ils publieroient a la Cour.

J'estois profondement ensevely dans ceste pensée, lors que je fus arresté par les Archers du Guet, qui me demanderent où j'allois, et qui j'estois. Vous voyez qui je suis a mon Corbillon, leur dis je ; au reste je m'en retourne chez moy, apres avoir perdu au jeu toutes mes oublies. Nous estions proches d'une lanterne des ruës, qui leur fist voir mon visage, auquel ils remarquerent [746] je ne sçay quoy, qui ne sentoit point son Oublieux.

3-4. B : que demande vous toy ? Madame ny peut dormir et ly va faire son petit musique. Estes vous un Chancre ? Si vous l'estes un Chancre, ly monstre ton livre. En achevant — 5. C : m'ouvrit — 11-12. B : veu que Madame se trouvoit — 20. B : cette

1. *Libarde*, pour Hallebarde.
2. *Les triquebilles*. OUDIN, p. 552 : idiotisme, les testicules.

Voyla pourquoy ils me soubçonnerent de quelque meschanceté, avec ce que je n'avois point de chandelle allumée. Ils foüillerent dans mes pochettes, où ils trouverent mon pistollet, qui leur donna une mauvaise opinion tout a faict. Vous estes un coquin, dirent ils, vous vous estes (ainsi) desguisé pour faire quelque vol, ou commettre quelque meurtre. L'on nous a advertis de prendre garde a des gens qui usent du mesme artifice que vous, vous viendrez tout a ceste heure en prison. Ayant dit cela, ils me prirent tous, et me firent marcher vers le grand Chastellet [1]. Je n'osay pas dire que j'estois Francion, encore que je sceusse bien qu'ils me lairroient aller si tost que [747] je l'aurois dit. J'aimay mieux sortir de leurs mains par une autre sorte. J'avois mis ma bourse entre ma chair et ma chemise, cela avoit esté cause qu'ils ne l'avoient pas encore trouvée, bien que ce soit la premiere chose qu'ils fassent, que de la chercher; je leur demanday permission de la prendre, et leur departis tout ce qui estoit dedans; ils me remercierent de ma liberalité, et sans davantage s'enquerir de mes affaires, consentirent que je m'en allasse où je voudrois.

Je m'avisay qu'il ne seroit pas mauvais de m'en retourner chez le Patissier, et quand j'y fus, je repris mes vestemens ordinaires, n'ayant plus de crainte de mes ennemys qui ne me guettoient plus au passage. Je m'en allay derechef a l'Hostel de Clerante, où je [748] heurtay si fort que le Suisse s'en resveilla, et ayant bien juré, m'ouvrit la porte, si bien qu'il me reconnut mieux

1. B: Voila — 6. A : aussi B : ainsi — 6-7. C: desguisé pour faire quelque meurtre. — 9. B : cette — 25. B : ennemis — 26-27. C : l'hostel de Clerante, où je n'eus pas si tost heurté deux coups que de bonne fortune le Suisse se reveilla — 28. B : recogneut

---

1. Tribunal et prison, là où est actuellement la place du Châtelet.

qu'a l'autre fois, les fumées de son vin estant desja dissipées. Sans faire aucune resistance il me laissa donc entrer, et je portay mes pas vers le lieu où je faisois ma demeure. Mes gens qui considerant la mauvaise fortune qui m'estoit advenuë, ne pouvoient dormir, tant ils me portoient d'affection, furent diligents a me venir ayder a me mettre au lict, où l'on n'eust que faire de me bercer ; je fus assez tost pris par le sommeil.

Quand le jour fut venu, je m'en allay saluër Clerante, et luy conter tout ce qui m'estoit arrivé. Cela luy donna beaucoup de hayne pour Bajamond, tellement [749] qu'il me demanda si je voulois qu'il suppliast le Roy, de me faire rendre raison ; je luy fis des remerciements de sa bonne volonté, laquelle je le priay de ne point employer pour ce subjet, ne voulant point que sa Majesté ouyst parler de mes querelles. Seulement je fus d'advis de me tenir sur mes gardes, et de ne marcher plus qu'avec beaucoup de suitte, puisque Bajamond me faisoit attaquer par tant de gens.

L'ayant rencontré a quelque temps de là, je luy dis :

2-3. B : Sans faire aucune resistance il me laissa donc entrer, et je m'en allay vers le lieu où C : Il me laissa entrer, et comme je luy demandois quelle heure il estoit veu qu'il sembloit estre si faschè de m'ouvrir, il me respondit : il est demain, ce qui me fit bien rire, car il vouloit dire qu'il estoit minuit passé. Je m'en allay apres au lieu où — 4. C : demeure ; et mes gens — 6. B : diligens — 6. B : aider — 7-9. B : de me bercer pour me faire dormir. Quand le jour — 10. B : et luy contay — 11. B : haine — 12-13. B : m'en faire rendre justice — 13. B : remerciemens — 15. B : sujet — 19-20. C : par tant de gens. J'estois marry de m'estre embarrassé dans cette querelle par une trop grande liberté de parler, car il n'y a homme si foible et impuissant qui (C : et si impuissant qu'il) ne puisse beaucoup nuire, s'il a le courage mechant et traistre : de sorte que je connus bien des lors que pour se mettre l'esprit en repos, il faloit tascher de ne desobliger personne, et se rendre d'une humeur douce et complaisante, principalement a la Cour où il y a des esprits mutins qui ne sçauroient souffrir que l'on leur dise leurs veritez. Toutefois j'avois envie de sortir a mon honneur de cette affaire, et comme j'eus rencontré Bajamond a quelque

Comte, avez vous oublié les vertus qu'un homme comme vous, qui fait profession de noblesse, doit ensuivre? Comment vous voulez faire assassiner la nuit vos ennemys par des voleurs; ne sçavez vous pas bien qui je suis, et qu'il [750] ne se faut pas traitter en ceste façon? quand je serois mesme le plus infame de tout le peuple, le deviez vous faire? si nous avons quelque querelle, nous la pouvons vuider ensemble, sans nous aider du secours de personne. Bajamond se sentant picqué, par ce que je luy reprochois son crime, et voulant tesmoigner qu'il avoit une ame genereuse, me repartit que quand je voudrois, je luy ferois raison de l'avoir offencé tout presentement, et encore bien plus griefvement par le passé. Je luy dis que ce seroit le lendemain hors de la ville, en un lieu que je luy designay. Il me faschoit fort de combattre contre ce traistre, qui avoit donné des marques d'une ame lasche et poltrone : et m'estoit advis que je n'acquererois [751] pas grand honneur a le vaincre. Toutefois je me trouvay sur le champ de bon matin, ayant grand haste de sortir de ceste affaire. Enfin il arriva avec un gentilhomme qui estoit autant mon amy que le sien, et qui pourtant n'employa point ses efforts pour nous accorder, d'autant qu'il avoit une ame toute Martiale, et qu'il estoit infiniment aise, de nous voir en estat de nous battre, esperant qu'il sçauroit lequel avoit le plus de vaillance de nous deux. Bajamond l'avoit amené croyant que j'eusse aussi quelqu'un pour me seconder, mais trouvant que je n'avois personne, il fut contraint de le prier seulement d'estre spectateur de

3. B : nuict — 4. B : ennemis — 5. B : ne me faut pas — 5. C : traiter de — 7. B : devriez — 9. B : ayder — 9-10. B : piqué — 14-15. B : hors la ville — 19-20. B : je me trouvay l'apres disnée hors la porte S. Antoine, ayant grand haste — 21. B : estoit bien autant — 24. C : estoit bien aise — 29. B : de le prier d'estre seulement spectateur

nostre combat, que nous commençasmes des l'heure mesme avecque une ardeur que [752] vous vous pouvez mieux imaginer que je ne vous la puis descrire.

1-3. B : nostre combat. Nous estions sur le chemin de Charenton, et nous allions tousjours pour trouver quelque lieu retiré où nous pûssions accomplir notre dessein, lors que Leronte vint a passer dedans son carrosse. Il estoit tout seul comme c'est la coustume de ce Seigneur qui se plaist a s'entretenir dedans les resveries. La courtoisie nous obligea de le saluer et de parler a luy, et prenant garde que nous avions des espées de combat, il se douta de nostre affaire, tellement que pour nous empescher de rien entreprendre, il s'avisa de nous arrester sans dire autre chose. Il nous representa qu'il faisoit chaud, et qu'il valoit mieux que nous nous missions a l'ombre dans son carrosse que d'estre a cheval. Nous craignions qu'il ne s'offençast si nous luy refusions nostre compagnie, veu que nous ne pouvions trouver d'excuse pour passer outre ; si bien que nous nous mismes avec luy, tandis que nos laquais tenoient nos chevaux. Il se mit a considerer le mien, et l'ayant trouvé fort beau, il dit : Hé vrayment (C : vrayement) il faut que je voye si je pourray bien mettre en pratique sur ce cheval là mes vieilles leçons malgré l'ardeur du Soleil. Messieurs, ne bougez de là, je vous prie. En disant cela, il s'alla mettre en selle, et fit apres tout ce que peut faire un bon Escuyer. Cependant le carrosse roula tousjours, et Bajamond voulant affecter une plaisante generosité, me disoit souvent : faloit il qu'il nous vint troubler (C : trouver) ? Pour moy je brusle d'impatience, je me voudrois battre maintenant, qu'il ne nous regarde point, si l'on se pouvoit battre en carrosse. Un peu apres qu'il m'eust dit cecy, Leronte voyant que nous estions proche de Conflans, s'y voulut aller promener. Nous descendismes donc, et allasmes avec luy dans ce beau jardin qui y est, où je l'entretins tousjours avec des propos où je ne tesmoignay (C : qui ne tesmoignoient) aucune emotion. Comme il vid qu'il se faisoit tard, il nous demanda si nous voulions nous en retourner a Paris avecque luy, et nous pria de luy dire ouvertement quel dessein nous avions. C'est un dessein amoureux, luy dy je, Nous allons voir ce soir une Dame en ces quartiers cy. Bien donc, respondit il, que je ne vous en destourne pas. Et là dessus nous fismes nos adieux. Quand il fut party. Bajamond me demanda si je voulais que nous allassions nous battre tout a l'instant, mais son amy dit qu'il n'estoit plus temps, et que la nuict alloit venir. Il contesta là dessus, et dit que nous aurions assez de loisir, a quoy je m'accordois facilement. Toutefois nous ne fismes rien, et nous nous resolumes de remettre la partie au premier jour, et de nous en retourner a la ville. Bajamond fit alors une de ses ordinaires extravagances (C : de ses extravagances). Il se voulut mettre en batteau, disant qu'il s'en vouloit retourner a la fraischeur Nous nous y mismes avecque luy, ayant commandé a nos laquais de remener nos chevaux a Paris. Quand il fut a moitié chemin, il commença a se lever tout droit dans le batteau, en s'escriant : Ha que j'ay de regret d'avoir tant attendu a tirer satisfaction de l'injure que vous m'avez faicte. Je ne veux plus de delay. Ça, battons nous, il y a icy assez d'espace. Celuy qui sera tué, l'on jettera son

corps dans la riviere, si bien que l'affaire sera cachée. Il n'est rien de si commode pour eviter les poursuittes de la Justice. En disant cela il tira son espée du fourreau, croyant que j'en deusse faire de mesme, mais Montespin qui estoit celuy qui l'accompagnoit, luy retenant le bras luy dit : A quoy songez vous ? Cher amy, où vid on jamais une procedure pareille a la vostre ? Si l'on sçavoit ce que vous venez de faire, le prendroit on pas pour une folie ? Ayez patience, nous ne sommes pas icy en lieu pour faire des duels. Ces paroles le firent tenir coy, et nonobstant il ne laissa pas de vouloir tesmoigner le desir qu'il avoit de se battre, mais ma foy je cognoissois evidemment qu'il n'en avoit pas tant d'envie que l'on diroit bien. Il estoit de l'humeur de ces Duellistes du siecle qui n'ont que de la furie en leurs discours, et fort peu de resolution en leur ame. De cent qui se sont battus depuis deux ans, dont la pluspart ont esté tuez, je m'asseure qu'il n'y en a pas eu quatre qui se soient portez sur le pré [1] avec une vraye generosité. Je vous en nommerois bien qui ont dansé, chanté et faict mille gaillardises auparavant que d'aller au combat, lesquels n'avoient point pour tout de hardiesse. Ce n'estoit que pour se divertir, et ne songer point au peril prochain, ce qu'ils en faisoient. Bajamond en estoit de mesme, et quand nous fusmes a Paris, ayant trouvé nos chevaux pres l'Arcenac, il voulut que nous allassions ensemble souper chez Montespin. Il fit mille follies a table, bût a moy, et dit la chanson, mais certainement il ressembloit a ces Enfans qui chantent quand ils sont en un lieu obscur, pour charmer leur crainte. Afin de tesmoigner sa valeur tout outre, et monstrer qu'en un seul jour il vouloit faire ce que tous les braves de la Cour ne s'estoient jamais imaginé, il r'entre en son extravagance, et prenant son espée, me dit : Si vous avez du courage, monstrez le moy. Il faut maintenant vuider nostre querelle. Allons dans la cour de ceste maison, elle est assez grande pour notre combat. Je feray tout ce que vous voudrez, luy dy je, je ne veux pas que vous croyez que je refuse de me battre. Soit de nuict, soit de jour, il n'y aura pas plus d'avantage pour l'un que pour l'autre. Faictes donc allumer des flambeaux. Montespin vint là dessus nous dire qu'il n'endureroit jamais que nous nous battissions ainsi a une telle heure [2], et que les vaillans devoient avoir le Soleil pour tesmoin de leurs glorieux faicts, et qu'il n'y avoit que les larrons et les scelerats qui missent la main a l'espée la nuict ; et qu'outre cela les flambeaux ne nous pourroient pas assez esclairer en nostre entreprise. Bajamond respondit qu'il s'estoit bien trouvé un soir en une compagnie où deux Gentilshommes avoient fait une partie a la paulme, et qu'ils avoient esté la joüer aux flambeaux dans le tripot de la Sphere, et que l'on ne devoit pas avoir moins d'impatience pour un duel. Montespin luy remonstra qu'encore que nous fussions chez luy, nous devions chacun craindre de la trahison ; que les laquais qui tiendroient les flambeaux les pourroient esteindre ou les porter tous en un moment d'un costé où ils n'esclairassent (C : de

---

1. *Se porter* ou *se trouver sur le pré*. OUDIN, p. 450 : idiotisme, s'aller battre en duel.

2. Les duels aux flambeaux étaient en effet fort rares. Voir à ce sujet les réflexions de TALLEMANT dans l'*Historiette* de Lesdiguières.

Je presse mon ennemy le plus qu'il m'est possible, et luy tire tant de coups d'espées, qu'il a fort a faire a les parer tous : comme je luy en voulois donner un, son Cheval se cabrant le receut dessus les yeux, qui furent incontinent offusquez de sang : ce qui le mit en telle fougue, qu'il perdit le soin d'obeir davantage a l'esperon et a la bride. Son Maistre a beau se servir de son industrie : il le meine nonobstant en un lieu plein de fange, où je le poursuivis de si pres, que si j'eusse voulu je l'eusse tué ; mais je ne desirois pas le frapper par derrière. Je luy crie qu'il se retourne. Enfin il a tant de puissance sur son cheval qu'il [753] le fait et en mesme temps me perce le bras gauche. Incontinent apres qu'il m'eust frappé, son cheval le secoüa si vivement a l'impourveu qu'il le jetta dans une fosse quelque costé où ils n'esclaireroient) qu'a celuy qu'ils voudroient favoriser, et que davantage on pourroit venir frapper l'un de nous deux par derriere sans qu'il s'en doutast. Ces raisons calmerent la boutade de Bajamond fort facilement, car tout cecy n'estoit que feinte ; et s'il eust sceu qu'on l'eust laissé battre ainsi, il n'en eust jamais parlé. Il ne faisoit toutes ces rodomontades (C : rodemontades) que par une certaine coustume qu'il avoit prise depuis peu de temps qu'il avoit esté a l'eschole des Coup-d'espées[1] (C : Coups-d'espées) ; et quand il parloit le plus haut, c'estoit lors que son cœur luy battoit le plus fort. En effet il ne parloit du combat que pour ce qu'il y estoit contraint, et taschoit a m'estonner par sa feinte asseurance. En fin Montespin nous fit coucher en des licts qu'il nous avoit fait preparer ; et le matin venu, il nous voulut mettre d'accord, disant que ce seroit dommage si nous nous donnions la mort pour un neant. Je n'avois pas envie que cela se passast ainsi, tellement que je le quittay, et que je dis a Bajamond : Allons nous en chercher celuy que vous sçavez, pour accorder nostre differend. Il me suivit sans sçavoir ce que je voulois dire, et alors je luy proposay de nous en retourner vers le lieu où nous avions esté le jour precedent, afin de nous y battre. Nous courusmes si fort (C : si bien) que nous y arrivasmes incontinent, et des l'heure mesme nous commençasmes a monstrer ce que nous sçavions aux armes.

1-2. B : Je pressay mon ennemy le plus qu'il me fut possible, et luy tiray (C : portay) tant de coups d'espée qu'il eut — 7. B : eut beau — 8. B : le mena — 12. B : qu'il s'approche — 13. il me perça

---

1. Sur les *Coup-d'Epée*, voir p. 60, note 1

pleine de bouë, où pour me vanger de ma playe, je luy en eusse fait cent autres mortelles, si j'en eusse eu le desir. Je me contentay de luy mettre la pointe de mon espée sous la gorge, et de luy demander s'il ne confessoit pas qu'il ne tenoit qu'a moy que je luy ostasse la vie. Luy qui ne se pouvoit tirer du lieu où il estoit, fut contrainct de m'accorder tout, et puis son amy luy vint ayder a se relever. Si vous eussiez eu un tel avantage sur moy, que celuy que j'ay eu sur vous, je ne sçay, luy dis je, si vous ne vous en fussiez point servy. Mais afin que vous ne disiez point maintenant [754] que je ne vous ay pas surmonté, et que vous n'attribuiez point vostre fuitte a vostre cheval, et que notre querelle ne demeure point indecise, recommençons le combat s'il vous plaist, puisqu'il n'y a que vos habits qui ayent receu du mal en la cheute. Non, non, me dit le gentilhomme qui nous accompagnoit, vous avez assez donné de preuves de vostre valeur, il ne faut point que cecy se termine par le trespas. Il suffit que vous ayez monstré comme j'en suis tesmoing, que vous avez eu la puissance de tuer Bajamond.

Quoy que le Comte l'eust confessé luy mesme, la necessité l'y forçant, il enrageoit de voir qu'un autre le jugeoit, et eust esté tout prest a se battre de rechef, sans l'incommodité qu'il recevoit, ses [755] habits estans si crottez, qu'il n'osoit se remuer. Son amy le mena a un petit village, pour le faire devestir, et moy je m'en retournay cependant a Paris, pour faire panser ma playe. Je rapportay ce qui m'estoit avenu a Clerante, qui le

7-8. B : et puis je luy ayday a — 8. B : eussiez eu, luy dy je, un tel — 9-10. B : je ne sçay si vous — 16-17. B : en la cheute. Comme j'achevois ces paroles, Montespin qui nous avoit suivis d'assez pres, me vint dire : Non, non, vous avez — 20. B : tesmoin — 24. B : jugeoit, et je m'imagine qu'il eust

publia au desavantage de Bajamond, et dist mesme la bonne cause que j'avois, veu que ce Comte m'avoit voulu faire assassiner, par la plus meschante trahison du monde, pour un subjet fort petit. Le Roy mesme en sceut des nouvelles, et en fit beaucoup de reprimendes a Bajamond ; il n'y eut pas jusqu'a nostre fou de Collinet qui ne luy dist qu'il avoit un extreme tort.

D'un autre costé l'on fit beaucoup d'estime de moy, (je le puis dire sans vanterie) et l'on admira [756] la courtoisie dont j'avois usé envers mon ennemy, ne le voulant pas tuer, lors que je le pouvois faire, encore que les offences que j'avois receuës de sa part m'y conviassent : aussi falloit il certes que j'eusse beaucoup d'Empire alors sur mon ame, pour l'empescher de se laisser mener par les impetuositez de sa colere. Le Roy m'affectionna plus que jamais pour ceste occasion, et prisa davantage ce qui venoit de moy que ce qui venoit des autres. Il trouvoit tres bons les discours que je faisois en sa presence, et me donnoit la licence de parler, soit en bien soit en mal, de qui je voudrois, sçachant bien que je ne blasmerois personne, qui ne meritast de

4. B : sujet — 4-5. C : Le Roy en sceut — 6. B : jusques a — 8-10. B : de moy (je le puis dire sans presomption) et l'on loüa la courtoisie — 15-18. B : de la colere. Je m'acquis alors en partie pour cette occasion la bienveillance de Protogene [1], qui est un des plus braves Princes de l'Europe. Il n'y avoit rien en moy qu'il n'estimast. Il trouvoit

1. On a vu, p. 187, que le *Francion*, dans l'édition de 1623 (A), est censé se passer sous Henri II ; p. 207, Clerante procure a Francion les faveurs de ce roi, ce qui n'est pas compromettant. Dans la seconde édition (B), Sorel, s'identifiant avec son héros, craint de s'être trop avancé, et remplace brusquement ici le Roi par Protogène, pour qu'on ne pense pas à Louis XIII. Protogène est donc tout simplement le premier de l'Etat ; c'est un synonyme du Roi, et il n'y a pas lieu d'y voir, comme j'hésitais à le faire, p. xxxij de l'*Introduction*, le masque d'un grand seigneur inconnu. Malice cousue de fil blanc, si grosse qu'elle m'a d'abord échappé, en raison du désordre de toutes ces rédactions enchevêtrées et de la difficulté des raccords.

l'estre. Je fis une fois courir une Satire que j'avois faite contre un certain Seigneur [757] dont je n'y mettois pas les qualitez, ny le nom. Il y en eut un autre qui s'imagina que c'estoit pour luy, et en fit des plaintes a sa Majesté, qui me dit en riant ce qu'on luy avoit rapporté de moy. SIRE, luy dis je, il est aisé a voir que celuy qui se plaint que j'ay medit de luy est extrement vicieux, car s'il ne l'estoit pas, il ne s'iroit pas figurer que ces vers picquants fussent contre luy. Je ne songeois pas seulement qu'il fust au monde en composant ma Satire, et neantmoins parce qu'il a tous les vices du monde, je n'en ay pû reprendre pas un, qui ne soit en son ame. Voila le subjet de sa fascherie, qu'il auroit beaucoup plus d'honneur a celer, craignant qu'il ne soit cause luy mesme que l'on sçache ses façons de vivre par toute [758] la Cour. Au reste, quand j'aurois composé ma piece tout expres pour luy, s'il estoit sage, il ne devroit pas faire semblant de s'en esmouvoir. Il me souvient que dernierement un autre Seigneur fit battre un pauvre Poëte, pour l'avoir diffamé par ses vers. Qu'en arriva t'il, pensez vous ? SIRE, bien pis qu'auparavant certes : Car chacun sceut que le rimeur avoit receu des coups de baston sur son dos, par mesure et par rime aussi bonne que celle de ses vers. L'on voulut sçavoir pourquoy, et l'occasion en fust bientost divulguée, si bien que l'on recogneust qu'il falloit que le Seigneur eut commis les fautes qu'il luy avoit attribuées, car qu'importeroit il au Soleil si l'on l'appeloit tenebreux ? Toutes les com[759]pagnies n'eurent plus d'autre entretien que

2. B : je ne mettois — 4-5. B : des plaintes a Protogene — 6. B : Monseigneur, luy dy je en particulier, il est aisé — 11-12. B : par ce qu'il a luy seul les vices de tous les autres, je n'en ay pu — 13. B : sujet — 21. B : pensez vous ? bien pis — 26. B : recognut — 26. B : eust

celuy du Seigneur et du Poëte, et tel n'avoit pas veu la Satire, qui eust une extreme curiosité de la veoir. Ces raisons là furent treuvées si equitables, par mon grand Monarque, qu'il confessa que le Seigneur n'en avoit point de se plaindre de moy, et de fait la premiere fois qu'il le vit, il luy fit sçavoir ce que je luy avois respondu, de quoy il fut entierement satisfait, et me prit en une singuliere amitié.

Une autre fois je fis une responce au Roy, qui luy plust infiniment ; l'on discouroit devant sa Majesté, de la gentillesse, de la courtoisie, et de l'humilité. Le Roy demanda qui c'estoit que l'on estimoit le plus humble de toute sa Cour. Un Poëtastre qui [760] approchoit fort pres de sa personne, va nommer un certain Seigneur, lequel, disoit il, avoit des compliments nompareils, dont il se defendoit si bien qu'il n'estoit jamais vaincu en humilité. Vous avez raison, dit le Roy, je l'ay remarqué bien souvent ; que vous en semble, Francion ? Quelle est la personne si hardie, SIRE, luy dis je, qui osast dire qu'elle fait un autre jugement que vous, dont l'esprit esgalle l'authorité ? Je connoy bien, respondit le Roy, que vous n'avez pas un mesme sentiment que le mien ; je vous donne la permission de le dire. Bien donc, SIRE, luy repliquay je, vostre Majesté sçaura que j'estime celuy que l'on vient d'appeller humble, le plus orgueilleux de tout le monde. Et voicy [761] ma raison. Les compliments qu'il fait a ceux qui l'accostent ne procedent point

2. B : eut — 3. B : trouvées — 3-4. B : par mon grand Prince — 5. B : de moy ; et de fait — 6. B : vid — 6. B : sçavoir une partie de ce que — 9. B : une responce a Protogene — 10. B : discouroit devant luy — 11-12. B : Il demanda — 13. B : de toute la Cour — 15 *et* 26-27. B : complimens — 17. B : dit Protogene — 18-19. B : Quel est C : Qui est — 19. B : l'homme si hardy, Monseigneur, luy dis je — 20. B : qu'il faict C : qu'il fist — 21. B : respondit ce Prince — 23-24. B : Bien donc, luy repliquay je, vous sçaurez que

d'une cognoissance qu'il ait de ses imperfections : mais d'un ardent desir qu'il a de paroistre bien disant. C'est sa vanité qui le rend dans l'ame orgueilleux outre mesure, a cause que sa presomption estant forcée de se captiver estroitement, se rend plus grande qu'elle ne seroit, si elle se manifestoit par les discours. Si l'on pouvoit lire dans son cœur l'on verroit bien comment il se mocque de ceux en dessous desquels il s'est abbaissé, et de quelles loüanges il se persuade que l'on le doit honorer par son eloquence. Au reste l'on peut remarquer qu'il ne prise ceux qui devisent avec luy, et ne se desprise aussi, qu'afin de les inviter a luy rendre [762] le change, et l'eslever jusqu'aux Cieux : ce qui le comble d'une joye infinie. Qui est ce qui pourra nier que ce ne soit orgueil que cela ?

Il y en eut qui me voulurent repliquer, mais le Roy leur ferma la bouche, disant qu'ils parleroient inutilement contre une chose si vray-semblable, et me faisant l'honneur de preferer mes raisons a celles des autres.

Je passay heureusement beaucoup de mois recevant tousjours de luy quelques faveurs, et ne me suis point si long temps esloigné de sa personne, comme j'ay fait depuis que je suis devenu amoureux de Laurette. Voila, Monsieur, la principale partie de toutes mes advantures. Je voudrois qu'il me fust possible de sçavoir [763] les vostres sans vous donner la peine de les raconter ; c'est pourquoy je n'ose vous importuner de me les dire. C'est une maxime, Monsieur, respondit le Seigneur Bourguignon, qu'il n'arrive de belles advantures qu'aux grands

2-3. B : Il est dedans l'ame orgueilleux — 8. B : au dessous — 16. B : le Prince — 17. B : la bouche, et dit — 18-19. B : vraysemblable, me faisant — 23. B : esloigné si longtemps — 24. C : Lorette

personnages, qui par leur valeur, leur esprit font succeder beaucoup de choses estranges. Les hommes qui sont du vulgaire comme moy, n'ont pas ceste puissance là. Il ne m'est jamais rien advenu qui merite de vous estre recité, asseurez vous en, et ne croyez pas que je die cecy pour m'exempter de quelque peine, car il n'y a rien si difficile que je n'entreprenne pour vous. Je croy qu'il ne vous est rien arrivé d'extraordinaire, puis que vous me le dittes, reprit Francion, mais j'ay [764] opinion que c'est une marque de la felicité, que le Ciel vous a departie, ne vous envoyant aucunes traverses, de mesme qu'a moy, et un tesmoignage de vostre prudence qui vous a gardé d'entreprendre beaucoup de choses dangereuses.

Ce discours finy, le Seigneur mit Francion sur ses jeunesses, et luy ayant parlé de ce Raymond, qui luy avoit desrobé son argent, luy dit qu'il avoit sceu d'un de ses gens qui il estoit, et qu'il ne demeuroit pas loing de son Chasteau, si bien qu'ils le pourroient aller visiter aisement quand ils voudroient. Ne me parlez point de luy, respondit Francion, mon Dieu ! je n'ay garde d'aller voir cet homme là. Puisque des sa jeunesse il s'est accoustumé a desro[765]ber il est d'un tres mauvais

1. B : ou par leur esprit — 5. B : dise — 9. B : dictes — 13-16. C : dangereuses et peu loüables. Si j'avois eu autant d'esprit comme il en faut, je ne me serois pas peut estre amusé a toutes les droleries que je vous ay racontées, et j'aurois fait quelque chose de meilleur. Je ne me serois pas desguisé en paysan. Je n'aurois pas pris la peine de raconter les sottises des autres, ce qui a pensé me couster la vie et enfin j'aurois eu plus de bonheur que je n'en ay eu, ce qui est un tres bel exemple pour tous les hommes du monde. Le Seigneur du chasteau dit alors a Francion qu'il ne se devoit plaindre d'aucune chose passée et qu'il s'estoit retiré de toute sorte d'accidens avec une merveilleuse dexterité. Apres ce discours, il examina en bref tout ce qu'il luy avoit raconté a diverses fois, le remettant mesme sur l'Histoire de ses jeunesses ; et luy ayant parlé de ce Raymond — 17. C : il luy dit — 18. B : loin

naturel. Je n'ay que faire de luy, ny de sa frequentation. C'est moy qui suis Raymond, dit le Seigneur, en se levant tout en colere, et par la mort, vous vous repentirez de ce que vous avez dit. Achevant ces paroles il sortit de la chambre, et ferma rudement la porte. Francion qui ne l'avoit point recognû, fut bien marry des propos qu'il luy avoit tenus, et s'estonna neantmoins comment il se faschoit pour si peu de chose.

Le Maistre d'Hostel de Raymond vint quelque temps apres luy faire apporter son disner, et luy dit que son Maistre estoit tellement en courroux contre luy, que veu son naturel fort severe, il devoit craindre, estant au desceu de tout le monde dedans son Chas[766]teau, qu'il ne prist une grande vengeance des offences qu'il luy avoit faites.

Francion ne cessa tout du long du jour d'avoir une infinité de pensées là dessus, et attendoit avec grand impatience que l'on luy r'apportast quelle resolution Raymond avoit prise, touchant ce qu'il feroit de luy. Le Maistre d'Hostel promit de luy en dire le lendemain de certaines nouvelles. Il ne manqua donc pas a le venir retrouver selon qu'il avoit promis, et luy asseura que son Maistre avoit conceu une plus forte hayne contre luy, depuis le jour precedent, pour quelque advertissement qu'il avoit eu soudain, de sorte qu'il s'imaginoit qu'il avoit resolu de le faire mourir. Francion se mit longtemps [767] a songer, quelle offence il avoit pû faire a Raymond, et n'en trouvant point, il fut le plus estonné du monde. La playe de sa teste estoit entierement guerie : il n'y avoit que son ame qui souffrist du

3. B : tout en colere, et jurant doctement : Vous vous repentirez — 6. B : recognu — 9-10. B : Le Maistre d'Hostel ne vint que long temps apres — 17. B : grande — 23. B : haine — 30. B : guarie

mal. Il se vouloit lever pour aller sçavoir de Raymond quel tort il luy avoit fait, et pour luy dire que s'il vouloit avoir raison de luy en brave Chevalier, il estoit prest a sortir a la campagne pour le combattre. Mais ses habillemens n'estoient point dans la chambre, et si l'on luy dit qu'on avoit charge d'empescher qu'il ne sortist. Il fut donc contraint de se tenir encore au lit jusqu'au jour suivant, que le Maistre d'Hostel vint des le matin le voir, avec un valet de chambre de Raymond qui luy dist, qu'il luy venoit ayder a se [768] vestir. Francion respondit qu'il n'en devoit point prendre la peine, et qu'il n'avoit qu'a faire venir son homme, mais l'on luy repliqua, que Raymond ne vouloit pas qu'il parlast a luy.

FIN DU SIXIESME LIVRE

4. C : de sortir — 5. B : daus sa chambre — 5-6. C : et qui plus est l'on luy dict — 7. B : au lict — 9-10. B : qui luy dit — 10. B : aider — 14. B *et* C : *Fin du Septiesme Livre* [1].

---

1. La *Fin du Septiesme Livre* des éditions de 1626 et de 1633 (B et C), et des suivantes, coïncide avec la *Fin du Sixiesme Livre* de l'édition de 1623 (A).

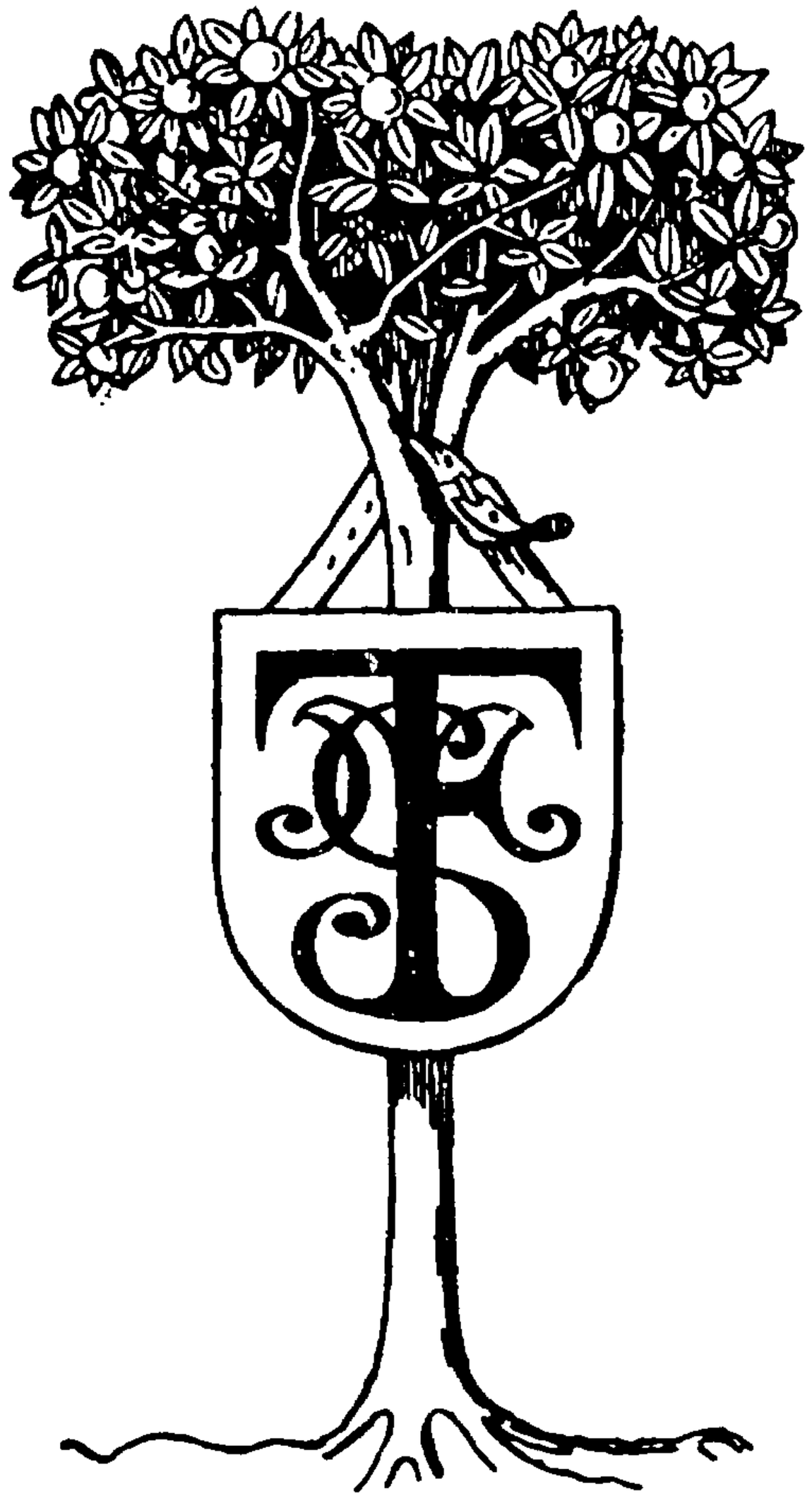
Les livres *Sixiesme* et *Septiesme* de B et C commencent ici aux pages 116 et 171.

TABLE

Quatriesme Livre..... 1

Cinquiesme Livre..... 75

Sixiesme Livre..... 159



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXVI.

SOCIÉTÉ

DES

TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 % sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS
DES QUINZE PREMIERS EXERCICES
(1905-1922)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol..... 30 fr.
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard),
Tomes I et II..... *en réimpression*
Tome III..... 10 »
Tome IV..... 15 »
Tome V..... 25 »
RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier),
Tomes I et II..... 30 »
Tome III..... 15 »
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte)..... 12 »
J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti)..... 15 »
J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths). 15 »
TRISTAN. *La Mariane* (J. Madeleine)..... 10 »
TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine)..... 10 »
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, tome I (M. Cauchie) 16 »
FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)..... 12 »
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon), 2 vol..... 24 »
VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édit., 2 vol..... 20 »
LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... 10 »
Le Conservateur littéraire, tome I (J. Marsan)..... 16 »
La Muse Française (J. Marsan), 2 vol..... 32 »
ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève)..... *en réimpression*

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)..... 20 fr.
ALFRED DE VIGNY. *Les Destinées* (E. Estève)..... 10 »

DIX-SEPTIÈME EXERCICE (1924) :

AMYOT. *Demosthenes et Ciceron* (J. Normand)..... 6 »
SOREL. *Histoire comique de Francion*, t. I (E. Roy)... 25 »

DIX-HUITIÈME EXERCICE (1925) :

RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. IV. 20 »
MICHELET. *Jeanne d'Arc* (G. Rudler),
Tome I..... 5 »
Tome II..... 10 »
(*Ces deux tomes ne se vendent pas séparément.*)

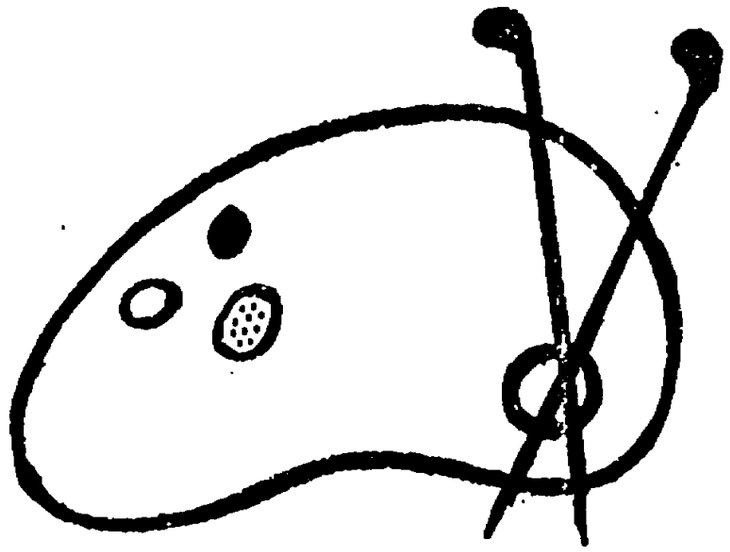
DIX-NEUVIÈME EXERCICE (1926) :

SOREL. *Histoire comique de Francion*, t. II (E. Roy). 25 »
Le Conservateur littéraire, t. II (J. Marsan)..... 16 »

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, suite (H. Vaganay).
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, t. VI et suiv. (H. Chamard).
RONSARD. *Œuvres complètes*, t. V et suiv. (P. Laumonier).
AMYOT. *Alexandre et César* (J. Normand).
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres* (A. Garnier).
E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut).
— — livre VIII (F. Gohin).
CH. SOREL. *Francion*, suite (E. Roy).
— *Polyandre* (E. Roy).
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. II (M. Cauchie).
TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. MCMXXVI.



Original en couleur

NF Z 43-120-8

TABLE

Quatriesme Livre
Cinquiesme Livre
Sixiesme Livre